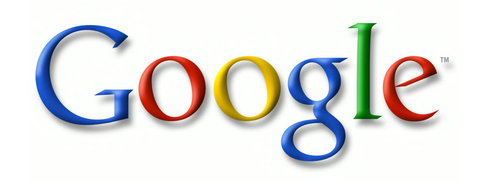
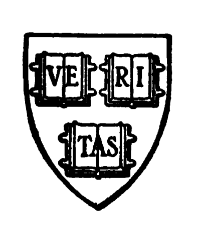



VE RI
TAS

VOYAGES
IMAGINAIRES,
ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

This is by Simon Berrington, a Catholic priest. See G. C. Lewis, Treatise on the Methods of Obs. in Politics. II. 273 n.

CE VOLUME CONTIENT:

LES MÉMOIRES DE GAUDENCE DE LUQUES.

Attributed to, George Berkeley, Bishop of Cloyne. Translated by Miltz (or Mitts), revised & enlarged by the Chevalier de Saint Germain, augmented by J. B. Dupuy-Demportes,

For a notice of Gaudentio di Lucca see Fr. W. Krafts Neue theol. Bibliothek. VIII, 710.

VOYAGES
IMAGINAIRES,
SONGES, VISIONS,
ET
ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME SIXIÈME.

Première division de la ~~première classe~~, contenant les Voyages Imaginaires *romanesques.*



A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

MÉMOIRES
DE
GAUDENCE
DE LUQUES.

MÉMOIRES
DE
GAUDENCE
DE LUQUES.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

GAUDENCE DE LUQUES, héros de ce roman, eſt dans les fers de l'inquiſition de Bologne. Obligé de rendre un compte de ſa conduite, qui le juſtifie auprès de ce tribunal ſévère, il s'en acquitte avec une candeur intéreſſante ; & ne peut mieux diſſiper les ſoupçons injurieux que l'on avoit fait naître ſur ſa religion & ſes mœurs, qu'en faiſant le récit naïf de ſa vie, & en donnant l'hiſtoire d'un peuple inconnu à tout l'univers.

C'eſt cette hiſtoire, qui eſt la partie la plus conſidérable & la plus eſſentielle du roman, qui le range parmi les *voyages imaginaires* ; &, comme les mœurs, les loix, le gouvernement & les habitudes de ce peuple, quoiqu'ex-

traordinaires, ne paſſent pas les limites de la vraiſemblance, l'ouvrage doit être mis dans la claſſe des voyages purement romaneſques.

On trouvera beaucoup d'analogie entre les Mezzoraniens & les Sévarambes. L'un & l'autre peuple eſt une nation douce, ſage, & où la civiliſation eſt portée à un dégré encore plus haut que chez tous les peuples connus. Ils ſont, les uns & les autres, adorateurs du feu : élément vif & pur, qui, à des yeux peu inſtruits, préſente une image ſenſible de la divinité, & peut facilement ſurprendre leurs hommages. C'eſt au milieu des déſerts de l'Afrique, qu'il plaît à l'auteur de placer ce peuple nouveau; mais il lui crée un ſol à ſa guiſe. On doit être étonné que ces climats arides & brûlans renferment dans leur ſein une étendue conſidérable de pays où règne la température la plus douce. La terre fertile y produit, non-ſeulement tout ce qui eſt néceſſaire à la vie,

mais tout ce qui peut contribuer à la rendre agréable & commode. Cette supposition, quoique invraisemblable, étoit nécessaire : est-il possible d'imaginer une nation douce, heureuse & civilisée, sur une terre aride & ingrate?

Si l'on en croit l'auteur, l'antiquité de sa nation imaginaire remonte aux tems les plus reculés, & date de plus loin que les annales des Chinois. Il faudroit être de mauvaise humeur pour critiquer cette supposition du romancier, & y attacher quelques idées suspectes. Il ne promet point, dans un roman, d'observer l'exactitude chronologique; & ce n'est pas dans une pure fiction, qu'il veut attaquer des vérités que son ouvrage ne contrediroit, qu'autant qu'il seroit vraiment historique. Laissons donc les Mezzoraniens jouir d'un printems éternel au milieu des feux de la zone torride; laissons-les se vanter d'une antiquité beaucoup plus haute que celle que nos livres saints donnent à la créa-

tion du monde : l'une & l'autre fiction est également permise au romancier, & n'attaque ni la religion, ni la physique.

Nous connoissons une première édition de ce roman, donnée en 1746, sous le titre de *Mémoires de Gaudentio di Lucca* ; mais nous imprimons d'après une seconde édition faite sous les yeux & par les soins de M. Dupuy Demportes. Cette seconde édition est de 1754.



AVERTISSEMENT

Imprimé en tête de l'édition de 1754.

LES *Mémoires de Gaudence de Luques*, que l'on présente aujourd'hui au public, sont, en partie, dépouillés de ces ornemens de littérature, souvent plus propres à éblouir l'esprit, & à corrompre le cœur, qu'à éclairer l'un, & à former l'autre : ils ont toute la simplicité de l'histoire, & la fidélité de la traduction : ils sont traduits de l'italien, comme on peut le voir dans la préface qui suit, & qui a paru absolument nécessaire.

J'ai enfin recouvré les cahiers qui furent égarés à la douanè de Marseille, lorsque l'on visita les coffres du premier éditeur. Il étoit Anglois. Je liai connoissance avec lui à Paris, en 1743 : il étoit homme de lettres, & d'une profonde érudition. Pour faire l'éloge de l'étendue de ses connoissances, il suffit de dire qu'il avoit entrepris, avec succès, la traduction de l'*Encyclopédie Angloise*.

Il joignoit, à ses connoissances profondes, un cœur droit, beaucoup de politesse, & un caractère excellent. Je laisse mon lec-

teur maître de juger de l'idée avantageuſe que j'en donne, lorſqu'il lira le trait de générotité qu'il verra dans la ſuite de cet avertiſſement. J'ai formé mon cœur à la gratitude. Je ne me plais point à imiter ces gens qui rougiſſent d'être obligés, & dont la reconnoiſſance eſt muëtte ; la mienne ne ceſſe jamais de parler, ſi elle n'eſt pas toujours en puiſſance d'agir. Qu'on ne penſe pas que je veuille gliſſer ici mon éloge. Ce ſentiment ne me coûte rien : on ſait que le mérite d'une action dépend néceſſairement de la qualité de la victoire qu'on remporte : point de gloire où il n'y à point de combat : c'eſt ma philoſophie, eſt-elle bonne, ou mauvaiſe ? La déciſion ne me fera point changer. Je ne reconnois ſur ces matières d'autre tribunal que mon cœur ; lui ſeul juge en premier & en dernier reſſort.

Je reprends mon éditeur, que je commençois de ſacrifier à mes intérêts. On ſait combien les Anglois ſont ſcrupuleux & délicats dans le choix des amis ; ils portent ſouvent la ſonde dans le cœur d'un homme avant que d'y placer leur confiance. Cette ſageſſe, qui eſt le fruit d'une mure réflexion, rend, il eſt vrai, l'amitié très-rare en Angleterre ; mais elle la rend ſolide & in-

violable. Après qu'il m'eut éprouvé, il me jugea digne de la sienne. Il me communiqua la copie des mémoires de *Gaudence de Luques*, & voulut m'associer au dessein qu'il forma d'en faire la traduction pour les mettre au jour. Mon amour-propre m'a toujours fait rechercher le commerce des gens savans. Ce sentiment ne messied point à un jeune-homme, il est le ferment de ses talens, ainsi c'est à tort, que l'on croit accuser une personne de vanité, comme d'un défaut; c'est, au-contraire, vanter toutes les dispositions qu'elle a aux vertus nécessaires pour le bien de la société (1). Delà l'erreur de ceux qui confondent ce principe excellent, avec l'orgueil. L'amitié de l'éditeur me flattoit infiniment ; il étoit à la tête d'un ouvrage sur lequel le monde savant tenoit les yeux ouverts : j'acceptai son offre, quoique je ne fusse que médiocrement versé dans la langue italienne : aussi ne m'étois-je engagé qu'à purger sa traduction des fautes & des *anglicismes* qui lui échapperoient.

Le long séjour que je fus obligé de faire à Versailles, m'empêcha de remplir mon

(1) L'auteur de l'*Esprit des Loix* fait sentir la différence extrême qu'on doit mettre entre orgueil & vanité.

engagement : il donna ces mémoires pendant mon absence. Obligé d'abandonner le projet de l'encyclopédie par des raisons qu'il convient de passer sous silence, il repassa en Angleterre ; après m'avoir chargé de l'édition, il m'écrivit plusieurs lettres. La traduction de celle qui suit peut n'être pas inutile au lecteur.

MONSIEUR,

« Je sais que je vous dois beaucoup, pour » les soins que vous vous êtes donnés (1). » Vous avez conçu de moi une idée avan» tageuse, & qui me flatte infiniment ; » permettez que je vous en marque ma re» connoissance. Vous m'écrivez, monsieur, » que vous êtes affligé de vous voir dans » l'impuissance de vous acquitter envers » moi ; vous continuez, en me priant de » vous accorder encore quelque tems. Se » peut-il que vous ayez oublié les expres» sions de l'amitié, au point de prier ! Souf» frez ce reproche ; il part du fond de mon » caractère, & mon caractère ne devroit » pas vous être inconnu. Si je ne vous ren» voie point certain papier, soyez persuadé » qu'il m'est impossible : je l'ai jetté au feu

(1) Pour le débit des *Mémoires de Gaudence*.

» un inſtant après l'avoir reçu. La véritable
» amitié déteſte les engagemens inventés
» par la défiance. Ma lettre vous déchargera
» donc, s'il vous plaît, d'une obligation qui
» me paroît vous inquiéter.

» Vous êtes aſſez généreux pour me par-
» donner ma petite perfidie; les conſtruc-
» tions vicieuſes qui me ſont échappées, &
» que vous auriez châtiées ſi j'avois attendu
» votre retour, m'en ont aſſez puni : je ne
» dois qu'à l'indulgence du public, à l'ori-
» ginalité du ſujet, & à vos mouvemens,
» la conſommation de l'édition.

» J'ai appris, avec plaiſir, que vous vous
» prépariez à en donner une ſeconde. Je ſais
» que vous avez recouvré les cahiers que
» j'avois égarés à la douane de Marſeille, &
» que vous devez ce bonheur à l'exactitude
» d'un négociant de cette ville : je vous en
» félicite. Je ſuis perſuadé que ce qui en
» fait le ſujet, eſt très-intéreſſant, & qu'il
» le deviendra encore plus par la façon
» dont vous manierez les matières qui y
» ſont traitées.

» J'ai retrouvé, dans mes papiers, un
» cahier qui vous fera plaiſir; il contient
» une aventure de Gaudence; elle eſt aſſez
» intéreſſante pour mériter une place dans

» l'édition que vous allez en faire. Marquez-» moi, je vous prie, si, dans les cahiers » retrouvés, vous n'avez point vu celui qui » traite du dépérissement de la Mezzora-» nie. Cet article doit être assez instructif.

» Je ne doute pas que vous ne relisiez » tout l'ouvrage avec beaucoup de soin : » j'ose me flatter que vous m'accorderez ce » plaisir ; c'est une dette dont vous m'ac-» quitterez envers le public. Passez la lime » & l'éponge sur tout ce qui vous paroîtra » l'exiger. Observez sur-tout, monsieur, de » mettre en titre *Gaudence de Luques* : le » titre est en françois dans l'original, comme » vous pourrez le voir : vous devez cette » fidélité au public.

» Vous m'avez cru philosophe, & supé-» rieur à tous les événemens : vous laisser » plus long-tems une si grande idée de moi, » seroit un véritable larcin ; je n'aime à jouir » que de ce qui m'appartient. Apprenez » donc ma foiblesse, & soutenez-moi de » vos conseils. Les désagrémens qu'on m'a » donnés en France touchant l'ouvrage que » j'avois entrepris, m'ont tellement péné-» tré, qu'ils ont influé considérablement sur » mon caractère, encore plus sur ma santé. » Je déteste tout ce qui m'environne, & je

» me

» me déteste moi-même : ce n'est pas sans » raison ; car je suis l'être le plus détestable » qu'il y ait dans toute la nature. J'attends » ma fin avec tant d'impatience, que je lutte » depuis long-tems contre le desir de ter- » miner mes inquiétudes ; mais je sais que » mon existence n'est qu'un dépôt dont je » dois rendre compte à celui qui me l'a » confié : ce principe arrête ma main ; & » soumet mon cœur & ma raison. D'ail- » leurs, je sens que je dépéris insensible- » ment. J'entrevois déja le jour où je » tomberai dans une nuit éternelle, si ma » soumission aux décrêts du ciel ne me rend » digne de cette lumière pure, qui ne finit » point. Adieu, souvenez-vous toujours » de votre ami. Rappellez-vous sans cesse, » que vous pouvez en trouver de plus puis- » sant, mais non de plus fidèle. Je suis plus » à vous qu'à moi-même ».

MILTS.

La traduction des cahiers retrouvés n'est pas si servile que celle du reste de l'ouvrage : nous avons cependant porté toute l'attention convenable pour ne pas nous écarter de l'original : mais on sait que chaque langue a son génie : vouloir traduire littérale-

ment, c'eſt défigurer l'original par une mauvaiſe copie. On a enrichi cette édition de figures deſſinées & gravées par des maîtres dont le nom ſeul fait l'éloge.

Il y a beaucoup de cahiers & de paragraphes, dont le premier éditeur n'avoit point jugé à propos de donner la traduction: on n'a point cherché à en découvrir la raiſon: quelle qu'elle ſoit, le public nous en tiendra quittes. Nous avons ſeulement affecté de donner, dans chaque endroit du livre où ces cahiers, ces paragraphes ſe trouvent, des éclairciſſemens convenables.

Il eſt juſte de prévenir le public par un aveu, dont il tiendra sûrement quelque compte. Mon tems ne m'appartient point; j'ai été obligé de ſacrifier les intérêts du public, & par conſéquent les miens, aux devoirs d'un état gênant. Il m'a été impoſſible de ſuivre l'impreſſion de l'ouvrage; je ne puis m'acquitter envers mon lecteur que par un *errata*.

Il ne falloit pas moins qu'une circonſtance ſi intéreſſante, pour me perſuader que tout homme qui n'eſt pas maître de ſon tems peut être pauvre, dans le ſein même des richeſſes.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR,

Imprimée en tête de l'édition de 1746.

IL eſt naturel de croire que le lecteur ſera curieux d'être inſtruit de deux choſes touchant ces mémoires : la première, comment ce manuſcrit a pu voir le jour, à cauſe du profond ſecret avec lequel tout ſe fait dans l'inquiſition : la ſeconde, comment il eſt tombé entre les mains du traducteur. Rien n'eſt plus juſte que de le ſatisfaire. Ce manuſcrit a été envoyé par le ſecretaire de l'inquiſition de Bologne au ſavant M. Rhédi, bibliothéquaire de Saint-Marc à Veniſe, ſon ami intime & ſon correſpondant, avec une relation de la façon dont on a arrêté l'auteur, comme on le verra par la lettre du ſecretaire à M. Rhédi. Cette lettre fait non-ſeulement connoître pluſieurs particularités curieuſes de l'examen du

prétendu criminel, (car on l'avoit arrêté comme tel, quoiqu'on ne pût rien prouver contre lui ; ce qui fit qu'on le traita avec plus de douceur qu'on n'a coutume d'en éprouver de la part de ce terrible tribunal), mais elle fera voir aussi, que, loin d'agir par passion, comme plusieurs l'en ont accusée, l'inquisition procède avec beaucoup de prudence & de circonspection dans son intérieur, quoique tout ce qui s'y passe, soit enveloppé d'un voile impénétrable à ceux qui ne sont pas de ce corps. Cependant la mort d'un pape, & le changement des officiers, qui en est presque toujours une suite naturelle, a pu faire que les inquisiteurs fussent moins sur leurs gardes : c'est ce que le secretaire semble vouloir insinuer au commencement de sa lettre. Au reste, il ne pouvoit lui arriver aucun mal, en cas qu'il fût découvert, d'autant plus qu'il écrivoit à un ami de la même religion que lui, & à un prêtre ; car

M. Rhédi l'étoit, & la lettre même en fait foi.

Quant à la seconde question, le lecteur saura que l'éditeur tient ce manuscrit de M. Rhédi même, qui étoit l'ornement de son église, de son état & de son pays, & un des hommes les plus savans de son siècle; il aimoit & estimoit les gens de lettres, quoiqu'étrangers ou d'une opinion différente de la sienne. Cette façon de penser, si digne de l'homme, pouvoit venir, en partie, de ce qu'on respire, à Venise, un air plus libre que dans le reste de l'Italie. L'inquisition n'a rien à démêler dans les terres des Vénitiens; quoiqu'ils soient catholiques romains, l'état n'y admet aucun tribunal indépendant du sien. D'ailleurs, comme ils sont tous commerçans, ils sont obligés d'avoir des égards pour toutes sortes de personnes, de quelque religion qu'elles soient, & sur-tout pour les étrangers.

L'éditeur, qui avoit déja fait le

voyage d'Italie, avoit lié une étroite amitié avec M. Rhédi : cette amitié étoit cimentée par le goût qu'ils avoient l'un & l'autre pour les lettres & pour les antiquités, & par plusieurs services qu'ils s'étoient rendus réciproquement. Dans le dernier voyage qu'il fit à Venise avec une personne de la première distinction, qui aimoit autant que lui cette ville, il y resta plus de quinze mois ; de sorte qu'il eut tout le tems de s'entretenir avec son savant ami.

Un jour qu'ils se promenoient ensemble dans la grande bibliothèque de Saint-Marc, M. Rhédi, voulant reconnoître quelques plaisirs qu'il avoit reçus de son ami, ouvrit la porte d'un petit cabinet où étoient ses curiosités ; &, se tournant vers l'éditeur de cet ouvrage : « *Signor amico*, lui dit-il en souriant, » & lui montrant un manuscrit, voici » une curiosité que je suis bien sûr » que vous n'avez jamais vûe, & dont » vous n'avez peut-être jamais entendu

» parler : c'eſt la vie d'un homme qui
» eſt actuellement dans l'inquiſition de
» Bologne, écrite par lui-même : il y
» rend compte d'un pays qui eſt au
» milieu des vaſtes déſerts de l'Afrique,
» dont les habitans ont vécu inconnus
» à toute la terre, plus de trois mille
» ans. Ce pays eſt inacceſſible de toute
» part, à l'exception du ſeul chemin par
» lequel on y a conduit notre voyageur.
» Les inquiſiteurs ſont ſi perſuadés de
» la vérité de ſon récit, qu'ils lui ont
» promis ſa liberté, s'il veut ſe charger
» d'y conduire quelques miſſionnaires,
» pour précher l'évangile à un peuple
» nombreux, qui, ſelon lui, a plus
» de connoiſſance que jamais nation
» payenne n'en a eue, plus même que
» n'en ont les Chinois, de la religion
» naturelle, & de la morale la plus
» pure. En mon particulier, j'aurois eu
» beaucoup de peine à croire ces mé-
» moires, ſi le ſecretaire de l'inquiſi-
» tion, qui (comme il eſt aiſé de juger

» par le poste qu'il occupe), n'est point
» un homme à qui on en impose faci-
» lement, ne m'eût assuré qu'il étoit
» présent, & à l'examen de l'auteur;
» & lorsqu'on l'a arrêté. C'est lui qui
» m'a envoyé cette copie de la vie de
» cet homme, écrite par ordre des in-
» quisiteurs; &, en même tems, il m'a
» rendu compte du sujet pour lequel
» on s'est assuré de lui, & de la façon
» dont on l'a arrêté. Le secretaire me
» marque qu'il vivoit depuis quelque
» tems à Bologne, où il exerçoit la
» médecine, & se faisoit appeller Gau-
» dence de Luques, qu'il dit être son
» véritable nom: ce qui est confirmé
» par le lieu de sa naissance, le nom
» de ses parens, le tems de son escla-
» vage, &c. On lui avoit quelquefois
» entendu dire, d'un air mystérieux,
» qu'il avoit des secrets extraordinaires,
» & qu'il savoit un pays dont la reli-
» gion & les usages étoient inconnus à
» tout le monde. Ces discours, nou-

» veaux aux oreilles des Italiens, furent
» cauſe que l'inquiſition le fit arrêter ;
» &, par des moyens que ce tribunal
» ſait employer, on l'obligea à faire
» l'hiſtoire de ſa vie, qui eſt la choſe la
» plus ſurprenante que j'aie jamais vue.
» Cet homme ſoutient la vérité de ce
» qu'il dit, avec une fermeté ſurprenante.
» Il eſt homme de lettres, a beaucoup
» de bon ſens ; &, à ce qu'il a ſemblé
» aux inquiſiteurs, (qui ſont des juges
» pénétrans), paroît homme de bonnes
» mœurs. Il ſe dit très-zélé pour la re-
» ligion catholique romaine, & aſſure
» l'avoir toujours été ; c'eſt une raiſon
» qui engage les inquiſiteurs à le traiter
» avec douceur. Mais je ne veux point
» anticiper le plaiſir que vous aurez en
» en liſant ce cahier. » M. Rhédi remit
en même tems la lettre du ſecretaire &
le manuſcrit à l'éditeur, qui, l'ayant
parcouru pendant quelques momens,
fut ſi frappé de la nouveauté de la
choſe, qu'il demanda à M. Rhédi la

permiſſion d'en prendre une copie: ce que M. Rhédi lui accorda.

C'eſt ainſi que l'éditeur a eu ce curieux manuſcrit, dont la traduction, à ce qu'il eſpere, fera autant de plaiſir au public, qu'il en a pris à lire l'original. On ne ſauroit révoquer en doute le caractère de Gaudence, & l'éditeur connoît aſſez celui des Italiens, pour ne pas s'être laiſſé tromper. La traduction eſt fidèle & littérale, autant qu'il eſt poſſible. Voilà ce que l'éditeur a cru devoir dire à ſon lecteur.

On ſe flatte que le public prendra plaiſir à lire des mémoires, où l'on a moins cherché à l'éblouir par les traits brillans d'une imagination féconde, qu'à l'inſtruire d'un pays juſqu'alors ignoré, par une peinture ſimple & naïve du caractère & des mœurs de ſes habitans. La vérité, même ſans ornemens, a des droits ſur l'eſprit & ſur le cœur des hommes, que ne peut balancer la fiction la plus ingénieuſe: l'une n'a beſoin

d'aucun secours étranger pour plaire, elle n'a qu'à se montrer à nos yeux telle qu'elle est : l'autre tire toute sa beauté du merveilleux de l'art avec lequel ils sont amenés, des situations heureuses, de la vivacité des images, de la noblesse des expressions, & d'une agréable variété dans le stile : mais toutes ces qualités ne sont que de brillantes couleurs qui charment d'abord les yeux; mais qui perdent beaucoup de leur prix dès que l'on voit qu'elles sont appliquées sur un mauvais fond. La fiction n'est heureuse, n'est agréable, n'est charmante, qu'autant qu'elle a de ressemblance avec la vérité : c'est un faux diamant qui jette un grand éclat; mais on n'y remarque point, si j'ose m'exprimer ainsi, une infinité de petites étincelles qui semblent, à chaque instant, sortir du véritable diamant. La première ne paroît être à la nature, que ce que l'autre est à l'art : or, c'est dans une histoire fidèle, que l'on trouve, à tous

momens, cette précieuse lumière qui nous approche des tems les plus reculés, & des pays les plus éloignés. Ces mémoires ont la force de l'histoire. Le traducteur espère donc, sans trop de présomption, qu'ils seront goûtés de tous ceux qui préfèrent le solide aux frivolités que sèment dans le monde une foule de petits auteurs obscurs. Il ne lui reste donc plus qu'à se plaindre, & le public, des feuilles qu'il a malheureusement perdues en chemin, ou à Marseille, lorsqu'on a visité ses effets à la douane.



LETTRE

Du Père F. ALISIO DE SANCTO IVORIO, secretaire de l'inquisition de Bologne, à M. RHÉDI, bibliothéquaire de Saint-Marc à Venise, dans laquelle il lui rend compte des motifs qui ont porté l'inquisition à faire arrêter GAUDENCE.

MONSIEUR,

La crise (1) actuelle des affaires, qui occupe tant de monde de projets & d'intrigues, me fournit l'occasion de vous faire mille remercimens du beau présent que vous avez envoyé à un homme qui vous étoit déjà attaché par l'amitié & la reconnoissance la plus sincère.

---

(1) Il faut qu'il veuille parler de la mort du pape, ou de quelqu'autre évènement extraordinaire dans l'état ecclésiastique.

Le cabinet & les autres curiosités me sont parvenues; & font voir qu'on n'a point le bonheur d'obliger M. Rhédi, sans en être récompensé au centuple. La pauvreté de notre état (1) ne me permet pas de vous offrir rien qui approche de la magnificence de votre présent; mais aussi rien ne peut modérer le desir que j'ai de vous témoigner ma reconnoissance. Pour vous en convaincre, & vous prouver en même tems que la pauvreté même peut avoir ses richesses, je vous envoye, par le porteur, l'histoire d'un homme dont la vie a rempli nos inquisiteurs de surprise & d'étonnement. Il y a environ deux ans qu'il est dans l'inquisition de cette ville: nous avons mis tout en œuvre pour savoir au vrai ce qu'il est; & nous ne pouvons rien trouver contre lui, à moins qu'on ne le déclare coupable sur le rapport des choses presque incroyables, qu'il nous fait.

Notre premier inquisiteur l'a obligé d'écrire sa vie, & de rendre compte, de la manière la plus succincte, de tout ce qui lui est arrivé, & l'a menacé en même tems, que si on y trouvoit des faussetés, il auroit lieu de s'en repen-

(1) Le secretaire étoit dominicain; cet ordre est maitre de l'inquisition.

tir. Il nous conte les choses les plus étonnantes d'un des plus beaux pays du monde, situé au milieu des vastes déserts de l'Afrique, & inaccessible, si ce n'est par un seul chemin, qui paroît aussi extraordinaire que le pays même auquel il conduit. Je sais que vous avez une connoissance universelle de l'antiquité, & que vous aimez les curiosités de cette espéce; ainsi je vous envoye une copie du manuscrit, dont je vous prie de me dire votre sentiment; je vais vous instruire de tout ce que je sais sur le chapitre de celui qui en est le sujet.

Environ trois ans avant qu'il fût arrêté par l'inquisition, il avoit loué une jolie maison à Bologne, & s'y étoit établi en qualité de médecin, après avoir passé, pour la forme, par quelques légers examens, & avoir payé sa réception, comme font tous les étrangers. Il dit que son nom est Gaudence de Lucques, que sa famille est originaire de Lucques, mais qu'il est né à Raguse: il est très-bel homme, grand & fait à peindre; il a l'air noble & un abord qui previent en sa faveur. Il paroît avoir environ cinquante ans; il a beaucoup de bon sens, & parle facilement & avec éloquence, quoiqu'il ait un accent un peu étranger, ce qui provient, à ce qu'il dit, de ce qu'il a vécu tant

de tems dans des pays étrangers. Il parle presque toutes les langues orientales, & outre la médecine qu'il ſait aſſez bien, il n'ignore preſque aucune partie des ſciences.

Nous avons envoyé à Raguſe & à Lucques pour nous informer de lui ; mais jamais nous n'avons pu trouver qu'il eût été connu dans ces endroits. Il nous en a donné la raiſon dans ſa vie, comme vous le verrez : quelques-uns ſeulement à Raguſe ſe ſouvenoient qu'il y avoit environ vingt-cinq ou trente ans, un négociant de ce nom demeuroit dans cette ville ; mais on apprit d'eux qu'il avoit été ou perdu ſur mer, ou pris par des corſaires, & qu'on n'avoit plus entendu parler de lui.

Vous ſavez, monſieur, que rien n'échappe aux yeux de l'inquiſition, & qu'elle veille les étrangers, ſur-tout, de très-près. Auſſi fûmes-nous attentifs à toutes ſes démarches, dès le moment qu'il s'établit à Bologne ; mais comme nous procédons toujours avec autant de juſtice que de prudence, nous ne pûmes trouver aucun ſujet de l'arrêter. Il vivoit auſſi régulièrement que ceux de ſa profeſſion ont coutume de vivre : il eſt vrai qu'il ne s'étoit fait médecin que pour dire qu'il faiſoit quelque choſe : il n'alloit guères voir de malades, mais il ſe

faiſoit

faisoit consulter chez lui pour quelques secrets extraordinaires qu'il prétendoit posséder, & ne rendoit de visites qu'aux dames, dont il étoit fort recherché. Elles disoient qu'il avoit quelque chose de si doux & de si attrayant dans la conversation, qu'il n'étoit pas possible de ne pas l'aimer. C'est cet amour que toutes les femmes avoient pour lui, qui fit naître nos premiers soupçons: nous craignîmes qu'il n'inculquât des sentimens dangereux à ce sexe, si crédule quand il aime.

Il professoit la religion catholique-romaine, dont il paroissoit bien instruit, &, pour un médecin, il parloit avec beaucoup de respect de nos saints mystères; ainsi nous ne pûmes pas l'attaquer de ce côté-là.

Il vivoit honnêtement plutôt qu'avec magnificence. Nous vîmes, en plusieurs occasions, que l'argent que tous les hommes adorent, étoit ce dont il se soucioit le moins, & nous crûmes qu'il avoit quelque ressource cachée.

Sa maison étoit meublée avec propreté, il y avoit l'honnête nécessaire, mais rien de superflu. Il avoit deux laquais à livrée, & un valet-de-chambre, qui, étant de cette ville, ne savoit pas plus que nous les affaires de son maître. Une dame âgée demeuroit avec lui; nous avons

cru d'abord qu'elle étoit sa femme, mais nous nous sommes trompés ; elle est étrangère, & il paroît avoir beaucoup de respect pour elle : la femme-de-chambre de cette dame est étrangère aussi ; il y avoit encore une vieille servante, qu'il avoit prise à Bologne. Toutes ces femmes sont dans l'inquisition, mais il ne le sait pas.

Cette dame étrangère, qui parle si mal l'italien qu'à peine pouvons-nous entendre un mot de ce qu'elle dit, a un air très-distingué, & des restes d'une beauté parfaite.

Je me flatte que le récit de toutes ces circonstances vous amusera, loin de vous ennuyer ; il y a quelque chose de si extraordinaire dans cet homme, que je crois ne devoir rien passer sous silence de ce qui le regarde. Nous avons tenu, dans notre inquisition, plusieurs conseils à son sujet ; nous avons mis tous nos émissaires en campagne, sans pouvoir rien découvrir ni résoudre sur le parti que nous devons prendre. Nous avons recherché quelles correspondances il a dans les pays étrangers, & ordonné au maître des postes de nous envoyer toutes ses lettres, que nous savons ouvrir & refermer sans qu'on puisse s'en appercevoir ; mais il ne lui en est venu que trois,

dont la première est au sujet d'une rente de quatre mille écus qu'il a sur la banque de Gênes; & les deux autres sont d'une dame de votre ville (Venise), que nous savons être la fameuse courtisane qui se fait nommer Flavilla. Nous voyons, par la dernière lettre de cette femme, qu'il lui a donné de très-bons conseils, & qu'il a gagné sur elle de renoncer à la vie qu'elle menoit. Comme nous ne prenons pas connoissance des intrigues amoureuses, nous ne pensâmes plus à lui pendant quelque tems, d'autant plus que nous avions à examiner un homme soupçonné d'être juif, & espion du Turc. D'ailleurs les bons conseils qu'il avoit donnés à la courtisane, joints à ce qu'il étoit déjà d'un certain âge, nous firent croire que, dans le fond, il n'y avoit pas grand'chose à redire entre lui & les femmes, mais qu'étant médecin, elles l'honoroient, comme dit l'écriture, *propter necessitatem*.

Les jeunes dames sembloient cependant l'aimer plus que les autres; il se comportoit, à leur égard, avec plus de douceur & de politesse, que de marques d'amour, & paroissoit avoir les mêmes égards pour toutes en général: enfin les personnes de la première distinction, de l'un & de l'autre sexe, se plaisoient extrê-

mement dans ſa compagnie, & peu-à-peu il ſe faiſoit aimer de tout le monde. A meſure qu'il gagnoit leur confiance, il s'ouvroit avec plus de liberté : il n'avoit montré d'abord que des façons aiſées & une grande politeſſe ; mais on s'apperçut, après l'avoir fréquenté quelque tems, qu'il poſſédoit preſque toutes les ſciences, & qu'il avoit un génie ſupérieur en tout.

Nous employâmes des gens propres à s'inſinuer chez lui, & qui devoient, dans la ſuite, le conſulter, comme un ami, ſur pluſieurs points délicats : mais il avoit tant de préſence d'eſprit, & paroiſſoit en même tems parler avec tant de ſincérité & tant d'art, qu'ils avouèrent être encore novices en comparaiſon de lui. S'ils parloient politique, il diſoit, ſagement, qu'il ne convenoit pas aux gens de ſon état de ſe mêler des affaires des princes, ni de vouloir approfondir ce qui ſe paſſe dans leur cabinet. Si on faiſoit tomber la converſation ſur la religion, il paroiſſoit en être très-bien inſtruit pour un homme de ſon état ; & rien ne ſortoit de ſa bouche, qui ne fût parfaitement conforme à la foi catholique : il témoignoit même, pans toutes les occaſions beaucoup de reſpect pour l'autorité de l'égliſe. Les plus clair-voyans

n'en étoient pas moins persuadés qu'il se cachoit sous de beaux dehors. Enfin un jour que quelques-uns de nos espions lui parloient des usages & des moeurs des pays étrangers; il leur dit qu'il connoissoit un pays, dans une partie du monde extrêmement éloignée, où les habitans, quoique payens, avoient une connoissance des loix de la nature & des bonnes moeurs, plus parfaite que les chrétiens les plus policés. Ce discours nous fut rapporté sur le champ, & interprêté comme un trait satyrique contre la religion chrétienne. Comme il est homme de beaucoup d'étude, il lui échappa, un autre jour, quelques mots en faveur de l'astrologie judiciaire, que vous savez, monsieur, être un crime capital chez nous. Nous avions presque résolu de le faire arrêter, lorsqu'un accident qui survint, nous y détermina tout-à-fait.

Deux des plus belles femmes de Bologne étoient devenues amoureuses de lui, soit parce qu'il est réellement bel homme, ou par un caprice du sexe, assez porté pour tout ce qui est nouveau, & qui vient de loin; soit que ces dames crussent que le secret seroit plus sûr avec un etranger, & qui de plus étoit médecin, ou enfin qu'il eût employé quelque amulette ou

charme pour ſe faire aimer d'elles. Leur paſſion devint ſi violente, que l'une des dames, croyant ſa rivale plus favoriſée qu'elle, & jalouſe autant qu'une italienne peut l'être, réſolut de ſe venger. Pour cet effet, elle fit courir le bruit que c'étoit un homme dangereux, qu'il avoit de coupables ſecrets pour s'attacher les cœurs; & que du moment qu'elle l'avoit vu, il lui avoit paru un homme extraordinaire. Elle ajoûta qu'elle l'avoit ſouvent trouvé traçant ſur du papier des cercles & des figures qui avoient l'air de conjurations.

Les amis de la dame eurent ſoin d'inſtruire nos pères de ce qui ſe paſſoit; ainſi nous réſolûmes de l'arrêter, n'eût-ce été que pour ſavoir qui il étoit, & pour découvrir ſes ſecrets. Une autre raiſon qui nous engagea à nous aſſurer de ſa perſonne, & que le monde auroit de la peine à croire, quoique la choſe ſoit réellement vraie, c'eſt que nous craignîmes que quelqu'un ne l'aſſaſſinât par jalouſie de ce qu'il étoit ſi bien auprès des dames: ainſi, pour lui ſauver la vie, & en même tems pour ne point perdre les ſecrets que nous eſpérions tirer de lui, il fut réſolu qu'on s'en ſaiſiroit ſur le champ. Je fus dépêché avec trois de nos officiers ſubalternes pour exécuter ce deſſein,

avec tout le ſecret & toutes les précautions que nous ſavons employer en pareilles occaſions.

Il étoit environ minuit, quand nous vîmes entrer chez lui une des dames qui paſſoit pour être de ſes favorites. Nous étions dans un caroſſe bien fermé. Je frappai à la porte, ſecondé d'un de nos officiers; &, dès qu'un domeſtique l'eut ouverte, nous entrâmes, lui diſant qui nous étions, & lui ordonnant, ſous peine de la vie, de ne pas faire le moindre bruit. Les domeſtiques, qui étoient italiens, ſachant bien ce qu'ils avoient à craindre s'ils faiſoient la moindre réſiſtance, reſtèrent muëts & preſque immobiles. Nous entrâmes auſſi-tôt dans une ſalle, où, contre notre attente, nous trouvâmes celui que nous cherchions, la jeune dame avec ſa femme-de-chambre, & la dame âgée, qui demeuroit avec lui, tous à table, & une belle collation de fruits, de confitures, &c. dont nous jugeâmes que la jeune dame venoit de lui faire préſent.

Il parut d'abord plus ſurpris qu'effrayé de notre préſence : mais, comme nous ne faiſons jamais grands complimens, nous lui expliquâmes, en peu de mots, le ſujet de notre miſſion, avec ordre de nous ſuivre. Enſuite,

nous tournant vers la jeune dame, que nous connoissions parfaitement, aussi bien que sa famille, nous lui dîmes que nous étions très-surpris de la trouver en pareille compagnie à une heure si indue; mais que, par rapport à ses parens, il ne lui seroit rien fait, pourvu que la vie & l'honneur lui fussent assez chers pour ne point parler de cette affaire. Elle nous répondit en tremblant, & prête à s'évanouir, qu'elle n'étoit venue là que pour consulter sur sa santé; qu'elle avoit mené sa femme-de-chambre avec elle pour éviter tout soupçon; &, qu'étant maîtresse de sa conduite & de sa fortune, on ne devoit pas trouver étrange que des personnes de son rang fussent hors de chez elles à pareille heure, sur-tout dans la saison où nous étions. Mais, lorsque nous voulûmes emmener notre prisonnier, la dame âgée, au lieu de nous attendrir par ses larmes, se jetta sur nous comme une tigresse, avec une fureur dont je n'ai jamais vu d'exemple. Jugez de la surprise de gens peu accoutumés à trouver de la résistance, & qui, de plus, étoient prêtres, & avoient à faire à une femme.

Les domestiques étant montés au bruit, nous leur ordonnâmes, de par l'inquisition, de la saisir. Le prisonnier s'entremit en notre faveur,

& lui dit quelques mots, dans une langue qui nous étoit inconnue, pour l'appaiser, du-moins à ce qu'il nous assura. Sa colère prit alors un autre cours; elle tomba dans les convulsions les plus violentes.

Les deux autres officiers, surpris de ce que nous restions si long-tems, & étonnés de voir qu'on résistoit aux ordres de l'inquisition, vinrent à notre secours. Le prisonnier se rendit avec une soumission respectueuse, & nous pria d'excuser les transports d'une personne qui ignoroit nos usages, & dont la vie dépendoit, en quelque sorte, de la sienne. Il ajoûta qu'elle étoit une dame persane, d'une naissance distinguée, que plusieurs malheurs avoient conduite dans ce pays; qu'elle lui avoit sauvé la vie, comme, à son tour, il sauva la sienne quelque tems après; qu'elle étoit dans le dessein de se faire chrétienne, & de finir ses jours dans un couvent. Que, pour lui, il se fioit à son innocence, & étoit prêt à se laisser conduire où il nous plaîroit, & à se soumettre à notre autorité. Il dit cela avec un air de constance & de fermeté qui nous surprit. Nous le fîmes monter en carosse, & laissâmes deux des officiers avec la dame, en leur ordonnant, aussi bien qu'aux domestiques de la maison, de

ne point ſortir de la chambre juſqu'à nouvel ordre.

Dès que nous fûmes arrivés à l'inquiſition, nous le mîmes dans une chambre fort honnête, & le traitâmes plutôt en homme pour qui nous avions du reſpect, que comme un criminel. Nous le laiſſâmes ſeul, & livré à ſes propres réflexions, pendant que nous retournâmes à ſa maiſon, pour prendre la dame âgée, & ſes papiers.

J'ai oublié de vous dire, qu'après avoir renvoyé la jeune dame & ſa femme-de-chambre, Gaudence avoit parlé à l'autre dame en italien dès qu'elle fut revenue à elle-même (car nous ne voulûmes pas lui permettre de parler dans une langue, inconnue, de crainte de quelque connivence) & lui avoit fait entendre, avec beaucoup de peine, qu'il la prioit, au nom de tout ce qui lui étoit cher, de ſe ſoumettre à ce que nous exigerions d'elle, l'aſſurant en même tems que, par ce moyen, tout iroit bien pour elle & pour lui; ces dernières paroles calmèrent ſes inquiétudes, & répandirent ſur ſon viſage cet air de nobleſſe & d'aſſurance qui caractériſe ſi bien l'innocence.

Vous pouvez bien croire, monſieur, que nous fûmes très-ſurpris de la nouveauté de

toute cette affaire, & de ce que Gaudence avoit dit touchant la naiſſance de la dame ; mais, étant accoutumés à trouver, tous les jours, des impoſteurs, nous n'en ſuivîmes pas moins notre premier deſſein. Je lui donnai donc la main avec beaucoup de reſpect, & la fis monter dans le caroſſe qui nous attendoit. Comme nous avions été témoins de ſa violence, nous ne fûmes pas ſans crainte, qu'elle ne ſe portât encore à quelque excès. Elle reſta cependant aſſez tranquille ; mais elle paroiſſoit accablée de douleur. Nous la menâmes à l'inquiſition, où elle fut logée dans un très-bel appartement, ſéparé du couvent à cauſe de ſon ſexe, avec deux femmes-de-chambre pour la ſervir reſpectueuſement, en attendant que nous fuſſions mieux inſtruits de la vérité de ſa naiſſance.

Il falloit retourner encore à la maiſon de Gaudence, pour prendre ſes papiers, & tout ce qui pouvoit contribuer à notre éclairciſſement. J'y trouvai tout dans le même ordre que je l'avois laiſſé ; mais, comme j'étois extrêmement fatigué, je me mis à faire collation de ce qui étoit ſur la table, & enſuite je me couchai dans la même maiſon, pour avoir toute la matinée du lendemain à faire la revue de

ſes effets. Je cachetai tous les papiers que je pus trouver, afin de les examiner à loiſir, & fis un inventaire de tous les meubles, pour qu'ils fuſſent rendus, en cas qu'on le trouvât innocent; après quoi, je mis dans la maiſon un officier qui devoit répondre de tout ce qui y étoit.

Il y avoit deux cabinets d'un travail extrêmement curieux; l'un paroiſſoit lui appartenir, & l'autre à la dame étrangère; mais, comme ils étoient pleins de petits tiroirs qui s'ouvroient par des ſecrets, nous les emportâmes. Ces cabinets & les papiers furent remis aux chefs de l'inquiſition, parce que nous ne voulûmes pas les examiner que nous n'euſſions fait tout ce qui dépendoit de nous, pour découvrir la vérité ſur ce qui regardoit le priſonnier.

Nous plaçâmes deux habiles frères-laïcs auprès de Gaudence, pour le ſervir en qualité de domeſtiques, avec ordre à eux de tâcher de gagner ſa bienveillance par leurs attentions, de le plaindre de ſon malheur, & de lui conſeiller de dire toujours la vérité ſur ſa vie, ſon état, ſes opinions, en un mot, ſur-tout ce que nous lui demanderions, & de nous avouer ingénûment tout ce qu'il ſavoit; que

c'étoit l'unique moyen de pouvoir attendre quelque grace des inquisiteurs.

Je fus le voir moi-même plusieurs fois avant son examen ; je lui donnai les mêmes conseils, & lui fis les mêmes promesses. Il m'assura qu'il nous parleroit avec sincérité ; il paroissoit si sûr de son innocence, & s'expliquoit avec tant d'agrément & avec une apparence de candeur si persuasive, que je ne pus m'empêcher de me laisser prévenir en sa faveur ; il ajouta, en souriant, que l'histoire de sa vie causeroit plus de surprise & d'étonnement, que d'indignation.

Pour ne pas abuser de votre patience, les chefs de l'inquisition se mirent avec moi à examiner ses papiers avec tout le soin possible ; mais nous n'y pûmes trouver rien de concluant contre lui, si l'on excepte quelques mémoires imparfaits sur les usages d'un pays & d'un peuple dont nous n'avions jamais entendu parler, avec quelques caractères ou mots extraordinaires, qui n'avoient aucune affinité aux langues ni aux caractères que nous connoissons. Nous trouvâmes quelques remarques très-curieuses sur la philosophie naturelle, & qui nous firent voir qu'il étoit très-versé dans cette science ; l'ébauche d'une carte géogra-

phique, où étoient repréſentés des villes, des rivières, des lacs, &c. mais le climat du pays n'étoit point marqué. Enfin, tous ſes papiers ne contenoient autre choſe que quelques petits eſſais de philoſophie & de phyſique, avec quelques morceaux de poëſie d'un goût exquis.

Nous ne trouvâmes pas la moindre marque d'aſtrologie judiciaire, ni de calculs de nativités (ce qui avoit fait naître nos plus forts ſoupçons), mais ſeulement deux globes, un étui d'inſtrumens de mathématique, des cartes marines, des deſſeins d'arbres & de plantes inconnus chez nous, & d'autres choſes de cette eſpèce, que toutes les perſonnes qui voyagent, ſont curieuſes d'avoir. Il y avoit, à-la-vérité, quelques lignes, des cercles, & des ſections de cercles; & c'eſt apparemment ce dont la dame qui avoit informé contre lui, vouloit parler; mais ces figures reſſembloient plutôt à un eſſai de longitude, qu'à des figures magiques. Ses livres étoient dans le même goût; nous n'y trouvâmes rien qui fût ſuſpect d'héréſie; ce n'étoit que des ouvrages dont la lecture étoit permiſe à un homme de lettres. Il y avoit pluſieurs livres de dévotion, approuvés par l'égliſe, qui paroiſſoient avoir été bien feuilletés, ce qui nous fit juger qu'il étoit réellement catho-

lique-romain, & même homme de bonnes mœurs.

Mais, comme les plus belles apparences sont souvent trompeuses, nous ne fûmes pas encore tout-à-fait guéris de nos soupçons. A l'ouverture des cabinets, nous trouvâmes, dans un des tiroirs de celui qui lui appartenoit, environ quatre cens cinquante écus romains, avec quelque monnoye, & quelques pièces étrangères, comme des sequins de turquie, & autres qui nous étoient inconnues. Cette somme n'étoit pas assez forte pour pouvoir en tirer quelqu'induction. Dans un autre tiroir étoient plusieurs pierres précieuses, les unes montées, d'autres qui ne l'étoient pas, toutes d'un prix très-considérable. Il y avoit encore plusieurs morceaux d'or naturel, infiniment plus fin que tout ce que nous avons en Europe. Dans un troisième tiroir nous trouvâmes plusieurs médailles, dont la plupart étoient d'or, mais d'une figure & d'une antiquité qui nous étoient inconnues. Il y avoit des pierres étrangères de forme assez bizarre, que d'autres auroient pu prendre pour des talismans.

Dans un tiroir caché au milieu du cabinet, nous apperçûmes quelque chose d'enveloppé dans un morceau de soie verte d'une finesse sur-

prenante, & tiſſue par-tout de cœurs & de mains jointes enſemble ; la broderie, qui étoit d'or, étoit faite avec un art admirable, & entremêlée de différentes fleurs inconnues dans cette partie du monde. Cette ſoie couvroit une pierre bleue, large comme la paume de la main, entourée de rubis d'un prix ineſtimable, & ſur la pierre étoit peinte, en miniature, une femme qui tenoit, par la main gauche, un petit garçon. Jamais on ne vit une plus belle femme ; ſon habit étoit de ſoie verte, parſemé de ſoleils d'or : elle avoit le teint un peu plus baſané que nos italiennes, mais tous ſes traits étoient ſi réguliers & ſi majeſtueux, qu'on l'eût priſe autrefois pour une divinité. Au-deſſous, on avoit gravé avec un diamant ces mots en italien, *Queſto Solo*.

Vous jugez bien, monſieur, que tout ce que nous venions de voir, nous donna des idées de cet homme encore plus grandes. Nous crûmes d'abord qu'il avoit trouvé le ſecret de la pierre philoſophale ; mais il n'y avoit chez lui aucun inſtrument de chymie. Il nous vint enſuite dans l'idée, qu'il avoit été pirate, & qu'il auroit bien pu voler le cabinet de quelque grand prince ; &, qu'enrichi de ces dépouilles, il étoit venu s'établir à Bologne en qualité de médecin,

médecin, pour mieux se cacher. Mais, comme il y demeuroit depuis trois ans, & qu'on n'en avoit rien entendu dire, nous pensâmes ensuite qu'il falloit, ou que ce qu'il disoit de ce pays inconnu fût vrai, ou bien qu'il eût enlevé ces richesses à quelques princes orientaux, & se fût sauvé avec son butin. Enfin le portrait de la femme nous détermina à croire qu'il avoit épousé quelque reine étrangère, &, qu'après sa mort, il s'étoit retiré avec ses effets.

Les autres tiroirs étoient pleins de curiosités naturelles, de plantes étrangères, de racines, d'os d'animaux, d'oiseaux, d'insectes, &c. d'où il tiroit probablement ses secrets pour les malades.

L'autre cabinet, qui appartenoit à la dame âgée, étoit très-riche, mais il n'approchoit pas du premier. Il étoit plein de quantité de petites pierreries, de quelques perles extrêmement belles, de bracelets, de boucles d'oreille, & d'autres bijoux dont les dames ont coutume de se servir; nous y trouvâmes encore le portrait d'un très-bel homme, âgé d'environ trente ans, habillé en guerrier, avec un cimeterre turc à son côté, mais il ne ressembloit point du tout à notre prisonnier. Il avoit l'air d'un homme distingué; c'est tout ce que nous en pûmes

découvrir, & nous étions toujours également incertains à l'égard de nos nouveaux hôtes, ensorte que nous inclinions déjà beaucoup à leur rendre la liberté: car quoique nous ne disions nos motifs à personne, cependant nous ne procédons jamais contre qui que ce soit sans avoir de très-forts soupçons.

Nous résolûmes donc d'adoucir leur prison, & de commencer par examiner la femme, afin de tirer d'elle quelques éclaircissemens, dont nous aurions profité pour interroger l'autre: mais, comme elle n'entendoit pas assez bien l'italien pour pouvoir s'exprimer, nous envoyâmes à Venise (avec le secret qui nous est ordinaire) chercher quelques-uns de vos gens qui commercent dans le levant, pour nous servir d'interprêtes; &, pour ne point perdre de tems, on jugea à propos d'entendre Gaudence, qui obéit aussitôt à l'ordre qu'il reçut de paroître.

Il entra avec un air aisé & modeste, qui marquoit plus d'étonnement que de crainte: le cabinet & les bijoux étoient devant nous; nous les lui montrâmes, avec l'inventaire de tous ses effets, l'assurant que tout lui seroit rendu fidélement, s'il pouvoit prouver son innocence; mais, en même tems, on lui conseilla,

& même on lui ordonna d'avouer la vérité, & de ne rien cacher; on le menaça que, s'il lui échappoit quelque mensonge, tous ses biens seroient confisqués, & qu'il ne reverroit jamais le jour. Il nous assura avec respect, & d'un air qui le justifioit même avant qu'il eût parlé, qu'il nous avoueroit de bonne foi tout ce qui lui étoit arrivé: mais faites-moi la grace, dit-il, mes révérends pères, de me dire de quoi l'on m'accuse. Nous lui répondîmes, que ce n'étoit pas la coutume de l'inquisition, & que tous ceux qui étoient cités à notre tribunal, attendoient qu'on les interrogeât.

Comme le saint office se mêle principalement des affaires de la religion, nous lui demandâmes d'abord quelle étoit sa croyance, parce que nous étions obligés, quoiqu'il se dît catholique-romain, d'observer les formes: d'ailleurs, que savions-nous s'il n'étoit point quelque espion turc ou juif déguisé? On lui demanda ensuite son nom, le lieu de sa naissance, où il avoit été élevé, comment il avoit eu ces bijoux, pourquoi il étoit venu s'établir à Bologne, qui étoit cette dame âgée, & enfin tout ce qui nous vint d'abord dans l'esprit, afin de pouvoir mieux comparer ses réponses dans la suite. Il nous dit qu'il étoit né catholique-ro-

main, qu'il avoit toujours professé cette croyance, & que, quelque chose qui pût lui arriver, il vouloit vivre & mourir dans cette foi. Ensuite il s'expliqua sur les principaux points de notre religion, pour nous faire voir qu'il en étoit instruit : il en appella à toutes les recherches que nous pouvions faire, pour nous persuader qu'il s'étoit toujours comporté en bon catholique, nous nommant un capucin de la ville qui étoit son confesseur, & à qui, disoit-il, il donnoit permission de nous déclarer tout ce qu'il savoit de lui. Il nous dit que son véritable nom étoit *Gaudence de Luques*, qu'il étoit né à Raguse ; que son père étoit négociant, & faisoit le commerce du levant ; que lui-même avoit voulu embrasser le même genre de vie, mais que, dans son premier voyage, il fut pris par un corsaire algérien, qui le vendit au grand-Caire à un marchand qui le mena, à travers les vastes déserts de l'Afrique, dans un pays le plus policé qu'il y ait peut-être au monde. Il ajouta qu'il avoit vécu près de vingt-cinq ans dans ce pays ; mais, qu'ayant perdu sa femme & le seul fils qui lui étoit resté, dont les portraits étoient sous nos yeux, ce malheur l'avoit porté à engager son beau-père, qui étoit le marchand qui l'avoit acheté, à faire un autre

voyage au Caire, pour être à portée de pouvoir revenir dans son pays natal. Que le marchand (car il passoit pour l'être, quoique, dans son pays, il fût très puissant), y consentit; mais, qu'étant arrivés au Caire dans un tems où la peste ravageoit cette ville, son beau-père en avoit été pris, & en étoit mort, avec plusieurs gens de sa suite, le laissant héritier de la plus grande partie de ses effets. Qu'étant alors tout-à-fait libre, il étoit revenu du levant sur un vaisseau françois de Marseille, nommé le *saint François Xavier*, dont le capitaine étoit M. Godart, avec qui il étoit convenu qu'on le méneroit à Venise; mais, qu'ayant relâché en Candie, où il avoit eu le bonheur de sauver la vie à cette dame, & l'avoit amenée avec lui, il fut poursuivi, à cette occasion, par deux vaisseaux turcs, qui le prirent & le menèrent à Constantinople, où il fut mis en liberté par ordre de la sultane mère.

M. Godart, continua-t-il, est bien connu à Venise, particulièrement de M. Corridani, grand négociant de cette ville, & il peut certifier la vérité des faits que je rapporte. Il nous dit qu'étant arrivé enfin à Venise, & y étant resté quelque tems pour voir les curiosités de

cette ville & le carnaval, il lui étoit arrivé une affaire qui regardoit la jeune dame que nous avions vue avec lui, lorsqu'il avoit été arrêté; & que cette affaire, jointe à l'amour qu'il avoit pour les lettres, lui avoit fait prendre le parti de venir s'établir à Bologne, dont l'université est célèbre, & où il présumoit que nous étions bien instruits de tout ce qu'il avoit fait. Voilà, dit-il, mes révérends pères, ce que je puis répondre de plus précis aux questions que vous m'avez faites: mais ma vie a été un mêlange si bizarre de biens & de maux, & j'ai passé par tant d'épreuves, qu'il faudroit beaucoup de tems pour vous la développer dans tout son jour.

Nous nous regardâmes quelque tems, surpris de ce qu'il venoit de dire, & de l'air assuré avec lequel il nous avoit parlé, & qui ne permettoit point de douter de la vérité de son récit. Cependant notre supérieur, se tournant de son côté, lui dit: Gaudence, nous ne pouvons encore croire ni rejetter comme faux, ce que vous venez de nous raconter; nous ne condamnons jamais personne sans une entière conviction de ses crimes, mais, aussi, nous ne nous laissons point surprendre: nous savons ce que peut l'artifice; il est inutile &

dangereux d'en uſer avec nous. Tout ce que nous voyons devant nous, prouve qu'il vous eſt arrivé quelque choſe de fort extraordinaire. Si nous trouvons que vous êtes un impoſteur, vous ſerez puni comme tel ; mais, en attendant que nous puiſſions être mieux informés de ce qui vous regarde, nous vous ordonnons d'écrire votre vie, ſans y rien omettre ; vous nous la lirez enſuite, & vous ſerez interrogé comme nous jugerons à propos. Il eſt donc de votre intérêt d'être très-véridique ; car il n'y a que l'innocence, ou un ſincère repentir, qui puiſſe ſauver ici.

C'eſt cette vie, écrite par Gaudence même, que je vous envoye, monſieur, avec les interrogatoires des inquiſiteurs, qu'il a ſubis, à meſure qu'on examinoit ſon ouvrage, article par article. J'y ai inſéré ces interrogatoires dans les endroits où ils ont été faits.

Je vous prie de vouloir bien vous informer à Veniſe des faits que ces mémoires contiennent, & particulièrement de ce qui regarde M. Godart.

D'ailleurs, monſieur, perſonne n'eſt ſi bien que vous en état de juger de la probabilité de cette relation, par la grande connoiſſance que vous avez de l'hiſtoire ancienne. Gau-

dence eſt encore dans l'inquiſition, & il s'offre de conduire quelques-uns de nos miſſionnaires, pour prêcher l'évangile à ce peuple inconnu.

Je ſuis, avec toute l'eſtime poſſible,

MONSIEUR, &c.

F. ALISSIO DE S. IVORIO.

A Bologne, le 20 juillet 1721.





MÉMOIRES
DE
GAUDENCE DE LUQUES.

PREMIERE PARTIE.

QU'IL eſt affligeant pour moi, mes révérends pères, de me voir accuſé devant un tribunal auſſi ſaint & auſſi auguſte ! Le ſoin de ſe juſtifier fait rougir l'innocence, & le moindre ſoupçon l'allarme. Mais combien plus ne ſerois-je point mortifié, ſi ma religion vous étoit ſuſpecte ! Né dans le ſein de l'égliſe & dans une ſoumiſſion héréditaire à ſa doctrine pure, j'ai le bonheur & la gloire de compter parmi mes ancêtres, des défenſeurs qui ont même répandu leur ſang pour ſes intérêts ſacrés. Eh ! plût au ciel me donner l'occaſion de ſacrifier tout le mien à une cauſe auſſi glorieuſe ! Je ſais, mes révérends pères, que tout ce qui n'eſt pas connu de

vous, peut & doit même vous être suspect. J'ai le malheur d'être dans ce cas plus que tout autre. Loin donc de me roidir contre la justice de votre procédé, je respecte, au contraire, la bonté que vous avez de me permettre de me justifier, par le fidèle récit de ma vie; vous y trouverez des événemens également surprenans & incroyables. Mais souvenez-vous que j'obéis à vos ordres, & qu'ennemi du mensonge, je me donnerois bien de garde de le porter au tribunal de la vérité. Puissent ma candeur & ma sincérité me faire des protecteurs de mes juges!

Je m'appelle Gaudence de Luques. Ce nom me fut donné, parce qu'on prétend que mes ancêtres étoient originaires de cette ville, quoiqu'ils fussent établis depuis long-tems à Raguse où je suis né. Ces deux villes ne sont pas si éloignées que vous ne puissiez faire toutes les informations que vous jugerez à propos d'être faites. Mon père se nommoit Gasparino; il étoit négociant; & ma mère, qui étoit de Corse, descendoit d'une des premières maisons de cette île. Mon grand-père étoit aussi négociant. Mon bisaïeul Bernardino avoit pris le parti des armes; il étoit capitaine de galères sous le grand Vénério, général des Vénitiens, dans la fameuse bataille de Lépante. La fable de

notre famille porte qu'il étoit fils de Vénério & d'une dame Grecque descendue des Paléologues, empereurs de Constantinople; mais qu'elle étoit morte en couche avant la déclaration du mariage, & que Vénério l'éleva sous le nom d'un de ses amis, qui avoit été tué à la guerre.

L'honneur que Vénério & les chrétiens acquirent dans cette bataille, loin d'affermir & d'aggrandir la fortune de mon bisaïeul, la détruisit au contraire. Infidèle par nécessité à sa vocation, il quitta le service pour se jetter dans le commerce. Une sévérité imprudente le réduisit à cette ressource. Vénério, amiral des Vénitiens, avoit fait pendre à la grande vergue du vaisseau un capitaine espagnol qui s'étoit mutiné. Cette justice (peut être imprudente), avoit choqué l'orgueil de la nation espagnole, & tellement déplu à don Juan d'Autriche, généralissime de la flotte, qu'après la bataille, les Vénitiens, pour appaiser don Juan & les Espagnols, furent contraints de sacrifier l'honneur de ce brave officier au ressentiment de l'armée espagnole. On lui ôta sa commission. Il se retira après cette disgrace; & mon bisaïeul, dont la fortune dépendoit de la sienne, & qui avoit passé toute sa vie sur mer, entreprit le commerce, ou plutôt arma un vaisseau en

course, contre les Maures. Son nom eſt en conſidération dans l'ordre de Malte ; les ſervices ſignalés qu'il lui a rendus, méritent cette reconnoiſſance. Il fit une fortune conſidérable.

Mon père, qui jouiſſoit d'une aſſez belle fortune, donna à ſes enfans une éducation qui répondoit à ſes facultés. Il n'avoit que deux fils, dont j'étois le cadet, & une fille qui mourut jeune. J'avois un goût décidé pour les belles-lettres; il le fit cultiver par d'excellens maîtres, juſqu'à ce que je fuſſe en état d'aller à l'univerſité: rien n'eſt plus utile à un jeune homme, que la connoiſſance des langues. Je n'eus que lui pour maître de la langue franque, ſi néceſſaire dans les pays orientaux. Pour la maternelle, nous diſoit-il, vous l'apprendrez avec vos camarades auſſi parfaitement que la langue latine avec des maîtres. Il m'envoya à la célèbre univerſité de Paris, pour apprendre le françois en faiſant mes autres études. C'eſt au collège des Quatre Nations, que je ſoutins mes thèſes de philoſophie ſous le célèbre M. Duhamel, un des premiers qui décrédita la philoſophie d'Ariſtote en faveur des opinions de Deſcartes.

LE SECRETAIRE. Ici les inquiſiteurs murmurèrent; ils craignoient qu'il ne fût entiché du

ſyſtême de Copernic (1) ; mais voyant qu'il ne s'agiſſoit que de matières purement philoſophiques, ils gliſsèrent ſur ce ſcrupule.

GAUDENCE. J'entrois dans ma dix-neuvième année, & déja je me ſentois du penchant pour l'état eccléſiaſtique, lorſque mon frère m'écrivit la mort de mon père & de ma mère. Les pirates avoient pris ſon plus riche vaiſſeau avec tous les effets qu'il portoit ; & comme les malheurs, je ne ſais par quelle diſpoſition impénétrable de la providence, ſe ſuccèdent toujours de près, & forment cette chaîne ſalutaire qui ſert à éprouver la patience & l'humilité du vrai chrétien, ſon agent de Smyrne avoit fait banqueroute en même tems. Tous ſes correſpondans tirèrent ſur lui ; on eût dit que tout conſpiroit à l'accabler. De ſorte que, ne pouvant faire face à tout, il fut, quoiqu'avec beaucoup de bonne foi, forcé à une eſpèce de banqueroute, dont ils conçurent, ma mère & lui, un chagrin ſi vif, qu'ils moururent l'un & l'autre en trois ſemaines de tems.

Mon frère me marquoit, dans la même lettre, que ſa ſituation ne lui permettoit pas de fournir aux frais de mes études ; qu'il avoit armé un petit vaiſſeau dans lequel il avoit mis tous les

(1) Syſtême qui a été condamné à Rome.

débris de sa fortune ; que si j'y voulois joindre le peu qui m'étoit tombé en partage, nous irions ensemble tenter les moyens de ramener une certaine aisance dans notre famille.

Cette lettre ne seroit point venue jusqu'à moi, si le célèbre M. Duhamel n'eût été aussi généreux que savant, & s'il n'eût plutôt écouté la voix de la justice, que celle de la vengeance. C'est à l'événement que vous allez entendre, que commença la chaîne de mes malheurs.

Cet homme illustre, que sa profonde érudition faisoit regarder dans le monde savant comme unique, ne se rendoit pas moins recommandable par ses autres vertus, que désirable par d'excellentes qualités, qui concilient ordinairement le cœur de ceux qui les connoissent. Toujours occupé à piquer par d'affables prévenances, l'émulation de ceux qui alloient écouter ses leçons, il récompensoit les dispositions heureuses qu'il me trouvoit, de mille petits égards dont un jeune homme doit se trouver flatté. Il voyoit avec plaisir mes progrès ; il m'appelloit souvent chez lui ; souvent aussi il me faisoit l'honneur de me retenir à dîner. Il y avoit un Anglois nommé Myrnnel, jeune homme dans lequel on voyoit s'étendre avec rapidité des talens supérieurs, qui avoit le bonheur de jouir, comme moi, des bontés

de notre commun maître. Il tenoit à M. Duhamel par les liens d'une amitié intime, dont il connoissoit trop bien l'étendue & les devoirs pour ne pas les remplir, & par des recommandations puissantes qu'il respectoit; il avoit pour lui toutes les attentions que mérite un jeune homme d'une naissance distinguée, & qui répond efficacement aux soins qu'on a de son éducation. Toutes ses qualités cependant étoient chargées d'un caractère empreint de cette mélancolie noire, qui fait faire sérieusement les choses les plus gaies ; il étoit mélancolique jusques dans les amusemens les plus vifs. Il avoit le cœur droit, mais susceptible de ces passions qui ne se cachent que pour s'élancer avec plus de forces, & qui souvent le corrompent.

M. Duhamel faisoit quelquefois venir chez lui une nièce, jeune personne à qui la nature avoit donné beaucoup de beauté, & les soins de son oncle, beaucoup de cette science qui prend tant d'agrémens dans une belle bouche. Cette demoiselle me faisoit beaucoup de politesses ; je les recevois avec toute la modestie qu'un jeune homme doit avoir, quand il cherche de bonne foi à se former. La nature ne m'avoit rien encore inspiré pour elle, qui excédât le respect distingué qu'on doit à une jeune personne d'un mérite aussi rare. Myrnnel, au

contraire, moins empressé que moi auprès d'elle, mais sans doute plus tendre, nourrissoit secrettement dans son cœur un feu qui le dévoroit. Plus on gêne cette passion, & plus elle est dangereuse, parce qu'elle prend d'autant plus de force. Je jouissois de toute la confiance de mon camarade; mais il n'avoit pas jugé à propos de porter son amitié jusqu'à me faire l'aveu de sa passion. J'étois son rival, ou du moins il me regardoit comme tel; & l'on sait que la rivalité est méfiante.

Comme j'étois gai jusques dans mes occupations les plus sérieuses, peut-être m'étois-je rendu plus agréable à cette jeune personne. Le sérieux n'est fait nulle part, & principalement en France, pour la jeunesse. Myrnnel étoit, au contraire, méthodique en tout, même dans l'amour; & sans doute que ses yeux languissans & ses soupirs ne faisoient point autant de progrès que les étourderies que je faisois avec toute la confiance d'un François. Allarmé des avantages que j'avois sur lui, il me tira un jour en particulier pour me confier ses chagrins. D'abord il me demanda si mademoiselle R., qui étoit la personne dont il est question, avoit fait quelqu'impression sur moi; que, s'il le croyoit, il me donneroit des preuves de l'étendue de son amitié, en se privant, aux dépens même

de ſon cœur, de me traverſer par ſa préſence. Je lui répondis que je ne prenois d'autre intérêt à cette aimable perſonne, que celui que peuvent inſpirer les charmes d'un commerce utile & amuſant. Mais elle eſt belle, me dit-il. Je ne m'en ſuis pas encore apperçu, lui répondis-je. Il me dit qu'il le ſentoit depuis longtems. Tant pis pour vous, mon cher Myrnnel, lui dis-je; car un Anglois amoureux eſt fort à plaindre. Oui, me répondit il, parce qu'il eſt jaloux. Mais je compte ſur la complaiſance dont une amitié auſſi vive & auſſi ſincère que la vôtre peut être capable. Mon cher Gaudence, privez-vous donc, par rapport à moi, d'aller chez mademoiſelle R. Vous ne l'aimez pas, me dites-vous; je veux le croire: mais vous êtes ſi aimable, qu'elle pourroit vous aimer: hélas! peut-être même eſt-elle déja vivement pénétrée de ce ſentiment. Ce ſeroit un obſtacle de plus pour moi, qui n'ai point beſoin de les multiplier. Soyez ſenſible à mon état. Plus j'ai fait taire mon cœur, & plus il s'eſt empreint de ce ſentiment que ſes charmes y ont fait naître. Myrnnel, que je vous plains! lui dis-je, vous devriez ſoumettre votre cœur à la raiſon: je connois votre caractère; il y règne une candeur & une fidélité qui deviendront l'inſtrument des peines que vous vous préparez. Savez-vous

bien qu'il faut une vocation particulière pour oser aimer une Françoise & une Françoise savante ? Ne pensez pas que ce conseil parte de quelque motif intéressé. Non, vous savez à quel état je me destine. La pureté qu'il demande est pour moi une loi inviolable. Je consens de bon cœur à vous prouver combien je vous aime, si du moins vous regardez cette complaisance que vous exigez, & qui ne me coûte guères, comme une preuve bien forte de mon amitié. Oui, dès ce moment, je m'interdis la maison de M. Duhamel. Etes-vous content ? Cher ami, me dit-il en m'embrassant avec transport, comment pourrai-je reconnoître un trait si généreux ? En en faisant, lui dis-je, un usage honnête ; vous m'entendez ? Je suis jeune, vous l'êtes aussi...... Sur-tout n'ayez point la foiblesse de faire votre cour aux dépens de cette complaisance ; nous deviendrions ennemis ; je me connois : rien ne pourroit arrêter ma vengeance. Je le quittai.

J'aurois été fidèle à ma promesse, puisque cette privation ne m'auroit point coûté, si M. Duhamel, qui m'honoroit d'une estime distinguée, ne m'avoit représenté avec tendresse combien il étoit touché du peu d'attention que j'avois à lui rendre mes devoirs. Il me pressa vivement d'accepter son dîné. La parole que

j'avois donnée, me fit faire quelque résistance; mais pressé par un homme à qui je devois déférer à tous égards, j'acceptai l'honneur qu'il m'offroit.

Myrnnel avoit été invité chez son correspondant. Son absence ne contribua pas peu à me déterminer. Mademoiselle R. étoit chez son oncle : elle me reçut avec une froideur qui me déconcerta : elle s'apperçut, sans doute, de l'effet qu'avoit produit en moi la singularité de cet accueil : elle égaya la conversation; mais elle y répandit des ironies qui avoient rapport à l'extrême complaisance que j'avois eue pour Myrnnel. J'apperçus même, ou du moins je crus m'appercevoir, à travers ses badinages & ses plaisanteries piquantes, que mon absence l'avoit indisposée contre moi. Je tirai la conséquence en ma faveur; & ce trait de l'amour-propre est bien étonnant ! j'avois respiré l'air de France. M. Duhamel m'accabloit de reproches, qui flattent toujours un disciple jaloux de l'estime de son maître. Ainsi je fus abreuvé de miel & d'absinte pendant ce repas. On ne fut pas plutôt sorti de table, qu'il laissa à sa nièce le soin de m'entretenir. La conversation devint sérieuse. Je vis que les belles-lettres n'avoient point occupé entièrement le cœur de mademoiselle R. Elle me fit entendre que je ne

lui avois point été indifférent ; mais qu'enfin s'étant apperçue, par les discours de Myrnnel, que mon cœur & mon esprit ne passoient point les bornes de mes cahiers de philosophie, elle n'étoit point surprise qu'il m'eût renvoyé, comme un écolier, aux bancs de l'école. Je fis tous mes efforts pour contenir mon dépit, bien résolu cependant de prouver à mon lâche ami, qu'on ne fait pas impunément un tel usage de mes bontés. Je me composai du mieux qu'il me fut possible ; je soutins la conversation avec un extérieur aussi gai que mon cœur pouvoit me le permettre. Je pris congé d'elle ; elle me salua par un trait qui excita ma fureur contre mon faux ami. Souvenez-vous, me dit-elle, monsieur, de bien apprendre votre leçon : mon oncle est déja très-content de vous, ainsi ne vous démentez pas. Oui, lui dis-je, mademoiselle, vous verrez bientôt que je sais profiter de celles que je reçois ; mais vous apprendrez aussi que je sais en donner en maître. Je n'attendis pas la replique.

Mon cœur, empoisonné par l'idée de la lâcheté de Myrnnel, qui avoit si mal répondu à un sacrifice aussi généreux, soupiroit après le moment de la vengeance. Je me déterminai pourtant à dissimuler, pour mieux en assurer les effets. Je continuai de voir pendant quelques

jours ce perfide ami, pour mieux le conduire au point que je m'étois proposé. Nous faisions tous les jours assaut de dissimulation ; il me vantoit plus que jamais ma générosité ; je lui vantois sa reconnoissance. Je lui proposai un jour une partie de promenade au bois de Boulogne ; il l'accepta. Nous dînâmes ensemble : jamais je ne sentis une joie aussi vive : le moment de ma vengeance étoit assuré : j'étois au comble de mes voeux. Dès que notre dîné fut fini, je l'entraînai dans un détour du bois : j'entrai en matière. Vous m'avez tant vanté, lui dis-je, Myrnnel, les devoirs de l'amitié, que vous conviendrez avec moi, que quiconque les trahit, est indigne de l'attachement du dernier des hommes. Oui, dit-il, mon cher ami, mais il n'est que des ames basses qui puissent se livrer à l'ingratitude : c'est de tous les vices le plus détestable. Quiconque peut être ingrat, est capable de toutes les lâchetés les plus odieuses. Et bien, lui repliquai-je d'un ton assuré & soutenu d'un regard furieux, vous êtes cet homme dont il faut que je délivre la société. Rappellez-vous, monstre que vous êtes, l'usage infame que vous avez fait de ma complaisance. L'épée à la main! Ce début le déconcerta ; je le vis interdit, mais enfin il voulut s'excuser. Point d'excuse, lui repliquai-je, c'est la res-

ſource des lâches. L'épée à la main.... Ce dernier trait l'enflamma ; il fondit ſur moi avec une précipitation à laquelle j'eus cependant le bonheur d'oppoſer beaucoup d'adreſſe ; je paſſai le coup & je l'atteignis. Il tomba ſur la place ; je bandai ſa playe avec ſon mouchoir & le mien, & courus à l'auberge où nous avions dîné, pour lui faire donner du ſecours. Après que j'eus pris toutes les précautions que l'humanité exige en pareil cas, mais dont ſon infidélité le rendoit indigne, j'allai me jetter aux genoux de M. Duhamel. Je lui racontai le fait avec beaucoup de fidélité : il fut frappé de cette cataſtrophe. Myrnnel lui étoit recommandé. Rien, au contraire, ne parloit pour moi auprès de lui, que le mérite que ſes ſoins m'avoient fait acquérir ; mais c'étoit aſſez pour un homme auſſi généreux. Il m'envoya chez un de ſes amis pour me cacher juſqu'à ce que l'on eût arrêté les ſuites de ce triſte événement. L'affaire fut ſuivie avec vivacité, malgré tous les mouvemens que la généroſité de M. Duhamel lui inſpira.

Toujours allarmé ſur le ſort de mon ami que je mépriſois encore, quoique je lui euſſe fait éprouver ma fureur, je recevois tous les jours des nouvelles de M. Duhamel, qui m'inſtruiſoit de ſon état ; il m'informoit de l'opiniâtreté avec

laquelle le correſpondant faiſoit des recherches pour me faire arrêter.

Mademoiſelle R., qui ſans doute avoit appris de ſon oncle le lieu où je m'étois réfugié, m'écrivit la lettre que j'ai toujours conſervée, plus par défiance contre le ſexe, que par vanité, & dont je vais vous faire la lecture.

« J'ai appris avec une joie qu'on peut à peine » exprimer, la vengeance que vous avez tirée » d'un homme, qui, au flegme anglois, joi» gnoit toute la fatuité d'un François : les » ſciences ne m'empêchent point d'être ſenſible. » Si vous étiez témoin du plaiſir que me cauſe » votre victoire, vous conviendriez avec moi » que le cœur eſt fait pour aimer, comme l'eſ» prit eſt fait pour apprendre ; & que l'aliment » de l'un eſt bien bien différent de la nourri» ture de l'autre. Mon bonheur ſeroit parfait, » ſi la main de la rivalité avoit porté le coup » qui l'a puni d'avoir oſé m'aimer, & m'enle» ver à un homme d'un mérite diſtingué. Vous » le connoiſſez ; ainſi, ſi vous voulez m'obli» ger, portez-le à répondre à de tels ſenti» mens avec autant de vivacité, que je prends » de plaiſir à m'y abandonner. Comptez ſur le » zèle de mon oncle ; il vous aime : comptez » ſur le mien ; je paſſe pour vous les bornes » de l'eſtime. Une jeune perſonne qui a quel-

ses jardins, pour payer une partie des créanciers ; tout le reste fut mis, avec ma petite fortune, sur cette barque.

Nous partîmes de Raguse le 3 mars 1688, & malheureusement pour mon frère, comme il paroîtra dans la suite, nous mouillâmes à Smyrne pour apprendre quelque nouvelle de l'agent de mon père. On nous dit qu'il s'étoit fait turc, & qu'il étoit allé s'établir à Constantinople. Quelques négocians chrétiens eurent la probité de nous tenir compte des effets qu'ils avoient à mon père : ce qui nous détermina à aller en Chypre & à Alexandrie. Mais, comme si c'eût été un décret du sort, que la mer seroit fatale à notre famille, à peine fûmes-nous sur ce dangereux élément, que, couverts d'un brouillard épais, nous nous trouvâmes au milieu de deux corsaires algériens. Nous n'eûmes pas le tems de nous regarder, qu'ils nous lâchèrent quelques bordées de canon, & nous sommèrent de nous rendre, ou qu'il n'y avoit point de quartier à espérer. Nous eûmes bientôt réfléchi, mon frère & moi, sur le parti que nous devions prendre : il s'agissoit de perdre tout ce que nous avions au monde ; ainsi il valoit mieux mourir avec honneur, que de devenir esclaves de ces infidèles. Nous fîmes monter tout notre équipage, qui consistoit en vingt-

trois hommes, dont cinq étoient de jeunes gentilshommes qui avoient résolu de tenter fortune avec nous. Ils n'avoient d'autres armes que des épées & des pistolets attachés à leurs ceintures. Après une courte délibération, nous résolûmes de nous défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang; & nous mettant dos à dos pour faire tête de chaque côté du vaisseau, mon frère se mit au milieu de l'autre. Les ennemis nous abordèrent en foule; leur contenance faisoit voir combien ils portoient compassion à la vaine & folle résistance que nous leur faisions; mais bientôt nous les fîmes reculer; car, comme ils étoient extrêmement serrés & près de nous, nous tirâmes sur eux nos coups de pistolets si à propos, que chacun fit son effet. Pour profiter de leur confusion, nous les repoussâmes vivement de chaque côté sans sortir de nos rangs, & les précipitâmes en bas de notre vaisseau. Ils nous abordèrent une seconde fois; ils ne furent pas plus heureux. Nous étions cramponnés de si près, qu'ils ne purent faire aucun usage de leurs canons ni de leurs fusils: à peine songèrent-ils à nous tirer un coup de pistolet; ils comptoient que nous nous rendrions dans l'instant, ou que nous serions tous écrasés par la supériorité.

Si j'entre dans le détail de ce petit combat,

c'est parce qu'on a vu peu d'exemples qu'une poignée de monde ait fait une si longue résistance contre tant d'ennemis. Le pirate, qui étoit un jeune homme bien bâti & très-robuste, en étoit furieux ; il appelloit tous ses gens poltrons ; & crioit si haut, que sa voix se faisoit entendre plus loin que les cris des soldats. Leur rage diminuoit à mesure qu'ils voyoient tomber un si grand nombre des leurs ; ils commencèrent à tirer sur nous de plus loin : ce qui nous incommoda plus que leurs assauts les plus violens.

Mon frère voyant que ses hommes commençoient à tomber à leur tour, me dit de faire face à l'un des vaisseaux, pendant qu'avec son rang, il aborderoit l'autre. Il le fit avec tant d'intrépidité, qu'il s'ouvrit dans l'instant un passage au milieu des ennemis ; mais, comme leur nombre augmentoit à tout moment, il fut repoussé malgré tous ses efforts, & forcé de regagner son vaisseau, après avoir perdu plusieurs hommes. L'ennemi ne vouloit plus, ni nous aborder, ni nous quitter ; il continuoit toujours à tirer sur nous, & à tuer plusieurs de notre équipage. Nous n'étions plus qu'onze, sans espérance de pouvoir vaincre, & sans pouvoir nous flatter qu'on nous feroit quartier après une résistance si obstinée. Cependant ils n'osèrent venir à nous l'épée à la main ; mais

mon frère, voulant mourir avec honneur, ſauta une ſeconde fois dans le vaiſſeau du pirate; &, ſecondé du peu d'hommes qui lui reſtoient, il alla droit au capitaine. Il eut bientôt percé la foule; mais, dans le moment qu'il l'alloit combattre, un turc s'approchant de lui, lui tira un coup de piſtolet préciſément au milieu du dos, & lui perça le cœur. Le turc qui avoit tué mon frère, fut tué à ſon tour par un de nos hommes, & celui-ci avec le petit nombre des autres qui étoit reſté, accablé à la fin par la multitude des ennemis, périt avec eux.

Il me reſtoit encore quatre hommes, avec leſquels je combattois le plus petit des deux corſaires, & l'empêchois de nous aborder. Les cris de joie que les pirates pouſsèrent en voyant tomber mon frère, animèrent le capitaine du vaiſſeau que je combattois (il étoit frère du pirate), & lui firent crier à ſes gens, qu'il étoit honteux de s'amuſer à tirer toute la journée contre cinq hommes. Auſſitôt il ſauta ſur mon tillac, & s'approcha de moi en homme d'honneur, le piſtolet à la main. Je l'attendis de pied ferme: il tira ſon coup avec tant de juſteſſe, qu'une des balles paſſa à travers mes cheveux, & l'autre m'effleura le côté du cou. Je ne lui donnai pas le tems de revenir à la charge; je lui portai un coup de ſabre entre la tempe &

l'oreille gauche avec tant de force, que je lui fendis le crâne.

J'avois à peine eu le plaisir de le voir tomber, qu'un coup de feu me perça le bras droit, & en même tems un turc me porta sur la nuque, avec la crosse de son fusil, un coup qui me renversa sur le corps de mon ennemi. Mes compagnons moururent tous honorablement à mes côtés, à l'exception d'un seul, si blessé, qu'il les suivit de près. Les turcs des deux vaisseaux accoururent comme des loups qui fondent sur leur proie; &, pleins d'une joie barbare, se mirent à dépouiller les morts, & à les jetter dans la mer sans autre cérémonie.

Je restai donc le seul de tout mon équipage; les ennemis perdirent soixante & quinze des leurs dans ce combat. Nous nous étions défendus en désespérés, sachant bien qu'après leur avoir tué tant de monde, nous n'avions point à espérer de quartier; ainsi nous résolûmes de vendre nos vies le plus cher que nous le pourrions. On vint à moi pour me dépouiller comme les autres, dans le moment que je revenois de mon étourdissement: on jugea, par mes habits, que je devois être un des plus considérables du vaisseau; j'étois sur mes genoux, tâchant de me relever & de prendre mon épée, résolu de me défendre jusqu'au der-

nier soupir ; mais la blessure que j'avois au bras me mettoit dans l'impossibilité de la tenir, & d'ailleurs la défense auroit été assez inutile ; car trois turcs s'étant saisis de moi, me tinrent, pendant que d'autres allèrent chercher des cordes, & me lièrent les mains pour me mener au capitaine.

Il se faisoit panser d'une blessure légère qu'il avoit reçue à la jambe. Quatre femmes en habit persan étoient auprès de lui, dont trois me parurent être les suivantes de la quatrième, qui avoit une très-belle taille, & qui paroissoit âgée de vingt-cinq à vingt-six ans, & d'une beauté parfaite ; elle avoit cependant dans le regard une certaine fierté qui ne plaît pas dans le sexe. Lorsqu'on m'eut mené ainsi lié au capitaine, on l'assura que c'étoit moi qui avois tué son frère, & qui leur avois fait le plus de mal. Il se leva avec toute la fureur dont un barbare est capable ; & demandant un cimeterre neuf qu'il avoit dans sa chambre : que je voye, dit-il, si je puis fendre la tête à ce chien de chrétien, comme il a fendu celle de mon frère ; après quoi vous le couperez en mille morceaux. Il tira aussitôt son cimeterre, & m'en alloit frapper, lorsqu'à la surprise même des barbares, la dame inconnue s'écria : Ah ! sauvez la vie à ce brave jeune-homme ; &, dans

le moment, elle accourut à mon ſecours, & me prit entre ſes bras; elle me ſerroit contre ſon ſein, & ſe repliant ſur moi : Frappez, dit-elle encore, frappez cruel ! mais commencez par moi, ſi vous voulez lui ôter la vie. Les barbares qui nous entouroient, étoient ſi étonnés, qu'ils ne purent ouvrir la bouche.

Le pirate élevant les yeux vers le ciel, & pouſſant un ſoupir qui ſembloit lui fendre le cœur : Femme cruelle, s'écria-t-il, ſera-t-il poſſible que cet étranger obtienne de vous, dans un inſtant, plus que je n'ai pu obtenir avec toutes mes larmes ! C'eſt donc-là cet amant qui m'enlève le bonheur que j'ai cherché au péril même de ma vie? Non, ce chrétien ne ſera plus mon rival. En diſant ces mots, il leva la main une ſeconde fois pour me frapper; mais la dame me ſerrant davantage entre ſes bras : Arrêtez, Hamet, lui dit-elle, ce n'eſt point un rival; je ne l'ai jamais vu avant ce jour, & je ne le reverrai jamais, ſi vous voulez lui donner la vie; accordez-moi cette grace, & vous obtiendrez de moi plus que tous vos ſervices n'ont pu faire.

Hamet s'arrêta; j'étois auſſi ſurpris que lui de tout ce que je voyois. Après avoir réfléchi quelques momens : Cruelle, lui dit-il, d'où vient donc cette pitié? Il y a, repliqua-t-elle,

quelque chose dans ce jeune-homme (car je n'avois que dix-neuf ans), qui me dit qu'il faut qu'il vive ; & si vous voulez me promettre & jurer sur le très-saint alcoran, de ne lui point faire de mal, je promets, non-seulement d'être votre femme, mais, pour vous ôter tout sujet de jalousie, je consens que vous le vendiez à quelque homme de bien, pour être esclave ; je ne le reverrai plus de mes jours.

Elle ne voulut pas me quitter qu'il n'eût juré, de la manière la plus sacrée, de ne me jamais faire de mal ; &, pour plus grande sûreté, elle ordonna à un de ses propres gens de ne me point abandonner. On me délia : la dame se retira dans sa chambre avec ses femmes, sans seulement me regarder, & sans attendre que je l'eusse remerciée. Le pirate, qui, quoique turc, avoit quelque chose de noble dans son regard, me confirma, en présence de l'officier, la promesse qu'il ne me seroit fait aucun mal ; après quoi il me fit descendre à fond de cale, & donna ordre à ses gens de faire voile pour Alexandrie, dans le dessein, à ce que je pensois, de me vendre à la première occasion, pour se débarrasser d'un homme qu'il regardoit comme un rival dangereux.

LE SECRETAIRE. En cet endroit, on vint avertir le supérieur de l'inquisition, qu'on le deman-

doit pour quelques affaires : ainsi nous dîmes à Gaudence que nous ferions nos réflexions sur ce qu'il venoit de nous dire, qui pouvoit être vrai, quoique l'aventure fût extraordinaire ; mais que nous entendrions une autre fois le reste de son histoire. Il nous assura, de l'air du monde le plus naturel, que quelque extraordinaire que son récit parût, tout ce qu'il nous disoit lui étoit réellement arrivé. Il n'importoit au saint office que ce qu'il venoit dire fût vrai ou non, qu'autant qu'il pouvoit se couper dans la suite de sa narration ; cependant quelques-uns des inquisiteurs lui firent les demandes suivantes.

PREMIER INQUISITEUR. Pourquoi ne vous êtes-vous point rendus d'abord, voyant que l'ennemi vous étoit si supérieur ? Vous auriez pu espérer de vous rançonner dans la suite, au lieu de vous faire hacher en pièces, en vous défendant comme des insensés.

GAUDENCE. Je vous ai dit, mes révérends pères, que nous avions mis sur ce vaisseau tout ce que nous avions au monde, & que, le perdant, il ne nous restoit rien pour nous racheter ; nous ne pouvions nous attendre qu'à passer la vie dans un affreux esclavage. Nous étions tous jeunes, plus courageux que prudens, & ne doutant pas que nous ne pussions les empêcher

de nous aborder, comme en effet nous les en empêchâmes, nous espérions leur faire quitter la partie. D'ailleurs, en même tems que nous défendions nos vies & nos fortunes, nous avions à combattre des turcs & des infidèles : action qui nous parut méritoire, puisque c'étoit, en quelque façon, mourir pour notre sainte religion.

SECOND INQUISITEUR. Vous avez dit que la dame inconnue s'est écriée : il y a quelque chose dans ce jeune homme, qui me dit *qu'il faut qu'il vive*. Vous n'ajoutez pas foi, sans doute, à la science de la phisionomie, qui est une des branches de la divination ; & vous ne pensez pas qu'une infidelle ou qu'une femme payenne puisse avoir le don de prophétie ?

GAUDENCE. Je ne sais quelle raison elle pouvoit avoir pour tenir un semblable discours ; je ne fais que rapporter les choses telles qu'elles se sont passées. A l'égard de la phisionomie, je ne crois pas qu'il y ait rien de certain dans cette science ; non qu'une personne pénétrante, & qui a bien examiné les humeurs & les passions des hommes, ne puisse à-peu-près deviner quels sont leurs penchans, quoiqu'il soit vrai que la raison & la vertu puissent vaincre & corriger les plus violens. Mais, en cela, je me soumets entiérement à vos lumières supérieures.

LE SECRETAIRE. Nous eûmes lieu d'être satisfaits des réponses de Gaudence, dont l'air étoit des plus distingués ; & sûrement il avoit été fort bel homme dans sa jeunesse : ainsi il n'est pas surprenant qu'une femme barbare ait été amoureuse de lui, & se soit intéressée à sa vie. Cependant nous le renvoyâmes à son appartement ; &, quelques jours après, on le fit revenir pour reprendre son récit, qu'il continua en ces termes :

Plusieurs des pirates sachant l'ascendant que la dame avoit sur leur capitaine, & ayant vu de quelle façon elle m'avoit sauvé la vie, me firent assez de politesse, & me traitèrent avec honnêteté pendant que j'étois relégué à fond de cale. Mais la dame ne voulut jamais consentir de l'épouser, qu'elle ne fût assurée que j'étois hors de son pouvoir. Le pirate ne venoit jamais me voir, soit qu'il craignît que sa colère se réveillant, ne lui fît rompre son serment, soit qu'il voulût employer chaque moment pour faire sa cour à sa maîtresse. Un jour que le mauvais air m'avoit beaucoup incommodé, je demandai la permission de monter un peu sur le tillac : la dame, avec une de ses femmes, y étoit à l'autre extrémité du vaisseau, je la saluai respectueusement ; mais dès qu'elle eut jetté les yeux sur moi, elle descendit dans

ſa chambre, à ce que je crois, pour ne pas manquer à la promeſſe qu'elle avoit faite au capitaine, ni lui donner de ſujet de jalouſie. Je me fis deſcendre dans ma priſon, pour ne point empêcher ma bienfaitrice de s'amuſer.

Je ne ſentois aucun amour pour elle, mais ſeulement de la reconnoiſſance de ce qu'elle avoit fait pour moi, & en même tems je ne pus m'empêcher d'admirer la bizarrerie de l'aventure. Etant deſcendu à fond de cale, je m'adreſſai à celui des pirates qui me parut le plus civiliſé & du meilleur ſens, pour lui demander quel étoit leur capitaine, & quelle étoit la dame qui m'avoit protégé; depuis quand & comment elle étoit parmi eux, parce qu'elle me paroiſſoit être une perſonne de diſtinction. Il me dit que ſon capitaine s'appelloit Hamet, qu'il étoit fils du dey d'Alger, & qu'il avoit quitté la maiſon paternelle, parce que ſa belle mère étoit devenue amoureuſe de lui; que ſon père s'en étant apperçu, & le croyant conſentant, avoit projetté de le faire aſſaſſiner; mais que ſon frère cadet ayant découvert ce deſſein, ils avoient aſſemblé pluſieurs jeunes gens de leur âge, tous bien déterminés, & s'étoient emparés des deux meilleurs vaiſſeaux de leur père, dans la réſolution de continuer ce métier juſqu'à ce que leur père mourût. Qu'à l'égard

de la dame qui m'avoit ſauvé la vie, elle étoit femme d'un prince Curde, tributaire du roi de Perſe, & qui avoit été tué depuis peu, par la trahiſon des Arabes ſauvages. Que, ſelon ce qu'il avoit pu apprendre, le prince ſon mari avoit été envoyé à Alexandrie par le roi ſon maître, qui, craignant que ſes ſujets ne ſe révoltaſſent, lui avoit donné ordre de traiter pour quelques compagnies de cavalerie arabe.

Le prince, continua-t-il, ſe rendit à Alexandrie avec un très-bel équipage, & mena ſa femme avec lui, dans le tems que notre capitaine y étoit pour vendre ſes priſes. Hamet avoit ſouvent vendu des choſes de grande valeur au prince Curde & à la dame ſon épouſe; il s'étoit même lié d'amitié avec lui, le tout, à ce que nous avons ſu depuis, parce qu'il étoit amoureux de cette belle dame. Notre capitaine étoit l'homme du monde le plus complaiſant, il les ſuivoit par-tout, leur faiſant des offres de ſervice; il eſt bel homme, comme vous voyez, & très-entreprenant. Nous fûmes long-tems ſans pouvoir nous imaginer pourquoi, contre ſa coutume, il reſtoit ſi long-tems à Alexandrie, faiſant des dépenſes conſidérables. Enfin le prince Curde ayant fini ſa négociation, ſe diſpoſoit à s'en retourner: nous nous apperçûmes pour-lors que Hamet devenoit extrêmement

triste & rêveur, mais jamais nous ne pûmes en deviner la cause. Il appella son frère, le jeune homme que vous avez tué, & moi, & nous dit en secret qu'il avoit remarqué que quelques-uns de ces étrangers arabes s'étoient parlés à l'oreille, comme s'ils avoient formé quelque dessein, ou contre lui, ou contre le prince Curde, & qu'ainsi il falloit l'accompagner bien armés par-tout où il iroit. L'événement justifia ses soupçons; car un soir que le Curde prenoit l'air avec sa femme, & notre capitaine qui étoit toujours de la partie, en passant par un petit bois, à environ une lieue de la ville, six cavaliers arabes bien montés vinrent à nous au grand galop; & sans dire mot, deux d'entre eux tirèrent leurs pistolets contre le prince Curde, qui étoit le plus avancé, mais heureusement ils ne firent aucun mal à personne. Le Curde brave, comme le sont naturellement tous ceux de sa nation, tira son cimeterre, & fondant sur les assassins, il coupa d'un seul revers la tête de celui qu'il rencontra le premier; mais s'étant trop avancé, l'un d'eux se retourna, & lui tira un coup dans le flanc, dont il mourut sur-le-champ. Notre capitaine, secondé de son frère & de moi, courut après les assassins, qui, dès qu'ils eurent vu mourir le prince, s'enfuirent à toute bride; leurs chevaux étant meil-

leurs que les nôtres, nous les perdîmes de vue dans un inſtant; nous eſcortâmes la dame & le cadavre de ſon mari à la ville, où ſes gens ne ſe mirent point en peine de ce qui étoit arrivé, comme s'ils étoient accoutumés à de ſemblables cataſtrophes. Dès que ſa douleur fut un peu modérée, Hamet lui dit qu'elle riſqueroit trop de vouloir s'en retourner chez elle par le même chemin qu'elle étoit venue; que ceux qui venoient de tuer ſon mari, étoient ſans doute du parti des mécontens, & qu'ils ne manqueroient pas de lui dreſſer des embuches ſur la route, ou pour avoir les papiers du prince, ou pour la voler elle-même; qu'il avoit deux vaiſſeaux bien armés à ſon ſervice, avec leſquels il pouvoit ſans danger la conduire par mer dans l'empire des Perſes, d'où il lui ſeroit facile de s'en aller chez elle.

Elle avoit été témoin de la valeur que mon maître avoit montrée, lorſqu'il avoit été queſtion de la défendre; ainſi elle accepta ſes offres, & vint à bord de ſon vaiſſeau avec ſes ſuivantes & ſes effets, afin de ſe faire tranſporter dans ſon pays. Notre capitaine, comme vous pouvez croire, étant amoureux d'elle, ne ſe preſſa guères de la ramener; ainſi, au-lieu d'aller en Perſe, il donna ordre de faire voile pour Alger, ayant appris que ſon père étoit mort;

mort; nous vous avons rencontré & pris, & cet événement l'a fait changer de dessein pour le présent. Il a tout essayé pour se faire aimer d'elle, mais jamais elle ne lui avoit donné la moindre espérance, que quand il s'est agi de vous sauver la vie. Je l'avois écouté avec beaucoup d'attention; & connoissant le naturel de ces pirates, je ne pus m'empêcher de croire qu'il y avoit dans cette affaire une trahison des plus noires; je plaignis beaucoup la pauvre dame, tant par rapport à son malheur, qu'à cause de la mauvaise compagnie où elle étoit. Cependant je n'eus garde de dire ce que je pensois.

Peu de tems après nous arrivâmes à Alexandrie, où le pirate vendit tous ses effets, c'est-à-dire, la marchandise qu'il avoit prise sur notre vaisseau, à l'exception de quelques petites choses qui appartenoient à mon frère & à moi, comme des livres, des papiers, des cartes, des tableaux, & autres choses semblables. Il résolut de me mener au Caire à la première occasion; & de m'y vendre, ou même de m'y donner à un marchand étranger de sa connoissance, qui m'emmeneroit si loin qu'il n'entendroit plus parler de moi.

Il n'arriva rien de remarquable pendant notre séjour à Alexandrie; le capitaine, à ce qu'on

me disoit, avoit été de la meilleure humeur du monde depuis que la dame lui avoit promis de l'épouser. Mais pour s'assurer qu'on ne me feroit aucun mal quand je ne serois plus dans le vaisseau, elle donna ordre à son officier de m'accompagner par-tout, jusqu'à ce que je fusse remis en mains sures, & tout-à-fait hors du pouvoir de Hamet. A notre arrivée au Caire, je fus mené à la place où les marchands s'assemblent pour troquer leurs marchandises; il y avoit des gens de presque toutes les nations de l'Orient & des Indes. L'officier de la dame ne me quittoit jamais, suivant les ordres qu'il avoit reçus de sa maîtresse. Enfin, le pirate & un marchand étranger s'étant apperçus l'un l'autre en même tems, ils s'abordèrent & se saluèrent en langue turque que j'entendois assez bien. Après quelques complimens réciproques, le pirate lui dit, en me montrant, qu'il avoit son affaire, excepté que je n'étois pas eunuque, mais qu'il ne tenoit qu'à lui de me rendre tel.

Je vous avoue, mes révérends pères, que ce discours commençoit à m'inquiéter; j'allois répliquer que je perdrois plutôt la vie mille fois, que de souffrir qu'on me fît une pareille injure; mais l'officier de la dame se tournant vers le pirate: Ressouvenez-vous, lui dit-il, de ce que vous avez promis à ma maîtresse; ne comptez

plus ſur elle, ſi vous violez votre ſerment. Le marchand nous tira bientôt d'inquiétude, en nous aſſurant que leurs loix leur défendoient d'inſulter ainſi à leur propre ſexe ; qu'à la vérité ils n'étoient pas fâchés de trouver quelquefois des hommes de cette eſpèce, mais que ce n'étoit jamais l'ouvrage de leurs mains (1).

Enſuite ſe retournant vers moi : Jeune-homme, me dit-il, en très-bonne langue franque, ſi je vous achete, vous ſerez bientôt convaincu que vous ne devez rien appréhender de moi. Il m'examina de la tête aux pieds, avec le regard le plus pénétrant que j'aye vu de mes jours, & en même tems, il me parut content. Il étoit vêtu ſuperbement, & accompagné de trois jeunes gens habillés de même, mais moins richement ; ils avoient plutôt l'air d'être ſes fils que ſes domeſtiques. Il me parut âgé d'environ quarante ans, mais il avoit le viſage le plus tranquille & le plus reſpectable qui ſe pût imaginer. Il étoit un peu plus baſané que ne ſont les Egyptiens ; on voyoit que c'étoit l'effet de ſes voyages plutôt que de la nature ; il avoit

(1) Il ne paroît point dans toute la ſuite de l'hiſtoire, que le peuple inconnu, chez qui Gaudence a paſſé la plus grande partie de ſa vie, fit uſage de cette ſorte de gens. Ce qui peut prouver que cette réponſe eſt échappée mal-à-propos à Gaudence.

enfin un air si peu commun que j'en étois surpris, & que je commençois à présumer de lui autant de bien qu'il me paroissoit en présumer de moi.

Il demanda au pirate à quel prix il vouloit me vendre. Hamet répondit que je lui avois coûté bien cher, en même tems il lui raconta toutes les circonstances de notre combat. J'avoue que dans son récit il me rendit justice, mais ce n'étoient pas là les talens que le marchand cherchoit; il vouloit un homme de lettres, qui fût en état de lui rendre compte des arts, des sciences, des loix, des coutumes, &c. des chrétiens. Hamet l'assura que je pouvois le satisfaire, que j'étois chrétien européen, & homme de lettres, comme il l'avoit pu voir par mes livres & mes papiers; que j'entendois la navigation, la géographie, l'astronomie, & plusieurs autres sciences. J'étois déconcerté de me voir vanté de la sorte; car quoi que j'eusse autant de connoissance de ces sciences qu'on en a communément à l'âge que j'avois, cependant j'étois trop jeune pour en avoir appris plus que les premiers principes, à l'aide desquels je pouvois cependant me perfectionner dans la suite.

LE SECRETAIRE. Les inquisiteurs l'arrêtèrent un moment en cet endroit, craignant qu'il ne se fût appliqué à l'astrologie judiciaire; mais ayant

fait réflexion qu'il avoit fait sa philosophie, & qu'il étoit destiné aux voyages de mer, ils convinrent qu'il étoit obligé d'avoir une teinture de ces sciences, & lui dirent de poursuivre.

GAUDENCE. Le pirate lui dit encore que j'étois peintre & musicien : ayant vu parmi mes effets des instrumens & des livres sur ces arts, il me demanda si c'étoit vrai. Je lui répondis que les jeunes gens de mon pays, à qui on donnoit une bonne éducation, avoient coutume d'apprendre à fond ces deux arts, & que je pouvois me flatter d'en avoir une assez bonne connoissance.

Le marchand résolut donc de m'acheter, & demanda le prix. Hamet lui dit qu'il vouloit quarante onces d'or naturel, & trois de tapis de soie qu'il lui voyoit, pour en faire présent au grand-seigneur. Le marchand le prit au mot, lui demandant seulement sur le marché, tous mes livres, mes globes, mes instrumens de mathématique, & enfin tous mes effets. Le pirate y consentit sans difficulté ; je fus livré, & l'argent fut compté. Dès que je fus remis au marchand, il m'embrassa avec beaucoup de tendresse, me disant que je ne serois pas fâché d'être à lui : les gens de sa suite vinrent m'embrasser de même, m'appellant leur frère, &

témoignant beaucoup de joie de m'avoir avec eux. Le marchand leur dit de me mener au caravanſérail où ils demeuroient, pour que je puſſe me rafraîchir & changer d'habit, pour en prendre un ſemblable aux leurs. J'étois fort ſurpris que des étrangers me fiſſent tant de politeſſes ; mais avant de m'en aller, je dis au pirate, en me tournant vers lui avec un air qui frappa le marchand, que je le remerciois de ce qu'il avoit tenu ſa parole en me ſauvant la vie ; mais ajoutai-je, quoique le ſort des armes vous ait rendu le maître de me vendre comme on vend une bête, mon tour pourra venir, & je vous rendrai le même ſervice. Enſuite m'adreſſant à l'officier de la dame qui m'avoit gardé avec tant de ſoin, & l'embraſſant tendrement, je le priai d'aſſurer ſa belle maîtreſſe de mes reſpects, & de lui dire que je me m'eſtimerois heureux de pouvoir reconnoître les obligations que je lui avois, aux dépens même de ma vie, qu'elle avoit ſi généreuſement ſauvée.

Nous nous quittâmes enſuite. Hamet ne me paroiſſoit pas trop content, & en mon particulier j'étois dans la plus cruelle incertitude de ce que j'allois devenir ; je faiſois mille triſtes réflexions ſur mon ſort ; quoique j'euſſe changé de maître, j'étois encore eſclave. Nous arrivâmes enfin au caravanſérail ; mes compagnons,

qui étoient les plus beaux hommes que j'eusse vus de mes jours, tâchèrent de me consoler par les expressions les plus touchantes, & les plus capables de me rassurer. Ils me dirent que je n'avois rien à craindre, que je m'estimerois l'homme du monde le plus heureux, quand ils seroient arrivés dans leur pays, & qu'ils espéroient que ce seroit bientôt. Que j'y serois aussi libre qu'eux, & que rien ne m'empêcheroit de suivre le genre de vie qui me plairoit le mieux. Enfin, leurs discours augmentèrent mon étonnement, & me donnèrent en même tems beaucoup d'envie d'en voir l'événement. On m'observoit si peu, que j'aurois pu aisément m'échapper si je l'avois voulu, & me cacher chez quelque chrétien arménien, en attendant une occasion pour m'en retourner dans mon pays; mais ayant perdu tous mes effets, je crus que ma condition ne pouvoit pas devenir plus mauvaise; ainsi je résolus de risquer tout. Un autre motif bien plus louable, & plus conforme aux sentimens que l'on m'avoit inspirés dans mon enfance, me retint; c'est la reconnoissance que je devois à mon patron, qui me traitoit avec toute l'affabilité & la confiance possibles.

Etant arrivé à la maison, je fus surpris de la magnificence, & sur-tout de la richesse des meubles; c'étoit une des plus belles du Caire,

mais basse, dans le goût du pays. Ces marchands y restoient toujours un an, avant de s'en retourner dans leur patrie ; pendant ce tems ils n'épargnoient rien pour adoucir ce qu'ils appelloient leur exil. On me régala de tout ce que l'Egypte produit de plus rare ; les meilleurs fruits, & les vins les plus exquis de la Grèce & de l'Asie, furent servis avec abondance ; je vis par-là qu'ils n'étoient pas mahométans. Ne pouvant deviner ce qu'ils étoient, je leur demandai leur pays, leur religion, leur profession, & leur fis mille questions semblables : ils me répondirent en souriant, qu'ils étoient les enfans du soleil, nommés Mezzoraniens ; réponse qui m'étoit aussi peu intelligible que tout le reste. A l'égard de leur pays, ils me dirent, que je le verrois dans peu de mois, mais qu'il ne falloit pas les questionner davantage.

Mon maître arriva bientôt, & m'embrassant encore, il me dit que j'étois le bien venu, avec un air si affable, que presque toutes mes craintes se dissipèrent ; mais le discours qu'il me tint, me remplit d'étonnement. Jeune-homme, me dit-il, selon les loix de ce pays, vous êtes à moi ; je vous ai acheté, & même fort cher ; & je donnerois encore le double pour vous avoir, s'il le falloit ; mais, continua-t-il, en prenant un air plus sérieux, je ne connois dans l'univers

aucune loi juste qui puisse rendre un homme né libre, esclave d'un autre qui est son semblable. Si vous voulez venir avec nous, vous serez aussi libre que je le suis moi-même : vous serez exempt des barbares loix de ces pays peuplés d'hommes inhumains, dont les vils usages font honte à la nature humaine, & avec lesquels nous n'avons d'autre commerce que celui qu'il faut avoir pour nous informer des arts & des sciences qui peuvent contribuer à l'avantage & au bonheur commun de tout notre peuple. Nous habitons le pays le plus opulent qu'il y ait au monde ; vous êtes le maître de choisir si vous voulez nous suivre, ou nous quitter : si vous refusez de venir avec nous, je vous rends ici votre liberté, & tout ce qui reste de vos effets, avec tout le secours dont vous pouvez avoir besoin pour retourner dans votre patrie : il faut cependant que je vous dise, que si vous venez avec nous, il est vraisemblable que vous ne reviendrez jamais ; peut-être même ne le voudriez-vous pas, quand vous le pourriez.

Il s'arrêta ici, & examina ma contenance avec beaucoup d'attention. J'admirai sa générosité : la joie de me voir libre dans le tems que je devois le moins m'y attendre, jointe aux sentimens de reconnoissance que je devois à

mon bienfaiſteur, excitèrent dans mon ame un trouble qui me rendit muet; j'avois autant de peine à croire ce que j'entendois, que vous pouvez en avoir à ajouter foi à mon récit, juſqu'à ce que la ſuite vous ait fait connoître pourquoi on agiſſoit ainſi avec moi.

D'un côté, le deſir naturel à tout homme de jouir de ſa liberté, me tentoit d'accepter l'offre qu'on m'en faiſoit; d'un autre côté j'enviſageois le triſte état de ma fortune, que j'étois dans un pays étranger, loin de ma patrie, parmi des Turcs & des infidèles: l'ardeur de ma jeuneſſe m'excitoit à tenter la fortune; le récit qu'on m'avoit fait d'un pays ſi charmant, quoiqu'inconnu, redoubloit ma curioſité: je voyois que l'or étoit la moindre partie des richeſſes de ce peuple, qui me parut le plus civiliſé que j'euſſe jamais vu; mais ce qui l'emportoit ſur toutes les autres conſidérations, c'étoit les ſentimens de reconnoiſſance que je devois à mon bienfaiſteur; je voyois qu'il ſouhaitoit que j'allaſſe avec lui, & que j'étois autant ſous ſa puiſſauce que je pouvois jamais l'être. Je me déterminai donc à le ſuivre; mais je ne me ſerois peut-être pas décidé ſitôt, tant j'étois livré à mille réflexions différentes, s'il ne m'avoit tiré de ma rêverie, en me diſant: Eh bien, jeune-homme, que dites-vous de ma propoſition? Je ſortis à

l'inſtant de ma léthargie, & lui faiſant une profonde révérence : mon ſeigneur, lui dis-je, ou plutôt mon père & mon libérateur, je ſuis à vous encore plus par la tendreſſe & la reconnoiſſance que vos bontés m'inſpirent, que par la puiſſance que vous avez ſur moi ; menez-moi où vous voudrez, je vous ſuivrai à l'extrémité du monde. Je prononçai ces paroles avec tant de vivacité, que je crois qu'il lut dans le fond de mon ame mes véritables ſentimens ; car m'embraſſant encore avec une tendreſſe inexprimable, je vous adopte, me dit-il, pour mon fils ; & voici vos frères, en me montrant ſes deux jeunes compagnons ; tout ce que j'exige de vous, c'eſt de vivre enſemble comme tels.

Je dois ici vous avouer, mes révérends pères, une des plus grandes fautes que j'aye commiſe de mes jours : je ne m'inquiétai point de ſavoir ſi ces gens étoient chrétiens ou payens ; je m'engageai avec un peuple, chez lequel il m'étoit impoſſible d'exercer ma religion ; quoique je l'aye toujours conſervée pure au fond de mon cœur. Mais que pouvoit-on attendre d'un jeune homme, entreprenant, qui venoit de perdre toute ſa fortune, & à qui il ſe préſentoit une ſi belle occaſion de la rétablir ?

Peu de tems après il donna ordre aux gens

de sa suite de se retirer, comme s'il avoit voulu me parler en secret; ils obéirent sur-le-champ, avec autant de respect que s'ils avoient réellement été ses enfans. Je ne rapporte ce trait, que pour faire connoître le caractère des gens avec lesquels je m'étois engagé. Dès que nous fûmes seuls, il me prit par la main, & me faisant asseoir auprès de lui, il me demanda s'il étoit réellement vrai que je fusse chrétien & européen, comme le pirate le lui avoit dit. Qui que vous soyez, ajouta-t-il, je ne me repentirai jamais de vous avoir acheté. Je lui répondis que je l'étois, & que je voulois vivre & mourir dans cette croyance. Vous le pouvez, me dit-il, d'un air qui marquoit que ma réponse ne lui avoit pas déplu; mais je n'ai encore trouvé aucun européen qui m'ait paru avoir les dispositions d'esprit que je crois entrevoir en vous; en disant cela, il examinoit tous mes traits avec une attention extrême. On m'a dit, continua-t-il, que vos loix ne sont pas comme celles de ces barbares, dont le gouvernement est un composé de brutalité & de tyrannie; tout y est gouverné par la crainte & par la force, ils rendent esclaves tous ceux qui tombent entre leurs mains; au-lieu que les chrétiens européens, m'a-t-on dit, se gouvernent par une loi divine, qui leur enseigne à faire du bien à

tout le monde, & leur ordonne de ne faire de mal à personne; & sur-tout de ne point détruire leur propre espèce, de ne point voler ni frauder personne, mais de faire en tout comme ils voudroient qu'on leur fît ; regardant tous les hommes comme frères, & se comportant avec justice & avec équité dans toutes leurs actions, comme s'ils devoient en rendre compte au seigneur universel, le père de tous. Je lui dis, qu'en effet notre loi nous commandoit tout cela, mais qu'il y avoit peu de gens qui s'y conformassent; que par cette raison nous avions été obligés de recourir aux loix pénales & à des supplices, pour ramener à leur devoir ceux qui s'en écartoient. Que, sans la crainte de ces punitions, la plus grande partie des chrétiens seroit pire que ces Turcs dont il venoit de parler.

Il parut extrêmement surpris de ce que je lui disois : quoi, reprit-il, est-il possible qu'on puisse faire en secret des choses que la raison & la loi qu'on a embrassée, défendent ? Ensuite, s'adressant à moi, il me demanda : professez-vous cette loi si juste & si sainte dont vous venez de parler ? je lui répondis qu'oui. Eh bien, me dit-il, vivez selon votre loi ; on n'exige de vous rien de plus. En me disant cela, il frappa avec une canne qu'il avoit à la main, & deux de ses gens entrèrent : il leur demanda si tous mes

effets étoient arrivés de chez le pirate? on lui répondit qu'ils l'étoient; il les fit apporter, & les examina avec beaucoup de curiosité. Il y avoit entr'autres choses quelques tableaux que j'avois peints moi-même, une montre à répétition, deux boussoles, dont l'une étoit artistement travaillée en ivoire & en or, & avoit été donnée à mon bisayeul par Vénério, un étui d'instrumens de mathématiques, & plusieurs desseins d'antiquité & d'architecture, faits par les meilleurs maîtres; il me parut fort content de tout. Après qu'il les eut examinés avec beaucoup d'admiration, il ordonna à un de ses gens de lui apporter une cassette pleine d'or, il l'ouvrit en me disant: jeune-homme, je vous rends non-seulement tous vos effets qui sont ici, n'ayant aucun droit sur ce qui appartient à un autre; mais je vous offre encore votre liberté, & autant de cet or que vous croirez nécessaire pour vous conduire dans votre patrie, & pour vous y faire vivre à votre aise le reste de vos jours.

Cette offre me déconcerta un peu, j'appréhendai que ce que je venois de dire des mauvaises mœurs des chrétiens ne l'eût détourné de m'emmener avec lui. Je lui répondis que sa compagnie m'étoit plus chère que toute autre chose, que je le priois instamment de me per-

mettre de m'attacher à lui pour toujours, & d'accepter tout ce qui étoit à moi ; ajoutant que je m'estimerois heureux de pouvoir reconnoître par ces bagatelles les obligations infinies que je lui avois. Je les reçois, me dit-il, avec plaisir, & vous promets solemnemment d'avoir soin de vous ; allez avec ces jeunes gens, & jouissez en effet de la liberté que jusqu'ici je n'ai fait que vous promettre. Quelqu'un étant survenu comme pour parler d'affaires avec lui, nous nous retirâmes, les jeunes gens & moi, pour aller faire un tour de promenade dans la ville.

Vous jugez bien, mes révérends pères, que j'eus soin d'observer toutes les actions de mes compagnons avec toute l'attention dont j'étois capable. Ils me parurent non-seulement regarder avec horreur les mœurs barbares & les vices des Turcs, mais mépriser même tous les plaisirs & les divertissemens du pays où nous étions. Ils étoient uniquement occupés à s'informer des choses qu'ils croyoient pouvoir leur être utiles dans leur patrie, & particuliérement de ce qui regardoit les arts & les différens métiers, & toutes les curiosités qui venoient des pays étrangers, écrivant sur-le-champ tout ce qui leur paroissoit le plus digne de remarque. A certaines heures réglées ils

avoient des maîtres pour apprendre les langues turque & persane, & je profitai de l'occasion pour m'y perfectionner. Quoique ces inconnus me parussent les hommes du monde dont les mœurs étoient les plus régulières, je ne pus découvrir en eux aucun signe de religion, que dans notre voyage où il s'en présenta une occasion dont je rendrai compte dans la suite de ce récit. Ils ne se cachèrent de moi qu'à cet égard, ils m'en ont dit les raisons quelque temps après; leurs façons étoient au reste les plus sincères & les plus ouvertes qu'on puisse imaginer.

Nous vécûmes de la sorte dans l'union la plus parfaite tout le temps que nous demeurâmes au Caire, & je jouissois de la même liberté dont j'aurois pu jouir si j'avois été en Italie. Ce qui me frappoit le plus étoit l'inquiétude qu'ils témoignoient d'être si longtemps absens de chez eux; mais ils se consoloient dans l'espérance de s'en retourner bientôt.

Je ne puis me dispenser de rapporter une remarque que je fis sur la conduite de ces jeunes gens pendant notre séjour en Egypte. Ils étoient tous à-peu-près de mon âge, forts & vigoureux, & c'étoit le plus beau sang du monde. Nous étions dans la ville la plus voluptueuse & la plus débauchée de l'Orient; les jeunes

nous agaçoient dans toutes les rues, & je ne leur vis jamais le moindre penchant de s'y laisser aller. J'imputois d'abord cette indifférence à l'impression que la compagnie d'un étranger pouvoit faire sur eux; mais je vis bientôt qu'ils se gouvernoient par principes. Les jeunes gens sont presque tous portés à s'exciter au mal, & à se corrompre les uns les autres; aussi j'avoue que je ne pus m'empêcher de leur témoigner combien j'étois surpris de leur sagesse. Ils parurent étonnés de mon idée; mais les raisons qu'ils me donnèrent étoient aussi peu communes, que leur conduite étoit rare. Toutes ces femmes, me dirent-ils, sont ou mariées, ou filles de particuliers, ou prostituées. A l'égard des femmes mariées, rien n'est plus affreux que de souiller la pureté du lit nuptial; c'est la chose du monde la plus injuste; chaque homme la regarde comme le plus grand affront qui puisse lui être fait: comment donc pourrions-nous, sans renoncer à l'usage de la raison, faire à un autre ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît? Si elles sont filles de particuliers, élevées avec un soin & une tendresse infinie, quel chagrin ne doivent pas avoir leurs parens, & quelle douleur ne ressentirions-nous pas nous-mêmes, en pareil cas, d'être témoins du déshonneur de nos filles ou de nos sœurs, après nous

être donnés tant de peine pour les garantir d'un pareil malheur, & de voir ſouvent que celui qui les ſéduit, eſt un ami qui avoit toute notre eſtime? Si ce ſont des femmes proſtituées, quel eſt l'homme raiſonnable qui puiſſe les regarder autrement que comme des bêtes brutes, qui ſe livrent au premier venu pour un vil & mépriſable intérêt; ſans compter que, le plus ſouvent, l'excès de leurs débauches nuit totalement au grand deſſein de la nature, qui eſt la propagation de l'eſpèce, & que ces embraſſemens impurs ſont les ſources de maladies dont les enfans ſe reſſentent auſſi-bien que leurs pères? Et quand même nous en aurions des enfans, que deviendroient-ils? Mais quel eſt l'homme, fût-il le moins ſenſible à la dignité de ſa naiſſance, qui voudroit avilir ſon ſang, & procréer une race miſérable d'enfans, pour les abandonner enſuite à la pauvreté & à l'infamie? Ils me diſoient cela par rapport aux grandes idées qu'ils avoient de leur propre nation, qu'ils eſtimoient bien ſupérieure à toutes les autres. Quoique ces raiſons regardent également tous les hommes, elles me donnèrent une haute idée de la façon de penſer de ces jeunes gens; je les trouvai extrêmement judicieuſes, & je ne les oublierai jamais.

Peu de tems après je vis, par le ſoin avec

lequel ils arrangèrent toutes leurs affaires, & la joye qu'ils témoignèrent, qu'ils comptoient bientôt quitter l'Egypte : ils paroissoient n'attendre que les ordres de leur chef.

Sur ces entrefaites, il m'arriva une aventure que je vous tairois, mes révérends pères, si vous ne m'aviez ordonné de vous rendre compte de toute ma vie, & si elle ne se trouvoit mêlée avec plusieurs des événemens les plus intéressans qui me soient arrivés. Notre chef, que mes compagnons appelloient Pophar, nom qui, dans leur langue, signifie *père de son peuple*, & que je lui donnerai toujours dans la suite, regardant son éphéméride, ce qu'il faisoit souvent, vit, par son calcul, que nous avions encore quelque tems à rester dans ce pays, & résolut d'aller encore une fois à Alexandrie, pour voir s'il trouveroit des curiosités européennes, que les vaisseaux, qui, dans cette saison, arrivent journellement dans ce port, ne manquent pas d'y apporter. Il ne prit avec lui que deux des jeunes gens & moi, pour me faire voir, me disoit-il, que j'étois entièrement libre, étant facile de trouver là quelque vaisseau qui me remporteroit dans mon pays. De mon côté, pour le convaincre de la sincérité de mes intentions, je ne le quittois que fort rarement.

L'affaire dont je vais parler, lui donna une grande preuve de mon attachement. Pendant que nous étions à nous promener dans les places publiques pour voir toutes les marchandises & les curiosités qu'on y apportoit de toutes les parties du monde, il arriva que le bassa du Caire, qui y étoit venu aussi avec toute sa famille pour la même raison, & pour y acheter de jeunes filles, passa auprès de nous. Il étoit accompagné de sa femme & de sa fille. Sa femme étoit sœur du grand-seigneur ; elle paroissoit âgée d'environ trente ans, & étoit extrêmement belle. La fille, qui avoit environ seize ans, étoit d'une beauté si ravissante, que le plus grand prince du monde en auroit fait son unique bonheur.

Le Pophar, qui haïssoit naturellement les turcs, les ayant apperçus, se tint à l'écart, faisant semblant de parler en particulier à quelques marchands : moi qui étois jeune, & qui ne prévoyois pas les suites des choses, je ne pus me rassasier de la vue de la belle fille du bassa : je me tins, à la vérité, à une distance respectueuse ; la curiosité seule avoit attaché mes yeux sur elle. Elle ne nous regardoit pas moins attentivement mes compagnons & moi : la magnificence de ses habits & la beauté de ses traits me la firent regarder comme la première beauté

du monde. Si j'avois pu prévoir les chagrins que cette courte entrevue devoit attirer, tant au Pophar qu'à moi-même, je l'aurois bien plutôt évitée.

Je remarquai que cette jeune dame disoit, avec beaucoup d'émotion, quelque chose à l'oreille d'une femme âgée, de sa suite, & qu'elle s'étoit encore adressée à un page, qui alla sur le champ trouver deux hommes du pays, dont le Pophar avoit coutume de se servir pour porter ses effets : c'étoit pour apprendre d'eux qui j'étois. J'ai su dans la suite, qu'on leur avoit dit que j'étois un jeune esclave que le Pophar venoit d'acheter. Le bassa s'en alla peu de tems après avec toute sa suite : je ne songeois plus à cette aventure. Le lendemain, comme je me promenois avec le Pophar, dans un des jardins publics, un petit vieillard qui avoit l'air d'un eunuque, accompagné d'un jeune homme d'une beauté parfaite, nous ayant suivi dans une des allées les plus couvertes, nous aborda ; & s'adressant au Pophar, il lui demanda quel prix il vouloit de son jeune esclave, en me montrant, parce que le bassa souhaitoit m'acheter. Jamais je ne vis le Pophar plus interdit qu'il le fut à cette demande imprévue ; je vis par-là, à n'en pouvoir douter, qu'il me vouloit réellement beaucoup de bien.

Comme il avoit une grande présence d'esprit, il répondit, dès qu'il fut revenu de sa première surprise, que je n'étois point esclave, ni homme à être acheté pour quelque prix que ce fût, étant aussi libre qu'il l'étoit lui-même. Ils crurent que ce n'étoit qu'un prétexte pour me faire valoir davantage ; ils montrèrent des perles d'orient & plusieurs autres bijoux dont la valeur étoit immense ; & lui dirent de demander ce qu'il vouloit, & qu'il l'auroit sur le champ, ajoutant que je devois être le compagnon du fils du bassa, & que je pourrois faire ma fortune si je voulois aller avec eux. Le Pophar leur fit encore la même réponse, disant qu'il n'avoit aucun pouvoir sur moi. Ils répondirent qu'il n'y avoit que peu de tems que j'avois été acheté comme esclave dans les terres du grand-seigneur, & qu'absolument ils vouloient m'avoir. Je pris la parole, & leur dis avec vivacité, que quoique j'eusse été fait prisonnier par le sort des armes, je n'étois cependant pas esclave, & que je ne voulois vendre ma liberté qu'au prix de ma vie. Le fils du bassa, car il dit alors qu'il l'étoit, au lieu de se fâcher de ma réponse ferme & résolue, répliqua avec un sourire, que je serois aussi libre que lui, faisant les sermens les plus solemnels sur le saint alcoran, que nos vies & nos morts seroient inséparables.

Je fus touché de l'air dont il me dit ces paroles ; mais faisant réflexion sur les obligations que j'avois au Pophar, je résolus de n'y point aller. Je lui fis une révérence respectueuse ; je lui dis que, quoique je fusse libre par mon état, j'avois des raisons indispensables de ne point m'attacher à lui, & que je le priois de se contenter de cette réponse. Je la lui fis d'un air si résolu, qu'il vit qu'il n'y avoit rien à espèrer. Soit que mon refus réveillât ses desirs, soit qu'il nous prît pour des gens de plus grande conséquence que nous ne paroissions l'être, c'est ce que je ne saurois dire ; je vis qu'il prit un air affligé, & quelques larmes que je vis couler de ses yeux, me firent une peine que je ne puis exprimer. Je pouvois à peine proférer une parole, & je restai immobile comme une statue, les yeux fixés en terre. Mon embarras sembloit lui donner de nouvelles espérances ; il se remit un peu de son trouble, & me dit d'une voix tremblante : si c'étoit la fille du bassa, que vous vîtes hier, qui désirât de vous avoir à sa suite, qu'en diriez-vous ? Je fus surpris à ces paroles ; &, le regardant plus attentivement, je vis ses yeux baignés de larmes, & toutes les marques d'une tendresse capable de percer le cœur le plus dur. Je regardai le Pophar qui trembloit pour moi, dans la crainte que ce ne fût la fille

du baſſa même qui nous parloit. C'étoit elle en effet. Elle ſe découvrit voyant qu'elle ne pouvoit plus ſe cacher, & me dit qu'il falloit aller avec elle, ou qu'il en coûteroit la vie à l'un des deux.

Je vous prie, mes révérends pères, d'excuſer ce détail, que je ne fais que pour obéir aux ordres que vous m'avez donnés, de vous faire le récit de toute ma vie. Jamais embarras ne fut égal au mien; je faiſois réflexion qu'elle étoit turque & moi chrétien; & que je ne pouvois manquer de trouver une mort certaine dans les ſuites d'une entrepriſe auſſi téméraire; que, ſoit qu'elle me tînt caché dans la cour de ſon père, ſoit qu'elle voulût ſe ſauver avec moi, il y avoit dix mille à parier contre un, que nous ſerions découverts & punis. D'ailleurs, quelle apparence qu'on pût cacher aux eſpions du baſſa une paſſion auſſi violente! En un mot, je réſolus de ne point aller avec elle: mais la plus grande difficulté étoit de nous ſéparer.

La plus belle créature du monde venoit de me faire la déclaration d'amour la plus vive & la plus tendre, & je la voyois encore toute baignée de ſes larmes. La jeuneſſe, l'amour, la beauté, & même un penchant ſecret combattoient pour elle; mais à la fin, la vue des malheurs infinis que je ne pouvois manquer d'attirer

ſur cette jeune dame, en conſentant à ce qu'elle exigeoit de moi, l'emporta; & je réſolus, plus pour l'amour d'elle que de moi-même, de la refuſer. J'allois me jetter à ſes genoux, pour le lui dire, & pour tâcher de l'appaiſer par les meilleures raiſons dont j'étois capable; lorſqu'une autre ſuivante accourut au faux eunuque (c'étoit auſſi une femme): elle lui dit que le baſſa alloit paſſer par-là. Elle ſortit auſſitôt de ſa léthargie; ſa ſuivante l'emmena dans l'inſtant, & je ſuivis le Pophar; elle n'eut que le tems de me dire, d'un ton menaçant: penſez-y mieux, ou vous mourrez.

Nous nous perdîmes de vue dans un moment. Ce fut alors que je vis mille raiſons pour juſtifier ce que j'avois fait, & auxquelles cette beauté enchantereſſe m'avoit empêché de penſer plutôt. Je concevois toute la folie d'une paſſion qui avoit pouſſé la plus charmante perſonne de tout l'empire des Ottomans, capable, par ſa beauté ſeule, de ravir le cœur du grand-ſeigneur, à me faire une déclaration d'amour, ſi contraire au caractère & à la modeſtie de ſon ſexe, auſſi bien qu'à ſon rang; & à vouloir ſacrifier ſa réputation, ſon devoir, ſa liberté, & peut-être même ſa vie, pour un inconnu, pour un homme qui avoit été eſclave quelques momens auparavant. Je ſentois, d'un autre côté,

que si j'avois consenti aux desirs de cette belle fille, j'aurois risqué de perdre la vie, ou de renoncer à ma religion; peut-être même n'aurois-je pu éviter l'un & l'autre de ces malheurs. Le Pophar ayant réfléchi un peu sur ce qui s'étoit passé, me tira de ma rêverie, en me disant qu'il craignoit que cette malheureuse affaire n'en demeurât pas là, & qu'elle pourroit bien nous coûter la vie à l'un & à l'autre.

Il appréhendoit qu'une si violente passion n'entraînât des suites extrêmement fâcheuses, connoissant le caractère des gens chez qui nous étions, & le tyrannique despotisme de leur gouvernement. Il résolut cependant de ne point m'abandonner, lui en dût-il coûter la vie, si je voulois me tenir sur mes gardes; ajoutant qu'il étoit de notre intérêt de partir au plutôt, & qu'étant entourés d'espions, il falloit être aussi prudens & politiques qu'expéditifs. Il alla donc aussitôt au port, &, en présence de tout le monde, loua un vaisseau pour l'île de Chypre, dont il paya sur le champ tout le frêt, & dit au capitaine, qu'il vouloit absolument partir dès le même soir. Nous l'aurions fait réellement, si nos compagnons & nos effets ne nous eussent obligés de retourner au Caire. Au lieu d'aller par mer, il fit donc venir le capitaine du vaisseau, qui étoit de ses amis; & en

ſecret convint avec lui qu'il ſortiroit du port, comme ſi nous étions ſur ſon bord ; tandis que, de ſon côté, il iroit à l'autre extrémité de la ville, louer un bateau pour nous conduire au Caire. Dès que nous y fûmes arrivés, nous eûmes ſoin de nous informer dans quel tems on y attendoit le retour du baſſa. On nous dit qu'il n'y ſeroit que dans quinze jours au plutôt; ainſi le Pophar avoit le tems de quitter ſa maiſon, d'emballer ſes effets, & d'apprêter tout ce qui étoit néceſſaire pour le grand voyage que nous allions entreprendre. Je remarquai, pendant tout ce tems, qu'il étoit plus inquiet que je ne l'avois jamais vu. Il nous dit cependant qu'il eſpéroit que tout iroit bien. En cinq jours de tems, tout fut prêt pour notre départ.

Nous partîmes comme le ſoleil ſe couchoit, ſelon la coutume du pays, & nous marchâmes aſſez lentement pendant que nous étions près de la ville, pour ne pas nous faire ſoupçonner. Après avoir voyagé ainſi une lieue ſur les bords du Nil en remontant, le Pophar étant à la tête de notre compagnie, nous apperçûmes cinq ou ſix cavaliers qui venoient vers nous, & qui, par leurs beaux turbans & leurs ſuperbes habits, nous paroiſſoient être les pages ou les ſuivans de quelque perſonne de diſtinction. Le Pophar

s'éloigna de la rivière, comme pour leur céder le pas, & ils paſsèrent poliment ſans s'arrêter. J'étois l'avant-dernier de notre bande, étant reſté un peu derrière les autres pour abreuver nos dromadaires. Peu de tems après, nous vîmes paroître deux dames montées ſur des jumens d'Arabie, ſuperbement caparaçonnées; ce qui me fit juger qu'elles étoient des dames de qualité, & que c'étoient les gens de leur ſuite que nous venions de voir paſſer. A peine étoient-elles vis-à-vis de moi, que la jument de la plus jeune de ces deux dames commença à reculer effrayée, à frémir des narines, & à faire des bonds furieux qui me firent trembler pour elle: dans le même inſtant, un de nos dromadaires chargés, s'étant approché de plus près de la bête écumante, lui fit prendre le mords aux dents: elle étoit alors entre nous & la rivière; mais tellement emportée, que ne pouvant plus s'arrêter, elle s'y précipita. La violence de la chute jetta la dame à la diſtance de huit ou dix pieds: heureuſement qu'il y avoit une petite île auprès de l'endroit où elle tomba, & ſes habits l'ayant ſoutenue quelque tems ſur l'eau, le courant l'entraîna vers des piliers où ſes habits s'accrochèrent & la retinrent. Ceux de ſes gens qui étoient les plus près de nous, accoururent aux cris de l'autre dame, mais pas un de ces



O Mahomet, faut-il que je doive la vie
a cet homme ?

lâches n'osa se jetter à la rivière pour la secourir.

Indigné de leur lâcheté, je sautai en bas de mon dromadaire, & jettant mes habits & mes sandales, je l'atteignis en nageant, &, avec avec beaucoup de difficulté, je lui saisis la main; en traversant le cours de l'eau, je la menai à terre. Elle avoit perdu toute connoissance; je la tins quelque tems la tête en bas pour lui faire rendre l'eau qu'elle avoit avalée: mais quelle fut ma surprise, en la regardant, de la reconnoître pour la fille du bassa, & de la voir entre mes bras, sans sentiment, dans le tems que je la croyois à Alexandrie! Elle ouvrit enfin les yeux; & m'ayant regardé fixement pendant quelque tems: ô Mahomet, s'écria-t-elle, faut-il que je doive la vie à cet homme! Elle s'évanouit en prononçant ces mots.

L'autre dame, qui étoit sa confidente, eut beaucoup de peine à la faire revenir: ouvrez vos beaux yeux à la lumière, lui dit-elle, vivez, charmante princesse. Non, répondit-elle, rejettez-moi dans l'abîme dont vous m'avez tirée; je ne veux point être redevable de la vie à un barbare qui a été insensible à mes bontés. Je lui dis dans les termes les plus respectueux, que dans le danger qu'elle avoit

couru, l'empreſſement que j'avois apporté à la ſecourir, & la douleur que je reſſentois de ſon état préſent, juſtifioient mon cœur, & me vengeoient du peu de juſtice qu'elle me rendoit. Que je l'eſtimois trop pour ſouffrir qu'elle ſe fît un cruel ſort pour un homme tel que moi, pour un étranger, un chrétien, & enfin pour un malheureux qui étoit forcé d'agir comme je faiſois.

Elle parut un peu ſurpriſe de ce que je lui diſois; mais, après quelques momens de réflexion, elle répondit: ſoyez eſclave, ou infidèle, ou tout ce que vous voudrez, vous n'en êtes pas moins l'homme du monde le plus généreux. Je m'imagine bien que les obligations dont vous me parlez, regardent quelque femme plus heureuſe que moi; mais puiſque je vous dois la vie, j'aurai pour vous les mêmes égards que vous avez pour moi, & je ne veux point vous rendre malheureux. Non-ſeulement je vous pardonne, mais je ſens que mes prétentions ſont injuſtes & contraires à mon honneur. Elle dit ces mots avec un air digne de ſon rang. Elle me parut beaucoup plus tranquille, lorſque je l'eus aſſurée que je n'avois aucun engagement, mais que ſon ſouvenir me feroit toujours cher, & que je ne l'oublierois de mes jours.

A peine eus-je achevé de parler, que dix ou douze turcs armés, venant de la ville, & nous poursuivant à bride abattue, nous crièrent, en voyant le Pophar & ses compagnons: Arrêtez! arrêtez! c'est de l'ordre du bassa. Nous regardâmes pour voir ce que c'étoit, quand la dame, qui les connoissoit, nous dit de ne rien craindre; que c'étoient des gens à qui elle avoit donné ordre de nous poursuivre, lorsqu'elle avoit quitté Alexandrie; qu'ayant appris que nous nous étions sauvés par mer, elle avoit prétexté une maladie pour obtenir de son père la permission de s'en retourner au Caire, afin d'y pleurer en liberté son malheur avec sa seule confidente; & qu'elle étoit encore livrée à ces tristes réflexions, lorsqu'elle nous avoit rencontrés; qu'elle comptoit que ces gens avoient découvert notre feinte, & qu'ayant su le chemin que nous avions pris, ils nous avoient poursuivis. Elle les renvoya sur le champ. L'incertitude où j'étois de mes propres résolutions & des siennes, me faisoit éprouver les plus cruelles agitations; ainsi je la priai de se retirer, lui disant que j'appréhendois que l'humidité de ses habits ne nuisît à sa santé. Je n'aurois pas eu la force de proférer ces paroles, si le Pophar n'eût jetté sur moi un regard perçant, qui me fit sentir tout le danger que mes délais pouvoient

entraîner. Elle parut même avoir plus de résolution que moi.

Elle tira de ſon doigt cette bague que vous me voyez porter, mes révérends pères, & me dit, les yeux baignés de larmes : tenez, prenez cet anneau; adieu. Auſſitôt elle s'en alla, & ne regarda plus de mon côté. Je reſtai étonné & preſque immobile; & je ne ſerois pas ſorti de ma léthargie de long-tems, ſans le Pophar qui m'aborda, me diſant qu'il me félicitoit de ma délivrance. Je lui répondis que j'ignorois de quelle délivrance il entendoit parler, que, pour moi, je ne ſavois pas ſi j'étois mort ou vivant, & que je craignois qu'il ne ſe repentît de m'avoir acheté, ſi je lui attirois encore de pareilles aventures. Si nous n'en avons pas de plus malheureuſes, reprit-il, nous ne ſerons pas à plaindre; on ne remporte jamais de victoire ſans danger.

Quoique le Pophar fût bien aiſe d'être débarraſſé de la belle dame & des turcs de ſa ſuite, cependant, dans le fond, il n'étoit pas fort preſſé d'aller loin, le tems de ſon grand voyage n'étant pas encore venu. La joie qui ſe répandoit ſur ſon viſage, sembloit nous promettre un voyage heureux. Quant à moi, quoique je fuſſe charmé d'être échappé à ma dangereuſe beauté, je ſentois cependant un accablement

&

& une certaine tristesse que je ne pouvois définir ; mais l'idée de notre voyage, & de tous les endroits inconnus que j'allois voir, la dissipèrent peu-à-peu. Nous étions au nombre de douze, montés sur des dromadaires très-beaux dans leur espèce. Cet animal est assez semblable à un chameau, mais plus petit, & il marche avec beaucoup plus de vîtesse ; les dromadaires vivent long-tems sans boire, comme les chameaux ; c'est pourquoi nous nous en servions, à cause des sables arides qu'il falloit traverser ; car ils ont dans leur pays les plus beaux chevaux que l'on puisse voir. On menoit en lesse cinq autres dromadaires, tant pour porter nos provisions, que pour pouvoir en changer, en cas que quelqu'un se fatiguât en chemin. J'étois monté sur un de ces cinq. Nous remontâmes le Nil, le laissant à main gauche, & nous allâmes directement vers la haute Egypte.

Vous savez, mes révérends pères, que le Nil divise l'Egypte en deux parties, & que ce fleuve descend de l'Abyssinie : son cours est si plein & si prodigieux, que les Ethiopiens croyoient qu'il n'avoit point de source ; il traverse l'Ethiopie inférieure, & arrose toute l'Egypte, comme le Rhin arrose les Pays-Bas espagnols, & la rend un des plus riches pays de l'univers. Nous visitâmes toutes les villes

qui sont situées sur ce fleuve fameux, sous prétexte du commerce qui y règne ; mais la véritable cause de notre délai étoit que le tems favorable pour le grand voyage du Pophar n'étoit pas encore venu. Il regardoit à toute heure son éphéméride & ses notes, & chacun remarquoit avec attention jusqu'à ses moindres actions. Lorsque nous approchâmes de la haute Egypte, à ce que j'ai pu deviner, à-peu-près à la hauteur des déserts de Barca, ils commencèrent à faire leurs provisions de ris, de fruits secs, & d'une sorte de pâte sèche, qui nous servoit de pain ; mais, pour ne rien faire soupçonner, ils ne les achetèrent que peu-à-peu, dans différens endroits ; je vis cependant qu'ils en amassoient une quantité considérable, tant pour eux-mêmes que pour leurs dromadaires ; d'où j'augurai que notre voyage devoit être fort long.

Lorsque nous fûmes à la hauteur de la côte mitoyenne du vaste désert de Barca, nous trouvâmes un petit ruisseau d'une eau extrêmement claire & pure, qui sortoit du sable, & dirigeoit son cours vers le Nil. Nous mîmes pied à terre pour nous y rafraîchir, & pour faire boire nos dromadaires. Après quoi nous remplîmes nos vaisseaux, qui étoient faits exprès : la quantité d'eau que nous prîmes, étoit beau-

coup plus grande, à proportion, que celle des autres provisions.

J'oublois de vous dire, mes révérends pères, qu'en plusieurs endroits par où nous passâmes, mes compagnons descendirent de leurs dromadaires, pour baiser la terre avec une dévotion tout-à-fait superstitieuse, & pour en recueillir un peu, qu'ils mirent dans des urnes d'or qu'ils avoient apportées exprès. Quant à moi, ils me laissoient la liberté de faire comme je voulois. Je devinai pour lors, & la suite me fit voir que je ne m'étois pas trompé, que cette dévotion étoit la principale cause des voyages qu'ils faisoient dans ce pays, & que le commerce n'étoit qu'un prétexte dont ils se servoient. Ils baisèrent la terre, & en mirent dans leurs urnes auprès de ce ruisseau; & après cette cérémonie, le Pophar regardant ses papiers & sa boussole, s'écria: *Goulo Benim*, ce qui signifie, à ce que j'ai appris depuis: *mes enfans, nous avons tout à craindre*; & sur le champ, au lieu de continuer notre route vers le midi, comme nous avions fait jusques-là, nous tournâmes à main droite précisément vers le couchant, & nous commençâmes à traverser le vaste désert de Barca, avec toute la vîtesse dont nos dromadaires étoient capables. Nous ne voyions devant nous que le ciel & des sables arides, &

en peu d'heures, nous fûmes hors de danger d'être pourſuivis.

Pendant que nous étions ainſi embarqués ſur une mer de ſable, ſi j'oſe ainſi parler, mille réflexions embarraſſantes me vinrent dans l'eſprit ; je me voyois au milieu des vaſtes déſerts de l'Afrique, où des armées entières avoient ſouvent péri. Plus nous y avancions, plus le danger devenoit grand. J'étois avec des gens que non-ſeulement je ne connoiſſois pas, mais qui n'étoient connus de perſonne au monde. D'ailleurs, je ne pouvois plus douter qu'ils ne fuſſent payens & idolâtres ; car, outre leur cérémonie ſuperſtitieuſe de baiſer la terre en pluſieurs endroits, je voyois qu'ils levoient les yeux vers le ſoleil, & ſembloient adreſſer des prières à cette planète, qui, bien qu'elle ſoit la plus belle de toutes les créatures, n'en eſt pas moins une. C'eſt pour lors que je me rappellai ce que le Pophar m'avoit dit, lorſqu'il m'acheta, qu'il n'y avoit pas d'apparence que je revinſſe jamais de leur pays. Il ſe peut, me diſois-je, que ces gens aient deſſein de me ſacrifier à quelqu'un de leurs dieux au milieu de ce vaſte déſert ; mais, faiſant attention qu'ils n'avoient aucunes armes, à l'exception des petits aiguillons dont ils ſe ſervoient pour faire hâter le pas à leurs dromadaires, je me raſſu-

rai. Je m'étois garni, en secret, de deux pistolets de poche, dans la résolution de me défendre, en cas d'accident, jusqu'au dernier soupir. Mais lorsque je me rappellois la justice & l'humanité sans exemple, que j'avois remarquées dans toutes leurs actions, je bannissois mes craintes. A l'égard de la difficulté de passer les déserts, je voyois qu'ils risquoient eux-mêmes autant que moi, & qu'il falloit qu'ils sussent des chemins inconnus aux autres pour les traverser, sans quoi il n'étoit pas probable qu'ils se fussent exposés à tant de dangers.

J'aurois dû vous dire, mes révérends pères, que nous commençâmes ce grand voyage le 9 juin 1688, un peu avant le coucher du soleil, pour éviter les grandes chaleurs. La lune étoit dans son premier quartier, & nous éclaira jusqu'à la pointe du jour. Les grains de sable gros & graveleux, mêlés d'une infinité de petites pierres qui jettoient autant d'éclat que le cristal, ajoutèrent à la clarté de la lune; de sorte que nous n'eûmes pas de peine à nous gouverner par notre boussole. Nous allâmes d'une vîtesse extraordinaire; car les dromadaires, assez semblables en cela aux mules, courent plutôt qu'ils ne galoppent. Je crois, en vérité, que nous fîmes près de cent vingt milles italiennes, entre six heures du soir & dix heures du lendemain

matin. Nous ne nous arrêtâmes pas un instant, allant toujours en ligne droite, comme un vaisseau qui est en pleine mer ; les chaleurs ne furent pas, à beaucoup près, aussi insupportables que je le croyois : car, quoique dans ces déserts immenses, on ne voie rien qu'on puisse nommer montagne ou colline, cependant les sables, ou du moins les chemins que nous avions pris, formoient un terrein très-élevé ; de sorte que nous avions toujours en face un vent frais & agréable, mais si doux, qu'à peine faisoit-il élever la moindre poussière. Cela venoit en partie de ce que les sables par où nous passâmes, n'étoient pas fins, comme ceux de quelques parties de l'Afrique, qui le sont beaucoup, & dont le vent forme des tourbillons si prodigieux, qu'il est impossible d'y résister ; ils étoient plus gros & plus graveleux ; & il tomboit une rosée imperceptible, dont toute la surface étoit humectée.

Le secretaire. Ici les Inquisiteurs furent obligés de le remettre à une autre fois, parce qu'ils furent mandés pour une nouvelle affaire survenue dans la communauté.

Fin de la première partie.

SECONDE PARTIE.

LE lendemain, ſur les neuf heures du matin, nous arrivâmes à un endroit où il y avoit quelques troncs d'arbres deſſéchés, avec un peu de mouſſe qui couvroit la terre, au lieu d'herbe. Ici le vent tomba, & les chaleurs devinrent très-violentes. Le Pophar nous ordonna de mettre pied à terre, & de dreſſer nos tentes pour nous garantir & nos dromadaires de l'ardeur du ſoleil. Leurs tentes étoient faites d'une toile cirée ſi fine, que je n'en ai jamais vu de ſemblable, extrêmement légères, & par conſéquent très-faciles à porter; elles étoient cependant à l'épreuve du ſoleil & de la pluie.

Nous reſtâmes dans ce lieu juſqu'à 6 heures du ſoir, & après nous être bien rafraîchis, & avoir fait rafraîchir nos dromadaires, nous nous remîmes en chemin, allant toujours en ligne droite vers le couchant. Nous voyageâmes ainſi pendant trois jours & trois nuits ſans aucun événement remarquable; j'ai obſervé ſeulement qu'il me ſembloit que nous allions toujours en montant, & que le vent devenoit non-ſeulement plus fort, mais que l'air étoit même beaucoup plus frais.

Le lendemain, ſur les dix heures, nous apperçûmes encore quelques arbres à main droite, qui paroiſſoient plus ſerrés & plus verts que les autres, & ſembloient être le commencement d'une vallée habitable; ils l'étoient en effet. Le Pophar nous dit d'aller de ce côté-là; c'étoit la première fois que nous nous étions détournés de notre route. Je crus, par la joie que mes compagnons témoignèrent, que c'étoit-là le commencement de leur pays; mais je me trompois bien, nous avions encore à faire un chemin beaucoup plus long & plus dangereux que celui que nous avions fait. Cet endroit étoit cependant une des ſtations les plus remarquables de notre voyage, comme vous le verrez par la ſuite.

A meſure que nous avancions, le terrein s'ouvroit, & formoit une deſcente qui conduiſoit dans une très-belle vallée de palmiers, de dattes, d'orangers, & d'autres arbres fruitiers, tout-à-fait inconnus dans ce pays, avec une quantité prodigieuſe d'arbriſſeaux odoriférans, qui répandoient dans l'air un parfum délicieux.

Nous pénétrâmes dans l'endroit le plus couvert, & nous commençâmes d'abord par ſoulager nos dromadaires de leurs fardeaux, car notre ſalut dépendoit d'eux. Après que nous nous fûmes rafraîchis, le Pophar nous ordonna

à tous d'aller dormir, & de mettre le temps à profit, parce qu'il y avoit apparence que nous n'aurions guères celui de nous repoſer les trois jours ſuivans.

J'aurois dû vous dire qu'en mettant pied à terre, tous mes compagnons ſe proſternèrent & baiſèrent la terre avec tant de joie & d'ardeur, que je croyois réellement qu'ils ſe félicitoient d'être arrivés dans un lieu ſi fertile; mais c'étoit par un motif bien différent. J'étois le premier éveillé; mes craintes & mes inquiétudes ne me permirent pas de dormir auſſi tranquillement que les autres. Voyant que l'heure de partir n'étoit pas venue, je me levai, & m'allai promener dans ce bocage, qui me parut d'autant plus délicieux que les déſerts que nous venions de paſſer étoient affreux. Je deſcendis vers le centre de la vallée, ne doutant pas, à la verdure & à la fraîcheur du lieu, qu'il ne dût y avoir une ſource d'eau. En effet, je n'eus pas fait beaucoup de chemin, que je vis un ruiſſeau qui ſortoit de deſſous un rocher, & qui formoit un baſſin naturel qui alloit ſerpentant vers le centre de la vallée, croiſſant toujours à meſure qu'il s'éloignoit de ſa ſource, de ſorte qu'il y a apparence qu'il doit former une petite rivière, à moins que les ſables ne l'engloutiſſent.

Le penchant de la vallée commençoit à se former en colline, ensorte que de l'endroit où j'étois, je voyois au-dessous de moi une très-grande étendue d'arbres & d'arbrisseaux, qui devenoit plus large ou plus étroite, selon que les monts de sable (car je vis bien de-là que c'étoient des monts) bornoient plus ou moins ma vue. L'imagination la plus vive ne sauroit se figurer rien de plus riant que l'aspect de cet endroit. Les sables arides relevoient de tous côtés la beauté de la verdure, & en faisoient mieux goûter la fraîcheur; le chant d'une infinité d'oiseaux inconnus, la variété des fruits & des parfums qu'exhaloient les aromates, rendoient ce lieu, charmant au-delà de l'imagination. Après que j'eus bu de cette source, & que j'eus regardé avec admiration toutes ces curiosités naturelles, je vis un grand lion sortir des arbrisseaux, à environ deux cens pas de moi, & aller tranquillement boire au ruisseau. Après qu'il eut bu, il se roula sur l'herbe, & je saisis ce moment pour me sauver & aller rejoindre mes compagnons, que je trouvai tous éveillés, & très-inquiets de mon absence.

Le Pophar me parut un peu fâché de ce que je l'avois quitté: il me dit, avec une douceur qui lui étoit naturelle, que je m'étois exposé à devenir la proie des bêtes sauvages; mais

lorſque je leur eus parlé de l'eau & du lion, ils furent encore plus ſurpris, & ſe regardèrent avec un étonnement mêlé de crainte, que je croyois cauſé par l'idée du danger auquel je venois d'échapper, mais je me trompois.

Après s'être dit quelque mots en leur langage, le Pophar prit la parole, & dit tout haut, en langue franque, je crois que nous pouvons laiſſer voir à ce jeune homme toutes nos cérémonies, d'autant qu'on n'aura plus à craindre bientôt qu'il lui prenne envie de les révéler. Sur cela ils prirent de leurs meilleurs fruits, une cruche d'excellent vin, un peu de pain, un verre ardent, un encenſoir, & d'autres inſtrumens, dont les payens ont coutume de ſe ſervir dans leurs ſacrifices. La vue de tout cet attirail me faiſoit frémir, jamais je ne leur avois vu faire rien de ſemblable, & je commençois à craindre réellement que je ne fuſſe deſtiné à être ſacrifié à quelque dieu infernal; même je n'en doutois plus, lorſque je comparois les dernières paroles du Pophar avec tout ce que je voyois, & je cherchois déjà les moyens de vendre ma vie le plus cher que je pourrois.

Le Pophar nous ordonna de mener avec nous les dromadaires & tout ce que nous avions, de crainte, diſoit-il, qu'ils ne fuſſent dévorés

par les bêtes ſauvages. Nous deſcendîmes vers le centre de la vallée où j'avois vu la fontaine. Ils continuèrent à marcher juſqu'à ce que la deſcente devînt impraticable, mais nous y trouvâmes un chemin étroit que l'art avoit pratiqué, & qui me paroiſſoit être fraîchement battu; ce que je trouvai d'autant plus ſurprenant, que je croyois ce lieu tout-à-fait inhabité, & même inacceſſible à tout autre qu'aux gens avec qui j'étois. Il falloit y deſcendre un à un, menant nos dromadaires à la main; j'eus grand ſoin d'être le dernier, & de me tenir un peu éloigné des autres, de crainte de ſurpriſe. Ils faiſoient en deſcendant une proceſſion lugubre, & gardoient un ſilence profond. Nous parvînmes enfin à un amphithéâtre formé par les mains de la nature, & le plus beau que l'on puiſſe s'imaginer; on n'y voyoit de toutes parts que des arbriſſeaux odoriférans, & à main droite, la vue s'étendoit le long de cette belle vallée, qui étoit bornée par des montagnes de ſable. Au milieu de cet amphithéâtre étoit une ancienne pyramide d'une forme ſemblable à celles d'Egypte, mais beaucoup moins grande que la moindre de celles-ci; on avoit pratiqué dans le côté de cette pyramide, qui faiſoit face à la vallée, des degrés au-deſſus deſquels étoit une eſpèce d'autel, ſur lequel étoit poſée

la ſtatue d'un vénérable vieillard, extrêmement belle, & faite d'un très-beau marbre poli, ou plutôt de quelque pierre que nous ne connoiſſions pas, même plus belle que le marbre. Je ne doutois pas alors qu'on ne voulût me ſacrifier à cette idole, & ma crainte redoubla, quand le Pophar me dit d'approcher pour être témoin de leurs cérémonies. Je crus qu'il étoit temps de parler; & lui dis, mon père, car vous m'avez permis de vous donner ce nom, je ſuis prêt à obéir à tous vos ordres, lorſqu'il ne s'agit pas de violer la gloire du dieu que je ſers; mais j'aime mieux mourir mille fois que de voir attribuer à un autre ce qui n'appartient qu'à lui ſeul: je ſuis chrétien, & ne reconnois qu'un ſeul dieu, auquel je dois tout ce que je ſuis: il eſt le maître abſolu de l'univers, & ſa loi me défend d'en reconnoître d'autres que lui; ainſi je ne puis participer à votre culte idolâtre. Si, par cette raiſon, vous voulez me faire mourir, je vous offre ma vie, mais ſi votre deſſein eſt de vous ſervir de moi pour vos ſacrifices, je me défendrai juſqu'à la dernière goutte de mon ſang. Loin d'être fâché de ce que je venois de dire, le Pophar me répondit en ſouriant, que quand je les connoîtrois mieux, je verrois qu'ils n'étoient pas gens à faire mourir perſonne pour ne point penſer comme eux; qu'au

reste ce n'étoit qu'une cérémonie religieuse qu'ils faisoient en l'honneur de leurs ancêtres décédés, & que si je n'avois pas envie d'y assister, je pouvois m'asseoir, en attendant, où je voudrois.

LE SECRETAIRE. Les Inquisiteurs furent très-contens du commencement de son discours, où il témoigna tant de courage pour la défense de sa religion, & de sa résolution de mourir plutôt que de participer à leur culte idolâtre; mais sa conclusion le fit soupçonner, car un des Inquisiteurs l'interrompant, lui fit la demande suivante.

L'INQUISITEUR. J'espère que vous ne pensez pas qu'il ne soit point permis de persécuter, & même de faire mourir des hérétiques obstinés qui tâchent de renverser la religion de leurs pères, & d'entraîner les autres dans leur perte. Si la trahison contre son prince peut être punie de mort; pourquoi ne puniroit-on pas de même une trahison contre le roi des cieux? Prenez garde de ne point attaquer la sainte inquisition.

GAUDENCE. Mes révérends pères, je ne fais que rapporter ce qui s'est passé, & ce qu'a dit un payen qui ignoroit nos saints mystères. J'ai tout le sujet du monde de louer la justice de la sainte inquisition, & je crois que dans les cas dont vous venez de parler, il peut être très-

permis d'employer les moyens les plus sévères pour prévenir de plus grands maux. Mais il me parut que le Pophar donnoit en cela l'exemple d'une modération admirable, & j'ai trouvé dans la suite qu'il pensoit réellement ainsi. De pareils sentimens ne sont point, je crois, indignes d'un chrétien; mais en cela, comme en toute autre chose, je me soumets à vos décisions.

LE SECRETAIRE. Je fis ici remarquer aux Inquisiteurs qu'il n'y avoit rien que de juste dans ses réponses; que nous-mêmes, nous n'avions coutume d'agir avec rigueur qu'à la dernière extrémité, pour prévenir de plus grands maux: ainsi on lui dit de continuer sa lecture.

GAUDENCE. Le Pophar m'ayant rassuré de la sorte, se prosterna avec ceux de sa suite, & tous baisèrent la terre: après quoi il mirent le feu à quelques bois odoriférans à l'aide d'un verre ardent: ils levèrent les yeux & les mains au ciel, puis encensèrent l'idole ou la statue; ils versèrent ensuite du vin sur l'autel, & mirent du pain d'un côté & des fruits de l'autre; & ayant allumé deux petites pyramides de parfums exquis, à chaque extrémité de la grande pyramide, ils s'assirent autour de la fontaine, dont les eaux sortoient, si je ne me trompe, de dessous cette grande pyramide, & formoient un bassin au milieu de l'amphithéâtre. Ils s'y

rafraîchirent & mangèrent avec appétit des fruits dont les arbres étoient couverts, m'invitant à faire de même. Je fis d'abord quelques difficultés, croyant que ce pouvoit être une partie de leur ſacrifice; mais ſur ce qu'ils m'aſſurèrent que le tout n'étoit qu'une cérémonie civile, je me mis à faire collation avec eux.

Le Pophar me dit, en ſe tournant vers moi: Mon fils, nous adorons, comme vous, un ſeul Dieu tout-puiſſant: ce que nous venons de faire, ne doit pas vous perſuader que nous croyons qu'il y a une divinité dans cette ſtatue, ni que nous l'ayons adorée comme ſi c'étoit un Dieu; nous la reſpectons ſeulement en mémoire de notre grand ancêtre, qui a conduit nos aïeux dans ce lieu, & qui a été enterré ſous cette pyramide. Ceux de nos ancêtres qui ſont morts avant que cette vallée ait été abandonnée, ſont enterrés tout autour de nous; c'eſt par cette raiſon que nous avons baiſé la terre, perſuadés qu'il n'eſt pas permis de troubler le repos des morts. Nous avons fait de même en Egypte, parce que nous ſommes originaires de cette terre. Nos ancêtres habitoient la partie qu'on a nommée depuis Thèbes. Le tems ne me permet pas de vous dire à préſent comment nous avons été chaſſés de notre pays natal, & comment nous ſommes venus en ce lieu, que nous

avons quitté pour un autre pays que vous verrez bientôt. Ce sont des choses que je vous détaillerai dans la suite. Le pain, les fruits & le vin, que nous avons placés sur l'autel, sont les grands suppôts de la vie; nous les y laissons, pour marquer que le vénérable vieillard dont vous voyez la statue, a été, après Dieu, l'auteur & le père de notre nation.

En finissant ces mots, il dit qu'il étoit tems de s'en aller. Tous se levèrent; &, après qu'ils eurent baisé la terre encore une fois, les cinq plus âgés de la compagnie en mirent dans des vases d'or avec beaucoup de soin & de respect. Après avoir pris encore quelques rafraîchissemens, nous fîmes provision de fruit & d'eau; & retournant par le même chemin, nous montâmes sur nos dromadaires, & poursuivîmes notre voyage.

Nous avions passé le tropique du cancer, à ce que je jugeois par nos ombres, qui s'étendoient vers le sud. Nous continuâmes notre route en tournant encore un peu vers le couchant, en ligne presque parallèle avec le tropique. L'air devenoit plus frais qu'il n'avoit été, de sorte que, sur le minuit, il faisoit très-froid. Nous donnâmes à boire à nos dromadaires, au lever du soleil, & nous prîmes nous-mêmes quelques rafraîchissemens; après quoi

nous continuâmes notre chemin, avec une vîtesse extrême. Il ne faisoit plus de vent entre neuf & dix heures, mais nous ne laissâmes pas d'avancer, parce que la plus grande chaleur étoit entre trois & quatre heures. Les sables étoient d'autant plus ardens, que nous étions en parallèle avec le tropique, & que nous allions en descendant; au lieu que, quand nous avions été vers le midi du côté de la ligne, le terrein devenoit de plus en plus élevé: les chaleurs auroient été insupportables dans les sables plats où nous étions, si nous n'avions pas été près de chaîne des montagnes d'Afrique, qui tempéroient les ardeurs de l'air.

Il ne suffisoit pas, dans les endroits où nous nous reposâmes, de dresser nos tentes pour nous mettre à l'ombre avec nos dromadaires, le sable étoit si chaud, qu'il falloit encore mettre quelque chose sous nos pieds pour les empêcher d'être brûlés. Nous voyageâmes de la sorte pendant quatre jours dans ces affreux déserts, sans y voir le moindre animal vivant. Le sable & le ciel étoient tout ce qui s'offroit à la vue, & jamais je n'ai souffert une fatigue aussi rude.

Le quatrième jour, sur les huit heures du matin, soit par hasard, soit par la prudence & la prévoyance du Pophar, qui savoit tous les endroits où il falloit s'arrêter, nous décou-

vrîmes une autre vallée à main droite, avec quelques arbres épars, mais qui n'avoient point la fraîcheur & la verdure des derniers que nous avions quittés. Nous y allâmes au plus vîte, ayant beaucoup de peine à ſoutenir les chaleurs. Nous mîmes auſſitôt pied à terre, & menâmes nos dromadaires par une deſcente aiſée, pour chercher un endroit où nous mettre à couvert des rayons du ſoleil. Les premiers arbres étoient vieux & en petit nombre, & sembloient ne pouvoir tirer de la terre que l'humidité qu'il falloit pour les empêcher de mourir. La terre étoit couverte d'un peu de mouſſe, que le ſoleil avoit deſſéchée ; & tout eſpoir de découvrir de l'eau dans ce lieu, nous étoit ôté : heureuſement notre proviſion n'étoit pas encore épuiſée. A meſure que nous avancions, les arbres nous paroiſſoient en plus grand nombre & plus gros. Nous trouvions auſſi quelques dattes, mais qui n'étoient pas auſſi bonnes que celles de l'autre vallée. Nous nous reposâmes un peu, & continuâmes enſuite à deſcendre, juſqu'à ce que nous fuſſions parvenus à un endroit plus commode & plus frais.

Le Pophar nous dit qu'il falloit reſter là deux ou trois jours, & peut-être davantage, s'il ne voyoit pas les ſignes accoutumés pour pouvoir continuer ſon voyage ; & qu'ainſi, il falloit

ménager notre eau crainte d'accident. Nous eûmes ſoin de faire rafraîchir nos dromadaires; mais pour nous, nous étions ſi fatigués, que nous préférâmes le repos à la nourriture. Le Pophar nous fit prendre un peu de vin cordial dont il s'étoit muni; & nous dit de dormir tant que nous voudrions, mais d'avoir ſoin ſur-tout de nous bien couvrir, les nuits étant longues, & fraîches ſur le minuit. Nous nous endormîmes tous en peu de tems, & ne nous réveillâmes qu'à quatre heures du lendemain matin. Le Pophar fut débout le premier, tant il étoit inquiet pour nous & pour lui-même, parce que nous étions dans le tems le plus critique de tout le voyage. Dès que nous eûmes pris quelques rafraîchiſſemens, il nous dit qu'il falloit remonter ſur les ſables pour obſerver les ſignes. Nous y menâmes nos dromadaires, craignant pour eux les bêtes ſauvages; cependant nous n'en vîmes aucune, & nous allâmes au petit pas gagner un terrein fort élevé. Tant que la vue pouvoit s'étendre, on n'appercevoit autre choſe que des plaines arides, ſans la moindre verdure, pas même l'ombre d'herbe, à l'exception de la vallée où nous avions paſſé la nuit, & qui s'étendoit au loin.

Le Pophar nous aſſura que les inſtructions que ſes ancêtres lui avoient laiſſées pour le

guider dans ce voyage, parloient d'une ſource d'eau dans cette vallée, qui formoit une petite rivière, mais que quelque tremblement de terre, ou bien quelque inondation de ſable, l'avoit tarie, & qu'elle devoit couler actuellement ſous terre, à moins qu'elle ne fût tout-à-fait engloutie. Il nous dit auſſi que, ſelon les écrits les plus anciens qu'il tenoit de ſes ancêtres, ces ſables n'étoient autrefois, ni ſi étendus, ni ſi dangereux à paſſer qu'ils le ſont aujourd'hui, mais qu'il y avoit pluſieurs vallées fertiles, aſſez près les unes des autres. Il ajouta qu'il eſpéroit voir les ſignes qu'il cherchoit, & ſans leſquels il n'y avoit pas moyen d'aller plus loin ; que, ſelon ſon éphéméride & ſes mémoires, ils devoient paroître vers ce tems, à moins qu'il n'arrivât quelque choſe de fort extraordinaire. C'étoit le neuvième jour de notre voyage dans ces déſerts, & il étoit alors environ huit heures du matin. Le Pophar regardoit à tout moment vers le ſud, ou le ſud-oueſt, & paroiſſoit extrêmement inquiet de ce qu'il ne voyoit rien. Il s'écria enfin avec une grande joie : ils viennent ! Regardez-là vers le ſud-oueſt, & étendez votre vue auſſi loin que vous pourrez, pour voir ſi vous n'appercevez pas quelque choſe. Nous lui dîmes que nous n'y voyions autre choſe que des tourbillons de

ſable que le vent chaſſoit de côté & d'autre. Juſtement, dit-il, c'eſt le ſigne qu'il nous faut; mais regardez bien de quel côté le vent les chaſſe. Nous répondîmes que c'étoit vers l'eſt, autant que nous en pouvions juger. Cela eſt encore vrai, repliqua-t-il. Puis ſe tournant vers l'oueſt, avec un peu de variation vers le ſud, tous ces vaſtes déſerts, continua-t-il, ſont actuellement dans une confuſion ſi affreuſe, que les hommes & les beſtiaux y ſeroient enſévelis d'abord ſous ces montagnes de ſable. A peine eut-il achevé de parler, que nous vîmes, dans l'éloignement, dix mille petits jets de ſable, qui s'élevoient & tomboient vers l'eſt avec une rapidité & une confuſion épouvantables, & des nuées épaiſſes de ſable & de pouſſière qui les ſuivoient. Allons, dit-il, deſcendons dans la vallée, car il faut que nous y reſtions juſqu'à ce que nous voyions comment les choſes tourneront.

Comme cet évènement me paroiſſoit plus nouveau que tout ce que j'avois encore vu, & que j'avois une grande idée de la ſcience du Pophar, je pris la liberté de lui demander quelle étoit la cauſe de ce phénomène ſubit. Il me dit que quand la lune étoit dans ſon plein, il tomboit toujours des pluies prodigieuſes, qui venoient de la partie occidentale de l'Afrique, en-deçà

de l'équateur ; que, dans le commencement, elles alloient pendant quelque tems vers le ſud-oueſt, après quoi elles tournoient plus au ſud, & traverſoient la ligne juſqu'à ce qu'elles parvinſſent à la hauteur de la ſource du Nil, où elles tomboient pendant trois ſemaines ou un mois de ſuite, ce qui étoit cauſe des inondations de ce fleuve. Mais qu'en deçà de l'équateur, il ne pleuvoit qu'environ quinze jours, & que ces pluies étoient précédées de tourbillons & de nuées de ſable, qui rendoient ces déſerts impratiquables, juſqu'à ce que la pluie les fît ceſſer.

En diſcourant ainſi, nous arrivâmes à l'endroit que nous avions choiſi pour nous repoſer ; & quoique nous n'euſſions beſoin ni de ſommeil, ni de rafraîchiſſement, nous ne laiſsâmes pas de profiter du tems, pour goûter la fraîcheur de la ſoirée, & nous recréer après tant de fatigues, n'y ayant pas d'apparence que nous puſſions nous remettre en route avant le ſoir du lendemain, au plutôt.

A cinq heures du ſoir, le Pophar nous dit de retourner avec lui à l'endroit le plus élevé du déſert ; qu'il lui manquoit encore un ſigne ; qu'il eſpéroit voir le même ſoir ; ſans quoi nous riſquions de manquer d'eau, notre proviſion étant preſque épuiſée, & n'ayant point d'eſpé-

rance de trouver de sources dans les déserts que nous avions encore à traverser, si ce n'étoit à deux journées près de la fin de notre voyage. Mais comme il étoit presque sûr de voir le signe qu'il demandoit, il ne me paroissoit pas, à beaucoup près, aussi inquiet, qu'il l'avoit été la première fois; car, quoiqu'il fût notre gouverneur ou notre capitaine, & qu'on eût pour lui les égards les plus respectueux, cependant il nous traitoit en tout comme ses enfans, & nous témoignoit toute la tendresse d'un père. S'il marquoit de la préférence pour quelqu'un, c'étoit pour moi; il me témoignoit continuellement la plus grande tendresse, dont mes compagnons furent charmés, loin d'en être jaloux. Jamais frères n'ont vécu avec plus d'union que nous. Les plus âgés prenoient plaisir à voir nos jeux & nos divertissemens; ils étoient d'un caractère un peu plus sérieux que les Italiens; mais leur gravité étoit accompagnée d'une tranquillité admirable & de la meilleure humeur du monde. Jamais je n'ai vu de peuple qui ait un air aussi libre; ils sembloient ne reconnoître d'autre sujettion que celle qu'impose le respect dû à leurs parens.

Nous vîmes, de la hauteur où nous étions montés, les tourbillons de sable qui voltigeoient encore; mais ce qu'il y a de surprenant,

c'eſt que ce tumulte aërien ne ſe fit point ſentir du côté où nous étions ; tout l'orage alloit en ligne preſque parallèle avec l'équateur : l'air paroiſſoit comme un brouillard noir & épais vers l'eſt & le ſud-eſt, car tous les tourbillons étoient portés de ce côté-là. Au bout de quelque tems, le ciel s'éclaircit vers l'oueſt, comme ſi un vent fort & réglé eût chaſſé les nuages. Enfin nous apperçûmes, à l'extrémité de l'horiſon, le bord d'une nuée prodigieuſe, extrêmement noire, qui s'étendoit vers le ſud-oueſt & l'oueſt, & qui s'élevoit lentement. Nous vîmes bien qu'elle nous pronoſtiquoit une pluie abondante.

A cette vue, tous ſe proſternèrent ; puis, levant les mains & les yeux vers le ſoleil, ils ſembloient adorer ce grand luminaire. Le Pophar prononça, à haute voix, quelques paroles que je n'entendis point, mais je compris qu'il remercioit cet aſtre de ce qu'il avoit vu. Je me retirai, & me tins éloigné, non par crainte pour ma vie, comme auparavant, mais pour ne point participer à leur culte idolâtre. Car je ne pouvois plus ignorer qu'ils n'euſſent une fauſſe idée de Dieu, & que, s'ils en reconnoiſſoient un, c'étoit le ſoleil : ce qui eſt, à la vérité, l'idolâtrie la moins déraiſonnable que l'homme puiſſe commettre ; mais cepen-

dant qui en est une toujours très-criminelle.

Lorsqu'ils eurent fini leurs prières, le Pophar me dit, en se tournant vers moi : je vois bien que vous ne voulez pas vous joindre à nous dans nos cérémonies religieuses ; mais je puis vous assurer que c'est à cette nue que nous devons tous la vie : & comme ce grand soleil, continua-t-il en montrant cette planète, est la cause qui l'élève, comme il est le conservateur de tous les êtres, nous croyons devoir lui rendre des actions de graces. Il s'arrêta en cet endroit, comme pour attendre ma réponse.

Je ne voulois pas entrer dans une dispute sur la religion, sachant que rien n'est plus inutile, ni moins convaincant que ces sortes de discussions, dont tout le fruit est communément d'engendrer des querelles & des animosités ; cependant je me crus obligé, en cette occasion, de faire profession de ma croyance, & de défendre l'honneur de mon Dieu contre un culte idolâtre. Je lui répondis donc avec beaucoup de respect, que cette belle planète étoit bien une des causes physiques de la conservation de nos êtres, & de la production de toutes choses ; mais qu'elle avoit été elle-même créée par un Dieu tout-puissant, la cause première, & l'auteur de tout ce qui est aux cieux & sur la

terre. Le soleil ne faisant que se mouvoir par ses ordres, comme un être inanimé, incapable d'entendre nos prières, & ne pouvant agir que par sa direction; cependant, que je voulois bien me joindre à lui pour rendre de sincères actions de grace au Dieu tout-puissant, de ce qu'il avoit créé le soleil, dont la chaleur efficace avoit fait élever cette nue pour sauver nos jours. C'est ainsi que, sans blesser ma religion, je tâchai d'ajuster ma réponse avec son discours. Je n'avois pas bien démêlé encore ce qu'étoient ces inconnus; car je vis qu'ils étoient plus mystérieux dans ce qui regardoit leur religion, que dans toute autre chose; ou plutôt c'est en cela seul qu'ils sembloient se cacher de moi.

Le Pophar réfléchit quelque tems sur ce que je venois de lui dire, & me dit : Vous ne vous trompez pas de beaucoup, vous & moi nous discuterons cette affaire une autre fois. Il changea ensuite de discours par rapport aux jeunes gens qui nous entouroient, parce qu'il ne vouloit pas piquer leur curiosité sur les matières de religion

Le soleil étoit couché lorsque nous arrivâmes au petit bois que nous avions choisi pour le lieu de notre repos; nous vîmes quelques grains de sable semés çà & là, comme de la grêle qu'un vent impétueux, joint à quelques tourbillons,

avoit chassés de notre côté, ce qui nous fit appréhender une pluie de sable; mais il nous dit de ne rien craindre, parce qu'il voyoit, par ses papiers, que les ouragans n'étoient jamais violens dans l'éloignement où nous étions, leur nature étant d'aller plus en parallèle avec l'équateur; mais qu'il étoit sûr que nous aurions un peu de pluie; qu'ainsi il falloit bien affermir nos tentes, & mettre tous nos vaisseaux à l'air pour faire provision d'eau.

Après avoir soupé, nous allâmes nous promener dans la vallée, en discourant sur la nature de ces phénomènes. Nous ne nous mîmes pas en peine de dormir sitôt, nous étant si bien reposés le même jour, & devant y rester la nuit suivante, & le lendemain encore. La vallée devenoit plus agréable à mesure que nous avancions; nous trouvâmes des dates & d'autres fruits, mais ils n'étoient pas aussi bons que ceux de la première vallée. Je demandai au Pophar quelle étoit l'étendue de cette vallée, & si elle étoit habitée : il me répondit qu'elle pouvoit s'étendre de plusieurs côtés entre les montagnes, où il y avoit eu autrefois une rivière qui étoit perdue aujourd'hui dans les sables, mais qu'il ne croyoit pas que personne avant eux eût osé se hasarder si avant dans ces horribles déserts; & que, suivant ses mémoires,

leurs ancêtres étoient les premiers qui s'y étoient frayés un chemin.

Pour voir s'il avoit quelque connoissance certaine de la longitude, objet de tant de travaux & de recherches chez les européens, je lui demandai comment il pouvoit être sûr que ce fût-là l'endroit dont ses mémoires parloient, & par quelle règle il pouvoit juger du chemin qu'il avoit fait, ou savoir quand il falloit se détourner à droite ou à gauche. Après quelques momens de réflexion, il me répondit, sans paroître embarrassé, qu'ils savoient, par l'aiguille, combien ils s'éloignoient du pôle boréal ou du pôle septentrional, du moins jusqu'à ce qu'on fût arrivé au tropique; qu'outre cela, on pouvoit prendre le méridien & la hauteur du soleil; & que, sachant la saison de l'année, on pouvoit voir par-là combien on s'approchoit, ou l'on s'éloignoit de l'équateur.

Cela est vrai, dis-je; mais, comme à chaque pas que vous faites, le méridien change, comment pouvez-vous savoir combien vous faites de chemin vers le levant ou vers le couchant, lorsque, de l'un ou de l'autre côté, vous allez en ligne parallèle avec le tropique ou l'équateur ? Il rêva encore quelque tems; & soit qu'il ne pût me donner une réponse satisfaisante, soit qu'il ne voulût pas me dire son

fecret (le premier eft le plus probable) : votre curiofité, dit-il, me fait plaifir ; je vois que vous êtes au fait de la difficulté. Nous n'avons, continua-t-il, d'autre façon que de remarquer exactement combien de chemin nos dromadaires font par heure, ou par jour ; nous allons toujours, comme vous avez vu, à-peu-près le même pas ; nous favons tous les endroits où nous devons nous arrêter pour nous rafraîchir, & le tems que nous y mettons. En partant d'Egypte, nous avons voyagé directement vers le couchant ; nos dromadaires font tant de chemin par heure : ainfi nous favons combien de chemin nous faifons vers le couchant. Si nous déclinons vers le nord ou le fud, nous favons auffi combien de milles nous avons fait en tant d'heures ; & par-là il nous eft aifé de calculer de combien nous nous éloignons du couchant. Il eft vrai que nous ne pouvons pas le faire avec une exactitude démonftrative, mais auffi nous ne nous trompons que de très-peu de chofe.

C'eft tout ce que je pus apprendre de lui pour lors ; mais ce n'en étoit pas affez pour réfoudre la difficulté. Je lui demandai enfuite ce qui les avoit engagés à tenter ce chemin, & à chercher une demeure inconnue à tout le refte du monde ; il me dit que c'étoit pour con-

ſerver leur liberté & leurs loix. Voyant qu'il me répondoit en des termes ſi généraux, je craignis de lui en demander davantage.

La nuit devenoit ſombre & noire, quoique la lune fût dans ſon plein. Il s'éleva un vent furieux ; le tonnerre commença à gronder ; les éclairs brilloient de toutes parts ; bientôt tout le ciel nous parut embraſé. Nous retournâmes au plus vîte à nos tentes ; & quoique nous ne fuſſions couverts que des bords d'un nuage épais, il tomba tant de pluie, que nous eûmes bientôt rempli tous nos vaiſſeaux. Le tonnerre ſe faiſoit alors à peine entendre : & ce qui nous conſoloit, c'eſt qu'il s'éloignoit de nous vers l'eſt. Les plus âgés de notre compagnie paroiſſoient peu s'inquiéter de ces ſignes affreux, parce qu'ils y étoient accoutumés ; mais, pour moi, j'avoue que je ne fus pas ſans crainte ; j'attendois avec impatience la fin de l'orage, faiſant mille réflexions ſur la grande connoiſſance que ces hommes devoient avoir des loix de la nature.

Je repaſſois dans mon eſprit tout ce que j'avois vu & entendu, ne pouvant pas deviner encore quels étoient ces étrangers, lorſqu'un accident imprévu me fit voir que je me connoiſſois auſſi peu moi-même, que je les connoiſſois : la chaleur étoit ſi violente, que nous

nous étions mis en chemise, la poitrine toute découverte pour mieux nous rafraîchir ; un éclair prodigieux donna contre la poitrine d'un des jeunes-gens qui étoit précisément vis-à-vis de moi, & me fit voir une médaille d'or très-brillante, qu'il avoit pendue au col ; sur laquelle étoit gravée la figure du soleil, entourée de caractères inconnus ; elle ressembloit parfaitement à celle que ma mère avoit toujours portée, & que, depuis sa mort, j'avois gardée sur moi pour l'amour d'elle. Que signifie cette medaille, domandai-je alors avec un air extrêmement expressé : j'en ai une toute semblable.

Quoi ! vous ? reprit le Pophar, frappé d'étonnement : vous, une de ces médailles ! Grand Dieu ! seroit-il possible ! .... Mais, par quel hasard, comment, & de qui la tenez-vous ? Je lui dis, en la tirant de ma poche, que ma mère l'avoit toujours portée à son cou depuis son enfance. Il me l'arracha des mains à l'instant ; il la regarda à la lumiere des éclairs ; il la reconnut. Grand soleil, s'écria-t-il alors, quel est donc ce mystère ! Il me demanda encore comment je l'avois eue ; comment elle étoit tombée entre les mains de ma mère, & qui étoit ma mère. Dès qu'il eut repris ses sens, je lui dis qu'elle étoit fille adoptive d'un noble commerçant de Corse, qui lui avoit donné tous ses

ses effets, lorsque mon père l'épousa ; qu'elle avoit été mariée à l'âge de treize ans ; que j'en avois actuellement dix-neuf ; & que, comme j'étois son second fils, elle devoit avoir quarante ans lorsqu'elle mourut. Il faut que ce soit la fille d'Isiphéna, s'écria t-il tout transporté ; ce ne peut être qu'elle. Ensuite me serrant entre ses bras, vous êtes maintenant, me dit-il, réellement un de nous, puisque vous êtes petit-fils de ma chère sœur Isiphéna. Ce souvenir fit verser des larmes au vénérable vieillard. Hélas ! continua-t-il, votre mère fut perdue au Caire, à-peu-près dans le tems dont vous parlez ; avec une sœur jumelle, dont je crains bien de ne pouvoir jamais découvrir la destinée. Je me rappellai alors que j'avois ouï dire à ma mère ; que le gentilhomme dont elle tenoit sa fortune, l'avoit achetée très-jeune d'une femme turque de cette ville ; qu'étant charmé de ses façons & de sa beauté naissante, & n'ayant aucun enfant, il l'avoit adoptée. Ah ! sans doute, c'étoit elle-même, dit le Pophar ; mais sa sœur, qu'est-elle devenue ? car Isiphéna mourut en couche des deux. Je lui dis que je n'en avois jamais entendu parler.

Il m'apprit que c'étoit le mari de sa sœur qui étoit le conducteur des Mezzoraniens qui alloient visiter les tombeaux de leurs ancêtres,

comme il l'étoit alors ; qu'ayant été forcé de céder aux importunités de sa femme, il avoit consenti à la mener avec lui dans le dernier voyage qu'il fit, quoique les loix de leur pays défendissent absolument aux femmes de faire ce voyage; mais qu'elle s'étoit habillée en homme, & avoit passé, à la faveur de ce déguisement, pour un des jeunes gens qui devoient l'accompagner. Elle se trouva, me dit-il, enceinte au Caire, où elle accoucha de deux filles, & mourut en couche, amérement regrettée de son mari. On transporta son corps à Thèbes, où reposoient ses ancêtres, pour y être inhumé; mais, lorsqu'ils quittèrent le Caire, ils furent obligés de laisser les enfans à une nourrice du pays, avec quelques domestiques égyptiens, chargés du soin de la maison & des effets. La nourrice & les domestiques profitèrent de leur absence, emportèrent tout, & s'enfuirent. Nous avons cru, continua-t-il, qu'ils avoient tué les enfans, après avoir pillé la maison (car on n'a jamais pu découvrir ce qu'ils étoient devenus); mais ils ont mieux aimé les vendre ; j'en juge par le sort de votre mère. A l'égard de sa sœur, le grand auteur de notre être peut seul savoir si elle est encore vivante, & quel lieu de la terre elle habite. Nous sommes charmés, poursuivit-il, d'avoir trouvé en vous un rejetton

précieux de notre famille ; je crus aussi, la première fois que je vous vis, entrevoir en vous quelque chose qui n'est pas donné aux autres hommes. Mais c'est trop long-tems, dit-il, priver mes compagnons & mes enfans du bonheur de reconnoître un frère, & de l'embrasser. Venez, vous allez être uni, encore une fois, à nous par les liens les plus doux, & en même tems les plus saints & les plus sacrés. Nous nous embrassâmes tous alors avec des transports de joie inexprimables, & toutes mes craintes se dissipèrent. Au lieu du pays où le hasard m'avoit fait naître, j'avois trouvé une patrie qui devoit d'autant plus me flatter, qu'elle étoit habitée par le peuple le plus poli & le plus civilisé du monde ; je m'en formois les idées les plus agréables & les plus riantes ; le plaisir que je me promettois, n'étoit altéré que par la triste réflexion que je faisois, que je serois obligé de vivre avec des payens.

Je résolus cependant de n'oublier, en aucune occasion, que j'étois chrétien ; c'est pourquoi, lorsque le Pophar voulut attacher la médaille à mon cou, comme une marque de ma naissance, je fis quelque difficulté, craignant que ce ne fût un emblême de leur idolâtrie, d'autant plus que je voyois qu'ils étoient extrêmement superstitieux. Je lui demandai donc ce que

signifioit la figure du soleil, & les caractères inconnus qui y étoient gravés : il me dit que ces caractères se prononçoient : *omabin*, qui veut dire, *le soleil est l'auteur de notre être*, ou, dans un sens plus littéral, *le soleil est notre père*; *om* ou *on*, signifiant le soleil; *ah*, père; & *im* ou *mim*, nous. Cela me fit ressouvenir qu'ils m'avoient dit, en Egypte, qu'ils étoient les enfans du soleil, & me donna en même tems quelque inquiétude; j'appréhendois toujours qu'ils ne fussent idolâtres : ainsi je lui dis que je gardois la médaille comme une marque de ma patrie, mais que je ne pouvois reconnoître que Dieu pour l'auteur suprême de mon être. Quant à cet auteur suprême, me dit-il, vos opinions différent un peu des nôtres; mais laissons à un autre tems les affaires de religion, & finissons cette heureuse journée par des actions de graces à l'Etre suprême, pour la découverte que nous venons de faire; demain matin, puisque vous êtes à cette heure réellement un de nous, je vous instruirai de votre origine, & des causes qui nous ont fait chercher un asyle dans ces tristes déserts.

Le Pophar m'appella le lendemain matin. Mon fils, me dit-il, pour m'acquitter de la promesse que je vous fis hier au soir, je veux vous apprendre quels étoient nos ancêtres, afin

de vous diſtinguer de ces hommes groſſiers qui ignorent la ſource d'où ils ont pris naiſſance, & qui s'embarraſſent peu de la connoître, pourvu qu'ils continuent de ramper ſur la terre. Il faut vous rappeller la converſation que nous eûmes dans la première vallée où nous nous ſommes arrêtés ; je crois qu'il vous ſouvient encore que je vous ai dit que nous ſommes originaires d'Egypte : quand vous m'avez demandé ce qui avoit pu nous engager à tenter le paſſage de ces affreux déſerts, je vous ai répondu que c'étoit pour conſerver notre liberté & nos loix. Aujourd'hui que vous nous appartenez de ſi près, je veux vous inſtruire davantage touchant notre origine.

Nos ancêtres viennent originairement d'Egypte, pays jadis le plus heureux du monde ; mais il n'a porté le nom d'Egypte, & ſes habitans celui d'Egyptiens, que long-tems après que nous en ſommes ſortis : ſon premier nom étoit Mezzoraïm ; c'étoit auſſi celui du premier homme qui peupla ce pays, & dont nous tenons encore le nom de Mezzoraniens.

Nos premiers ancêtres nous ont tranſmis une tradition, qui porte que, lorſque la terre ſortit de deſſous l'eau, ſix perſonnes, ſavoir trois hommes & trois femmes, en ſortirent auſſi en même tems. Elles avoient été, ou produites par

le soleil, ou envoyées par la suprême puissance pour l'habiter. Mezzoraïm, notre premier fondateur, en étoit un. Leur nombre augmentant considérablement, il choisit pour sa demeure le pays qu'on nomme aujourd'hui l'Egypte, & alla s'y établir avec soixante de ses enfans & petits-enfans, qu'il mena tous avec lui, les gouvernant en vrai père, & leur apprenant à vivre ensemble comme les frères d'une même famille.

Mezzoraïm aimoit la paix & la tranquillité; il haïssoit l'effusion de sang, dont Dieu, disoit-il, juste & puissant comme il est, ne manque jamais de punir le coupable auteur. Il s'appliqua principalement à l'étude du ciel avec beaucoup de succès; &, à force de méditer & de réfléchir sur les grands ouvrages du créateur, il créa lui-même nos arts. Tha-oth (1) son petit-fils les perfectionna, & le surpassa de beaucoup en connoissances, sur-tout dans les sciences sublimes. Nos ancêtres vécurent ainsi pendant quatre cens ans; ils étoient répandus par toute l'Egypte, & jouissoient du bonheur de la paix & des sciences, sans connoître ce que c'étoit

(1) Tha-oth, philosophe égyptien, vivoit avant Mercure ou Trismégiste; quelques-uns croyent que c'est le même.

que de tromper, ni d'être trompés, & sans faire, ni craindre qu'on leur fît aucun mal. Mais les malheureux descendans des Hicksoes, envieux des douceurs dont ils jouissoient, & de la richesse de leur pays, vinrent fondre sur eux comme un torrent; &, après avoir tout détruit, ils s'emparèrent de l'heureux séjour que nos ancêtres avoient rendu si florissant. Les innocens Mezzoraniens, qui haïssoient l'effusion de sang, & qui ignoroient l'injustice & la violence, se laissèrent tuer comme des agneaux; ils virent violer leurs filles & leurs femmes; & ceux que l'impitoyable ennemi épargnoit, furent faits esclaves, & condamnés à labourer la terre pour leurs nouveaux maîtres.

LE SECRETAIRE. Les inquisiteurs l'interrompirent en cet endroit, pour lui demander s'il ne croyoit pas qu'il fût permis, dans certains cas, de repousser la violence par la violence; ou si, selon les loix de la nature, les Mezzoraniens n'étoient pas en droit de résister à leurs cruels ennemis, même jusqu'à répandre leur sang; & s'il pensoit qu'il ne fût pas bien de punir de mort des malfaiteurs publics, pour la conservation de tout un état. Comme ils craignent toujours qu'on ne veuille semer de nouvelles opinions, leur intention étoit de le sonder, pour voir si, par hasard, il n'avoit pas

dessein de dogmatiser, & d'avancer des opinions erronées, soit en soutenant pour permises des choses qui ne l'étoient pas, soit en niant l'équité de choses que la loi de la nature autorise.

GAUDENCE. Ils auroient, sans doute, pu résister dans le cas dont il s'agit, & même répandre le sang de leurs ennemis; & je ne doute point qu'il ne soit permis de sacrifier au repos d'un état ces monstres qui le troublent & qui le dévorent. Je ne fais que vous raconter, mes révérends pères, la façon de penser de ce peuple. Quant à la punition de leurs criminels, vous verrez, lorsque je parlerai de leurs loix & de leurs coutumes, qu'ils ont d'autres façons de punir les crimes, aussi efficaces que la mort même. Il est vrai que, comme ils sont renfermés en eux-mêmes, & qu'ils n'ont aucun commerce avec les autres nations, ils ont su conserver, dans un degré éminent, leur première innocence.

L'INQUISITEUR. Poursuivez.

GAUDENCE. Le Pophar continua son récit en ces termes. Mais ce qu'il y avoit de plus affreux, c'est que ces impies Hickfoes les forçoient d'adorer des hommes, des bêtes, & même des insectes, comme autant de dieux; ils les obligèrent même de venir voir sacrifier

leurs enfans à ces dieux inhumains. Cette affreuse calamité se fit sentir d'abord dans les contrées de la basse Egypte, qui étoit alors la plus florissante. Ceux qui purent échapper à leur fureur, se réfugièrent dans l'intérieur du pays, flattés de l'espérance de voir adoucir, dans peu, l'excès de leur infortune. Mais, hélas ! que pouvoient-ils faire ? ils ne connoissoient pas l'usage des armes, & leurs loix leur défendoient de détruire leur propre espèce. Ils s'attendoient cependant, à tout moment, à être massacrés par leurs cruels ennemis. Le pays où ils s'étoient retirés, étoit trop petit pour les contenir, quand même ils auroient pu y vivre en paix. Dans cette détresse, les chefs des familles ne furent pas d'accord sur le parti qu'il y avoit à prendre, ou plutôt ils n'en voyoient aucun. Les uns se sauvèrent dans les déserts voisins, qui s'étendent de chaque côté de la haute Egypte : déserts horribles, comme vous l'avez pu voir. Enfin, tous étoient dispersés comme un troupeau de timides moutons, qui fuit devant des loups ravissans. La consternation étoit si grande, qu'ils résolurent de fuir jusqu'aux extrémités de la terre, plutôt que de tomber entre les mains de ces monstres inhumains. La plus grande partie fut d'avis de bâtir des vaisseaux, & de se confier à la mer.

Notre illustre père Mezzoraïm leur avoit enseigné l'art de construire des bateaux, dans lesquels ils traversoient les bras de la grande rivière (le Nil): quelques-uns prétendent qu'il les inventa lui-même, & qu'il s'étoit sauvé, par ce moyen, dans le tems d'un grand déluge qui inonda tout le pays. Dans la suite, ils perfectionnèrent si bien cette invention, qu'ils passoient la petite mer sans aucune difficulté. Ils convinrent donc de bâtir des vaisseaux; mais l'embarras étoit de savoir où ils iroient. Les uns vouloient aller par une mer, les autres par une autre. Cependant ils se mirent tous à travailler: de sorte que, dans l'espace d'un an, ils eurent fabriqué un grand nombre de barques, qu'ils essayèrent en faisant de petits voyages le long des côtes, redressant chaque fois tout ce qui leur paroissoit défectueux, & y ajoutant ce qu'ils croyoient pouvoir contribuer à leur plus grande sûreté. Ils se flattèrent alors, ou du moins le desir qu'ils avoient de fuir leurs ennemis, leur fit imaginer qu'ils pouvoient passer l'océan, même sans danger. Comme nos ancêtres s'étoient adonnés principalement à l'étude des arts & des sciences, & à la connoissance de la nature, il n'y avoit pas de peuple au monde aussi propre qu'eux pour de pareilles entreprises; la connoissance du danger qui les

menaçoit, reveilla leur industrie, & leur fit trouver des expédiens qu'une cruelle & pressante nécessité peut seule faire imaginer.

La plupart de ces infortunés étoient des hommes qui avoient fui en foule de la basse Egypte. Les habitans de la haute Egypte, quoiqu'ils fussent extrêmement consternés, & qu'ils construisissent à la hâte des vaisseaux, n'étoient cependant pas agités de craintes aussi vives que les autres, voyant que les Hicksoes se tenoient encore tranquilles dans leurs nouvelles possessions. Mais, sur la nouvelle qu'ils apprirent, que les Hicksoes commençoient à remuer encore, & qu'il en arrivoit de nouvelles légions qui alloient se répandre par-tout le pays, ils résolurent de ne plus différer leur départ, & de s'abandonner, eux, leurs femmes & leurs enfans, avec tous leurs effets les plus précieux, à la merci des flots, plutôt que de s'expôser à la cruauté de ces farouches usurpateurs. Ceux qui étoient venus de la basse Egypte résolurent de traverser la grande mer, & portèrent, avec un travail incroyable, tous leurs matériaux & leurs effets, tantôt par terre, tantôt par eau, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au bras extérieur du Nil; car, quoique leurs ennemis passassent l'isthme pour arriver en Egypte, ils ne s'étoient point encore emparés

de ce passage. Il seroit inutile de vous dépeindre les regrets qu'ils eurent d'être obligés de quitter leur chère patrie. Je vous dirai seulement qu'ils traversèrent la grande mer, & ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils furent parvenus à une autre mer, auprès de laquelle ils fixèrent leur demeure, afin de pouvoir se sauver encore, au cas qu'ils fussent poursuivis. C'est ce que nous avons appris par les relations de nos ancêtres, qui rencontrèrent quelques-uns d'eux qui venoient visiter, comme nous, les tombeaux de leurs parens décédés; mais il y a un tems infini que nous n'en avons entendu parler.

Les autres, qui étoient en bien plus grand nombre, descendirent la petite mer; ils ne s'arrêtèrent ni ne mouillèrent en aucun endroit, qu'ils ne fussent arrivés à un débouché de cette mer fort étroit, & par lequel ils passèrent dans le vaste océan; & de-là, prenant leur route à main gauche, ils entrèrent dans la mer orientale. Mais nous ignorons si l'impitoyable abîme ne les aura point engloutis, ou bien si les vents ne les auront point jettés dans quelque pays inconnu, car on n'a jamais eu de leurs nouvelles. Il est vrai que depuis peu d'années nous avons entendu parler au Caire d'une nation extrêmement nombreuse, & très-civilisée dans les parties du monde oriental, & dont les loix

& les usages ont quelque ressemblance aux nôtres; mais comme nous n'avons jamais vu de gens de ce pays-là, nous ne saurions dire ce qu'ils sont.

Le père de notre nation, & qui étoit le prêtre du soleil à No-om, que ces infidèles nommèrent dans la suite No-Ammon, par rapport au temple d'Hammon, étoit cruellement agité pendant cette calamité générale; mais il ne croyoit pas encore que les Hicksoes pénétrassent si avant dans le pays. Il jugea cependant que la prudence vouloit qu'il cherchât un asyle pour lui & pour sa famille, en cas de besoin. Il descendoit en ligne directe du grand Tha-oth, & étoit parfaitement versé dans toutes les sciences de ses ancêtres. Il conjectura qu'il devoit certainement y avoir quelque pays habitable au-delà des sables qui l'entouroient, & où il pouvoit se réfugier avec ses enfans, & y demeurer au moins jusqu'à ce que ces troubles fussent passés, s'il trouvoit un chemin pour les y conduire; car il ne comptoit pas pour lors être obligé de quitter sa patrie pour toujours. Il résolut donc en vrai père de son peuple, comme le nom de Pophar le signifie, de risquer sa propre vie plutôt que d'exposer toute sa famille au danger de périr dans ces affreux déserts. Il avoit cinq fils & cinq filles, tous ma-

riés à autant de fils & de filles de son frère, qui étoit mort. Ses deux fils aînés avoient même des enfans ; mais les autres n'en avoient point encore. Il laissa à son fils aîné le gouvernement & le soin de tout, au cas qu'il lui arrivât malheur, & mena avec lui les deux plus jeunes de ses enfans, dont la famille pouvoit plus aisément se passer. S'étant pourvu de la quantité d'eau qu'il falloit pour dix jours, de pain & de fruits secs autant qu'il leur en faudroit pour vivre, il résolut de voyager cinq jours sur ces sables ; & si au bout de ce tems il ne découvroit rien, de revenir avant que leurs provisions fussent épuisées, & de tenter ensuite la même chose d'un autre côté.

Il partit enfin avec beaucoup de secret, & allant toujours directement vers le couchant, afin de pouvoir mieux connoître la route qu'il tenoit, il arriva à la première vallée que nous avons vue : il y trouva de l'eau & des fruits en abondance ; il en examina l'étendue, & il vit qu'il y avoit assez de place pour plusieurs milliers d'habitans, au cas que leur nombre augmentât, & qu'ils fussent forcés d'y faire un long séjour, comme en effet cela arriva. Ils firent ensuite leur provision de dattes & de fruits, que la terre produisoit naturellement, beaucoup plus beaux qu'en Egypte, afin de les

faire voir à leurs compatriotes pour les encourager à entreprendre cette transmigration. Le tems fixé pour son retour s'étoit écoulé dans le long séjour qu'il avoit fait pour examiner cette vallée, & ses gens le crurent perdu. Mais la joie qu'ils eurent de le voir revenir lorsqu'ils ne l'espéroient plus, & la peinture qu'il leur fit de cette belle & heureuse retraite, les fit résoudre d'une voix unanime à le suivre. Ainsi, sur la première nouvelle qu'ils eurent des mouvemens des Hicksoes, ils emballèrent tous leurs effets & toutes leurs provisions, avec tout le secret possible ; & sur-tout ils eurent soin d'emporter tous les monumens des arts & des sciences que leurs ancêtres leur avoit laissés, & de faire des remarques exactes sur chaque partie de leur chère patrie qu'ils alloient quitter, non sans espérance de la revoir quand l'orage seroit passé.

Ils arrivèrent sans accident, & résolurent de ne vivre que sous des tentes, en attendant qu'ils pussent retourner dans leur pays natal. A mesure que leur nombre augmentoit, ils s'étendoient plus avant dans la vallée, qui devenoit plus spacieuse, & leur fournissoit abondamment tout ce qui est nécessaire & utile à la vie; ensorte qu'ils vécurent dans l'exil le plus heureux qu'ils pussent souhaiter, mais sans oser,

pendant plusieurs années, sortir de la vallée; de crainte d'être découverts.

Le Pophar sentant sa vieillesse (car il avoit presque atteint l'âge de deux cens ans), quoiqu'il fût encore vigoureux & robuste pour son âge, résolut de revoir sa patrie avant de mourir, & d'y apprendre tout ce qu'il pourroit pour l'intérêt commun de son peuple. Il se déguisa donc, & repassa les déserts avec deux hommes déguisés comme lui: mais quelle fut sa douleur en arrivant sur les bords de l'Egypte, de trouver que ces barbares Hicksoes s'étoient répandus par-tout, & de voir les tristes restes de Mezzoraniens dans l'esclavage! Ces barbares avoient commencé à se bâtir des habitations, & à s'établir comme s'ils eussent formé le dessein de ne jamais abandonner ce pays. No-om étoit devenu une de leurs principales villes, & ils avoient bâti un temple à leur dieu cornu, qu'ils nommèrent No-Hammon; ils avoient établi des loix si inhumaines, & commis tant de cruautés, que ce vénérable vieillard ne put s'empêcher de verser un torrent de larmes sur les malheurs de sa patrie désolée. Mais, comme il étoit extrêmement pénétrant, il jugea aisément, par leur odieuse conduite, qu'ils ne pouvoient pas manquer d'essuyer quelque nouvelle révolution en peu de tems. Quand il

eut

eut fait toutes ses observations, & qu'il eut visité les tombeaux de ses ancêtres, il revint à la vallée, & mourut dans l'endroit où vous avez vu la pyramide qu'on a bâtie en son honneur. En effet, ce qu'il avoit prévu arriva peu de générations après. Les naturels du pays désespérés de la domination tyrannique des Hicksoes, furent forcés d'enfreindre leurs loix primitives, qui leur défendoient de répandre le sang : ils se soulevèrent tous ; & appellant leurs voisins à leur secours, ils attaquèrent les Hicksoes dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins, & les chassèrent du pays. Ils avoient pour chef un brave jeune homme, dont la mère étoit une belle Mezzoranienne, & le père étoit Sabéan. Après que ce jeune conquérant eut chassé les Hicksoes, il établit une nouvelle forme de gouvernement, & se fit roi de ses frères, qu'il gouverna dans un esprit de douceur & d'équité, & devint très-puissant. Nos ancêtres envoyèrent de tems en tems quelques-uns des leurs pour voir ce qui se passoit. Ils trouvèrent le royaume dans un état très-florissant, sous le conquérant Sofs (1), car c'est ainsi qu'il se nommoit. Lui & ses successeurs l'avoient rendu un des plus puissans royaumes du monde ; mais les

(1) Ou Sésostris.

loix étoient différentes de ce qu'elles avoient été du tems de nos ancêtres, & même de celles que Sofs avoit établies. Quelques-uns de ses successeurs commencèrent à devenir tyrans; ils rendirent leurs frères esclaves, & inventèrent une nouvelle religion; les uns adoroient le soleil, d'autres les dieux des Hicksoes; de sorte que nos ancêtres, quoiqu'ils eussent bien pu retourner dans leur patrie, voyant qu'il leur seroit impossible de changer les loix injustes qui y étoient établies, aimèrent mieux vivre inconnus dans leur vallée, & sous leur gouvernement patriarchal.

Dans la suite des tems, le nombre de nos ancêtres s'accrut si considérablement, que le pays qu'ils habitoient ne pouvant plus les contenir, ni fournir à leur subsistance, ils eussent été obligés de retourner en Egypte, si une autre révolution, qui y arriva, ne les eût forcés de chercher une nouvelle habitation.

Ce changement fut causé par une race d'hommes nommés Cnanims (1), aussi barbares & aussi scélérats dans le fond, mais plus politiques que les Hicksoes. Quelques-uns prétendent que c'étoit un même peuple, & qu'étant chassés de leur pays par d'autres plus puissans

(1) Ou Chananéens.

qu'eux, ils étoient venus infester non-seulement toute la terre de Mezzoraïm, mais encore les côtes des deux mers, détruisant tout ce qu'ils rencontroient, & commettant des horreurs qui auroient fait frémir les Hicksoes mêmes. Perfide race d'hommes, qui a corrompu les mœurs innocentes de toute la terre!

Jamais nos ancêtres ne s'étoient trouvés dans un si grand embarras; il ne leur restoit plus d'espérance de revoir leur patrie; de tous côtés ils étoient entourés de déserts. L'endroit qu'ils habitoient étoit trop petit pour tant de milliers d'hommes qu'ils étoient; même ils ne savoient pas si les détestables Cnanims, la nation la plus entreprenante qu'il y eût sous le soleil, ne les découvriroient pas quelque jour.

Dans cette détresse ils résolurent de chercher une nouvelle demeure: pour cet effet ils se rappellèrent toutes les observations qu'ils avoient faites sur les cieux, le cours du soleil, les saisons & la nature du climat, & tout ce qu'ils crurent propre à leur faire connoître de quel côté il falloit aller. Ils ne doutèrent pas qu'il ne pût y avoir quelque pays habitable au milieu de ces vastes déserts, peut-être aussi beau que la vallée où ils étoient, pourvu qu'ils pussent y arriver. Ils envoyèrent plusieurs per-

ſonnes à la découverte, mais ſans ſuccès. Les ſables étoient trop étendus pour pouvoir les traverſer ſans eau, & ils n'y purent trouver ni rivières ni ſources. Les plus ſages d'entr'eux commencèrent enfin à réfléchir que les débordemens annuels de la grande rivière (le Nil), dont on n'avoit jamais pu découvrir la ſource, ne pouvoient provenir que d'une grande quantité de pluie qui devoit tomber quelque part au ſud de la vallée qu'ils habitoient, & environ dans la ſaiſon de l'année où ils étoient; & jugèrent que s'ils pouvoient avoir le bonheur de rençontrer ces pluies, non-ſeulement elles leur fourniroient de l'eau, mais que le pays où elles tomboient devoit certainement être fertile.

Le grand Pophar, aſſiſté de quelques-uns des hommes les plus ſages de l'état, réſolut généreuſement de riſquer tout pour le ſalut de ſon peuple; ils ſupputèrent exactement en quel tems arrivoient les débordemens du Nil, & le tems que mettoient les eaux à deſcendre juſques dans l'Egypte. Ils crurent donc que s'ils pouvoient ſeulement porter avec eux aſſez d'eau pour leur ſubſiſtance, ces pluies, qu'ils eſpéroient découvrir, les aideroient enſuite à aller plus loin.

Ils partirent enfin au nombre de cinq, avec dix dromadaires chargés d'autant d'eau qu'il en falloit pour quinze jours, dans le deſſein de re-

venir au bout de ce tems, si leur voyage ne leur réussissoit pas : ils prirent donc le même chemin que nous avons pris, & arrivèrent à l'endroit où nous sommes actuellement. Les observations qu'ils ont laissées, disent qu'ils y trouvèrent une petite rivière (elle a été engloutie depuis par les sables); ils remplirent les vaisseaux d'eau, & montèrent sur les hauteurs, comme nous avons fait, pour voir ce qui se passoit. Les signes des terribles ouragans, qui nous ont fait tant de plaisir, les mirent d'abord au désespoir; car le Pophar connoissant le danger qu'on court d'être enséveli sous ces sables, ne songea qu'à s'en retourner au plus vîte, & à se sauver des affreux tourbillons qui s'élevoient dans l'air : cette crainte lui ôta toute espérance de pouvoir jamais réussir de ce côté là : ainsi, il ne pensa plus qu'aux moyens de s'en retourner avec sa compagnie. Voyant cependant que l'orage ne les gagnoit pas, ils s'arrêtèrent dans le dessein de faire encore quelques observations : il leur parut qu'il ne tomboit que peu ou point de pluie, excepté au-delà du sud de l'Egypte, quand on avoit passé les tropiques ; d'où ils conclurent qu'il falloit que les pluies fussent parallèles avec l'équateur, jusqu'à ce qu'elles vinssent à la source du Nil, où elles causoient ces débordemens prodigieux, dont les autres

hommes avoient tant de peine à rendre compte; qu'il falloit enfin que ces pluies duraſſent long-tems, & qu'il étoit probable que quoiqu'elles commençaſſent par des tempêtes, elles pouvoient devenir fixes & continues, & qu'alors elles ne devoient pas empêcher de voyager. Il réſolut donc d'abord de retourner à la première vallée; mais comme il étoit extrêmement prudent, il fit réflexion auſſi-tôt que la même raiſon qui l'empêchoit de pourſuivre ſon chemin, le mettoit dans l'impoſſibilité de pouvoir revenir, & que cela ne pouvoit être que dans un an, parce que ces pluies ne tomboient que dans une ſeule ſaiſon; cependant il réſolut de continuer ſon voyage, ne doutant pas que s'il pouvoit trouver un pays habitable, il n'y trouvât auſſi des fruits dont il pourroit ſe nourrir en attendant le retour de la même ſaiſon.

Il ordonna donc à deux de ſes compagnons de s'en retourner par le même chemin qu'ils étoient venus, & de dire à ſes chers enfans de ne pas l'attendre avant l'année prochaine, au cas qu'il plût à la providence de permettre ſon retour; mais que s'il ne revenoit pas à-peu-près dans le tems du débordement du Nil, ils pouvoient le croire perdu, & qu'il ne falloit plus tenter le même chemin. Ils prirent congé les uns des autres, comme s'ils s'étoient dit un éternel

adieu, & partirent tous en même-tems; les deux reprirent le chemin de la première vallée, & les trois autres continuèrent courageusement à chercher ces régions inconnues.

Les trois revinrent à l'endroit où nous sommes : ils furent surpris d'un orage semblable à celui que nous venons d'essuyer : mais le Pophar remarquant que la tempête alloit toujours obliquement, s'imagina que lorsque la première violence seroit passée, les pluies pourroient se fixer. Ce qu'il avoit prévu arriva le lendemain; & dès qu'il s'en apperçut, il se recommanda au grand auteur de notre être, & s'embarqua sur ce vaste océan de sable, allant toujours vers le sud-ouest, & côtoyant un peu le sud. Ils allèrent aussi vîte qu'ils purent sur ce sable humide, jusqu'à ce que leurs dromadaires fussent fatigués : alors ils dressèrent leurs tentes, & prirent quelques rafraîchissemens pour se mettre en état de recommencer leur course, sachant bien que leurs vies dépendoient de la diligence qu'ils feroient. Ils remarquèrent que les sables étoient différens de ceux qu'ils avoient vus jusques-là, & si fins, que sans la pluie qui les avoit abbattus, le vent les auroit élevés de façon, qu'ils n'auroient pas manqué d'en être étouffés. Pour ne vous pas tenir trop long-tems en suspens, ils voyagèrent ainsi pendant dix jours,

au bout desquels la pluie commença à diminuer ; ils virent alors que leur vie ou leur mort seroient bientôt décidées. L'onzième jour la terre devenoit plus ferme en quelques endroits : ils commencèrent à voir un peu de mousse en plusieurs lieux, & de tems à autre quelques troncs d'arbres desséchés : l'espérance qu'ils avoient de trouver bientôt un pays habitable, se fortifia à cette vue. En effet, le terrein devenoit meilleur à chaque pas ; ils découvroient des endroits élevés couverts d'herbe, & des vallées qui sembloient servir de lit à des ruisseaux & à des rivières.

Le douzième & le treizième jour les tirèrent d'inquiétude, & leur firent voir un pays qui, quoiqu'il ne fût pas extrêmement fertile, avoit cependant & de l'eau & des fruits, & plus loin des montagnes & des vallées qui paroissoient florissantes & propres à être habitées.

A cette vue ils se prosternèrent par terre, & adorèrent le souverain créateur qui les avoit conduits sans accident au milieu de tant de dangers ; ils baisèrent ensuite la terre qui devoit être leur nourriture commune, &, à ce qu'ils espèroient, de toute leur postérité. Après s'être reposés pendant quelques jours, ils pénétrèrent plus avant dans le pays, qui devenoit meilleur à mesure qu'ils y avançoient.

Comme ils savoient qu'ils ne pouvoient s'en retourner que l'année suivante, ils choisirent l'endroit le plus commode pour y établir leur séjour, & mirent des marques, de distance en distance, pour ne pas s'égarer. Ils montèrent d'abord sur les montagnes les plus élevées: mais quelle fut leur surprise, ou plutôt leur ravissement, en voyant de tous côtés un pays immense & florissant, & qui, pour comble de bonheur, leur paroissoit n'être point habité! Ils se promenèrent à loisir dans ces jardins naturels, où un printems éternel sembloit faire naître les fleurs & la verdure, tandis que l'automne mûrissoit les fruits les plus exquis. Ils découvroient des hauteurs sur lesquelles ils s'étoient placés, non-seulement des sources & des fontaines, mais encore des lacs & des rivières très-spacieux. Enfin, ils ne doutèrent plus que le pays ne fût assez étendu pour contenir à l'aise des nations entières.

Ils virent, par le soleil, qu'ils étoient plus près de l'équateur qu'ils ne se l'étoient imaginé, de sorte qu'ils passèrent-là l'espace moyen entre le tropique & la ligne.

Etant de retour à leur première station, ils y attendirent la saison pour leur retour. La pluie les prit un peu plutôt que l'année précédente, parce qu'ils étoient plus vers l'ouest; mais les

ouragans n'étoient pas à beaucoup près aussi violens que dans les déserts.

Dès qu'elle eut recommencé à tomber ils partirent, & en vingt jours de tems ils arrivèrent sans accident au lieu où ils avoient laissé leurs amis & leurs parens, qui les reçurent avec ces transports de joie qu'excite en nous un bonheur imprévu.

C'est ainsi que ce héros immortel acheva sa grande entreprise, plus glorieuse que toutes les victoires des plus fameux conquérans, puisqu'elle étoit son propre ouvrage.

Il seroit trop long de vous raconter toutes les difficultés & tous les embarras qu'ils eurent lors de cette transmigration si dangereuse, à transporter tous leurs effets les plus précieux ; il l'exécuta avec un courage inébranlable, marcha toujours d'un pas ferme au milieu des dangers, n'estimant sa vie qu'autant qu'elle pouvoit être utile à son peuple, & à le conduire dans ces déserts arides, qu'on ne pouvoit traverser que dans un seul tems de l'année, avec un si grand nombre d'hommes, de femmes & d'enfans. Mais le voyage ayant enfin été résolu, & le Pophar faisant sagement attention aux difficultés présentes, la nécessité, mère de l'invention, lui fit naître l'idée qu'il falloit gagner la vallée où nous sommes actuellement ; comme

un lieu propre à fournir à leurs besoins, jusqu'à ce que les pluies vinssent. Il mena donc tout son peuple dans cette vallée, afin d'être prêt pour la saison favorable.

Les enfans nouveaux nés furent laissés avec leurs mères, & des gens choisis pour en avoir soin, en attendant qu'ils fussent en état de supporter les fatigues du voyage. C'est ainsi que dans l'espace de sept ans tous arrivèrent heureusement au pays où nous espérons être nous-mêmes dans dix ou douze jours d'ici. C'est avec raison que nous honorons ce grand héros, comme un autre Mesraïm, le second fondateur de notre nation. C'est de lui que vous sortez vous-même du côté de votre mère, & vous allez être incorporé avec les descendans de vos premiers ancêtres.

Le Pophar finit ainsi son récit, qui me remplit d'étonnement & d'admiration. Tout ce que je venois d'entendre me donna une si grande idée de ce peuple, que je fus charmé, jeune & sans appui comme j'étois, de me voir bientôt allié à une nation aussi florissante & aussi civilisée. Mon attente étoit proportionnée à mes idées; j'étois persuadé que j'allois voir un beau pays: mais il me falloit vivre avec des payens. Cette cruelle réflexion revenoit toujours à mon esprit empoisonner mes plaisirs, & faisoit éva-

nouir en vains songes mes idées de félicité. Je résolus cependant de conserver ma religion, s'il le falloit, aux dépens même de ma vie. J'étois livré à ces tristes pensées, lorsque le Pophar nous ordonna de prendre quelques rafraîchissemens, & de préparer tout pour notre départ, quoique l'orage ne fût pas encore tout-à-fait passé.

Tout étant prêt, & l'orage ayant cessé vers la pointe du jour, nous nous mîmes en marche, & parvînmes en peu de tems aux lieux où la pluie tomboit. C'étoit une pluie douce & réglée : tout paroissoit aussi calme que la tempête avoit été violente. Mes compagnons, qui y étoient accoutumés, s'étoient pourvus de grands vaisseaux découverts, qu'ils avoient attachés aux côtés des dromadaires, pour y recevoir l'eau qu'il nous falloit pendant ce voyage, & ils s'étoient couverts, eux & leurs montures, de la toile cirée dont j'ai déja parlé. La pluie, qui avoit rendu le sable très-ferme, l'empêchoit de s'élever ; mais il s'attachoit aux pieds des dromadaires, & les fatiguoit beaucoup. Cependant nous marchâmes pendant cinq jours avec toute la vîtesse possible, ne nous arrêtant pour prendre quelques rafraîchissemens, que quand il le falloit absolument : la stérile étendue de ces déserts obscurs m'accabloit d'un ennui mor-

tel ; ni le ſoleil ni la lune ne s'offroient à nos regards ; à peine une ſombre lumière nous conduiſoit à l'aide de la bouſſole.

Le ſixième jour nous crûmes appercevoir quelque choſe qui paſſoit auprès de nous à main-droite, lorſqu'un des jeunes gens s'écria : *les voilà*, & auſſi-tôt il tourna du même côté. Nous vîmes alors que c'étoient des hommes qui voyageoient comme nous, & qui dès qu'ils nous eurent apperçus, vinrent à notre rencontre. Je fus extrêmement ſurpris que d'autres que nous ſuſſent le chemin de ces déſerts ; mais le Pophar me tira bientôt d'embarras, en me diſant que c'étoient des hommes de leur pays qui profitoient de la ſaiſon des pluies pour aller en Egypte, conduits par le même motif de piété qu'ils avoient eue.

Lorſqu'ils nous eurent abordés, le chef de l'autre caravane mit pied à terre avec toute ſa compagnie, & ſe proſterna devant notre Pophar, qui recula en s'écriant : *hélas ! notre père eſt-il donc mort ?* on lui répondit qu'oui, & qu'étant le premier de la ſeconde branche, c'étoit à lui d'être régent du royaume, en attendant que le jeune Pophar eût atteint l'âge de cinquante ans. Alors mes compagnons ſe proſternèrent auſſi devant le Pophar ; & comme on voyoit que j'étois ſurnuméraire, & par conſé-

& sachant bien où ils étoient, restèrent pour en avoir soin, & pour le ramener avec eux.

Nous commençâmes bientôt à nous appercevoir du changement de terrein que le Pophar m'avoit prédit : la terre étoit couverte d'une sorte de mousse, qui de loin ressembloit assez à de l'herbe, & le terrein, en certains endroits, paroissoit fertile.

Ce fut enfin avec une joie inexprimable, du moins pour moi, qui ne pouvois pas être sans inquiétude de me trouver dans un pays si inconnu, que nous découvrîmes des arbres, de la verdure, & les commencemens de quelques vallées qui sembloient s'étendre à perte de vue. Les pluies avoient cessé, mais l'air étoit rempli d'un brouillard épais, qui provenoit en partie des exhalaisons de la terre après les pluies, & en partie de ce que les arbres & les montagnes empêchoient les nues de s'élever. Cela me fit croire que le tems est plus lent à s'éclaircir dans les déserts que dans les pays habités. Le Pophar me dit que s'il y avoit eu moins de brouillard, il m'auroit fait voir le plus beau pays de l'univers. Je n'eus aucune peine à le croire ; les parfums qu'exhaloient les arbrisseaux odoriférans & les fleurs, m'enchantèrent au point de me faire presque oublier toutes mes fatigues passées. Je ne crois pas que tout ce que l'Arabie Heureuse

Heureuse produit de plus exquis puisse en approcher : il me sembloit sortir du repos le plus délicieux.

Le Pophar nous ordonna de nous arrêter en cet endroit, & de nous rafraîchir, ajoutant qu'il y falloit rester jusqu'au lendemain. Nous campâmes, à l'extrémité de ces vastes déserts, auprès d'un ruisseau, en attendant de nouveaux ordres.

LE SECRETAIRE. L'heure du dîné étant venue, les inquisiteurs interrompirent Gaudence en cet endroit de sa narration, & remirent à l'après-midi la lecture de la suite de ses mémoires.

GAUDENCE. Nous séjournâmes en ce lieu; il fallut y attendre nos compagnons, qui avoient été obligés de retarder leur marche, à cause du dromadaire que nous avions besoin de ménager : nous avions aussi été retenus pendant quelque tems par une cérémonie religieuse. Chacun avoit changé d'habits pour paroître dans la couleur de sa tribu : cet usage est ainsi établi, parce que ce peuple est divisé en cinq nomes ou tribus, dont chacune avoit eu originairement pour chef un des fils du premier Pophar, qui s'étoit mis à leur tête lorsqu'elles sortirent d'Egypte : c'est la statue de ce sage conducteur que nous vîmes à la pyramide dont j'ai déja parlé.

Chaque nome, suivant les loix du pays, doit être distingué par sa couleur ; il n'est point de rang, de dignité ou de poste qui n'ait aussi quelque marque de distinction : par une loi si sage on a évité la confusion des états ; & quoiqu'il n'y ait personne qui ne soit égal aux autres, on a cru cependant nécessaire d'établir des marques qui indiquassent en quoi & comment on peut être utile à l'état ; de sorte qu'une semblable politique paroît être inventée plus pour donner de l'émulation, que pour inspirer le desir de dominer.

Le grand Pophar, descendant du fils aîné de l'ancien Pophar, portoit une couleur de flamme à peu-près aussi vive que celle des rayons du soleil : cette couleur indiquoit qu'il en étoit le grand-prêtre.

Notre régent portoit le vert, parsemé de soleils d'or, comme vous l'avez vu dans le portrait. Cette couleur est l'emblême du printems, dont ils jouissent pendant la plus grande partie de l'année.

La couleur du troisième nome étoit un rouge vif, symbole de l'été.

Celle du quatrième étoit jaune, elle représentoit l'automne.

Celle du cinquième, qui étoit pourpre, étoit l'image de l'hiver,

Les femmes sont sujettes à la même loi. Chacune porte la couleur de sa tribu respective, avec cette différence cependant, que leurs habits sont parsemés de soleils & de lunes d'argent. J'ai toujours pensé, quoique le Pophar n'ait jamais voulu me l'avouer, que les lunes n'avoient été ajoutées que pour exprimer les rapports intimes qu'on apperçoit entre les variations de cette planète & l'inconstance du beau sexe.

On distingue les jeunes filles, par une nouvelle lune; les nubiles, par une lune en son plein, qui décroît à mesure qu'elles vieillissent; les veuves sont distinguées par une lune dans son décours. Tous ces signes sont exprimés si distinctement, que, quoiqu'étranger, je ne prenois plus le change quelques jours après mon arrivée.

Les descendantes du premier Pophar furent mêlées avec les autres femmes; celles de la fille aînée portèrent la couleur du fils aîné, avec une marque de distinction par laquelle on voyoit aussi qu'elles étoient exclues du Popharat ou de la régence, excepté dans le cas où les enfans mâles des autres Pophars ou de leurs descendans manqueroient, ou qu'ils n'auroient point atteint l'âge compétent pour gouverner.

Quelque précaution que ce peuple judicieux

ait pris pour l'ordre de la succession dans le gouvernement, on voit cependant qu'il est confus. Déplorable effet de la sagesse humaine, dont les vues bornées ne peuvent s'étendre sur l'avenir, fécond en circonstances que le législateur le plus éclairé ne peut prévoir. Je tâcherai cependant d'y jetter quelque jour, en vous donnant une idée claire des mœurs & du gouvernement de la nation la plus sage & la plus vertueuse, de la nation enfin qu'on pourroit, avec raison, appeller *le peuple choisi de Dieu*, si elle étoit éclairée du soleil de justice, qui est l'ame du christianisme.

Ils ont la liberté de choisir une des cinq couleurs, lorsqu'ils passent dans des pays étrangers; mais tous ceux qui sont du voyage, sont obligés de se mettre uniformément, pour mieux se reconnoître: on regarde au contraire comme un crime d'état de paroître dans le pays avec une couleur différente de celle qui est affectée au nome auquel on appartient. Une précaution aussi sage les éclaire sur les vertus ou les vices de chaque famille; ils savent ainsi quelles sont celles qui dégénèrent de la vertu de leurs ancêtres.

Toute la caravane se préparoit ainsi à paroître dans la couleur de sa tribu respective, & ce préparatif ne laissa pas que de nous retarder.

Comme étranger je ne changeai point d'abord de robe; je fus dans la suite incorporé à la famille du Pophar, & revêtu de la couleur de son nome; leurs robes de soie, parsemées de soleils d'or, & leur front orné d'un bandeau d'une couleur éclatante, enrichi des plus belles pierreries, formoient un coup-d'œil charmant. On diroit d'ailleurs que la nature a extrait les beautés de tous les hommes de l'univers, pour les rassembler dans ceux-ci.

La vue s'égaroit dans des bocages qui, par leur immensité, se perdoient dans le plus bel horison du monde; soit qu'on la tournât sur les collines; soit qu'on la portât sur les vallées, tout le pays paroissoit une forêt continue, coupée cependant par intervalles, d'espaces régulièrement quarrés; les couleurs des feuillages, des fleurs & des fruits se confondoient avec les rayons que des globes d'or envoyoient à travers les branches des arbres, & formoient un tapis vert brodé en or, qui paroissoit suspendu en l'air, & sembloit peindre d'après nature ces lieux enchantés, que l'être, qui en étoit l'auteur, avoit destinés à la plus parfaite & à la plus ingrate de ses créatures.

Je demandai au Pophar s'ils vivoient dans les bois, & si tout le pays n'étoit qu'une forêt. Quand vous y serez arrivé, dit-il en souriant,

vous venez d'entendre, nous vous paroissons voluptueux, vous ne nierez pas du moins que nous le sommes avec sagesse.

L'INQUISITEUR. Que pensez-vous de cette réponse ?

GAUDENCE. Je pense, mes révérends pères, qu'il est peu de chrétiens qui rapportent avec une reconnoissance aussi vive à leur Dieu, qui est le seul, & le seul véritable, tous les biens dont sa providence inépuisable les comble ; que puisque des idolâtres sont pénétrés de sentimens si pieux pour des divinités imaginaires, le chrétien, qui a la foi pour guide & le vrai Dieu pour objet, devroit rougir d'être si tiède pour son conservateur éternel.

L'INQUISITEUR. Reprenez le fil de votre histoire.

GAUDENCE. Je lui demandai si le dedans de leur maison étoit aussi riche que le dehors paroissoit l'être. Non, me répondit-il, il y règne une grande simplicité : si nous avions permis, continua-t-il, à chaque citoyen d'embellir sa maison suivant sa fantaisie, nous aurions manqué contre le principe fondamental de l'union & de la société ; chacun s'abandonnant à ses caprices, auroit cherché à faire d'un lieu qui, dans l'ordre des choses, n'est destiné qu'à servir d'asyle contre les intempéries de l'air, un lieu

de délices ; le cœur & l'esprit se seroient fixés à cet objet unique. Chacun trouvant toutes ses aisances dans sa maison, se seroit suffi à lui-même, & n'auroit point cherché, dans le commerce des autres, un bien dont il n'auroit pas eu besoin. De ce principe funeste on auroit vu éclore l'intérêt particulier, ennemi capital de l'intérêt général. Il falloit donc, par la constitution, laisser aux hommes des besoins qu'ils ne pussent satisfaire qu'en commerçant avec les hommes, & c'est ce que nous avons fait, en les mettant dans l'heureuse nécessité de sortir de chez eux.

D'ailleurs, si nous avions souffert les meubles somptueux, nous aurions entendu bientôt le tien & le mien. La comparaison du particulier au particulier auroit suscité la jalousie ; & la plus grande partie de la nation, séduite par le démon de la propriété, auroit trouvé un plaisir inhumain dans le besoin de l'autre. De quels tristes effets n'auroit point été suivi le luxe ? Injustices, concussions, intrigues, manœuvres secretes & infames, autant de crimes que le succès auroit divinisés. Delà les plaintes des opprimés, la désunion, les querelles particulières qui précèdent ordinairement les querelles générales ; delà enfin, par une nécessité inévitable, la rupture de ce lien, qui fait les charmes de notre vie, la solidité de notre gouvernement,

le bonheur de l'état, & qu'on appelle amitié : le citoyen, au contraire, ne trouvant chez lui rien qui le séduise & qui l'attache, va, après avoir rempli les devoirs de son état, chercher, dans les places publiques, le délassement de ses occupations. Là il trouve ses amis, c'est-à-dire, les premiers concitoyens qu'il rencontre. Environné d'édifices somptueux & magnifiques, il admire avec eux, hors de chez lui, ce qui est destiné au plaisir de tous en général.

Nous avons si bien disposé des plaisirs, qu'il n'en est point qui ne soit en commun, si vous en exceptez ceux qui nécessairement sont particuliers, comme celui de s'attacher à quelqu'état, & de s'y distinguer.

Il n'est rien, dans la nature, qui lie si étroitement les hommes que le plaisir en général ; il n'est rien, au contraire, qui les divise si fort que le plaisir particulier, parce qu'il part toujours d'un intérêt particulier. Aussi avons-nous établi la communauté du premier, à l'exclusion de la particularité du dernier. De cette cause, qui prend sa source dans la nature même, viennent cette union intime & cette amitié réciproque, qui font notre gloire & notre bonheur.

Nous quittâmes le désert pour traverser plusieurs bocages, qui exhaloient des parfums bien différens de ceux qu'on connoît en Europe ; la

fraîcheur de l'air du matin, & les odeurs que répandoient non-seulement des fleurs, mais encore des plantes vertes les rendoient infiniment plus vifs, mais plus doux & plus agréables que ceux que l'on respire dans ce pays.

Nous arrivâmes enfin à une plaine spacieuse, couverte d'herbe & de mousse, dont la descente étoit aisée. C'étoit l'extrémité du désert; un peu au-delà couloit une petite rivière sablonneuse qui bornoit ce royaume, ou plutôt ces états anarchiques.

Nous nous arrêtâmes pour attendre dix hommes que nous vîmes venir d'un pas assez lent au-devant de nous. Ils étoient habillés des différentes couleurs de leurs nomes; leurs robes étoient parsemées de soleils d'or, comme celles de mes compagnons, mais leurs têtes étoient couvertes de poussière. (C'est le signe de deuil.) Lorsqu'ils furent à une certaine distance, ils se prosternèrent devant le Pophar, & reçurent, dans un silence respectueux, les urnes d'or, avec la terre ou les cendres qu'elles renfermoient; ils se tournèrent ensuite, & marchèrent sur la même ligne devant nous, tenant les urnes aussi élevées qu'ils pouvoient. Leur marche lente, leurs visages tristes & abattus exprimoient la douleur profonde & la consternation d'une famille désolée, qui conduit son chef au tombeau: ces dix

personnes étoient députées des cinq nomes, pour venir au-devant des urnes.

Nous les suivîmes, imitant leur maintien, jusqu'à la rivière où étoit un très-beau pont, & un arc de triomphe orné de magnifiques soleils d'or; nous le passâmes pour entrer dans un bocage en cercle, qui nous conduisit dans une plaine charmante, bordée d'une espèce d'amphithéatre; cinq avenues y aboutissoient; on voyoit un nombre infini d'hommes & de femmes, qui représentoient les cinq nomes ou gouvernemens de ce pays immense; chaque nome avoit sa couleur relative. Cette diversité, dont l'éclat des soleils d'or relevoit la magnificence, formoit un spectacle ravissant.

Dès que nous fûmes entrés dans l'amphithéatre, le profond silence que l'on avoit gardé jusqu'alors se changea en cris de joie & d'acclamations, dont l'air retentissoit : aussi-tôt la multitude se prosterna, & adora les urnes. Dix chars de triomphe, ornés de soleils, avancèrent ensuite selon l'ordre des nomes, ce qui étoit indiqué par chaque couleur affectée à tel & tel nome. Neuf de ces chars étoient tirés par six beaux chevaux, & le dixième, qui étoit destiné au Pophar régent, par huit. Les cinq députés, qui étoient les chefs des différens nomes, montèrent, avec ceux de leur suite, dans cinq des

chars, où ils posèrent les urnes. Mais comme j'étois surnuméraire & étranger, on me plaça derrière le Pophar ; il me dit que c'étoit la seule marque d'inégalité que j'aurois à éprouver parmi eux.

Nous fûmes escortés de cinq escadrons de cavalerie, de cinquante hommes chacun, tous habillés de la couleur de leur nome, avec des drapeaux de la couleur uniforme de chaque tribu respective, & un soleil d'or au milieu.

Dans cet ordre nous traversâmes l'avenue qui étoit vis-à-vis de nous ; elle menoit à un autre amphithéatre d'une étendue immense, où nous vîmes un nombre infini de tentes de soie de toutes les couleurs des différens nomes, & enrichies de soleils d'or. Il fallut s'y reposer & prendre des rafraîchissemens. La tente du Pophar étoit au centre des tentes vertes, c'étoit sa couleur & celle de son nome, qui étoit le second en dignité. Cette description m'a paru nécessaire, parce que je crus appercevoir que cette cérémonie tenoit plus à la religion qu'à la politique. Ce peuple est extrêmement mystérieux dans la moindre action. Souffrez, mes révérends pères, que je vous explique en peu de mots cette cérémonie : je pense que les intérêts de ma religion l'exigent ; au surplus, vous en déciderez.

La pause que nous fîmes avant que d'arriver au pont, la lenteur de la marche, le silence & l'air affligé marquoient non-seulement les honneurs funèbres qu'ils rendent à leurs ancêtres décédés, mais encore toutes les calamités & les fatigues auxquelles l'homme est sujet pendant le cours d'une vie, qu'il doit regarder comme un triste exil, où il est continuellement en proie à mille desirs déréglés, & dans lequel tout se réduit à naître pour le travail, à travailler pour vivre, & à vivre pour mourir.

Le passage du pont signifie, selon eux, que l'homme ne peut trouver le véritable repos que par la mort; que la mort est par conséquent pour lui la porte du bonheur, lorsque sa vie ne le met point dans la triste nécessité de la craindre.

Je demandai au Pophar si ces honneurs qu'ils rendoient à leurs ancêtres, ne tenoient point un peu de l'idolâtrie. Non, me répondit-il; lorsque nous élevons les jeunes gens dans ce respect pour les cendres de leurs pères, nous n'entendons point qu'ils leur portent ce respect & cette adoration qui n'appartiennent qu'à la divinité. Nous prétendons seulement, par cette politique fondamentale de notre gouvernement, leur prouver combien ils doivent d'égards aux auteurs de leur vie, pendant qu'ils sont vivans; puisqu'après leur mort même, qui est un état

d'impuissance, on leur doit cet hommage respectueux que nous leur rendons avec tant de pompe.

Les cris de joie qu'ils poussèrent, lorsque les urnes furent arrivées dans cet heureux pays, signifioient le bonheur de la vie future. (Ce peuple est très-persuadé de l'immortalité de l'ame, & croit qu'il n'y a que des bêtes brutes qui puissent en douter). Ces cris marquoient encore qu'ils croyoient que leurs ancêtres, dont ils apportoient les cendres, jouissoient déja d'un repos éternel.

L'INQUISITEUR. Vous ne pensez pas, sans doute, si favorablement des payens, quelque amour qu'il aient pour la vertu; puisque l'écriture sainte ne promet de vrai bonheur dans l'autre monde, qu'à ceux qui sont régénérés en Jésus-Christ, & par Jésus-Christ?

GAUDENCE. Non, mes révérends pères, je ne parle de leur religion que pour vous la faire connoître : comme je crois en Jésus-Christ, je sais que ce n'est que par les mérites de son sang que je puis parvenir à ce séjour heureux, dont les délices ne peuvent être exprimées.

L'INQUISITEUR. Poursuivez.

GAUDENCE. Chaque cérémonie, chez eux, couvre toujours quelque mystère; il ne m'a pas paru qu'il y eût de mal dans aucune, à l'excep-

tion de ce qu'ils se prosternoient devant les urnes, ce qui avoit bien l'air d'idolâtrie, mais ils disoient toujours que ce n'étoit qu'une cérémonie purement civile, une marque de respect pour leurs parens décédés.

Avant que de vous décrire les beautés de ce pays, permettez, mes révérends pères, que je parle d'une chose plus essentielle, c'est-à-dire, de la forme du gouvernement, des loix & des coutumes, tant religieuses, que civiles. Je vous donnerai aussi dans la suite une idée de la magnificence, jointe à beaucoup de simplicité naturelle, de leurs villes, temples, écoles, collèges, &c. Comme le même goût règne dans tous leurs édifices, à l'exception de ceux qui sont destinés à des usages particuliers, à des manufactures, ou à d'autre choses de cette nature, vous aurez une idée générale de tous, lorsque je vous aurai décrit ceux de la grande ville de Phor, qui, dans leur langue sacrée, est nommée *No-om*; car si je m'arrêtois à la description des richesses immenses, de la fertilité & des beautés de ce pays, ce récit, qui est une relation véritable d'un endroit où j'ai demeuré tant d'années, auroit plutôt l'air d'un roman que d'un voyage réel. Je me contenterai donc de vous dire, mes révérends pères, qu'après avoir fait, sous ces tentes, un repas magni-

fique,

fique, composé des fruits & des vins les plus délicieux, nous arrivâmes, le même soir, à une de leurs villes, d'où, voyageant avec toute la pompe que je viens de décrire, & toujours logés superbement, nous allâmes à la capitale de ce nome, qui, comme je vous l'ai déjà dit, étoit le nome vert, appartenant au Pophar régent, & le second en dignité de tout l'empire.

L'urne des cendres qui appartenoient à ce nome, fut déposée dans une espèce de tabernacle d'or, enrichi de pierres précieuses d'un prix immense, au milieu d'un temple spacieux, dont je ferai la description dans la suite.

Après huit jours de réjouissances & de fêtes célébrées à l'occasion de l'heureux retour du Pophar, & de son élévation à la régence, nous partîmes pour aller visiter les autres nomes, & déposer les autres urnes dans leurs temples.

Le pays est un peu montagneux, sur-tout au-dessous de la ligne, & assez irrégulier : il y a des vallées qui s'étendent entre les déserts : on voit aussi, dans le cœur du pays, de vastes chaînes de montagnes, dont les entrailles renferment des richesses immenses. La ville capitale de l'empire est située, à-peu-près, au centre de tous les nomes, & au milieu du pays : les quatre nomes inférieurs forment les quatre coins de l'état, & le nome couleur de flamme,

où réside le régent, est au centre du quarré. Leur coutume est de visiter les quatre nomes inférieurs, & d'y déposer les urnes avant que d'aller à la capitale du premier nome, où l'on achève la cérémonie.

Je me suis apperçu que la politique entroit pour beaucoup dans la visite que nous fîmes des cinq nomes : politique d'autant plus louable, que, sous le prétexte de la religion, on prend connoissance des malversations, & qu'elles ne peuvent échapper aux regards du ministère. Nous arrivâmes enfin à la grande ville de Phor, qu'on appelle aussi No-om, où il falloit déposer la dernière urne, & où tout le peuple devoit rendre hommage au grand Pophar, ou au régent, quand le premier est mort.

Le concours, tant de ceux qui avoient accompagné la procession des urnes, que des habitans de cette ville, étoit si prodigieux, que l'on ne conçoit pas comment des peuplades si peu nombreuses dans leur commencement, ont pu se multiplier à ce point, sur-tout les liens du mariage y étant aussi sacrés : preuve triomphante contre les défenseurs de la poligamie, qui, sous le faux amour de la société, s'intéressent pour un systême qui ne sert qu'à la détruire. On peut se convaincre de cette vérité par la comparaison des Asiatiques avec les Européens, où le

mariage est indissoluble, & la pluralité des femmes également condamnée par la loi divine, & par les loix civiles.

Mais ce qui excitoit encore plus mon admiration, c'étoit l'ordre & la décence qui régnoient parmi eux, étant tous distingués par leurs rangs, leurs tribus & leurs couleurs. La terre étoit couverte de tentes magnifiques.

Je ne doute point, mes révérends pères, que vous n'entendiez avec plaisir la description de cette ville; je crois devoir la faire, parce que, comme elle est le modèle des autres, si on en excepte celles que l'on destine aux arts & au commerce, en la connoissant, vous aurez une idée juste de toutes les autres. Le caractère de ce peuple est d'affecter l'uniformité & une égalité parfaite; aussi ne manque-t-on point d'insinuer aux jeunes gens, qu'ils sont tous frères & membres indivisibles d'un même corps.

La ville de *Phor*, qui veut dire *gloire*, ou de *No-om*, qui signifie *maison du soleil*, est bâtie en cercle à l'imitation du soleil & de ses rayons; elle est située au milieu de la plus large plaine de tout le pays, & sur la plus grande rivière, qui est à-peu-près aussi large que le Pô. Elle prend sa source dans une chaîne de montagnes sous la ligne, & coule vers le nord, où elle forme un grand lac, qui est

comme une mer : il n'a point de ſortie ; ſes eaux s'évaporent, ſans doute, par la chaleur du ſoleil, où elles ſe ſont frayées un paſſage à travers les ſables des vaſtes déſerts dont elles ſont entourées. Du lit de ce lac ſe détache un canal magnifique, qui partage la ville ; mais, pour empêcher les inondations, & pour la commodité des habitans, l'eau, avant d'entrer dans la ville, forme pluſieurs grands baſſins, où l'on a élevé des écluſes qui ſervent, ou à la retenir, ou à la faire paſſer dans les canaux collatéraux, qu'on y a pratiqués.

Le canal du milieu traverſe toute la ville jusqu'à la grande place, qu'il entoure de deux demi-cercles fermés par une écluſe, ce qui fait une eſpèce d'île, au centre de laquelle on a élevé un temple au ſoleil. En parallèle de l'écluſe, on voit les eaux des deux demi-cercles ſe rejoindre & ſe perdre dans la totalité du canal. Il y a douze ponts à une arche, dont dix ſont élevés ſur les canaux circulaires, & les deux autres ſur la ſéparation & le confluent des eaux ; on en a auſſi pratiqué de diſtance en diſtance ſur les canaux droits. Avant que la rivière entre dans la ville, la première écluſe la partage en deux demi-cercles prodigieux qui l'entourent ; tous les canaux ſont plantés de deux rangs de cèdres, qui forment des allées charmantes.

La grande place est au centre de la ville : c'est un cercle ou vaste théâtre entouré des eaux du canal. On voit, au centre, le temple du soleil : il est composé d'autant de doubles colonnes de marbre, qu'il y a de jours dans l'année ; elles sont à triple étage : au haut du temple est un dôme ouvert, par lequel on peut voir le soleil. Ces colonnes sont de l'ordre ionique, & d'un marbre aussi blanc que la neige : elles sont fluttées, & portent des corniches & des chapiteaux dorés : les vastes galleries portées sur ces colonnes sont peintes en dedans : le mouvement du soleil, de la lune & des étoiles y est passablement bien répresenté : l'ensemble est orné d'hiérogliphes, dont le sens n'est connu que d'un petit nombre de chefs ou d'anciens. L'extérieur du temple est surdoré dans le même goût que ce dôme ouvert, qui est surmonté d'un globe percé à jour, en côtes de melon. Au milieu du dôme, est un soleil d'or, suspendu dans le vuide, & soutenu par des tringles de même métal, attachées à l'ouverture : ce soleil artificiel regarde en bas comme pour éclairer un globe terrestre, qui est sur un piédestal en forme d'autel, au-dessous du soleil, selon la situation de leur pays, à l'égard de ce corps lumineux : c'est là où sont renfermées les urnes remplies

des cendres des ancêtres des Mezzoraniens.

Les ſièges des anciens ou chefs de l'état, qui tiennent publiquement conſeil dans ce temple, ſont pratiqués au-dedans des colonnes. Il y a douze portes pour entrer dans le temple ; elles répondent parallèlement à douze grandes rues : on voit, à chaque porte, un eſcalier ſuperbe & de l'architecture la plus hardie, qui conduit aux galeries, où l'on met en dépôt les loix, les regiſtres de l'état, les découvertes qui ont été faites pour le bien de la ſociété pendant l'adminiſtration de chaque Pophar, ou pendant les régences : on y conſerve auſſi, avec le même ſoin, la vie des hommes illuſtres, qui ſe ſont diſtingués dans quelque art ou quelque ſcience, ou par quelque trait *extraordinaire* de vertu. On ouvre deux fois la ſemaine ces archives. Quelque ancien eſt prépoſé pour faire des lectures utiles aux jeunes gens, qui ont ordre de s'y rendre : ces galeries ſont enrichies d'une baluſtrade dorée, qui règne dans tout le pourtour intérieur du temple.

On voit ſur les piédeſtaux des colonnes, des hiérogliphes & des caractères dont le ſens n'eſt connu que des cinq grands Pophars. Il leur eſt expreſſément défendu, ſous peine de dégradation & de priſon perpétuelle, d'en donner l'explication à d'autres qu'au ſucceſſeur de

celui d'entre eux qui vient à mourir, ou à manquer par quelqu'autre accident. Je m'imagine que les secrets importans de l'état, peut-être même ceux de la religion, sont voilés sous ces symboles mystérieux. Ce temple est un chef-d'œuvre de l'art. Je n'y trouve d'autre défaut, que le fluté des colonnes. Cet ornement m'a paru trop recherché pour la simplicité majestueuse que ce peuple affecte en d'autres occasions.

Les maisons sont bâties en cercle autour de la grande place, excepté les endroits où les grandes rues aboutissent : ces rues sont au nombre de douze, qui est celui des signes du zodiaque : elles sont tirées au cordeau depuis le temple, qui en est le centre, jusqu'aux extrémités de la ville. Ce vaste cercle est entouré d'un double rang de cèdres, plantés devant les maisons à distances égales : l'ornement des rues est le même de chaque côté, de sorte qu'elles ressemblent à autant d'avenues superbes, qui forment un ombrage extrêmement agréable, dans un pays aussi exposé au soleil. Les grandes rues sont traversées par d'autres, celles-ci forment autant de cercles paralèles à la grande place & au temple, qui est le centre de tout : ces cercles s'aggrandissent à mesure que la ville s'élargit. Quand on bâtit de nouvelles maisons, c'est

toujours en cercle, jusqu'à ce que le rond soit achevé, après quoi on en recommence un autre, &c. Les rues, comme je l'ai déjà dit, tant droites que circulaires, sont plantées de deux rangs de cèdres. Les carrefours, où les rues se croisent, sont aussi en cercle : ils s'étendent latéralement à mesure qu'on s'éloigne de la grande place, qui en est le centre : au milieu de ces cercles sont autant de jardins, bordés tout autour d'arbres, de fontaines & de statues d'hommes illustres ; de sorte que la ville semble n'être qu'un vaste jardin rempli de temples, de pavillons, d'avenues, & de ronds de gazons & de fleurs. Il seroit difficile de vous donner une juste idée de la beauté de ce lieu. J'ai oublié de vous dire, mes révérends pères, que les douze grandes rues s'élargissent à mesure qu'elles s'éloignent du centre de la ville, de sorte qu'en y entrant du côté de la campagne, on voit le temple & la grande place, d'où l'on découvre les plus belles avenues & le plus beau pays du monde.

Les grandes villes des Mezzoraniens sont toutes bâties de la même façon. Ils commencent par lever le plan du terrein, ensuite ils bâtissent un temple, autour duquel ils laissent une grande place ; cette place est bornée par un cercle de maisons ; & à mesure que le nombre des habi-

tans augmente, ils en bâtiſſent d'autres, formant cercle ſur cercle. Ils tournent en ridicule les autres nations, dont les villes conſiſtent en un nombre de maiſons & de rues confuſes, ſans ſimétrie & ſans ordre. Dans tous les carrefours où les rues ſe croiſent, il y a des fontaines publiques, dont l'eau vient par des tuyaux d'une montagne aſſez éloignée : ces places ſont encore ornées, comme je l'ai dit, de ſtatues de grands-hommes, qui ont en main le ſymbole de l'action éclatante qu'ils ont faite, ou du ſervice qu'ils ont rendu à l'état : comme ils ne ſont jamais la guerre, ce mérite ne peut conſiſter que dans l'invention ou la perfection des arts & des ſciences, ou dans quelque action mémorable faite pour le bien de la patrie. Ces motifs, ſelon eux, ſont infiniment plus nobles & plus louables, que ceux des autres nations qui font dreſſer des ſtatues & des trophées à des hommes qui ne s'immortaliſent qu'à force de donner la mort.

Toutes leurs maiſons ſont bâties ſur le même modèle, & elles ſont baſſes, comme je l'ai déjà remarqué, à cauſe des tempêtes & des ouragans, qui ſont fréquens dans ce pays ; elles ſont d'une égale hauteur, les toits en ſont plats, & il y a au comble de chaque maiſon un jardin artificiel, rempli de fleurs &

d'arbriſſeaux odoriférans. Si du haut de quer-que éminence on regarde dans les rues, tous les cercles & toutes les avenues paroiſſent au-deſſous comme un autre monde ; & ſi on regarde au niveau les toits de toutes les maiſons, on eſt enchanté de la vue de dix mille jardins différens, de quelque côté que l'on ſe tourne ; en un mot, je ne crois pas que l'univers entier ait rien de comparable à ce ſéjour. Ce pays fournit mille autres beautés, & le génie induſtrieux des habitans a inventé tant de choſes utiles à la vie, qu'il faudroit un volume entier pour en donner une idée : ce ſeroit trop abuſer de votre patience, mes révérends pères, que de vous en entretenir plus longtems.

Les richeſſes des Mezzoraniens ſont immenſes, & elles ſont, en quelque façon, communes à tout le monde, comme je le ferai voir en parlant de la nature de leur gouvernement : les habitans ſont les hommes du monde les plus ingénieux & les plus induſtrieux ; leurs chefs ou gouverneurs n'ont en vue que la grandeur & le bien du public : chacun jouit abondamment de tout ce que l'homme peut ſouhaiter, dans un pays que le fléau de la guerre n'a point approché depuis près de trois mille ans ; car ils n'ont d'autres ennemis que les affreux

déserts qui les entourent, & qui servent de barrière contre l'ambition des autres peuples de la terre : ils se regardent tous comme frères, qui doivent vivre sous les loix d'un père commun. Il n'est pas étonnant que des gens élevés dans les principes solides de la loi naturelle, soient parvenus à une grandeur & à une magnificence, qu'on ne peut ni croire, ni concevoir en Europe.

Après qu'on eût satisfait aux devoirs qu'on rend ordinairement aux urnes (les cérémonies religieuses vont toujours chez ce peuple avant les cérémonies civiles), on procéda à l'installation du Pophar régent. Cette cérémonie ne fut pas longue : on le plaça dans un fauteuil tourné vers l'orient, sur le sommet de la montagne la plus haute du nome, pour signifier qu'il devoit avoir inspection sur tout le pays : il avoit les yeux fixés sur le temple du soleil, qui étoit devant lui, pour le faire souvenir qu'avant toutes choses, il devoit avoir soin de la religion de ses ancêtres. Lorsqu'il fut placé de cette façon, trois cens soixante-cinq des principaux habitans du nome, qui représentoient tous les autres, s'approchèrent de lui & le saluèrent respectueusement, en lui disant : *Eli Pophar*, c'est-à-dire, *nous vous saluons, père de notre nation*. Il les embrassa avec toute

la tendresse d'un véritable père, en leur répondant, *cali benim*, c'est-à-dire, *mes chers enfans*. Ensuite il fut salué par le même nombre de femmes. C'est-là tout l'hommage qu'on lui rendit ; mais ils regardent cette cérémonie comme une chose si sacrée, que rien au monde ne peut la faire violer. Toute la différence de son habillement consistoit en un grand soleil qu'il portoit sur l'estomac, les pierres précieuses du bandeau dont son front étoit ceint, & celles qui enrichissoient une espèce de bonnet à jour, dont le haut étoit garni d'une magnifique houpe de franges d'or, & d'une plaque d'or mince en forme de soleil, étoient plus grandes que celles dont les autres habitans se parent.

Dès que les cérémonies & les réjouissances qui se faisoient dans les tentes aux dépens du public, furent finies, le Pophar fut conduit au milieu des acclamations du peuple & au son de mille instrumens de musique, à une tente magnifique, à la tête de tout le camp de côté de l'Orient ; c'est la place d'honneur chez ce peuple, parce que c'est-là que le soleil se léve ; il se rendit ensuite à petites journées à la ville capitale du nome.

On reitéra les mêmes cérémonies dans les autres nomes, tant pour marquer que tous dé-

pendoient de lui, que parce que l'empire étoit trop vaste & trop peuplé pour que tous pussent s'assembler en un même lieu.

Je ne puis exprimer les caresses que chacun me fit, sur-tout lorsqu'on apprit que ma mère étoit du pays, & que j'appartenois au Pophar. Chaque fois que j'étois introduit dans une nouvelle compagnie, tout le monde m'embrassoit avec une tendresse infinie, & me donnoit le tendre nom de frère. J'avoue que quelques dames me parurent pousser ce sentiment un peu trop loin. J'ai eu dans la suite, & à mon grand regret, occasion de m'en convaincre. J'imputois cependant leurs prévenances au caractère naturel du sexe, qui se porte plus volontiers à aimer les étrangers, que ceux du pays, quand même ils auroient moins de mérite. Que ce soit l'effet d'un défaut de jugement, de la légéreté & de l'inconstance, qui sont comme de son essence, ou bien d'un esprit de contradiction, qui lui fait desirer avec ardeur ce qu'il devroit éviter avec le plus de précaution, c'est ce que je ne prétends pas décider; peut-être les femmes s'imaginent-elles qu'un étranger est moins prompt à découvrir leurs défauts, & plus propre au mystère: ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai eu beaucoup à souffrir de leur jalousie.

Mais pour achever le portrait de ce peuple, avant que de reprendre ma narration, c'eſt, comme je l'ai déjà remarqué, le plus beau ſang que la nature ait jamais formé; le ſeul défaut que je lui trouve, ſi cependant c'en eſt un, il a un air de famille trop marqué. Ce qui vient d'une cauſe très-louable; ils ſortent tous d'un même tronc; leur ſang n'a jamais été corrompu par des alliances étrangères. Comme ils n'ont ni guerre ni commerce avec aucune nation, ils ignorent les vices qui en ſont ſouvent les fruits. Ils ont les yeux trop petits, cependant plus grands que ceux des chinois, les cheveux généralement noirs, courts & friſés, leur teint eſt baſané, mais leurs traits ſont réguliers. Dans les pays montagneux, vers la ligne, où le climat eſt moins chaud, par rapport aux vents qui y régnent, les femmes ſont même un peu plus blanches que nos Italiennes. Les hommes ſont en général grands & bien faits, à moins qu'ils ne leur ſoit arrivé quelque accident, ce qui eſt fort rare. Les femmes ſont les plus belles & les mieux faites du monde; mais encore une fois elles ſe reſſemblent toutes: tant de douceur & d'innocence régne dans leurs yeux, une modeſtie ſi naturelle eſt répandue ſur leurs viſages, qu'il eſt difficile de décrire des appas qu'on ne peut qu'admirer.

La hardieſſe leur déplaît beaucoup dans le ſexe, auſſi je leur dois rendre cette juſtice, que je ne crois pas qu'il y ait de femmes au monde plus chaſtes qu'elles; ce qui eſt ſans-doute le fruit du grand ſoin qu'on a de l'éducation de la jeuneſſe, dont j'aurai occaſion de parler plus amplement dans la ſuite.

Les voyages que l'on fit dans les différens nomes pour y dépoſer les urnes, me procurèrent, dès mon arrivée, l'occaſion de voir la plus grande partie du pays, je l'examinai dans la ſuite plus à loiſir. Il eſt en général aſſez montagneux, il y a même de vaſtes chaînes de montagnes qui ont pluſieurs centaines de milles de longueur, & qui s'étendent ou au-deſſous de l'équateur, ou en ligne parallèle.

Les vents frais qui s'y élévent, & un nombre infini de rivières qui y prennent leur ſource, & qui arroſent les plaines, coulent vers le nord & vers le ſud, mais principalement vers le nord; ce qui rend ce climat beaucoup plus tempéré qu'il ne devroit l'être naturellement; ces montagnes, & les grands bois dont elles ſont ordinairement couvertes, cauſent les pluies auxquelles ce pays eſt ſujet. Il y a des forêts & des bois extrêmement étendus, que les habitans coupent à meſure qu'ils veulent étendre leur terrein; mais ils ont toujours ſoin

de laiſſer de diſtance en diſtance des bocages ; qui ſont d'une grande utilité, & en même tems d'un grand agrément dans la campagne. La quantité de pluies & l'inégalité du pays rendent les chemins mauvais ; mais on eſt bien dédommagé de cette incommodité par le grand nombre de fontaines, de ruiſſeaux & de vallées charmantes, qui, jointes à l'innocence des habitans, feroient regarder la Mezzoranie comme un paradis terreſtre.

La terre eſt ſi fertile, & produit ſi abondamment non ſeulement pluſieurs ſortes de grains & de riz, avec une eſpèce de froment beaucoup plus grand & meilleur que le bled des indes, & une variété infinie de fruits, de légumes & d'herbes extrêmement nourriſſantes & délicates, que le moindre ſoin qu'ont les habitans, eſt de faire la proviſion de fruits néceſſaires pour tant de monde. On ſeroit tenté de croire que la providence a excepté cette partie de l'univers des malheurs que la chûte d'Adam a entraînés après elle, ou bien qu'elle a proportionné la fertilité du pays à l'innocence de ſes habitans. Ce n'eſt pas que l'induſtrie de ce peuple, jointe à la paix & à la tranquillité dont il a toujours joui, n'ait pu contribuer beaucoup à ſes richeſſes & à ſon abondance.

Leurs

Leurs villages, dont la plupart ſont bâtis ſur des rivières ou des ruiſſeaux, à cauſe du commerce & des manufactures, ſont ſans nombre ; leurs montagnes ſont remplies de mines de toutes ſortes de métaux, & ils ont tout ce qu'il faut pour les travailler : l'argent eſt le métal le plus rare chez eux ; & je crois que l'or eſt le plus commun : il en ſort ſouvent de gros monceaux des rochers où ſont les mines, ou par la chaleur naturelle de la terre, ou par d'autres cauſes inconnues. Cet or eſt plus malléable, & plus propre à toutes ſortes d'ouvrages que celui qu'on tire de la mine. Leurs inventions pour les arts, pour tout ce qui eſt utile à la vie, & même pour la magnificence, ſont étonnantes. En parlant de leurs fruits, j'aurois dû faire mention d'une petite ſorte de raiſin qui y croît naturellement, & dont ils font un vin, un peu aigre quand il eſt nouveau, mais qui ſe garde pluſieurs années, & ſe bonifie à meſure qu'il vieillit. Ils cultivent auſſi ſans beaucoup de peine des raiſins plus beaux, qu'ils font ſécher.

Leurs vins ſont plus cordiaux que propres à enivrer ; c'eſt leur boiſſon ordinaire avec de l'eau. Il ne me ſouvient pas d'avoir jamais vu dans ce pays aucune bête à corne, ſi l'on en excepte quelques chèvres très-grandes, qui

fourniſſent du lait excellent: il y a des bêtes fauves ſans nombre, & de pluſieurs eſpèces, qu'on ne connoît point en Europe; on y voit auſſi un petit animal qui tient de la nature du chevreuil & du mouton; la chair en eſt extrêmement délicate & nourriſſante; on en ſert dans tous les feſtins. Ils mangent ordinairement peu de groſſe viande, aſſez de volaille; mais en général ils croyent que la viande eſt une nourriture trop groſſière; ils aiment mieux le poiſſon, parce qu'il eſt plus aiſé à digérer, auſſi en ont-ils d'excellent & en abondance: il eſt vrai qu'ils n'ont que du poiſſon d'eau douce, parce qu'aucune de leurs rivières ne communique avec la mer.

Leur chevaux ſont petits, mais forts & pleins de vivacité, & extrêmement légers à la courſe. Ils ont une ſorte d'âne ſauvage, plus long que le cheval, très-fort, & propre à porter des fardeaux peſans; toutes les couleurs de l'iris ſemblent raſſemblées ſur le poil de cet animal. Leurs voitures ſont traînées par des élans; ils ne ſe ſervent des dromadaires que pour traverſer les déſerts dans le tems des caravanes: leurs rivières, dans les pays plats, ſont diviſées en canaux, qui rendent facile le tranſport des proviſions & des effets.

Je n'ai voulu, mes révérends pères, vous

donner qu'une idée générale de ce pays ; je sais que ce récit ne vous intéresse pas autant que la religion, les moeurs, les coutumes, les loix & la forme du gouvernement ; cependant je ne puis m'empêcher de dire qu'il n'y en a point dans le monde connu, qui puisse l'égaler en richesses & en toutes les choses que l'on peut souhaiter pour rendre la vie heureuse ; on en trouve encore moins où l'on ait porté certains arts & certaines manufactures à un si haut degré de perfection ; mais il est des cas où ils sont autant hommes que les autres hommes, comme vous pourrez le voir dans la suite.

Je laisse donc mes aventures, je ne vous dirai pas exactement les différens états par lesquels la providence m'a fait passer ; cet article n'est pas aussi intéressant pour vous que la religion, ses intérêts me sont plus chers que les miens propres. Aux observations que j'ai faites sur leur religion, je joindrai celles que j'ai cru devoir faire sur leurs usages & leurs coutumes, qui différent autant de celles des autres peuples, que leur pays est différent du nôtre ; je vais donc commencer par leur religion &....

L'INQUISITEUR. Cet article est le plus intéressant & demande le plus d'attention : il faut

que nous perdions l'idée de ce beau pays, dont vous nous avez fait une si belle description, avant que de vous entendre sur un point aussi saint que celui dont vous devez nous entretenir : nous le remettons à un autre tems.

LE SECOND INQUISITEUR. Souvenez-vous de votre promesse, & n'abusez point du penchant que ce saint tribunal a à vous croire véridique ; plus nous nous intéressons à vous, & plus vous avez à craindre de notre saint ressentiment si vous nous trompez. Vous n'avez plus que la maison pour prison ; rendez-vous digne d'une telle bonté par votre bonne-foi, & justifiez, par la vérité de votre récit, la douceur que nous avons pour vous. Allez.



TROISIEME PARTIE.

LE SÉCRETAIRE. Notre prisonnier ne jouit pas long-tems de la douceur que les inquisiteurs lui avoient accordée. Il nous arriva un avis qui nous parut important, quoiqu'il ne nous fût donné que sous le voile de l'anonymité. Cette lettre portoit en substance que l'étranger dont la sainte inquisition s'étoit saisi, étoit un homme extrêmement dangereux, & qu'il étoit d'autant plus à craindre, qu'il étoit de tous les hommes le plus aimable; que l'on ne connoissoit point de mortel qui fût plus insinuant, & dont les talens multipliés à l'infini & réunis, fussent plus ornés de ces airs & de ces manières engageantes qui attirent les cœurs; qu'il étoit bien fâcheux qu'un homme aussi instruit fût ennemi de la religion; que la sainte inquisition devoit se tenir en garde contre les réponses d'un tel criminel; que le mensonge prenoit dans cette bouche d'or le caractère de la vérité même; qu'il n'étoit point de tribunal qu'il ne fût en état de rendre la dupe de l'ingénuité dont il voiloit son imposture; qu'enfin on l'avoit surpris faisant l'éloge d'une nation dont il faisoit consister le bonheur dans une indé-

pendance universelle; que pour jouer son rôle avec plus d'adresse & plus efficacement, il affectoit beaucoup d'attachement pour la religion catholique; mais que l'attaquant dans la suite par degrés, il en minoit sourdement les principes fondamentaux; que s'appercevant de l'effet de ses entretiens, il les terminoit toujours par un trait d'autant plus funeste à notre croyance, qu'il étoit enveloppé d'une douceur séduisante. Si le ciel, dit-il, ne m'avoit point accordé la grace de naître dans la religion catholique, j'aurois cru trouver la tranquillité de ma conscience dans les sages erreurs de cette nation fortunée; l'anonyme ajoutoit que cet homme étoit à craindre, parce qu'il étoit fait à tous égards pour plaire, qu'il s'emparoit insensiblement de l'esprit des femmes, idolâtres de la nouveauté; que cette partie du gouvernement, quoique la plus foible, devenoit ordinairement la plus forte sur l'article de l'innovation; que les jeunes-gens se faisoient un plaisir de l'entendre, & regardoient comme l'organe de la vérité ce ministre du mensonge; que l'ascendant du sexe sur les hommes influoit considérablement sur le sort d'un état; que les femmes, une fois séduites, entraîneroient bientôt les jeunes-gens, & que d'une petite étincelle naîtroit immanquable-

ment un incendie universel; qu'au surplus l'inquisition ne seroit point qualifiée de sainte, si elle n'étoit sage, qu'ainsi lui anonyme ne donnoit ses avis qu'afin de répondre au zèle qui l'animoit pour la gloire de la religion, pour la sureté de l'état & de sa propre conscience.

On le resserra dès qu'on eut fait la lecture de cette lettre. Il voulut savoir d'où venoit un changement si inattendu: il n'eut pour réponse qu'un sévère silence, plus expressif dans ces occasions, que toutes les paroles du monde.

Nous jugeâmes à propos de retarder son interrogatoire pour prendre les informations les plus convenables; nous craignions de nous être laissés éblouir par cette simplicité qui paroissoit lui être si naturelle, & qui est le vrai langage de la vérité. Nous interrogeâmes tous ceux de la maison avec qui il avoit déjà fait connoissance, (il faut l'avouer, tout le monde recherchoit sa conversation); les éclaircissemens que nous en tirâmes étoient en sa faveur.

Cependant les avis que nous avions reçus, rouloient sur une matière trop intéressante pour la négliger: on fit subir encore quelques interrogatoires à la dame que nous avions arrêtée, elle persista dans ses réponses; nous cherchâmes à découvrir l'auteur de la lettre, il ne fut pas

poſſible de le trouver, pas même de le ſoupçonner. Ce délateur pouvoit être quelque ennemi ſecret de Gaudence; & il auroit été injuſte de faire languir dans les fers un innocent, à qui on n'avoit peut-être d'autre crime à reprocher, que d'avoir excité par un mérite réel la jalouſie de quelque perſonne d'un mérite ſuperficiel. On ne voit que trop de gens dont la bile s'échauffe de la tranquillité des autres. Cette réflexion appaiſa un peu la pieuſe colère de l'inquiſition: on avoit arrêté qu'on ne l'interrogeroit que dans deux mois; ce cruel retardement fut abrégé de quelques jours; toutes les informations que nous avions priſes ſoit à Veniſe, ſoit à Bologne, le rendoient digne de ce tempérament. Il fut donc appellé à l'audience.

Cette dernière épreuve avoit pris ſi violemment ſur ſa ſanté, que nous avions de la peine à le reconnoître; la pâleur répandue ſur ſon viſage ne ſervoit cependant qu'à le rendre plus intéreſſant. Il n'avoit point perdu cet air de tranquillité qui ne ſe ſépare jamais de l'innocence; il approcha du tribunal avec une confiance qui prévient toujours lorſqu'elle eſt accompagnée d'une noble modeſtie.

Premier Inquisiteur. Approchez, Gaudence. Tremblez. Nous ne ſommes point les dupes de votre impoſture; vous apprendrez

inceſſamment qu'on ne trompe point un tribunal auſſi ſaint & auſſi auguſte que l'inquiſition, ſans être puni d'une telle audace. Quoi, lors même que nous violons les ſacrés ſtatuts de notre tribunal pour rendre votre priſon plus douce, vous vous jouez de vos juges, & vous oſez abuſer du penchant que nous avions à vous croire innocent! Eh bien! le feu ſera la récompenſe d'une ſemblable témérité, nous avons des preuves plus que ſuffiſantes pour vous faire ſentir toute la rigueur de notre juſtice.

GAUDENCE. Mes révérends pères, la mort ne m'épouvante point; je la regarde comme le terme heureux de mes malheurs; la providence m'a fait naître, la providence m'a conſervé, elle peut me rappeller quand elle voudra; je ſuis réſigné à ſes décrets, je ne demande à Dieu que de mourir comme je ſuis né, dans le ſein de ſon égliſe. Je lui demande encore, mes révérends pères, de m'éclairer ſur le motif qui peut avoir irrité contre moi un tribunal que je reſpecte autant, & qui mérite autant de l'être, pour avoir la conſolation de lui demander pardon d'un crime dont je puis être innocemment coupable. Ne penſez pas, mes révérends pères, que la crainte du ſupplice dont vous me menacez, m'inſpire de tels ſentimens; mon cœur formé

à la candeur, nourri dans les solides principes de la religion chrétienne, & fortifié par les revers que la divine providence lui a fait éprouver, déteste cette bassesse qui est la ressource des lâches & des méchans.

Le Sécretaire. En effet aussi tranquille après cette menace que lorsqu'il se présenta pour la première fois, il fit cette réponse avec un air de vérité qui toucha les inquisiteurs.

Premier Inquisiteur. C'est le propre des gens sans religion, de savoir adroitement adopter celle qui leur convient, suivant les circonstances fâcheuses, où la corruption de leur cœur les précipite, & de ceux qui faisant un mauvais usage des connoissances qu'ils ont acquises, ne défendent souvent la vraie, puisqu'elle est l'unique, que pour mieux la combattre. On dit que vous êtes de ce nombre; Gaudence, prenez garde à votre réponse, nous avons des preuves; soyez véridique, voilà la seule ressource qui vous reste, ou dans un moment sur l'échafaud. Etes-vous chrétien?

Gaudence. Si je le suis, mon Dieu, mon sauveur! s'il est vrai qu'il suffit de désirer sincérement d'être chrétien pour l'être, ô mon divin rédempteur, pourquoi ne m'avouez-vous pas pour votre fils, moi qui ne reconnois d'autre père que vous, qui m'avez racheté de votre

sang : mais hélas ! je me suis égaré dans la voie du monde, je mérite bien, seigneur, que vous fermiez les oreilles à mes cris. Oui, mon Dieu, mon ame altérée de vous, expiera dans les tourmens, auxquels mon corps va être exposé, toutes les infidélités qu'elle vous a faites. O mon divin sauveur, ma mort, j'ose l'espérer, sera précieuse à vos yeux, vous ouvrirez les trésors inépuisables de votre miséricorde, j'y trouverai la récompense d'une mort que je n'ai point méritée, & que la calomnie me fait subir : daignez la recevoir, seigneur, en expiation des crimes dont vous êtes le seul juge, faites que ce saint tribunal apprenne au moins après ma mort, mon innocence, s'il est important pour votre gloire & pour mon salut qu'il l'ignore pendant ma vie.

Oui, mes révérends pères, je suis chrétien : périssent mille fois les ennemis de mon Dieu, qui est le Dieu d'Israël, le Dieu fort, le Dieu tout-puissant, seul créateur de toutes choses, le seul qui en est le conservateur, le Dieu qui a parlé à Moïse, le Dieu bon & miséricordieux, le Dieu qui a bien voulu m'arracher des horreurs du péché, en me lavant de mes souillures dans le propre sang de son fils ; de ce fils, qui, par amour pour moi & pour tous les hommes, a voulu se soumettre à l'humiliante nécessité de naître, de

vivre en proie aux infirmités de l'humanité, & de mourir dans les tourmens destinés aux hommes les plus méchans; de ce fils enfin, qui, triomphant par sa mort de la colère de son père, nous a laissé par amour son saint-esprit, qui est l'ame de cette auguste église, dont les tendres conseils nous guident dans la voye du vrai bonheur.

LE SÉCRETAIRE. Il s'exprima avec tant de sentiment, qu'il tomba après dans une espèce de foiblesse: nous en fûmes émus; le premier inquisiteur lui-même y parut extrêmement sensible. Nous profitâmes de ce moment pour voir entre nous quel parti nous devions prendre; il fut arrêté que le prisonnier pouvoit être innocent, qu'il falloit reprendre la voie de la douceur; parce que si l'histoire qu'il avoit commencée de ce pays inconnu étoit vraie, les éclaircissemens qu'il nous donneroit pourroient être, un jour, utiles à la religion.

PREMIER INQUISITEUR. Remettez-vous, Gaudence; soyez persuadé que plus on cherche à vous noircir, plus nous serons ardens à vous protéger, si en effet vous êtes aussi innocent que vous paroissez l'être: tenez, voyez cette lettre: regardez la communication que nous vous en donnons comme une faveur singuliére, & comme un gage assuré de notre bienveil-

lance ; mais ſur-tout ſoyez ſincère. Connoiſſez-vous cette écriture ? croyez-vous qu'on vous ait traité trop durement, après l'énormité des faits dont on vous y accuſe ? répondez.

GAUDENCE. Il vous eſt facile, mes révérends pères, de prouver vous-mêmes ma juſtification. On m'accuſe d'avoir abuſé d'un prétendu aſcendant que l'on me donne ſur le ſexe, d'avoir fait un uſage criminel de la crédulité de la jeuneſſe : rien ne peut échapper à vos perquiſitions ; je vais moi-même vous en faciliter le ſuccès en deux mots. Si je vous dis le nom des jeunes-gens qui ont trouvé quelque agrément dans mon commerce, & ſi je ne vous tais point celui des femmes que ma qualité d'étranger & mes remedes ont ſans-doute plus attirées chez moi, que mon mérite perſonnel, je crois avoir plus que ſuffiſamment répondu aux accuſations injuſtes dont on me charge, ſous une anonymité d'autant plus odieuſe, que je ne me le ſuis point attiré par quelque tort que j'aye fait à quelqu'un ; je déteſte les hommes, cependant je vis avec eux en ami. Je ſai quelle eſt la corruption de leur cœur, mais je ne m'éloigne point d'eux ; je ne me ſuis jamais prêté à une philoſophie ſi mal entendue. Ils me ſont néceſſaires, puiſque leur perfidie eſt utile à mon ſalut. Je ne connois point cette écriture, ni ne veux la connoître ;

homme autant & peut-être plus qu'un autre ; mon cœur qui ne se plaît qu'à aimer, seroit déchiré d'un sentiment contraire. Vous pouvez, mes révérends pères, interroger toutes les personnes qui m'ont honoré de leur estime & de leur confiance ; & s'il en est quelqu'une qui me charge des faits que l'on m'impute, je me déclare d'avance digne des terribles effets de votre sainte colère.

PREMIER INQUISITEUR. En attendant que nous ayons connu la vérité de vos réponses, continuez votre histoire. Vous en êtes resté à la religion des Mezzoraniens. Faites ensorte surtout de ne point oublier la plus petite circonstance ; c'est le point le plus intéressant pour nous ; il ne l'est pas moins pour votre tranquillité.

De la religion des Mezzoraniens.

GAUDENCE. Les Mezzoraniens sont réellement idolâtres, mais avec autant de simplicité que des payens puissent l'être. Il est vrai qu'ils ne veulent pas l'avouer dans le sens que nous entendons ce mot, c'est-à-dire, adorateurs de faux Dieux ; ils détestent, comme les chinois, le nom d'idolâtres, quoiqu'ils le soient de fait, puisqu'ils adorent le soleil matériel, & qu'ils rendent à leur ancêtres décédés un culte extrê-

mement ſuperſtitieux, dont je vous ai déjà parlé. Ils reconnoiſſent cependant un ſeul Dieu ſuprême, créateur de toutes choſes, qu'ils nomment *El* (1), ou le très-haut. La raiſon naturelle, diſent-ils, leur apprend l'exiſtence de cet être, & leur raiſonnement à cet égard, quoique juſte, eſt bien différent de celui des autres hommes. Ils diſent que toute leur ſcience, & même celle de tous les hommes les plus ſavans du monde miſes enſemble, n'auroient jamais pu former ce monde tel qu'il eſt, ni ajuſter toutes ſes cauſes & tous ſes effets avec tant d'ordre & d'harmonie, pour le bien de chaque eſpèce qui l'habite; & qu'ainſi il faut que celui qui l'a créé, ſoit un être infiniment plus ſçavant que tous les êtres intellectuels. Ils tournent en ridicule ceux qui penſent qu'une choſe peut produire ſans une cauſe première, & demandent, pourquoi ſi cela étoit, on ne verroit pas arriver tous les jours des effets ſans cauſes. De-là ils concluent qu'il faut qu'il y ait une cauſe première & indépendante, ſans laquelle rien n'auroit pu être produit. Quoiqu'ils faſſent un Dieu du ſoleil, ils ne prétendent pas qu'il ſoit indépendant à l'égard de ſon propre être, mais qu'il l'a reçu de cet El. Quelques-uns des plus ſenſés conve-

(1) *El* ou *Al*, d'où dérive *Alla*.

noient même, quand je leur parlois, que le ſoleil eſt un être matériel, créé par Dieu; mais d'autres le croyent une eſpèce de vice-gérent dont l'El ſe ſert, comme de la première cauſe inſtrumentale de toutes les productions. C'eſt par cette raiſon qu'ils adreſſent toutes leurs prières au ſoleil, quoiqu'ils conviennent que c'eſt à l'El qu'il faille attribuer originairement toute puiſſance. Les hommes regardent la lune comme un être purement matériel, & dépendant du ſoleil; mais les femmes ſemblent vouloir en faire une Déeſſe; elles ont la foibleſſe de croire qu'elle eſt mariée avec le ſoleil, qu'elle accouche tous les mois, lorſqu'elle eſt en ſon plein; & que les étoiles ſont les fruits de leur mutuel amour: l'un & l'autre ſexe également ſatisfaits de leur croyance, ſe fixent à ces idées ſuperficielles, & n'étendent pas plus loin leurs recherches, par le reſpect qu'ils diſent être dû à un être ſi infiniment ſupérieur aux mortels. Ils penſent qu'il vaut mieux l'adorer dans la profondeur impénétrable de ſon eſſence, & dans un ſilence reſpectueux, que de diſputer d'une choſe que l'homme ne ſauroit concevoir: toutes leurs recherches ont pour objet les cauſes ſecondes, & la connoiſſance de la nature, autant qu'elle peut être utile au genre-humain.

Je cherchai l'occaſion de mettre le Pophar

fur ce sujet. Elle se présenta bientôt. Je lui représentai le ridicule inséparable d'une idée aussi bizarre. Pas si ridicule, me dit-il, elle est au contraire extrêmement sage, puisqu'elle se marie parfaitement avec la politique de notre gouvernement; en rendant un culte au soleil, & en laissant croire aux femmes que cet être bienfaisant est marié avec la lune, nous leur faisons contracter l'habitude de se regarder comme inférieures aux hommes, puisqu'elles voyent que nous ne partageons point l'hommage que nous rendons au soleil, qu'il est entiérement pour lui, & que nous ne le rendons point à la lune, dont la grande fécondité prouvée par le nombre infini des étoiles, leur donne cet amour pour la propagation, que les femmes des autres pays sacrifient à la conservation de leurs appas, appas que la nature ne leur a cependant donnés que pour animer dans l'un & l'autre sexe le desir de se perpétuer. Quoique la politique paroisse d'abord ne pas concourir avec la religion, il est cependant certain qu'elle contribue beaucoup à la solidité & à la gloire d'un gouvernement. De la pureté de la religion dépendent les moeurs des peuples, & de la sagesse de la politique naissent les usages avantageux au gouvernement. Elles se prêtent donc mutuellement la main, & s'entr'aident pour assu-

rer le bonheur des états. D'ailleurs ce n'est qu'en se pliant insensiblement à la bizarrerie de ce sexe, qu'on parvient à le familiariser avec des usages utiles.

L'INQUISITEUR. Je suis persuadé que vous conviendrez qu'on peut avoir des idées fausses de la divinité, dont il est à propos d'être éclairci, & que par conséquent vous ne condamnez pas toutes les disputes dans lesquelles on entre sur l'existence & la nature de Dieu.

GAUDENCE. Non, mes révérends pères, je me flatte que vous regardez ce que vous venez d'entendre, comme l'opinion de ce peuple, & non comme la mienne, qui est parfaitement conforme aux saints principes dont j'ai été allaité pendant ma jeunesse, & dont je me suis nourri dans quelque état que la providence m'ait placé.

J'ai souvent dit au Pophar, à qui je parlois avec confiance, que comme l'homme ne peut pas expliquer l'essence incompréhensible de Dieu, la raison veut cependant que nous croyions son existence; que cette même raison demande que nous soyons instruits ou par lui-même, ou par quelque législateur envoyé de sa part, pour nous empêcher de nous égarer dans un point aussi essentiel; que nous autres chrétiens croyons qu'il nous a donné ce législateur, en

la personne de son fils unique qu'il nous a envoyé, pour nous instruire sur ce qui regarde la divinité éternelle; que non seulement il nous a donné les idées les plus justes, mais qu'il a confirmé la vérité de sa doctrine par des signes & des miracles qu'une personne envoyée de Dieu pouvoit seule opérer.

L'INQUISITEUR. Continuez.

GAUDENCE. Quand j'ai dit que leurs prières & leur culte s'adressent au soleil, j'avoue cependant que ce n'est en quelque façon qu'un acte de reconnoissance, qu'il seroit facile de rectifier. Ils regardent cette planète comme la cause physique de la production de toutes choses par son influence naturelle. Les plus sensés, quand on raisonne à fond avec eux, conviennent que tout est émané de l'El; il y en a même qui avouent que le soleil est un être purement matériel, mu par une cause supérieure; cependant la plupart n'y font pas d'attention, & ils sont réellement coupables d'idolâtrie, en ce qu'ils adorent une créature. Mais quant aux effets moraux de l'univers, ou aux actions libres des hommes à l'égard de l'équité, la justice, la bonté, la droiture, &c. qu'ils reconnoissent être proprement le devoir de toute créature raisonnable & d'une conséquence infiniment plus grande que ne l'est la partie physique du

monde, ils rapportent tout à l'être suprême; dont l'intention est que nous soyons doux, miséricordieux, bons & équitables envers tous, conformément aux justes idées du sage auteur de notre existence, dont la raison suprême, incapable de la moindre imperfection, doit servir de régle à des créatures qui dépendent de lui, & qui participent en quelque façon à ses perfections. Ils appuyent cette idée d'une comparaison très-juste : agir contre les loix de la nature dans des productions physiques, c'est, disent-ils, causer des productions monstrueuses; à plus forte raison dans la morale, combien n'est-on pas condamnable aux yeux du grand être, d'agir contre les idées de sa suprême raison. J'avoue que je fus charmé de ce raisonnement simple & naturel.

Je leur demandai ensuite s'ils pensoient que l'être suprême se melât de la partie morale du monde? Ils parurent surpris de cette question, & me demandèrent si je croyois qu'il fût possible qu'il ne s'intéressât pas à la plus belle partie de sa création, lorsqu'il se donnoit la peine, (car c'est l'expression dont ils se servent) de créer le moindre insecte, selon les régles d'une sagesse profonde, dont les effets admirables sont infiniment au-dessus de tout ce que l'art peut faire ou imiter? Je leur demandai encore quel-

les étoient les regles que cet être vouloit que des agens libres, tels par exemple que l'homme, ſuiviſſent dans leur conduite? La raiſon, me répondirent-ils, & la juſtice, à l'imitation de la ſuprême raiſon qui l'éclaire : car, ajoûterent-ils, pouvez-vous croire que l'être ſuprême puiſſe approuver les crimes que les hommes commettent, ou que leurs baſſeſſes puiſſent s'unir avec les ſublimes idées de ſa ſageſſe éternelle? Il faut donc qu'elles ſoient oppoſées à la raiſon qui eſt non ſeulement en Dieu, mais auſſi dans les hommes, & par conſéquent elles méritent d'être punies par cet être équitable, qui régit tout, & qui ne peut rien ſouffrir qui ne ſoit dans l'ordre.

C'eſt à vous, mes révérends pères, à prononcer ſur ce raiſonnement : pour moi j'avoue qu'il m'a étonné dans un peuple, qui n'a pour regle de ſa conduite qu'une lumière naturelle. Se peut-il que les conſéquences qu'il tire de ces principes, ne ſoient pas auſſi juſtes que les principes mêmes? Déplorable effet de l'aveuglement des hommes : ils ſont inconſéquens, lorſque leurs principes ne ſont point étayés de la foi. Voici, mes révérends pères, en quoi conſiſte principalement la théorie de leur religion.

Ils diſent, 1°. Que l'El eſt l'être le plus intelligent, le plus raiſonnable, & le plus noble de

tous ; qu'il eſt du devoir de tous les êtres intellectuels d'imiter & de ſuivre les juſtes loix de ſa raiſon ſuprême ; ſans quoi ils s'éloignent de la vraie regle ſur laquelle ils doivent diriger toutes leurs actions ; l'objet de toutes les prières qu'ils adreſſent à cet être ſuprême, & de toutes les graces qu'ils lui demandent, c'eſt de les rendre bons & juſtes comme il l'eſt lui-même.

2°. Que le ſoleil eſt la grande cauſe, ou du-moins la cauſe inſtrumentale de l'exiſtence de leurs corps, & de tous les autres effets phyſiques. Vous ſavez, mes révérends pères, mieux que je ne puis vous le dire, combien ils ſe trompent en cela. C'eſt à lui qu'ils adreſſent leurs prières pour la conſervation de leurs vies, des fruits de la terre, &c.

3°. Que leurs parens ſont la cauſe immédiate & inſtrumentale de leur exiſtence naturelle, qu'ils dérivent en partie d'El, & en partie du ſoleil ; &, par cette raiſon, ils reſpectent d'autant plus leurs parens, qu'ils les regardent comme les Vicegérens d'El & du ſoleil ; ils croyent que leur partie ſpirituelle ou intellectuelle eſt immortelle, & par conſéquent qu'ils ſont en état de les aider, & qu'ils ſont diſpoſés à le faire, à proportion du reſpect qu'ils leur témoignent, en viſitant leurs tombeaux, & en honorant leur mémoire. Il eſt cependant vrai, qu'en exami-

nant la chose de plus près, j'ai trouvé qu'il y avoit autant de politique que de religion dans l'institution du culte superstitieux qu'ils rendent à leur ancêtres décédés. Comme leur gouvernement est patriarchal, le respect inviolable qu'on leur apprend, dès la plus tendre jeunesse, à porter à leurs parens, fait qu'ils obéissent à leurs anciens gouverneurs, non seulement avec la plus grande soumission, mais encore avec joie.

Ils croyent l'immortalité de l'ame, les récompenses & les châtimens d'une autre vie, quoiqu'ils s'expliquent là-dessus d'une façon assez extraordinaire. Ils assurent que l'ame est un être indépendant de la matière, quant à son essence; puisqu'elle a les facultés de penser, de vouloir & de choisir, opérations dont la matière, quelque subtile qu'elle soit, ne peut jamais être capable; mais leur idée de la préexistence de l'ame avec l'El, avant qu'elle anime le corps, est très-confuse.

Voici en quoi ils pensent que consisteront les récompenses & les punitions de l'autre vie: il s'imaginent que plus leurs actions dans celle-ci auront été conformes à la sagesse infinie de Dieu, plus leurs ames approcheront dans l'autre de la souveraine perfection de ce divin modéle; que si au contraire ils s'en sont éloignés

dans cette vie, Dieu permettra qu'ils persévèrent toujours dans cette contrariété, jusqu'à ce qu'ils deviennent à la fin si vicieux & si méchans, qu'ils se détestent eux-mêmes.

Cette idée des degrés de perfection, qui doivent être la récompense des hommes suivant les degrés de leur vertu, paroît avoir quelque rapport à la hiérarchie que nous croyons être de la justice divine, soit dans les peines, soit dans les récompenses éternelles : elle est en effet une preuve de l'équité de celui qui récompense ou qui punit.

. Les plus sensés des Mezzoraniens croyent la métempsicose, ou la transmigration des ames non comme une punition de l'autre vie, ce qui étoit le sentiment de quelques-uns des anciens philosophes payens, mais comme un châtiment mérité dans celle-ci. Cette transmigration des ames est entiérement différente de l'opinion qu'on en a conçue, & de ce que les anciens entendoient par le terme de métempsicose, savoir, que les ames des méchans, des voluptueux, &c. passoient après leur mort dans le corps de telle ou telle bête, selon les passions dominantes auxquelles ils s'étoient abandonnés, jusqu'à ce qu'ayant expié leurs crimes, il leur fût enfin permis de rentrer dans un corps humain.

Les Mezzoraniens croyent au-contraire que les ames des bêtes entrent dans les corps des hommes dès cette vie. Ils disent que les corps humains sont des demeures si délicates, que les ames des bêtes les envient aux hommes, & tâchent continuellement de s'y insinuer & de s'y établir ; qu'elles y réussissent dès qu'on cesse de suivre les lumiéres de la raison, qui peut seule nous garantir de ces ennemis toujours prêts à nous surprendre ; & que si nous ne nous tenons sur nos gardes, ces ames animales s'emparent de l'ame raisonnable, de façon qu'elle ne peut plus gouverner le corps, ni agir, si ce n'est de concert avec l'ame animale pour assouvir ses passions brutales, ou qu'elle ne fait tout au plus que de foibles efforts pour sortir de cet esclavage.

J'ai cru d'abord que ce systême étoit allégorique, pour marquer la ressemblance qu'il y a entre les passions des hommes, lorsque la droite raison ne les gouverne pas, & celles des bêtes. Mais j'ai su dans la suite qu'ils croyent que cette transmigration arrive réellement : je n'en doutai plus après le dernier voyage que je fis en Egypte avec le Pophar ; quand il voyoit passer les Turcs ou d'autres étrangers, & même des Arméniens & des chrétiens Européens, il me disoit souvent en langue mezzoranienne, voilà un

cochon, voici un lion, un loup, un renard, un chien, ou quelqu'autre animal ſemblable; c'eſt-à-dire, qu'ils croyent le corps d'un homme voluptueux poſſédé par l'ame d'un cochon; celui d'un luxurieux par l'ame d'un bouc; celui d'un traître par l'ame d'un renard; celui d'un tyran par l'ame d'un loup, & ainſi des autres. On leur inculque ces idées dès leur plus tendre jeuneſſe, & avec tant de ſoin, qu'elles contribuent beaucoup à les retenir dans les bornes de la raiſon.

Dès qu'un jeune-homme ſe trouve enclin à quelqu'une de ces paſſions, il s'adreſſe auſſitôt à un ami qu'il croit plus ſage que lui; cet ami l'aſſure que l'ame de telle ou telle bête, tend des piéges pour ſupplanter la ſienne, & ſe mettre à ſa place. Cela les rend circonſpects; ils ſe tiennent en garde contre leurs propres paſſions, pour ne point être ſurpris par cet ennemi impitoyable. Le premier remède qu'ils employent, eſt de ſe recueillir attentivement en eux-mêmes pour y contempler la divine lumière qui les éclaire; à l'aide de ce céleſte flambeau ils cherchent, ils fouillent dans tous les replis de leur ame; & quoiqu'il ſoit très-difficile de déloger ces ames brutales, dès qu'elles ont pris poſſeſſion; cependant, ennemies de la clarté, elles s'enfuyent, lorſqu'elles

sentent que leurs desseins sont découverts.

La crainte d'être livré à la tyrannie de ces esprits immondes, est si bien gravée dans leur ame, même dès leur enfance, que c'est à cette doctrine qu'ils attribuent la régularité de leur vie. Les femmes ont adopté le même systême, avec cette différence, qu'elles croyent que les ames animales qui s'emparent de leurs corps, sont d'une autre espèce que celles qui tendent des pièges aux hommes. Elles disent, par exemple, que c'est l'ame d'un caméléon qui les rend fausses & inconstantes; que les coquettes & les petites-maîtresses ont de ames de paon; les cruelles & les capricieuses des ames de tigresse, & ainsi des autres. Elles font encore un aveu, qui est d'autant plus surprenant, que comme les femmes se font une loi d'idolâtrer leurs défauts, elles conviennent rarement des imperfections qui obscurcissent leurs appas. Elles avouent qu'il est encore plus difficile de chasser de leur corps les ames animales qui en ont pris possession, que du corps des hommes. Et c'est sans doute, parce que, disent-elles, les mauvaises ames par la duplicité qui est naturelle à notre sexe, se tiennent beaucoup plus long-tems cachées chez les femmes: ce n'est qu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans qu'on commence à les appercevoir; dans la plupart des hommes au contraire,

elles se montrent presque aussitôt qu'elles s'y sont glissées.

J'ai vu, en plusieurs occasions, que c'est par rapport à cette doctrine que les Mezzoraniens se sont tant appliqués à l'étude de la physionomie: aussi ont-ils établi des régles pour connoître par la contenance d'un homme, par ses traits & par ses regards, si l'ame animale n'a point pris possession de son corps, afin d'appliquer des remèdes convenables. Cette science, toute incertaine & douteuse qu'elle est parmi les chrétiens, qui ont les secours plus efficaces de la vertu & de la grace pour résister à leurs passions, ces ennemis redoutables de l'homme, est cependant portée chez les Mezzoraniens à un degré de perfection & de certitude beaucoup plus évident qu'on ne se l'imagineroit. Ce peuple, qui n'a pas les mêmes lumières que nous, ne se donneroit pas sans doute tant de peine pour réprimer ses passions, s'il ne connoissoit d'avance tous les dangers que l'on court à ne pas les combattre: c'est pourquoi tous les anciens s'étudient à faire l'application des connoissances qu'ils ont acquises dans la science de la phisionomie: lorsqu'ils se trouvent avec les jeunes gens, ils ont soin d'examiner attentivement leurs traits, leur complexion, leurs mouvemens, leur tempérament, le ton de leur voix,

le tour de leur visage, de leur nez, de leurs oreilles, &c. Ils observent sur-tout fort scrupuleusement leurs yeux & leurs regards; c'est dans cette partie plus que dans toute autre, que l'ame, selon eux, exprime les divers mouvemens qui l'agitent, & qu'ils prétendent connoître les passions qui dominent en eux. Cette conduite les éclaire sur la nature de l'ame animale, qui attaque l'ame raisonnable. Ils connoissent si elle a dejà pris la place, ou si elle en est encore aux attaques: ils sont si prévenus de la certitude de leurs observations, que frappés d'une idée desavantageuse contre les étrangers, ils évitent avec soin leur compagnie, ou du-moins se tiennent sur leurs gardes, & n'ont avec eux aucun commerce intime.

Mais si la personne attaquée par une mauvaise ame est de leur pays, ils l'avertissent aussitôt du danger qui la menace. Cet avis, joint à l'horreur qu'on leur inspire continuellement de ces ennemis de leur repos, suffit pour les retenir dans l'ordre; de sorte qu'il n'est point de peuple dont les mœurs soient si pures & si innocentes. Ces qualités cependant perdent de leur éclat par la haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes, & par le mépris marqué qu'ils ont pour le reste des hommes, comme s'ils n'avoient avec eux d'autre ressemblance que la figure.

Il est vrai que les Mezzoraniens les plus sensés reprennent les autres de cette foiblesse, & leur en font sentir l'injustice, du moins autant qu'on le peut, quand on ignore la loi de la grace, en leur traçant toutes les misères & les infirmités de la vie humaine, qui étant des maux réels, doivent être la punition de quelque faute; ils leur représentent que les plus parfaits sont sujets à la mort, qui ne met point de distinction entre eux & le reste des humains; que l'humilité & la compassion sont des vertus émanées de la divine essence, qu'ils doivent imiter. C'est à ces instructions que les Mezzoraniens doivent leur extrême politesse, leur douceur & le tendre intérêt qu'ils prennent aux malheurs des étrangers, avec qui ils ne veulent point lier commerce; ils croyent sérieusement qu'ils sont possédés d'un mauvais génie. Croiroit-on qu'une prévention aussi ridicule pût produire cependant le principal bien des Mezzoraniens; si du moins on peut regarder comme tel le bonheur d'être si intimement unis, qu'ils n'ont jamais voulu depuis leur transmigration hazarder d'alliance étrangére. Ainsi la raison humaine péche souvent dans les principes, &, par un ordre impénétrable de la providence, elle se rectifie par les conséquences. C'est à un prodige si étonnant que la nature doit sa conservation; & comme

chez les Mezzoraniens c'eſt le même ſang qui circule dans tous les individus raiſonnables, il n'eſt pas merveilleux de les voir animés de cet eſprit de fraternité, principe de leur bonheur.

Leur prière du matin ſe borne à demander au ſoleil de faire fructifier la terre, & de verſer d'heureuſes influences ſur toute la nature. Toutes les prières ſe font au temple du ſoleil; on eſt obligé de s'y trouver; il n'y a que des raiſons d'état qui puiſſent juſtifier ceux qui y manquent. Les hommes dans le temple ſont ſéparés des femmes & des filles. Pluſieurs vieillards ſont chargés d'obſerver ſcrupuleuſement ſi l'un & l'autre ſexe ſont attentifs aux cérémonies; & ces prières ſe terminent toujours par des hymnes aux ancêtres, pour les implorer, & obtenir d'eux leur médiation auprès du vicegérent de l'El. La prière du ſoir ſe fait dans le même lieu, au ſoleil couchant: celle-ci eſt plus ſpirituelle, elle eſt conçue en termes qui indiquent qu'ils s'adreſſent auſſi au maître du ſoleil. Ils demandent à l'El d'écarter d'eux pendant le ſommeil, les ames animales dont ils ſe croyent toujours environnés.

Il n'eſt point de code plus abrégé, & qui contienne moins de loix, que le code Mezzoranien: auſſi n'eſt-il pas de peuple qui les obſerve

plus rigoureusement que celui dont je vous parle. J'ai souvent entendu le Pophar parler contre sa coutume avec aigreur, des jurisconsultes des autres pays, qui font loix sur loix, & accumulent préceptes sur préceptes : on diroit d'eux, ajoutoit-il, qu'ils n'ont affecté de faire tant de loix & tant de commentaires sur chaque loi, que pour dégoûter les gens qui ont quelqu'intérêt à s'en éclaircir. Je ne vois rien de plus facile, disoit-il, que de faire des loix courtes & claires. Si je défends à mon fils de faire tort aux autres, pourquoi lui détailler toutes les choses, l'instruire sur les moyens, & l'éclairer par un détail dangereux de toutes les circonstances dans lesquelles on peut faire tort à quelqu'un ? Il n'y a qu'à exposer le fait de part & d'autre : tout homme de bon-sens & d'équité, vous dira sur le champ si l'un d'eux est lésé, ou non ; mais dès que vous entassez une infinité de circonstances, il sera beaucoup plus difficile de décider ce qui est juste d'avec ce qui ne l'est pas, qu'en prenant pour régle la défense simple & absolue de ne faire à qui que ce soit le moindre mal, ou le moindre tort. A peine pourrez-vous croire en combien peu de tems, & avec quel discernement leurs juges décident les différens qui surviennent, (à la vérité bien rarement entre eux.) Ils se croiroient flétris

du

du crime le plus honteux, s'ils apprécioient une cause suivant le crédit & les facultés : il n'y a aucune cour de justice où les affaires puissent être traitées d'une façon si abrégée ; on expose l'affaire aux assemblées publiques, ou à un, ou à deux hommes prudens & justes, qui sur le champ la décident sans appel. Leur grande loi est, *tu ne feras aucun tort à qui que ce soit :* on part de ce principe fondamental, qui doit être gravé dans le cœur de tous les hommes, pour juger du droit des uns & des autres, sans entrer dans des discussions inutiles qui ne servent qu'à embrouiller une affaire. Tous les cas que l'on a coutume de supposer pour servir d'éclaircissemens, font, disent-ils, plus de fourbes & de trompeurs, que de gens habiles à se garantir des pièges qu'on leur tend.

Les loix des Mezzoraniens ne sont donc autre chose, que les premiers principes de la justice naturelle, expliqués par leurs anciens en présence de tous ceux qui veulent s'y trouver : on ne sait ce que c'est que de remettre la décision d'une cause d'année en année, ni de solliciter les juges pour obtenir un prompt jugement.

On a tant de soin de faire connoître aux enfans dès la plus tendre jeunesse, ce qu'ils doivent à la divinité, le respect qu'ils doivent avoir pour leurs parens vivans, & le culte (trop supersti-

tieux) qu'il convient de rendre à leurs ancêtres décédés, qu'il n'eſt beſoin d'aucune loi écrite pour les engager à s'y conformer. Un homme qui négligeroit ces devoirs, ou qui en douteroit, ſeroit regardé comme déjà poſſédé par l'ame immonde de quelque animal.

Par une loi fondamentale de l'état il leur eſt expreſſément défendu de répandre le ſang humain de deſſein prémédité. Ils portent ſi loin cette loi ſi chère à la nature, qu'ils ne font jamais mourir aucun criminel, pas même pour meurtre: il eſt vrai qu'il faut des ſiécles pour qu'ils trouvent l'occaſion de la mettre en pratique. S'il eſt conſtant qu'un homme en ait aſſaſſiné un autre, ce qu'ils croyent preſqu'impoſſible, alors le criminel convaincu de ſon crime, eſt enfermé pour le reſte de ſes jours. A ſa mort ſon crime eſt publié dans tous les nomes, de-même que lorſqu'on l'enferme; ſon nom eſt rayé de leurs généalogies, & ſon corps eſt mutilé de la même façon que celui de la perſonne qu'il a tuée, on le brûle enſuite, on jette ſes cendres au vent; dès-lors on ne le compte plus de la race des Mezzoraniens.

Si je croyois ne point choquer vos chaſtes oreilles par le détail de certaines punitions qu'ils ont attachées à certains crimes, je vous ferois par cette idée connoître plus exactement celle qu'ils ont des vertus oppoſées.

L'INQUISITEUR. Nos cœurs habitués à la pureté, ne craignent point d'être souillés par les sons qui frappent nos oreilles. Il n'est rien, quelqu'éloigné qu'il vous paroisse de notre objet (c'est la religion), que nous ne sachions rapporter à sa gloire. Parlez.

GAUDENCE. L'adultère est de tous les crimes celui que les Mezzoraniens paroissent avoir le plus en horreur, si l'on en juge du-moins par la punition qu'ils ont inventée. Lorsqu'un homme & une femme sont surpris en flagrant délit, trois des plus anciens du nome s'assemblent, & condamnent les deux coupables à une prison perpétuelle. On habille l'homme d'une toile sur laquelle on a peint des boucs, & on lui met sur la tête un bonnet armé des cornes du même animal : la femme est aussi couverte d'une toile sur laquelle sont représentées des chattes; on attache au col de l'un & de l'autre des grelots, on promène les deux coupables attachés l'un à l'autre par les parties qui font leur honte, desorte que l'instrument du crime devient celui du supplice.

Si une fille au-contraite est surprise avec un homme marié, on lui fait grace de la chaîne avec laquelle on les attache l'un à l'autre, quand les deux coupables sont liés par le mariage; parce que la loi présume qu'elle a été séduite,

mais elle eſt renfermée pour le reſte de ſes jours, condamnée à un régime de vie propre à anéantir des feux qui lui ont fait oublier la pureté de ſes ancêtres. L'homme, deſtiné auſſi à une priſon perpétuelle, eſt obligé de travailler au bien public: mais admirez l'équité de cette nation: ſi l'un ou l'autre des coupables parvient dans ſa retraite à ſe diſtinguer par quelque talent, on le récompenſe d'une ſtatue. Le ſeul meurtre détruit toutes les récompenſes dues aux talens; la raiſon de cette différence eſt priſe dans la nature même. Un homme, me diſoit le Pophar, qui en tue un autre, ceſſe d'être homme, puiſque dès ce moment il ceſſe de reſpecter l'image de ſes ancêtres, l'ouvrage du ſoleil, & l'ordre établi par l'auguſte ſageſſe de l'El.

Mais j'abuſerois ſans doute d'un tems qui vous eſt précieux, ſi j'entrois dans le détail de toutes leurs loix, dont la ſageſſe me paroît admirable, quoiqu'à dire vrai, la coutume ait beaucoup plus de part que les loix écrites au réglement des affaires ordinaires de la vie, comme vous le conclurez de ce que vous allez entendre ſur la forme de leur gouvernement & de leurs inſtitutions particuliéres. Je vous demande ſeulement de m'arrêter un peu ſur deux circonſtances qui m'ont frappé. La pre-

miére, c'eſt que tous les habitans du nome dans lequel le crime a été commis, tant hommes que femmes, doivent ſe trouver préſens aux punitions exemplaires, & expliquer à leurs enfans quel eſt le crime qu'on punit, afin de leur en inſpirer une juſte horreur. L'autre regarde les fraudes ou les injuſtices des hommes. Si les anciens découvrent qu'un citoyen ait été trompé par un autre, ou qu'il en ait reçu un tort conſidérable, le coupable eſt condamné à reſtituer neuf fois la valeur. L'homme, convaincu d'avoir ſurpris la religion des juges, eſt envoyé aux extrémités du royaume, pour y vivre ſeul pendant un tems proportionné à ſa faute, après qu'on lui a mis préalablement une marque ſur le front, pour avertir chacun de l'éviter : par une précaution auſſi ſage, on empêche la propagation de ces principes dangereux.

De leur gouvernement.

J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, mes révérends pères, que le gouvernement des Mezzoraniens eſt patriarchal : cette forme a toujours été obſervée inviolablement, car il n'y a pas au monde de peuple ſi fortement attaché à ſes inſtitutions primitives, mais l'ordre de la ſucceſſion eſt unique. Vous vous ſou-

yenez sans doute, mes révérends pères, que les Mezzoraniens sont tous sortis d'une même famille, dont le chef étoit prêtre du soleil, lorsqu'ils furent obligés de quitter l'Egypte. Cette forme de gouvernement avoit subsisté depuis le tems que Misraïm prit possession de cette terre pour y demeurer : mais lorsque dans la première vallée dont j'ai parlé, ils se virent à couvert de toutes les entreprises de leurs voisins, ils établirent cette forme de gouvernement d'une façon particulière.

Le grand Pophar s'étant établi dans cette vallée avec ses cinq fils, & ses cinq filles, qui étoient tous mariés, il les gouverna pendant sa vie en père ou en patriarche. La grande vénération que les Mezzoraniens ont pour leurs parens, jointe à ce qu'ils étoient séparés du reste du monde, rendoit cette forme de gouvernement infiniment plus pratiquable qu'on ne se l'imagineroit d'abord. Comme ils étoient tous les enfans d'un même père, l'intérêt commun & l'intérêt particulier n'en faisoient qu'un. Dans la première transmigration toute la nation étoit composée des enfans, des petits-enfans, & des arrière-petits-enfans du vénérable vieillard qui les avoit conduits dans cette vallée. N'ayant à faire ni guerre, ni voyages sur mer, & par conséquent n'étant point exposés

à gagner ni les maladies, ni les vices des autres nations, qui ſont généralement parlant, auſſi différentes les unes des autres par leurs façons de vivre, que par les climats qu'elles habitent; n'ayant, dis-je, aucune de ces voies ouvertes pour la deſtruction de leur peuple, non ſeulement le nombre en augmenta prodigieuſement ſans le ſecours de la pluralité des femmes, mais encore leur genre de vie ſimple & naturel, les faiſoit parvenir à une grande vieilleſſe, les uns vivant plus de cent ans, & d'autres plus de cent cinquante. Le premier Pophar, ſuivant leur hiſtoire, avoit vecu cent cinquante-cinq ans; ſon fils aîné, qui lui ſuccéda, & qui étoit d'un tempérament plus robuſte, étoit parvenu à l'âge de cent ſoixante ans.

Peu de tems après ſon établiſſement dans la première vallée, il partagea ſont petit état en cinq nomes ou gouvernemens, qu'il donna à ſes cinq fils, qui devoient tous être ſubordonnés à l'aîné, mais d'une ſubordination purement patriarchale. Les autres gouverneurs, & même les pères étoient les diſpenſateurs ſouverains des loix, chacun dans ſa propre famille; mais en même tems ils étoient ſujets à l'inſpection de leurs ſupérieurs immédiats, comme ceux-ci l'étoient à celle du grand Po-

phar, secondé d'un nombre de conseillers qu'on établit dans la suite.

Pour vous donner, mes révérends pères, une idée plus distincte de ce gouvernement extraordinaire, je puis commencer par le grand Pophar, & descendre jusqu'aux familles particulières, ou remonter de ces familles jusqu'au Pophar. Je parlerai ensuite de leurs droits de succession. La chose sera plus simple & plus claire en partant du premier établissement de la colonie des Mezzoraniens, avant que leur nombre fût si considérable.

A la première transmigration, le Pophar marqua les limites de chaque nome; chaque fils prit possession, pour lui & pour ses héritiers, du terrein qui lui étoit donné en partage. Tant que les enfans de chacun de ces fils du Pophar restoient sans se marier, ils étoient sous le gouvernement de leur père, qui cultivoit autant de terre qu'il en falloit pour les besoins & les commodités de la vie. Mais dès qu'un d'entre eux se marioit, ou du-moins dès qu'on pouvoit le nommer père de famille, son père, du consentement du Pophar, lui donnoit en partage assez de terre pour servir aux mêmes fins: ainsi chaque famille s'étendoit comme d'un centre commun, a-peu-près de la même manière qu'ils bâtissent leurs vil-

les, jusqu'à ce que tout le nome fût occupé. Vous me direz qu'il faudra par la suite des tems que ce peuple augmente à l'infini, & qu'il n'y aura pas assez de terre pour le contenir & pour fournir à sa subsistance : ce qui en effet lui est arrivé dans la première vallée, qui devint si peuplée, que si le fameux Pophar, qui les conduisit dans le vaste continent qu'ils habitent aujourd'hui, n'eût fait cette glorieuse découverte, au péril même de sa vie, ils auroient été forcés de retourner en Egypte, ou de se manger les uns les autres; mais le pays qu'ils habitent actuellement, est assez étendu, quelque nombreux que soit le peuple, pour les contenir encore plusieurs siècles.

J'ai cependant représenté au Pophar qu'ils se trouveroient tôt au tard réduits à la même extrémité : cette idée l'inquiéta d'abord, & ne fut point infructueuse ; elle occasionna une découverte dont je rendrai compte dans la suite. Le nombre de ceux qui s'adonnent aux arts & aux manufactures, est si grand, & le pays est si fertile, qu'ils paroissent assez tranquilles sur le nécessaire.

De tous les arts l'Agriculture tient chez eux le premier rang, après les sciences libérales, & on la regarde comme la nourrice de tous les autres ; la terre est si fertile, qu'elle

produit, quoique cultivée fort légérement; une si grande abondance de légumes, de fruits délicieux, que les habitans n'ont, pour ainsi dire, que la peine de les cueillir: il faut observer qu'ils ont deux étés & deux printems, & que chacune de ces saisons produit des fruits différens. Mais pour revenir à l'idée de leur gouvernement, chaque père de famille gouverne, tant qu'il vit, tous ses descendans mariés ou non mariés. Si ses fils sont pères comme lui, ils ont sous lui un pouvoir subordonné: s'il meurt avant d'être grand-père, le fils aîné, ou l'oncle le plus âgé, prend soin de tous jusqu'à ce qu'ils soient en état d'établir eux-mêmes des familles.

Le chef d'une famille est sujet, dans les cas extraordinaires, à l'inspection de cinq des chefs les plus prudens du canton: ceux-ci le sont à leur tour à celle de cinq autres, choisis d'une commune voix dans les cinq cantons voisins, qui sont eux-mêmes sujets aux chefs des cinq nomes, comme tous les nomes le sont au grand-Pophar, aidé de trois cens soixante-cinq anciens ou sénateurs choisis dans chaque nome. Ce qu'il y a de plus singulier dans cette forme de gouvernement, c'est que tous sont en quelque façon absolus & indépendans, (aussi se regardent-ils tous comme égaux par

la naissance,) quoiqu'il y ait cependant une dépendance & une subordination naturelle, dont le droit d'ancienneté est la base, dans toute l'économie de cet état, comme vous le verrez, mes révérends pères, par ce que je dirai de leurs loix à l'égard des successions. Chacun est seigneur & maître de ses propres possessions; cependant le Pophar peut en disposer quand il s'agit du bien public. Jamais ils ne s'opposent à ses volontés, parce qu'ils le regardent comme leur père commun par sa dignité, & comme leur propre père par la tendresse qu'il a pour eux.

L'ordre de succession par droit d'aînesse est si particulier, qu'il paroît impliqué. Pour vous donner tout ensemble une idée de la supériorité des aînés, & de l'égalité qui régne entre les cadéts, j'expliquerai de mon mieux quelle en est la régle. Le fils aîné du premier Pophar est toujours grand-Pophar, dès qu'il est en âge de gouverner l'état, c'est-à-dire, quand il a cinquante ans. Mais s'il meurt sans laisser d'enfant mâle, ce n'est point au fils de l'oncle, ni à personne du même nome que la succession tombe, mais à l'héritier présomptif du chef du nome voisin. Si celui-ci n'a point encore atteint l'âge porté par la constitution, on passe dans l'autre nome, & toujours suivant le même ordre, jusqu'à ce qu'on ait trouvé un sujet habile à succéder.

Si cet héritier mâle manque dans tous les nomes, c'eſt alors au fils aîné de la ſeconde perſonne du premier nome à ſuccéder à la dignité de grand-Pophar, & toujours par gradation de nome en nome; du fils aîné de la première perſonne du nome dans lequel on eſt, à celui de la ſeconde, & de celle-ci au fils aîné de la troiſième en revenant au premier nome; la régle eſt invariable. Ils diſent s'être trouvés dans ce cas pluſieurs fois depuis leur premier établiſſement: la choſe en effet n'eſt point ſurprenante, s'ils ſont auſſi anciens qu'ils prétendent l'être. Par cette chaîne de ſucceſſions chacun peut prétendre à la dignité de Pophar, quoiqu'elle paroiſſe héréditaire; mais ſi l'héritier préſomptif eſt mineur (il eſt toujours ſenſé l'être juſqu'à l'âge de cinquante ans), l'aîné du ſecond fils du nome voiſin eſt régent du royaume, juſqu'à ce que l'héritier ſoit en état de gouverner. Cette conſtitution regarde auſſi la régence, de ſorte que chacun peut y prétendre, de même qu'au popharat: il eſt vrai cependant que l'héritier préſomptif ne peut jamais être régent. Cette excluſion fait paſſer cette dignité ſucceſſivement dans toutes les familles: c'eſt au grand Pophar, au Sanhedrim & aux députés de chaque nome à nommer conjointement tous les autres officiers

publics, les professeurs des arts & des sciences, les inspecteurs des emplois publics. Ainsi chacun, appellé par le droit qu'il porte en naissant à la régence ou au popharat, travaille, à force d'obéir, à se rendre digne de commander, ou pour mieux dire, de conduire tendrement ses frères.

Quoique j'aye dit ci-devant, mes révérends pères, que le Pophar est en quelque façon propriètaire de tout le pays, en qualité de chef de l'état & de premier patriarche, cependant le paradoxe de ce gouvernement consiste en ce que tous sont également maîtres, ne reconnoissant pour supérieurs que les aînés, & ceux qui sont revêtus de quelque dignité; mais ils sont dédommagés par le droit délibératif qu'ils ont aux élections. En un mot, tout ce royaume n'est qu'une même famille fort nombreuse, gouvernée par les loix de la nature, administrée par des officiers sages & habiles, qui sont nommés d'un consentement unanime, pour le bien, l'ordre & la conservation commune; chaque particulier se regardant comme une partie de cette grande famille. Le grand-Pophar en est le père commun: il chérit tous ses sujets comme ses enfans, & les appelle toujours de ce nom. Il régne entre eux une union de frères; ce qui ne convient

point à l'un, l'autre le prend, & ils s'obligent ainſi mutuellement. Tous contribuent, à proportion de leurs moyens, à toutes les dépenſes publiques, aux édifices, aux écoles, à la fondation de nouvelles villes, &c.

Toutes les proviſions ſuperflues ſont dépoſées dans des magaſins publics, pour l'uſage de tout le peuple; on nomme des inſpecteurs qui doivent en avoir ſoin, ils ſont chargés auſſi de maintenir l'ordre dans la diſtribution. Chacun contribue ainſi à toutes les dépenſes de l'état, aux fêtes publiques, &c. Ces fêtes ſont quelquefois extrêmement magnifiques; les Mezzoraniens affectent un dehors pompeux en tout ce qu'ils font. Dans leurs villes chacun eſt libre d'entrer dans les maiſons qu'il lui plaît, comme s'il en étoit le maître: ils font de-même quand ils voyagent, troquant les curioſités d'un endroit contre celles d'un autre, de ſorte qu'on croiroit qu'ils vont plutôt ſe rendre des viſites que trafiquer. Les chemins ſont auſſi fréquentés que les rues des villes, on y voit un mouvement perpétuel; ils voyagent fréquemment pour entretenir une correſpondance avec tous les nomes; de crainte que l'éloignement des lieux ne leur faſſe oublier à la fin qu'ils ſont tous frères & d'une même famille.

Comme le pays produit abondamment, & sans beaucoup de culture, tout ce que la nature peut fournir de plus exquis, le plus grand nombre des habitans est employé aux arts & aux métiers, chacun est libre sur le choix; aussi les ont-ils portés à une perfection surprenante; la paix dont ils ont toujours joui, leur établissement dans un même pays, & sous une même forme de gouvernement depuis tant de siècles, l'esprit du peuple naturellement laborieux & inventif, la connoissance des arts qu'ils ont apportés d'Egypte, & tout ce que leurs anciens, & leurs citoyens les plus éclairés ont appris d'utile & d'instructif dans les voyages qu'ils ont faits pour visiter les cendres de leurs ancêtres, ont contribué beaucoup à les polir, & à les perfectionner.

On peut dire des Mezzoraniens qu'ils sont tout à la fois maîtres & domestiques; chacun a son emploi, les jeunes servent les plus âgés, c'est aux supérieurs à régler les fonctions des autres, comme on le pratique dans nos communautés. Tous les enfans, sans exception, font leurs études, & sont élevés aux dépens du public, comme appartenans à l'état, sans autre distinction que celle que leur donne leur *mérite personnel*. C'est à leurs régens, ou à ceux qui ont soin de leur éducation, à juger de leur

génie, & de l'état auquel il convient de les destiner. Les sciences les plus sublimes sont celles qu'ils respectent le plus : c'est aux grands-hommes, aux gouverneurs, & aux chefs à les cultiver. La raison que les heureux Mezzoraniens en apportent, c'est que, disent-ils, comme il faut avoir l'âge de cinquante ans pour prétendre aux grandes dignités, ils ont plus de tems pour se perfectionner.

Ils supposent, avec raison, que les personnes qui excellent dans les sciences sublimes, sont non seulement les plus propres à gouverner un peuple raisonnable, mais encore les plus capables de bien conduire, & de bien exécuter ce qu'elles entreprennent. Cet article important fixe toutes les attentions de ceux qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse, destinée par les dispositions qu'on lui trouve, aux grandes dignités : on communique peu-à-peu & selon les talens, les règles de l'art de gouverner, non par un esprit d'ambition. Tous les emplois sont regardés plutôt comme un embarras honorable, que comme un avantage : aussi n'ont-ils pour objet que le bien réel de la société, à l'exclusion de tout intérêt personnel.

Notre dessein, me disoit le Pophar, est de ne pas voir un homme dans l'humiliante & dangereuse nécessité de ne voir que par les

yeux

yeux d'autrui : quand on ne ſait que par les autres, on ſait d'une manière trop équivoque : un aveugle qui n'a pour ſe conduire que les yeux d'une autre perſonne, eſt ſouvent la dupe de ſa confiance ; & les lumières de l'eſprit ſont bien douteuſes, quand on les tire de l'eſprit des autres. D'ailleurs il faut être auſſi ſupérieur par ſes connoiſſances, que par les dignités auxquelles on eſt élevé. Quoi de plus humiliant que d'avoir pour flambeau des inférieurs que par état on devroit éclairer ! Croyez-vous qu'un patriarche qui n'a pour téleſcope que le ſavoir de ceux qui ſont au-deſſus de lui, reçoive des rapports bien fidèles.....

Ne croyez pas cependant, mes révérends pères, que les Mezzoraniens ayent des connoiſſances bien étendues dans les ſciences qui fleuriſſent en Europe : vous verrez, dans la ſuite, que l'étude trop profonde des ſciences abſtraites eſt défendue par la conſtitution de leur gouvernement. D'ailleurs la ſcience qui chez eux eſt le plus en vénération, c'eſt la phyſionomie, parce que, comme vous avez pu déjà le remarquer, ils en tirent des conjectures qui les éclairent beaucoup ſur les penchans & les inclinations de la jeuneſſe. Ils appellent la morale au ſecours, & d'une telle politique naiſſent des vertus qui étouffent dans le cœur des jeunes-gens

tous les germes des vices. Bien différens sur ce point de presque toutes les autres nations, qui ne connoissent point de topique plus efficace pour les passions que d'y succomber.

Ils sont très-peu de cas de ces sciences qui aiguisent l'esprit & aigrissent le cœur, ils n'estiment même des mathématiques que la partie qui peut les aider à perfectionner les arts.

L'agriculture tient, comme je vous l'ai déjà dit, mes révérends pères, le premier rang après les arts libéraux : les arts les plus nécessaires sont les plus estimés; ceux qu'on prise le moins sont les moins utiles, quoiqu'ils soient souvent les plus agréables.

Comme chaque particulier est plus *occupé* du bien public que du sien propre, on pourroit s'imaginer qu'ils ne sont point industrieux, parce qu'ils ne sont point excités par l'intérêt particulier, par le désir d'amasser des richesses, par l'ambition d'aggrandir leurs familles, ni par d'autres motifs semblables qui font agir toutes les autres nations. Je l'ai cru d'abord moi-même; mais l'expérience m'a convaincu du contraire, & m'a fait connoître qu'il n'y a peut-être pas dans l'univers un peuple aussi industrieux. *La grandeur de leur patrie est toute leur ambition.*

Ils comparent l'homme occupé de ſon ſeul intérêt à celui qui préfére la partie au tout ; auſſi partent-ils de la nobleſſe de ce ſentiment pour s'eſtimer beaucoup plus que les autres nations. Après l'amour des louanges, la gloire de la patrie eſt leur paſſion dominante ; mais ce peuple qui vous paroît ſi rempli d'orgueil à l'égard des autres nations, eſt ſans contredit de tous les peuples le plus modeſte, quand il ſe renferme en lui-même : leurs expreſſions ſont celles de l'humilité & de la modeſtie même. Ils diſent, par exemple, lorſqu'ils vont à la pêche, ou à la chaſſe : *Je vais manquer des poiſſons, je vais manquer des oiſeaux.* Lorſqu'ils préſentent à quelque ancien quelque eſſai dans un art, ils répondent modeſtement, s'ils en ſont approuvés : *Mon père, je crois avoir réuſſi, puiſque vous me l'aſſurez.* On n'entend jamais ſortir de leur bouche un ton affirmatif. Tous leurs entretiens ſont dictés par la défiance d'eux-mêmes ; ils ne paſſent en effet jamais pour ſi parfaits entr'eux, que lorſqu'on s'apperçoit qu'ils ne ſe croyent aucune perfection.

Il eſt vrai que les gouverneurs ſavent parfaitement exciter l'émulation de la jeuneſſe par des honneurs publics, des harangues & des panégyriques dans les aſſemblées, & par mille autres marques extérieures de diſtinction,

les arts les plus bas ſont encouragés de-même ; par cette excellente politique tous les états ſe plaiſent dans leur ſphére. L'ambition, ce tyran de l'humanité, ne trouve point d'entrée dans leurs cœurs ; l'ouvrier voyant qu'il trouve les honneurs & la récompenſe de ſes talens, ne reſſent point les aiguillons empoiſonnés de la jalouſie.

J'admire encore juſqu'où va chez eux le pouvoir de l'amour fraternel, puiſque cette émulation ne dégénére point en envie, dont les effets ſont ſi funeſtes chez les autres nations.

Ceux dont la conduite ſemble promettre un degré ſupérieur de ſageſſe & de prudence, ſont deſtinés aux gouvernemèns, & ſont avancés à proportion de leur mérite : on érige une ſtatue ſuivant l'utilité de l'invention, à celui qui en eſt l'auteur ; le nom & la famille de l'inventeur ſont enrégiſtrés dans les archives de l'état : enfin, quiconque ſe diſtingue d'une manière utile, eſt ſûr de recevoir des honneurs proportionnés dans les aſſemblées publiques ; ce ſont des guirlandes, des couronnes, des louanges, des chanſons, ou des hymnes en ſon honneur, &c. Il n'eſt pas croyable combien ces ſortes de récompenſes réveillent l'induſtrie d'un peuple auſſi ſenſible à la gloire

que se font les Mezzoraniens. On punit au contraire les crimes par un mépris public : il n'y a que le meurtre & l'adultére, & quelques autres crimes capitaux, auxquels on ait attaché une punition plus sevère.

Les Mezzoraniens regardent la jeunesse comme la semence de la république : si cette semence délicate, disent-ils, souffre la moindre altération, elle ne peut point éclorre heureusement: ils concluent de ce principe si sage, que l'on ne sauroit veiller trop scrupuleusement à l'éducation des jeunes gens : je ne crois point en effet, qu'il y ait de nation qui surpasse celle-ci sur ce point important.

On permet à la jeunesse beaucoup de recréation, on lui donne beaucoup de relâche, c'est un effet de la sagesse des anciens, qui connoissant à fond le caractère & le tempérament de leurs compatriotes, inspirent aux jeunes-gens une honnête gaieté, pour déraciner peu-à-peu une espèce de mélancolie, à laquelle les Mezzoraniens sont naturellement enclins.

Le tems est si bien partagé, qu'on ne voit personne vivre dans l'anéantissement de l'oisiveté : on y regarde, il est vrai, les divertissemens comme une occupation, & une occupation importante, puisqu'ils entrent en partie dans la constitution du gouvernement, &

qu'ils contribuent à fortifier la jeunesse.

Outre leurs recréations journalières, ils ont dans certaines saisons des exercices auxquels ils se livrent. La course à cheval & à pied, la pêche des crocodiles, sont ceux qu'on leur permet sous les yeux de quelque ancien, qui ne perd point de vue la moins importante de leurs actions. C'est dans le tems de ces innocens plaisirs que leur surveillant fait ces observations, parce que c'est dans les plaisirs, que l'ame se dilate & se montre plus à découvert.

Comme la raison n'est point assez formée dans cet âge, exposée à la fougue des passions, elle ne peut point défendre le cœur contre les attaques des ames impures qui l'environnent. C'est pourquoi on ne les laisse jamais *seuls*. Il est encore plus expressément défendu de les laisser coucher ensemble, parce que, disent-ils, les ames des boucs tendent des pièges à l'ame raisonnable, principalement dans cette situation, où le corps semble communiquer son sommeil à la raison.

Les femmes sont élevées à peu près de-même: pour prévenir des accidens, dont je dirai quelque chose en parlant de leur éducation; cet usage est si généralement reçu & pratiqué, que les jeunes-gens ne sont jamais exposés à trouver des compagnies qui les en-

gagent à faire des extravagances, ni des femmes de mauvaiſes mœurs qui corrompent la pureté des leurs. Tout le tems de l'un & de l'autre ſexe, eſt partagé entre les emplois & les recréations publiques : cette attention, jointe au ſoin qu'on a de les inſtruire de bonne heure des principes fondamentaux de la morale du pays, prévient efficacement les déſordres qu'on voit la jeuneſſe commettre par-tout ailleurs. De ces précautions ſages, naît cette force du corps & de l'eſprit dans les hommes, & cette beauté modeſte qui eſt ſi charmante dans les femmes : les uns & les autres poſſédent ces belles qualités à un tel point de perfection, qu'on ſeroit tenté de croire que la nature n'a point dégénéré chez ce peuple heureux, mais qu'elle s'y eſt au contraire conſervée dans ſa première beauté.

La reſſemblance univerſelle des Mezzoraniens, qui eſt le fruit de la fidélité conjugale, & de l'attention qu'ils ont eue à ne point mêler un ſang ſi pur avec un ſang étranger, réunit en une même perſonne tous les traits de ſes ancêtres, & donne aux anciens la douce conſolation de ſe voir renaître dans leurs enfans. J'avoue cependant que cette reſſemblance ſeroit une imperfection ſi la nature inépuiſable ne traçoit ſur chaque viſage des traits de beauté

différens de ceux d'un autre qui pourtant lui ressemble.

Dans tous les exercices publics, les filles sont placées de manière qu'elles peuvent voir & être vues: rien ne donne plus d'émulation aux hommes. On leur permet dans ces occasions une familiarité décente, les jeunes-gens peuvent faire leur choix, les filles ont la même liberté: on ignore dans ce pays jusqu'au nom de dot & d'intérêt; il n'y a que le mérite personnel qui forme le contrat. L'argent & les bijoux ne sont point de l'essence du mariage.

Voilà, mes révérends pères, une idée générale du gouvernement & de l'économie d'un peuple dont les coutumes sont aussi différentes de celles des autres nations, que leur pays en est éloigné, & qu'il est difficile d'y parvenir.

L'Inquisiteur. Vous me paroissez, monsieur, avoir une haute idée de ce gouvernement patriarchal, parce qu'il est fondé sur la loi naturelle: mais répondez: est-on moins obligé, suivant cette même loi, d'obéir à d'autres formes de gouvernement?

Gaudence. Non, mes révérends pères, je ne le nie en aucune façon; je ne prétends pas même comparer les unes avec les autres, je ne suis ici qu'historien. Il est certain que diffé-

rentes formes de gouvernement peuvent convenir à différentes nations ; il ne l'eſt pas moins que dès qu'une certaine forme eſt légitimement établie dans un pays, le devoir des ſujets eſt de s'y ſoumettre, pour éviter l'anarchie & la confuſion. Celui, par exemple, qui attenteroit à un gouvernement monarchique légitimement établi, enfreindroit toutes les loix de la juſtice & de l'équité, & par conſéquent celles de la nature, qui en ſont la baſe, & ainſi des autres.

L'INQUISITEUR. Pourſuivez.

GAUDENCE. Avant de vous informer de la façon dont on éléve les femmes Mezzoraniennes, & des formalités qu'on obſerve dans les mariages, je ſuis obligé de vous faire le détail d'une fête qu'ils appellent la fête de *Santé*, ou de la *Plante ;* le trouble où m'avoit jetté le dernier ordre que vous donnâtes, mes révérends pères, de reſſerrer ma priſon, m'avoit fait oublier de vous entretenir de cette cérémonie ; il eſt d'autant plus important que vous en ſoyez inſtruit, qu'elle eſt de tous les points de leur culte celui qui me paroît le plus ſuperſtitieux.

Cette plante qui eſt ſi fort en vénération chez ce peuple, eſt digne de votre curioſité, l'occaſion ſe préſentera de vous en faire la

description dans la ſuite de mon hiſtoire.

Après la fête du ſoleil, il n'en eſt point de plus pompeuſe que celle-ci. Vingt-quatre jeunes Mezzoraniennes vêtues de blanc, & les cheveux entrelaſſés de diamans & de fleurs, portent chacune un flambeau compoſé d'une matière bitumineuſe & odoriférante ; autant de jeunes gens vêtus de la même couleur, portent auſſi des flambeaux de la même compoſition : deux cens femmes, & autant d'hommes richement habillés, précédent ce cortége avec une palme à la main. Les cinq anciens du conſeil vont après le Pophar, qui tient pendant toute la marche la main droite ſur le vaſe où la plante eſt renfermée ; tous les autres habitans, ſoit de la ville principale, *ſoit des* villes voiſines & de la campagne, ſuivent cette eſpèce de proceſſion, qui dure au-moins quatre heures. A la tête de la marche, ſont les hérauts d'armes, les trompettes & les timbaliers, on chante des hymnes à l'honneur de la plante, en actions de graces des grandes guériſons que ſon ſuc a opérées.

On ſort du temple par la porte qui eſt à l'orient, & l'on rentre par celle qui eſt au couchant.

On fait une ſtation à chacune des douze portes de ce ſuperbe édifice : & l'on chante

en chœur, les inſtrumens répondent à chaque verſet: on ferme la ſtation par une eſpèce de bénédiction que le Pophar donne en tournant la plante vers le peuple qui eſt proſterné: on paſſe par toutes les grandes rues de la ville. Il faut l'avouer, je n'ai jamais vu acte de religion fait avec autant de décence.

Après qu'on a fini la marche fixée par les ſtatuts de la religion, & que l'on eſt rentré dans le temple, le Pophar remet la plante ſur l'autel. Les vingt-quatre jeunes Mezzoraniennes, & les vingt-quatre jeunes Mezzoraniens, après avoir poſé leurs flambeaux ſur des candelabres d'or travaillés avec tout le goût imaginable, vont prendre de petits paniers extrêmement propres, remplis d'encens, qu'ils jettent à tour de rôle dans des réchauds. Cette cérémonie ſe répéte trois fois; le Pophar prend enſuite la plante, & va, accompagné des cinq anciens, dans une voûte ſouterraine pratiquée entre deux colonnes: là, après avoir exprimé quelques gouttes du ſuc de cette plante, il les verſe dans un grand cuvier d'or plein d'eau; il revient enſuite à l'autel, donne encore une bénédiction générale, & dit au peuple: enfans du ſoleil, heureux Mezzoraniens, il vous eſt permis d'aller chercher votre ſanté dans ſa ſource! N'oubliez jamais les

bienfaits que verſe continuellement ſur vous cet aſtre lumineux ; c'eſt lui qui vous a fait naître, c'eſt lui qui vous conſerve ; que tous les momens de votre vie ſoient autant d'actions de graces que vous lui rendrez. Cette exhortation finie, chacun va par ordre & ſans tumulte dans le ſouterrein puiſer de cette eau, qu'ils appellent l'*Eau ſalutaire.*

Les Mezzoraniens ne ſe bornent point à donner à cette plante la vertu de conſerver leur ſanté ; ils croyent encore qu'elle les garantit des ames animales ; parce que, diſent-ils, cette plante eſt trop pure pour ſouffrir quelque choſe d'impur.

Je voulus faire ſentir au Pophar le ridicule d'une telle croyance. Mon fils, *me répondit-il*, ne vous moquez jamais de ce que vous ne connoiſſez pas. Si nous n'avions point éprouvé l'efficacité que vous prétendez tourner en ridicule, croyez-vous que depuis trois mille ans nous n'euſſions pas eu aſſez de bon-ſens pour en connoître l'abus, & conſéquemment pour le réformer. Prenez garde, mon cher fils, vous êtes la dupe de l'amour-propre ; je crains bien que l'ame de quelque paon ne triomphe de votre ame raiſonnable. Quoi ! à votre âge, vous vous croyez capable d'affoiblir une tradition confirmée par tout ce que

nous avons eu de perſonnages les plus reſpectables depuis tant de ſiècles ? Mon cher Gaudence, vous tenez encore aux maximes dont on empoiſonne les jeunes gens dans votre pays : prenez garde d'être ſemblable à ceux qui après avoir mépriſé, & tourné en ridicule pendant toute leur vie des uſages ſimples & pieux, ne ſont que trop heureux d'y recourir, mais peut-être trop tard, ſur la fin de leurs jours ? Ne feriez-vous pas de ces gens qui penſent qu'il n'y a point de ſageſſe hors de leurs pays, & qu'ils ſont ſeuls dépoſitaires de celle que l'El & le ſoleil ont répandue dans la nature pour ſa conſervation ? Cependant je ſuis content de vous ; vous vous êtes comporté avec décence, & cette conduite me fait bien augurer de vous. Mais, croyez-moi, mon fils, ne critiquez jamais des uſages conſacrés, quand même il ſeroit vrai qu'ils ſont abuſifs.

Pourquoi refuſer à une plante, qui ne vous eſt pas connue, une propriété que vous accordez peut-être à tant d'autres que je ne connois pas ?

Qu'une choſe matérielle, lui répondis-je ; agiſſe heureuſement ou malheureuſement ſur la même ſubſtance, je n'y trouve rien qui révolte la ſaine raiſon ; mais que le ſuc d'une plante influe favorablement ou défavorable-

ment ſur une ſubſtance ſpirituelle, c'eſt ce que je ne conçois ni ne concevrai jamais, parce que j'en ſens toute l'impoſſibilité. Pardon, mon père, ſi je parle librement.

Mon fils, me répondit-il, croyez-vous qu'une choſe n'eſt pas, parce que vous ne la concevez point? L'incompréhenſibilité eſt-elle une raiſon convaincante? Devroit-elle ſortir de votre bouche, mon cher Gaudence?

J'apperçus quelque aigreur dans ce ton affectueux; il falloit ne pas le heurter de front, ſi je voulois parvenir à lui faire goûter des vérités que je devois lui annoncer. Je pris le parti du ſilence: après lui avoir dit cependant que le tems de la véritable lumière viendroit, & que lorſque les yeux de ſon ame ſeroient déſillés, je me flattois qu'il gémiroit de l'aveuglement & des ténèbres où étoit plongé le peuple le plus aimable & le plus fait à tous égards pour être véritablement vertueux....

Nous ne le ſommes donc pas, me dit-il, d'un ton ironique? Si vous l'êtes, lui dis-je, que je vous plains; car vous l'êtes infructueuſement, & la véritable vertu n'eſt jamais infructueuſe. Heureuſement cet entretien fut interrompu par ſon épouſe, qui vint lui communiquer quelque choſe d'important.

Le Secretaire. Comme Gaudence alloit

continuer, le second Inquisiteur demanda permission au premier de faire une question qui étoit importante. Il la fit en ces termes.

Le second Inquisiteur. Vous nous avez dit, monsieur Gaudence, qu'après que le Pophar avoit exprimé le suc de la plante du soleil dans l'eau dont étoit rempli le cuvier d'or, chacun des assistans en alloit prendre; mais vous ne nous avez pas dit quel usage les Mezzoraniens faisoient de cette eau, ni comment ils s'en servoient.

Gaudence. Pardonnez, mes révérends pères, un oubli involontaire. C'est avec raison que vous m'interrogez sur ce point, il n'est pas moins important que les autres: chacun des assistans va donc prendre sa provision de cette eau, qui doit durer depuis une fête jusqu'à l'autre, c'est-à-dire, un an. Les Mezzoraniens la portent chez eux, & en mettent tous les soirs, avant que de se coucher au milieu du front, au nez, sur la bouche, sur les paupières, & dans les oreilles. Ils prétendent par cet usage qu'ils appellent pieux, fermer l'entrée aux ames animales, qui pourroient les surprendre pendant le sommeil. Si quelqu'un d'entr'eux étoit accusé avec raison d'avoir manqué à cette cérémonie, qu'ils nomment *Gali-an-gingor*, qui signifie à-peu-près

Purification des cinq sens, il seroit reprimandé par le premier des anciens qui en seroit informé.

Cet article que vous m'avez rappellé, mes révérends pères, me fait ressouvenir d'un autre qui ne vous intéressera pas moins. Les Mezzoraniens paroissent avoir chez eux une espèce de confession, qu'ils font en présence de tout le peuple. Les jours qu'on s'assemble solemnellement dans le temple pour quelque grande fête, ceux qui se confessent disent à haute voix, en s'adressant au Pophar & aux assistans : mon père, & vous mes frères, il y a trois mois que je combats contre une ame animale, je ne puis point la vaincre ; enseignez-moi par quel moyen je pourrai triompher d'elle ; je prierai le soleil d'éclairer de plus en plus vos ames, afin qu'elles ne s'égarent jamais de la vertu, & qu'elles n'entrent point dans la voie où les ames ennemies veulent les conduire. Le Pophar interroge alors le pénitent, & lui demande de quelle nature est l'ame qui déclare la guerre à l'ame raisonnable. Après qu'il a satisfait par sa réponse, le Pophar l'embrasse tendrement, & s'adressant à l'assemblée : mes enfans, leur dit-il, mes chers enfans, que vos prières donnent à votre frère le courage & la fermeté nécessaires pour abattre

abattre son ennemi. Mon fils, continue-t-il, l'aveu que vous faites, est un commencement de victoire : allez, vous êtes secouru des tendres prières de vos frères, vous vaincrez infailliblement ; ne vous rebutez pas. On prie pour lui ; on chante des hymnes : & l'on continue les cérémonies ordinaires. Je dois dire cependant que cette sorte de confession est extrêmement rare, ou qu'il y a (ce qu'assurément je ne crois point) bien peu d'ames animales dont les attaques soient vives, ou (ce que je crois encore moins) que le suc de la plante a une vertu bien efficace ; car enfin les Mezzoraniens ne sont point des anges, & puisqu'ils sont hommes, ils sont faillibles ; cependant je n'ai vu que deux fois cette espèce de confession.

L'Inquisiteur. Mais n'avez-vous pas quelquefois, pour leur complaire, fait usage du suc de cette plante de la même façon que les Mezzoraniens ?

Gaudence. Vous verrez, mes révérends pères, que je ne m'en suis servi qu'une seule fois en ma vie, mais comme d'une plante dans laquelle Dieu pouvoit avoir mis une propriété, ainsi que dans toutes les plantes dont on se sert dans la médecine : d'ailleurs, libre comme je vous ai déjà dit que je l'étois, aurois-je pu oublier à ce point ma religion, que de la mêler

avec une cérémonie superstitieuse; me préserve le ciel d'une telle infidélité.

L'INQUISITEUR. Continuez.

GAUDENCE. Je me rappelle, mes révérends pères, que j'en étois à la manière dont on élève les femmes Mezzoraniennes, & que je devois vous parler aussi de leur mariage.

Des femmes Mezzoraniennes, & de leurs mariages.

Le Pophar me disoit, que les femmes étoient précisément ce qui embarrassoit le plus l'état; que leurs archives rapportoient, qu'il s'étoit tenu anciennement plusieurs assemblées d'hommes les plus éclairés de la nation, pour délibérer sur la façon dont il convenoit de les traiter, & pour remédier aux inconvéniens qui naissent de la liberté que les uns leur accordent, & de la dépendance dans laquelle les autres les retiennent. Laissez-les libres, me dit-il, votre honneur dépend de leur conduite, souvent même de leur caprice; tenez-les renfermées, elles ne manqueront pas de se venger à la première occasion. Toutes vos précautions deviendront inutiles. Les femmes ne veulent point être gouvernées par les mêmes régles que les hommes; ceux-ci se prêtent tôt ou tard à la raison; il n'y a qu'à la leur présenter, ils se rendent à ses charmes: mais

les femmes ne suivent que leur humeur & leur caprice.

Cependant le sexe n'est assurément point indifférent dans un gouvernement; il est donc très-essentiel de le bien gouverner. Une jeunesse débauchée est le plus grand des maux dans un état; rien ne porte plus au libertinage, que des femmes abandonnées à leurs passions.

Toutes nos femmes, continua le Pophar, sont, comme vous voyez, extrêmement belles: nos hommes sont robustes & vigoureux; il faut donc les resserrer par liens les plus forts, pour les retenir dans le devoir. Quant à nos jeunes-gens, nous avons soin de les occuper continuellement, & de les exciter à la gloire par tous les attraits capables de toucher des ames bien nées. Nous tenons la même conduite à l'égard des jeunes filles: nous nous plions à leur génie autant qu'il est possible; mais surtout, nous n'épargnons rien pour engager l'un & l'autre sexe à prendre le parti du mariage, comme l'état le plus heureux dont on puisse jouir dans cette vie. Pour le rendre tel, nous croyons qu'il est plus essentiel de consulter le goût & le penchant de la femme, que celui de l'homme; par ce que si le mari qu'on lui donne ne lui plaisoit pas, le dégoût, le dépit,

la vengeance, & peut-être même une passion plus honteuse, lui inspireroient le désir de se venger aux dépens même de son honneur ; par-tout où les femmes cessent d'être vertueuses, on trouve des hommes prêts à devenir criminels. L'esprit des femmes est d'autant plus dangereux, qu'il est insinuant ; elles fournissent des occasions aux hommes. Ceux-ci, par un penchant irrésistible, entrent dans leurs vues criminelles. Il est donc permis à la femme de choisir un époux, de-même qu'à l'homme de faire choix d'une épouse, mais la femme doit montrer au public, par une marque sincère, la préférence qu'elle donne à celui qui a trouvé la route de son cœur ; une fleur qu'elle porte, est le signe certain de l'ardent amour qui la détermine en faveur de l'objet dont elle est aimée.

Les épreuves par lesquelles il faut passer, ne peuvent qu'augmenter la tendresse de la femme pour son mari ; d'un autre côté, la difficulté de trouver une épouse infidèle, ne laisse point entrevoir à l'homme la moindre lueur d'espérance de satisfaire ses desirs déréglés.

Quant aux filles, elles sont engagées dans un âge si jeune avec leurs amans, ou elles sont tellement prévenues de l'idée qu'un homme marié ne sauroit être à elles, que ni les discours les plus touchans de sa part, ni les mar-

ques de l'amour le plus passionné, ne sauroient corrompre la pureté de leurs sentimens, encore moins les séduire.

A l'égard de l'intérêt, il est entièrement exclus de nos mariages, l'amour réciproque peut seul les former; c'est aux parens à éprouver la constance de l'amant & de l'amante; dès qu'ils s'en sont assurés, il n'y a plus d'obstacle : nous avons préféré cette méthode, parce qu'elle nous a paru la plus propre à conserver la fidélité conjugale, seul principe infaillible de la paix & du bonheur des familles.

Lorsque nous commençâmes, continua-t-il, à devenir nombreux & à vivre dans l'abondance, la liberté qu'avoient les jeunes-gens de l'un & de l'autre sexe de se voir & de se parler sans témoins, fit bientôt perdre de vue les sages loix de nos pieux ancêtres. Leurs gouverneurs, qui dans le commencement les avoient négligés, ne pouvoient plus les contenir; des vices inconnus jusqu'alors se glissèrent dans le cœur de la jeunesse; nos hommes devinrent mous & efféminés, & nos femmes voluptueuses; les uns & les autres prodiguèrent si honteusement les dons précieux de la nature par lesquels elle se perpétue, que le vice nous fit bientôt sentir l'horreur de ses ravages : nous perdîmes une quantité prodigieuse de jeunes-

gens, sans pouvoir soupçonner la cause de ce malheur; les femmes mariées brisèrent les liens sacrés du mariage, & les hommes commencèrent à chercher des plaisirs illégitimes dans des bras criminels.

Je lui demandai pourquoi ils n'avoient pas d'abord attaqué la cause de si grands maux pour en arrêter les progrès.

Il n'étoit pas facile, me répondit-il: comme les gouverneurs ne veilloient point sur les actions des jeunes-gens; & comme ils les laissoient libres dans les plaisirs, les ames animales qui rodoient sans cesse autour de ces jeunes gens sans expérience, trouvèrent bientôt le moyen de se glisser dans leurs cœurs; elles ne firent au commencement sentir leur tyrannie que par des ridicules que l'on regardoit comme des qualités; elles établirent leur empire, en inspirant du mépris pour notre simplicité primitive; elles répandirent dans les cœurs dont elles s'étoient emparées, du dégoût pour les plaisirs innocens que nos ancêtres se permettoient. Les jeunes gens dont le maintien & la marche indiquoient auparavant un tempérament ferme & robuste, un air mâle & raisonnable, ne ressembloient plus qu'à des poupées. Tout ce qui étoit naturel, étoit ridicule; penser comme nos ancêtres, c'étoit radoter;

& l'on taxoit de respect superstitieux, la vénération que certaines personnes sages & prudentes avoient pour les usages des anciens. L'esprit de la nouveauté avoit pris le dessus ; rien n'étoit estimable s'il n'étoit nouveau ; la constance étoit la vertu des sots, & des cœurs étroits qu'un seul objet pouvoit remplir. La religion même n'étoit qu'un jeu, que la politique avoit cependant rendu sérieux pour ses propres intérêts ; la piété n'étoit tout au plus que l'amusement des esprits dont la sphére étoit si étroite, qu'ils ne voyoient rien que par les yeux d'un Pophar, ou d'un Régent, qui savoit rapporter à ses intérêts leur aveugle confiance.

A ces innovations en succédèrent d'autres, qui commençoient à gagner la tête du gouvernement ; l'uniformité des habillemens devint d'abord fade ; ensuite ridicule, & bientôt après odieuse ; & le cœur variant, ainsi que l'esprit, on vit bientôt succéder à l'inconstance des habits, l'infidélité des femmes : celles-ci devenues savantes, rougissoient de leur précédente ignorance, & faisoient un usage criminel des connoissances qu'elles avoient acquises, soit en se plaignant de l'injustice des hommes qui les avoient entretenues dans l'ignorance, soit en défaisant les nœuds sacrés des femmes simples & ingénues, qui n'osoient encore y porter

leurs innocentes mains; soit enfin en prouvant aux autres qu'elles devoient secouer le joug que les hommes leur avoient imposé. Un des Pophars même accréditoit par l'exemple ce systême aussi dangereux que nouveau; il porta si loin le mépris des loix, qu'en protégeant ces innovations qui plaisent ordinairement à la jeunesse, il avoit fait de la plupart des jeunes-gens autant de défenseurs de la tyrannie qu'il vouloit établir sur un peuple qui n'avoit jamais cessé d'être libre; mais heureusement le soleil le punit de mort avant qu'il exécutât le perfide dessein qu'il avoit formé de soumettre la Mezzoranie à ses criminelles loix.

Le vice ainsi protégé, fit des progrès considérables; l'impudence des filles *encouragea* l'inconstance des époux; de l'inconstance de de ceux-ci sortirent les honteuses infidélités, les horribles adultères; le danger étoit encore plus pressant que les sages du pays ne se l'imaginoient. Comme le soleil, ministre fidèle de l'El, voit jusqu'aux actions les plus cachées, ou pour les récompenser, ou pour les punir, il ne laissa pas long-tems impunis les crimes qui avoient inondé la Mezzoranie: une maladie d'autant plus dangereuse qu'elle nous étoit inconnue, infecta le sang de toute la jeunesse, si vous en exceptez quelques jeunes-gens, qui

vertueux, peut-être plus par tempérament que par tout autre motif, écoutoient encore les pieux conseils des sages de la nation. Le suc de la plante dont l'efficacité est universelle, sembloit ne pas vouloir se mêler à un sang corrompu par le crime : envain nous en faisions prendre à nos pestiférés, il ne séjournoit point dans leur estomac, il en sortoit sans avoir produit aucun effet ; nous voyions avec douleur la vigueur de notre jeunesse s'éteindre insensiblemeut ; leurs corps, rongés intérieurement par un acide contagieux, se desséchoient, & ne sembloient plus dans les rues que des squelettes animés encore d'un soufle de vie. La Mezzoranie touchoit à son dernier instant, si les anciens, s'armant enfin d'une fermeté dont ils n'avoient point eu encore besoin de connoître l'usage, ne s'étoient assemblés pour opposer une digue à la violence d'un torrent si dangereux.

Des raisons aussi affligeantes avoient presque déterminé nos ancêtres à interdire aux femmes la vue de tout homme jusqu'à ce qu'elles fussent mariées ; &, alors, les remettre à leurs maris, dont l'autorité auroit été aussi despotique qu'on la dit être dans certains pays : on regarda cette voie comme assurée pour constater la légitimité des enfans, &

pour remédier à la jaloufie, fource de tant de maux. D'autres s'oppofèrent à cette févérité: il ne convenoit point, difoient-ils, de rendre efclave la plus belle partie de la création, ni de flétrir, par une conduite fi injufte, la gloire d'un peuple né libre: ils ajoutoient qu'une telle autorité priveroit le mari du plaifir de fentir qu'il eft aimé de fon époufe d'un amour de prédilection, & qu'on lui ôteroit le fentiment le plus flateur du mariage; qu'au-refte ce feroit punir les femmes d'être belles, fi on les chargeoit entièrement d'une faute que les hommes partagent, & que leurs recherches féduifantes font très-fouvent commettre.

Ceux qui avoient opiné pour la clôture, répondirent qu'elles s'étoient *rendues indignes* de cette liberté, par le mauvais ufage qu'elles en avoient fait. Enfin, après plufieurs difcuffions, on jugea que l'abus de l'état du mariage, & la corruption de la jeuneffe qui en étoit la caufe, étoient un point affez intéreffant pour que l'on cherchât à y remédier d'une manière efficace. Tous les gouverneurs & les hommes les plus éclairés delibérèrent donc, & réfolurent unanimement de mettre en exécution les loix les plus févéres contre l'adultère & le concubinage: cet arrêt fut publié fur le champ; on enferma toutes les perfonnes qui avoient co-

rompu la jeuneſſe; on s'aſſura des jeunes-gens qui s'étoient attachés au Pophar mort, pour favoriſer la révolution; on décida que quelques perſonnes graves & de mœurs à toute épreuve, ſe trouveroient dans les aſſemblées tant des garçons que des filles : on maria au plutôt tous ceux qui étoient en état de l'être; mais le tempérament des jeunes gens étoit ſi uſé, que les familles ne purent ſe multiplier que fort lentement.

Les Mezzoraniens penſent bien autrement que toutes les autres nations, qui mettent tout en uſage pour régler les ſentimens de tendreſſe des jeunes-gens, de peur qu'ils ne faſſent des mariages mal aſſortis : ce peuple au contraire ſe fait une loi inviolable de rejetter les vues intéreſſées, & de regarder l'intérêt comme deshonorant, ſur-tout dans le mariage, qui doit n'être fondé que ſur le rapport d'humeurs, de caractères & de vertus. Il ſe fait un devoir d'encourager un amour généreux, & de le récompenſer dès que l'âge & le caractère des enfans permettent de juger ſainement de leurs inclinations; on les éprouve, tantôt en applaudiſſant à leur choix, tantôt en leur ſuſcitant mille difficultés.

Ils rapportent des exemples d'une fidélité & d'une perſévérance héroïques dans l'un &

l'autre ſexe, mais ſur-tout dans les jeunes filles : on ne ceſſe de leur prêcher qu'il vaut mieux perdre la vie que de manquer à la foi promiſe.

Par ces principes puiſés dans le ſein même de la nature, ils ſont parvenus à faire de leur nation un peuple d'amans auſſi tendres que fidèles : d'une éducation auſſi pure, naît cette horreur invincible pour l'infidélité qu'ils regardent, après le meurtre, comme le crime le plus affreux.

L'égalité eſt la baſe de leur gouvernement ; elle peut l'être auſſi de cette fidélité réciproque, puiſqu'il n'y a que le mérite perſonnel & la tendreſſe mutuelle qui puiſſent déterminer leur choix : il faut des preuves ſignalées que la femme préfére à tout autre homme celui qu'elle épouſe ; l'homme de ſon côté eſt ſoumis à la même loi : lorſque ces preuves ſont faites & approuvées par les gouverneurs & les anciens, ſi la femme perſiſte dans la réſolution, l'homme qu'elle demande doit être ſon mari. Ils ſe donnent la main en préſence du public, enſuite ils s'embraſſent tendrement, & reſtent dans cette attitude, tandis que le plus ancien du lieu leur met autour du corps un cercle d'acier, pour leur ſignifier que leur union eſt indiſſoluble : ce cercle eſt orné de fleurs, on le met d'abord autour du cou, en-

ſuite autour de la ceinture ; enfin auprès du cœur, pour marquer que leur ardent amour ſe changera en parfaite amitié. Pendant cette cérémonie ; l'air retentit des acclamations de toute l'aſſemblée, & des ſouhaits que chacun fait pour le bonheur des nouveaux époux. Je ne crois pas qu'on puiſſe trouver dans le monde entier, une fidélité conjugale ſemblable à celle des Mezzoraniennes. Les veufs n'épouſent jamais des filles, ni les veuves des garçons, on les voit rarement ſe remarier, à moins qu'ils ne ſoient fort jeunes. Il faut, lorſqu'ils paſſent à de ſecondes noces, qu'ils faſſent les mêmes épreuves, & qu'ils récommencent ſur nouveaux frais. Si on leur permet un ſecond mariage, ce n'eſt que pour prévenir les déſordres; car la tendreſſe eſt chez eux un ſentiment ſi délicat, qu'ils regardent un homme, qui du lit de deuil paſſe au lit nuptial, comme infidèle à la mémoire de ſa première épouſe, auſſi la cérémonie en eſt-elle moins brillante. Par ces ſages précautions, on évite une infinité de malheurs qui ont leur ſource, non ſeulement dans les mariages mal-aſſortis & dans les alliances forcées, mais auſſi dans les vils projets de ceux qui ne ſe donnent que par intérêt, ou qui vivent d'intrigue & aux dépens des autres, juſqu'à ce qu'ils trouvent à faire un mariage avantageux.

Voilà, mes révérends pères, une idée générale du gouvernement & des coutumes des Mezzoraniens; la suite de ma vie vous fera connoître plusieurs autres usages, à la vérité d'une moindre conséquence. Permettez que je remette à un autre tems, à vous en faire le récit, & que je n'oublie point aujourd'hui l'ordre que vous m'avez donné de vous rendre compte de ce qui me regarde personnellement.

Le Pophar régent m'avoit choisi pour être à sa suite avec deux de mes plus jeunes compagnons de voyage. Il avoit encore, en qualité de régent, plusieurs autres officiers nommés par le peuple, pour recevoir & porter ses ordres. On les changeoit tous les cinq ans, de même que ceux des gouverneurs des autres nomes, afin que chacun pût jouir à son tour du même honneur: c'est pourquoi ils changeoient d'emploi tour à tour, & se servoient de même les uns les autres selon l'ordre des gouverneurs, si vous en exceptez ceux qui avoient embrassé l'étude des arts & des sciences, ce qui contribue beaucoup à la magnificence de leurs cérémonies publiques: il ne se fait, pour ainsi dire, aucune fête, pas même celles que les tribus particulières se donnent réciproquement, qu'il n'y ait des officiers nommés pour les ordonner. On a soin aussi qu'il s'y

trouve des inſpecteurs qui ayent l'oeil à ce qui ſe paſſe ; toutes les dépenſes ſe prennent dans le tréſor public.

Leurs maiſons ſe communiquent par une galerie qui régne le long du bâtiment. Le premier appartement de chaque coin de rue appartient aux hommes, l'appartement ſuivant eſt pour leurs femmes, leurs filles, leurs ſoeurs, &c. A celui-ci ſuccède l'appartement des femmes de la famille voiſine, enſuite celui des hommes de la même famille, & ainſi des autres juſqu'au bout de la rue. Il y a dans tous ces édifices, de diſtance en diſtance, de grandes ſalles publiques, où ſe tiennent les aſſemblées. Leurs uſages ſont autant de paradoxes pour nous ; c'eſt le peuple le plus libre, en même tems le plus aſſujetti aux régles, qu'il y ait au monde. Toute la nation, comme je l'ai déjà dit, ſemble n'être qu'une même communauté gouvernée par les mêmes loix.

Les femmes ſont continuellement occupées auſſi-bien que les hommes : elles font les habits que l'on porte dans le pays ; & comme ils ſont tous à peu-près ſemblables, aux deviſes, fleurs, ou autres ornemens près, qu'elles y mettent pour leurs amis ou pour leurs amans, elles ont moins de peine à les faire. La plus grande différence eſt dans la façon de les porter. Mais ce

qui diſtingue principalement les deux ſexes, ce ſont les ornemens & la façon d'ajuſter les cheveux. Les femmes portent des diadêmes & des bandeaux ſur le front, dans le goût de ceux du petit portrait que vous avez vu dans mon cabinet. Toutes les tapiſſeries, les broderies, & une infinité d'autres curioſités qu'on voit dans ce pays, ſont l'ouvrage des femmes, de ſorte que les mieux élevées ſont celles qui ſont les plus habiles. Depuis mon arrivée en Mezzoranie, on a ajouté à leurs autres occupations, ſuivant le déſir du Pophar, l'art de la peinture, dans lequel je ne doute pas que ce peuple, naturellement vif, & d'une heureuſe imagination, ne ſurpaſſe dans la ſuite les autres nations. J'ai cru devoir *enrichir* cet aimable peuple d'un art qui ne peut qu'étendre ſon génie, & accroître ſa gloire : la jeuneſſe naturellement polie, & toujours miſe avec décence, ignore l'art mépriſable d'employer une partie du tems à la toilette, autel élevé à l'oiſiveté ; l'autre au cérémonial ridicule de viſites frivoles, où les gens ſe voyent, non pour s'exciter mutuellement à la vertu, mais pour la déchirer par la calomnie ou la tourner en ridicule par des facéties inſoutenables.

Quand je leur ai parlé de la façon de vivre de

de nos gens de qualité, ils se sont écriés, quelle espèce d'hommes! Y a-t-il rien au monde qui puisse orner la beauté, comme les connoissances & les lumières de l'esprit.

Les jeunes femmes de ce pays m'ont souvent demandé quel étoit le genre de vie de nos dames Européennes? si elles aimoient le travail? à quoi elles s'occupoient dans la journée, comment elle vivoient avec leurs maris, en un mot, quelles étoient leurs inclinations & leurs mœurs? Je leur répondois qu'elles ne menoient pas une vie à beaucoup près aussi douce & aussi tranquille que celle des Mezzoraniennes: qu'occupées la moitié du jour, à répéter devant une glace toutes les mines & les airs propres à séduire les hommes, elles empruntoient de l'art, des couleurs qu'elles appliquoient sur leur visage pour les mieux tromper; que leur phisionomie étoit un composé de noir, de rouge, de bleu & de blanc; qu'elles destinoient l'autre partie de la journée aux jeux, aux spectacles, aux bals, où leurs yeux perfides formoient des attaques contre les hommes qui s'y rassembloient; que là, sous ce masque trompeur, tous les âges étoient confondus; que la vieille, dont les rides étoient plâtrées avec art, avoit l'injuste satisfaction d'étendre ses droits sur les cœurs avec autant de puissance qu'une

jeune beauté; qu'enfin, pour terminer le jour aussi utilement qu'elles l'avoient commencé, elles se retiroient accablées de lassitude, & jouissoient pendant la nuit des fruits honteux du travail de la journée; que leurs maris livrés aux plaisirs comme elles, & aussi peu délicats, se reposoient de leur fidélité sur leur modestie & leur sagesse.

Mais qu'est-ce que ce bal où vous dites que vos femmes se rassemblent, me disoient-elles, il doit donc être bien amusant? Bien fatiguant au contraire, leur répondois-je; le bal est un lieu où l'on s'excède de danser pendant toute la nuit; où l'on se parle sans se connoître; où une liberté indécente autorise des entretiens équivoques; où l'un & l'autre sexe rougissant de ses extravagances, se déguise pour n'être point reconnu; où l'humanité même, cachée sous les figures de divers animaux, perd ses plus beaux droits; & où l'égalité qui fait ici votre bonheur, ne sert qu'à faire oublier qu'on est homme.

Mais, disoient-elles, la vertu ne sauroit donc amuser les Européens? non, leur repliquois-je, elle est chez eux une véritable occupation, & il n'est pas de peuple moins occupé.

O que vous êtes heureux, ajoûtoient-elles, que votre captivité vous ait mis à portée de

connoître une autre eſpèce de femmes, qui met les beautés de l'eſprit & les qualités du cœur infiniment au-deſſus de celles du corps, vous êtes ſans-doute redevable du mérite & des talens que nous admirons en vous, au bonheur d'être né d'une Mezzoranienne. Allez, continuoient-elles, il faut bien que votre père ait auſſi été formé de notre ſang, vous êtes Mezzoranien ſans le ſavoir. Après leur avoir marqué combien j'étois flatté de leurs éloges, je leur parlai ainſi. Je ſerois bien glorieux d'être né d'un peuple auſſi ſage que vous l'êtes; mais penſez que vos vertus viennent moins de vous, que de vos premiers légiſlateurs. Nous deſcendons tous originairement d'un même père, dont nous tenons les mêmes diſpoſitions au mal; perſonne n'a donc droit de ſe glorifier de ſa naiſſance. Notre cœur eſt au fond le même, quoiqu'il ſoit diverſement affecté; tous les peuples penſeroient à-peu-près de la même façon, leurs caractères, leurs goûts, leurs mœurs ſeroient preſque ſemblables, s'ils ſe fuſſent fixés aux loix primitives, émanées de l'être tout puiſſant que vous appellez l'El, & s'ils ſe fuſſent moins livrés aux changemens qui flattoient leurs paſſions.

Mais, pour revenir à ce qui me regarde, le Pophar, comme mon plus proche parent,

m'incorpora dans sa famille, & me fit son compagnon & son ami. Je le suivois par tout, même dans les assemblées publiques, où il me donnoit les marques les plus distinguées de sa bienveillance. Il s'entretenoit souvent avec moi, & prenoit plaisir à m'instruire des coutumes, des usages, & de la politique du gouvernement Mezzoranien. Il s'informoit des gouvernemens des états de l'Europe, & de leurs différentes religions. Il n'a jamais été question de m'en faire changer pour embrasser la leur; j'avois assez de bon sens pour ne point entamer cette matière. J'ai cru même m'appercevoir qu'il avoit une plus haute idée de notre religion que de la sienne, quoiqu'il fût extrêmement exact & scrupuleux à en remplir les devoirs. Il disoit souvent qu'il étoit impossible qu'une république pût se soutenir, quand les hommes ne vivoient pas selon les loix, que ces loix devoient être simples & en petit nombre; mais qu'il falloit qu'elles fussent observées avec la dernière exactitude; parce que, continuoit-il, si les hommes viennent à enfreindre les loix fondamentales, toutes celles qu'on peut établir dans la suite, n'auront jamais la moitié de la force des loix primitives. Il accompagnoit ce raisonnement de beaucoup d'autres réflexions, qui me prouvèrent qu'il

étoit homme d'une sagesse consommée, & digne du haut rang qu'il occupoit.

De quatre enfans, il ne lui restoit que deux filles, dont la plus âgée avoit dix ans, lorsque j'arrivai en Mezzoranie; c'est son portrait que vous avez vu, mes révérends pères; l'autre nâquit l'année avant le voyage du Pophar au grand-Caire. Sa femme, beaucoup plus jeune que lui, avoit encore des restes d'une grande beauté. Elle n'avoit pas moins de bonté pour moi que le Pophar; je répondois aux caresses dont ils me combloient l'un & l'autre, par toutes les marques de reconnoissance & d'attention dont j'étois capable.

Les gouverneurs du pays par leur vigilance & leur activité, faisoient fleurir les loix, & les maintenoient dans toute leur vigueur; les habitans se portoient naturellement à les observer avec tant de scrupule, qu'ils sembloient s'y conformer plus par inclination que par crainte: ils disoient que si les hommes n'étoient retenus que par l'appréhension des peines, ils agiroient alors plutôt en esclaves qu'en hommes libres: tant il est vrai que les lumières de la nature, fortifiées par de bons principes, & cultivées par une saine éducation, ont de la force & de l'empire sur les cœurs.

Quant à moi, on me laissa la liberté de

m'occuper de ce qui flattoit le plus mon inclination. La philosophie, avant mon esclavage, avoit été le principal objet de mes études, *la* musique & la peinture celui de mes récréations; mais me trouvant alors chez une nation de philosophes, la première de ces sciences, la plus noble, la plus élevée, & la plus digne de l'homme, m'occupa tout entier, à l'exception de quelques momens que je consacrois aux deux autres, & sur-tout à la peinture, pour faire plaisir au Pophar régent. Ils avoient plusieurs anciens instrumens de musique, & un nombre infini de musiciens pour les fêtes & les réjouissances publiques; mais leur musique instrumentale & vocale me paroissoit très-inférieure à la nôtre. Je voulus *y remédier*; le Pophar me fit sentir que ce soin deviendroit préjudiciable à la nation, parce qu'il s'étoit apperçu, disoit-il, que leur musique, quoiqu'imparfaite, n'étoit encore que trop dangereuse, par les passions qu'elle faisoit naître dans des cœurs aussi naturellement portés à la tendresse; qu'elle étoit assez mélodieuse pour les égayer, & les faire sortir de la mélancolie, qui leur étoit naturelle.

Ils s'attachent principalement aux parties les plus utiles de la philosophie, c'est à dire aux parties des mathématiques qui ont le plus

de rapport aux arts. Ils cultivent l'histoire naturelle; ils se sont fait un systême fort singulier de la partie morale de la philosophie; j'aurois dû en parler plutôt. Ils pensent que la providence se comporte, à l'égard de toutes les créatures, de manière que tout le mal qu'un homme fait à un autre, elle le fait retomber sur lui, ou sur sa postérité, au même degré qu'il l'a commis.

L'INQUISITEUR. Ayez la bonté de nous dire ce que vous pensez sur ce point. Nous nous flattons que vous ne nierez pas cette loi fondamentale de la nature & de la religion, que la divine providence s'étend sur toutes choses & préside à tout. Nous vous croyons bien persuadé que la même providence se manifeste, non seulement dans la production & dans l'harmonie merveilleuse de toutes les causes naturelles & de tous leurs effets, mais encore qu'elle s'intéresse évidemment à la partie morale du monde, c'est-à-dire, aux actions libres des hommes, qu'elle récompense ou punit dans ce monde ou dans l'autre, suivant qu'elles sont bonnes ou mauvaises, faisant ainsi une juste compensation des biens & des maux de cette vie.

GAUDENCE. J'espére, mes révérends pères, vous prouver l'orthodoxie de mes sentimens;

personne n'a plus lieu que moi d'admirer la grandeur de la providence ; mais des payens peuvent bien porter jusqu'à la superstition, une croyance d'ailleurs très-juste. Il n'y a pas d'homme, pour peu qu'il ait de connoissance, qui puisse douter de l'existence d'un être qui préside à la partie physique du monde, le moindre insecte suffit pour l'en convaincre. Il voit que le grand auteur de la nature a conduit l'éternel systême du monde à une exécution si parfaite, qu'il en a disposé toutes les parties avec tant de simétrie & le gouverne avec un ordre si admirable, qu'il est forcé de le reconnoître la cause première, & le conservateur de tous les êtres qui se meuvent dans l'univers. A l'égard de la partie morale du monde, la même raison nous dit, que puisque le créateur s'abaisse au point d'avoir soin du moindre insecte, il seroit absurde de croire qu'il négligeât la partie la plus noble de la création, qu'il ne prît pas connoissance des actions libres des hommes. La même providence qui les a doués du libre-arbitre, l'essence de leur grandeur & la source de leurs maux, sait parfaitement les conduire par des voyes proportionnées à leur intelligence ; en leur déclarant sa volonté souveraine, & en leur proposant des récompenses & des puni-

ctions, suivant qu'ils seront fidèles ou rebelles à l'accomplir. Il est évident qu'on n'est pas toujours récompensé ou puni dans cette vie, puisque nous y voyons souvent triompher les méchans, tandis que les justes sont opprimés : vouloir nier qu'elles soient réservées à un autre état, c'est une erreur d'autant plus criminelle, que l'homme conviendra qu'elle est volontaire, pour peu qu'il cherche la vérité de bonne-foi.

Les Mezzoraniens, faute de pouvoir se faire des idées justes d'un autre monde, quoiqu'ils soient bien persuadés qu'il y en ait un, se trompent, en ce qu'ils pensent que toute injure qu'un homme fait à un autre, sera rendue ou à l'auteur ou à sa postérité, même dans cette vie ; & que plus la punition est différée, plus elle sera grande. C'est ainsi qu'ils rendent compte de toutes les révolutions qui arrivent sur la terre. Une mauvaise action, disent-ils, est punie par une autre ; les descendans des plus grands monarques ont été ensévelis dans l'obscurité, & réduits à la mendicité pendant des siècles ; & ceux qui les ont dépossédés, ont été traités de même à leur tour, par quelque descendant des premiers. Cette opinion, selon moi, n'est pas juste, puisqu'un repentir sincère peut effacer les plus grandes fautes. Mais, comme les hommes sont, généra-

lement parlant, plus ſenſibles aux punitions de cette vie, il ne faut pas douter que la providence ne ſe venge quelquefois d'une manière exemplaire pour effrayer les méchans.

L'INQUISITEUR. Pourſuivez.

GAUDENCE. Voyant que le Pophar avoit un goût décidé pour la peinture, je m'y appliquai beaucoup, & avec d'autant plus de plaiſir, qu'il vouloit que je l'appriſſe à ſa fille, dont les charmes, quoique naiſſans, m'avoient touché. A force de deſſiner & de peindre, je me perfectionnai au point de plaire, non-ſeulement au Pophar, mais encore à tous ceux qui voyoient mes ouvrages.

Chacun, ſelon les loix du pays, étoit obligé de s'adonner à quelque art, ou à quelque ſcience : le Pophar me pria d'enſeigner la peinture à pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, & me dit que l'inventeur d'un nouvel art ne manquoit jamais de recevoir des honneurs & des récompenſes ; que je pouvois y prétendre à juſte titre. Je le fis en effet ; & je puis dire qu'avant de quitter la Mezzoranie, j'eus le plaiſir de voir quelques-uns de mes élèves égaler & même ſurpaſſer leur maître.

Mes heures de loiſir étoient conſacrées à cette ſorte d'occupation : il falloit cependant

les quitter quelquefois pour accompagner le Pophar régent dans les nomes qu'il alloit visiter, moins pour réformer des abus actuels, que pour applaudir à la vigilance des gouverneurs, & à la tendre docilité de ceux qui leur sont confiés, & pour prévenir les abus qui auroient pu s'y glisser. Il comparoit ordinairement une république à une vaste machine composée d'un grand nombre de ressorts : l'artiste qui la visite souvent, remédie facilement à ce qui peut y manquer, parce qu'il s'en apperçoit à tems; &, par ce moyen, il conserve & entretient la régularité de son mouvement ; mais, s'il la néglige, un des ressorts venant à se briser, les autres se dérangent, l'harmonie est détruite, & bientôt toute la machine tombe en ruine.

Le Pophar, pour n'être point à charge à son peuple, alloit, excepté les jours de cérémonie, avec une suite fort peu considérable : il se faisoit accompagner seulement d'un ou de deux des anciens pour l'aider dans les fonctions de sa charge, & du jeune Pophar & de moi, qui ne le quittions jamais. Il prenoit plaisir à s'entretenir avec les officiers inférieurs de l'état, avec les moindres artisans, & même à les consulter.

Il n'y eut pendant les cinq premières années de sa régence qu'une seule affaire difficile &

de conséquence à juger, mais aussi étoit-elle des plus délicates. Quoiqu'elle ne me regardé pas, je vais vous la raconter, mes révérends pères ; elle me paroît assez extraordinaire pour mériter votre attention. C'étoit un cas nouveau, & que l'auteur de la constitution, malgré sa sagesse, n'avoit point prévu.

Deux frères jumeaux étoient devenus amoureux de la même fille, qui les payoit tous deux d'un amour réciproque ; & voici comment. Les amans & la maîtresse, qui habitoient différentes parties du même nome, s'étoient rencontrés par hasard à la fête du soleil, qu'on célèbre deux fois par an, parce que le royaume est situé entre les deux tropiques. Cette situation fait que les habitans jouissent de deux *printems* & de deux étés. Au commencement de chaque printems on célèbre dans tous les nomes des fêtes magnifiques en l'honneur du soleil. Cette cérémonie se fait en pleine campagne, pour signifier (comme ils le croyent en effet) que le soleil est la cause immédiate de toutes les productions de la nature. Ils lui offrent en sacrifice dans des plats d'or, cinq petites pyramides d'encens, selon le nombre des nomes. Cinq garçons & autant de filles sont députés par les gouverneurs pour placer ces pyramides sur l'autel, où on les laisse jusqu'à ce qu'elles s'al-

fument d'elles-mêmes. Chacun eſt habillé de la couleur de ſon nome, & porte un diadême ſur la tête. Ils marchent gravement deux à deux, c'eſt-à-dire, un garçon & une fille entre deux rangs formés par la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe, laquelle eſt placée comme dans un amphitéâtre: ce coup-d'œil eſt charmant.

Le haſard voulut qu'un des frères jumeaux fût député avec la jeune demoiſelle en queſtion, pour commencer enſemble l'offrande qui devoit être miſe ſur l'autel. Ils s'avancèrent tous deux, & après avoir poſé la pyramide d'encens, ils ſe ſaluèrent l'un & l'autre, la coutume le veut ainſi, & que, changeant de place, ils reviennent, l'homme par le côté des femmes, & la fille par le côté des hommes: c'eſt ce qui ſe fait avec une grace digne d'une aſſemblée auſſi auguſte. L'objet de cet uſage, eſt d'accoutumer la jeuneſſe à prendre un air de nobleſſe & de dignité, & à ſe montrer dans tout ſon luſtre. Dès que les dix premiers ſont revenus de l'autel, tous les autres y vont dans le même ordre, & obſervent la même formule, ce qui fournit aux jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, l'occaſion de ſe voir & de s'examiner.

C'eſt ordinairement dans ces entrevues que ceux qui n'ont point d'engagement, en pren-

nent; & comme c'est la femme qui décide principalement en matière d'amour, les jeunes gens s'efforcent de gagner le cœur de la personne aimée, par des marques réitérées de leur inclination. Pour éviter dès le commencement, la jalousie & la rivalité; si l'homme plaît à la femme, elle accepte aussi-tôt, & met dans son sein une fleur qui n'est point encore éclose, que le galant lui présente. Elle lui en montre une, si elle est déja engagée, pour le lui faire connoître: & si la fleur qu'elle montre n'est qu'un bouton, c'est une marque qu'elle n'est encore qu'à la première proposition, & que la chose n'est point avancée. Quand la fleur est à moitié épanouie, elle indique que l'amour a fait des progrès; mais si elle est tout-à-fait *éclose*, c'est une preuve que son choix est fixé, & dès-lors il n'y a point à en revenir. Cependant elle en est encore la maîtresse, pourvu qu'elle n'ait point porté en public, cette marque de son engagement.

Lorsque la femme est libre, & que l'homme qui lui présente le bouquet ne lui plaît pas, elle lui fait une grande révérence, & ferme les yeux jusqu'à ce qu'il soit parti. Il est vrai, malgré tout cela, que les femmes ne laissent pas d'avoir quelquefois un peu de coquetterie, & de dissimuler avec leurs amans, mais c'est assez rare.

Si l'homme est engagé, il porte aussi une marque qui le fait connoître. A l'égard des filles qui n'ont pas encore trouvé de parti avant l'âge de trente ans, elles sont obligées de choisir ou de rester toujours filles, ou de se mettre au rang des veuves; car dès-lors on les regarde comme telles, & ainsi qu'elles, elles ne peuvent épouser que des veufs. Je reviens aux frères jumeaux.

Le frère qui alla à l'autel avec la demoiselle, se sentit de l'inclination pour elle en même-tems qu'elle en conçut pour lui. L'un & l'autre étoient trop occupés de la cérémonie pour pouvoir se le dire, ou se le faire connoître dans l'instant. En revenant de l'autel, l'autre frère la vit, l'aima, & trouva le moyen de lui présenter le bouton d'une fleur, dans le tems que tout le monde étoit prêt à se retirer. Elle le prit de lui, persuadée qu'il étoit le même qui l'avoit accompagnée à l'autel; mais étant obligée de s'éloigner aussi-tôt avec les autres jeunes demoiselles, la précipitation avec laquelle elle voulut cacher son bouquet, fit qu'elle le laissa tomber sans s'en appercevoir. Peu après, venant à le chercher, & ne le trouvant plus, elle étoit affligée. L'autre frère survint dans le moment, qui lui en présenta un à son tour. Ah! c'est le même, dit-elle tout bas, je le reconnois; elle

le prit avec un air mêlé de joie & de modestie. L'amant l'entendit, & l'interpréta en sa faveur. Les loix ne leur permettant pas un plus long entretien, chacun se retira chez soi.

Quelque tems après, le frère qui avoit eu le bonheur de présenter le premier bouquet (c'étoit le cadet) trouva moyen de voir sa maîtresse la nuit à une jalousie : ces entrevues sont, à la vérité, défendues par les loix, mais on les tolère, parce que rien n'est plus propre à ranimer l'amour. Il mit à profit cette occasion, il lui exprima l'ardeur de son amour : elle l'écouta si favorablement, qu'il lui présenta une fleur à moitié épanouie, seconde marque de sa tendresse : elle la reçut, & lui donna une écharpe brodée de cœurs, que des ronces légères *séparoient* les uns des autres, pour signifier qu'il restoit encore quelques difficultés à surmonter. Ils se donnèrent des assurances d'un amour réciproque ; l'amante lui permit de se déclarer son amant.

Le frère aîné vint quelque tems après, & la vit à la même fenêtre. La nuit étoit si obscure, qu'il ne pouvoit pas voir la seconde fleur qu'elle portoit dans son sein : elle le reçut, à la vérité, avec des témoignages de joie qui le surprirent ; mais il crut que c'étoit l'effet de la sympathie, les amans se flattent toujours. Il s'excusa d'avoir

été

été si long-tems sans la voir, l'assurant que s'il en croyoit son cœur, il ne se passeroit pas de nuit qu'il ne lui jurât un amour éternel. Elle admira son empressement, s'imaginant que c'étoit le même qu'elle avoit vu depuis fort peu de tems, mais elle l'attribua à la vivacité de son amour. Elle lui donna des marques si certaines d'un parfait retour, qu'il crut pouvoir se dispenser de la cérémonie du second bouquet, & lui présenter la fleur épanouie. Elle la reçut, en lui disant qu'elle ne la porteroit pas encore, qu'il falloit auparavant passer par certaines formalités, & qu'elle vouloit aussi s'assurer de sa constance: en même-tems, pour lui prouver qu'elle l'aimoit, elle lui présenta, à travers la grille, sa main qu'il baisa avec tous les transports d'un amant passionné, lui jurant une fidélité à toute épreuve; elle lui donna ensuite un ruban avec deux cœurs entrelacés de ses propres cheveux, & séparés par une petite haie de grenades dont le fruit paroissoit presque mûr, pour signifier que le tems de le cueillir approchoit.

Les deux amans & la maîtresse jouissoient ainsi d'un bonheur parfait. Les frères portoient dans toutes les assemblées publiques les marques de ses faveurs, & se félicitoient l'un l'autre du succès de leurs amours. Les amans trouvent

dans le myſtère des charmes inconnus aux autres hommes; auſſi les deux frères ſe cachèrent-ils ſoigneuſement le nom de l'objet de leurs vœux.

La première grande fête approchoit; le cadet crut qu'il étoit tems d'offrir à ſa maîtreſſe la dernière marque de ſon amour, afin de pouvoir la demander en mariage. Il lui dit qu'il eſpéroit qu'elle couronneroit ſes feux, en portant *la fleur épanouie*, comme une marque de ſon entier conſentement; & en même-tems, il lui préſenta un œillet artificiel, dont les feuilles étoient artiſtement entrelacées de flammes & de petits cœurs d'or. Elle reçut encore cet hommage comme une preuve réitérée de ſon amour, & le mit dans ſon ſein avec ces marques de tendreſſe & de complaiſance dont le ſexe ſait, dans tous les pays, ſi bien récompenſer dans un moment, toutes les petites peines de l'amour. Il réſolut donc de la demander à ſes parens.

Le frère aîné, qui avoit donné également la fleur épanouie, penſant auſſi qu'il ne manquoit plus que le conſentement des parens de ſa maîtreſſe, réſolut de la demander. Le haſard voulut que l'un & l'autre fiſſent choix du même jour. Jugez, mes révérends pères, quelle fut leur ſurpriſe de ſe rencontrer dans la même maiſon; cependant, comme chacun portoit des faveurs

différentes, ils ne furent trop qu'en penser. Dès que le père fut arrivé, ils lui déclarèrent le sujet de leur visite. Le père, entièrement déconcerté, leur protesta qu'il n'avoit qu'une seule fille, sur la vertu de laquelle il pouvoit compter, & qu'il étoit sûr qu'elle n'étoit pas capable d'encourager deux amans à la fois, au mépris des loix du pays. Cependant voyant que les deux frères se ressembloient parfaitement, il s'imagina qu'il falloit qu'il y eût du *quiproquo* ; &, pour s'en éclaircir, il envoya chercher sa fille. Elle sut d'abord que son père la mandoit pour apprendre d'elle-même de quel amant elle avoit fait choix, ainsi elle entra dans son appartement parée des quatre fleurs qu'elle avoit reçues, ne doutant point que les deux fleurs épanouies ne lui eussent été présentées par la même main.

Le portrait que les poëtes font de Vénus accompagnée des graces, n'approche pas de la beauté de cette jeune Mezzoranienne. Sa taille étoit majestueuse, son air noble & gracieux, un doux incarnat relevoit la blancheur de son teint; mais à peine eut-elle apperçu ses deux amans, si ressemblans l'un à l'autre, qui portoient tous deux les preuves de son choix, qu'elle s'écria : Ah! je suis trahie. Grand soleil, qui connois mon innocence....., (elle ne put pas achever) elle tomba évanouie, son beau

visage fut tout-à coup couvert de la pâle couleur de la mort. Le pere, accablé de douleur, s'empressa de la relever, il la tint embrassée dans ses bras tremblans. Vivez, ma chère fille, lui dit-il, non, vous n'êtes point coupable; vivez, ou je meurs avec vous. Comme j'étois la seule personne désintéressée de la compagnie, je pensai le premier à appeller sa mère & ses femmes, qui la firent revenir peu-à-peu à la vie.

Dès qu'elle eut repris ses sens, elle ouvrit les yeux en soupirant, puis elle les referma en disant : malheureuse Bérilla, te voilà donc deshonorée ! Tu faisois la consolation d'un père & d'une mère qui t'aimoient uniquement, &, pour prix de leur tendresse, tu vas leur être un éternel sujet de déplaisir & d'amertume ! A ces mots elle retombe accablée sous le poids de sa douleur, & ses pleurs commencèrent à couler avec abondance. Le père désolé, détestoit sa vie & cette funeste aventure; mais rappellant bientôt tous ses sentimens à la tendresse, il conjura la douleur de sa fille dans les termes les plus touchans; il l'embrassa; enfin elle le reconnut. Ah, mon père, lui dit-elle, suis-je encore digne de vous ! Si vous en êtes digne, ma chère fille, reprit-il d'une voix entrecoupée de sanglots, vous ne justifiez que trop votre innocence; cessez de vous affliger, si vous ne voulez me voir cesser de vivre.

Les deux frères reſtèrent muets & interdits à ce triſte ſpectacle, un ſombre déſeſpoir étoit peint ſur leur viſage, ils ſe regardoient de tems en tems d'un œil farouche, & ſembloient méditer quelque noir projet. Je fus témoin de cette ſcène intéreſſante, parce que le Pophar m'avoit envoyé avertir le père de la jeune dame, de ſe préparer à le recevoir pour quelques ordres qu'il avoit à lui donner; il avoit une charge importante de l'état. Toutes les fois que je me rappelle la triſte ſituation de cette tendre amante, mon cœur en eſt pénétré juſqu'aux larmes.

On lui donna tant de ſecours, qu'elle revint à la fin de ſon trouble. Lorſqu'elle fut en état de parler, elle déclara que l'homme qui l'avoit conduite à l'autel lui avoit plû; que quelque tems après, elle croyoit que le même lui avoit préſenté le premier hommage de ſon amour qu'elle avoit reçu, & qu'enfin elle avoit conſenti à ſe marier, en ce qu'elle avoit porté la fleur épanouie, mais qu'elle ignoroit à qui des deux frères elle appartenoit. Elle ajouta qu'elle étoit prête à ſe ſoumettre à la déciſion des anciens, & même à ſubir telle punition qu'on attacheroit à ſon indiſcrétion, quoiqu'elle n'eût jamais eu le lâche deſſein de ſouffrir deux amans.

Comme le réglement des mariages eſt un des objets les plus importans de l'état, il n'y avoit aucune loi pour ce cas extraordinaire, dont on n'avoit jamais vu d'exemple : la déciſion de l'affaire fut remiſe au Pophar régent, qui devoit arriver dans peu de jours : en attendant on donna des gardes aux deux frères pour prévenir tout accident. L'affaire fut diſcutée devant le Pophar régent, & tous les anciens du lieu, en préſence des deux amans & de l'amante. Il eſt plus aiſé de s'imaginer que de décrire les divers mouvemens dont leurs ames étoient agitées. Les deux frères étoient ſi reſſemblans, qu'on ne les diſtinguoit qu'avec peine. Le régent leur demanda lequel des deux avoit conduit la jeune demoiſelle à l'autel. L'aîné répondit que c'étoit lui, le cadet en convint. Bérilla avoua que celui qui lui avoit donné la main, lui avoit plû d'abord, mais qu'il n'avoit fait ſur elle qu'une légère impreſſion. On demanda enſuite lequel des frères avoit préſenté le premier bouquet, c'étoit le cadet. Bérilla dit qu'elle avoit perdu ce bouquet, que ſon amant le lui avoit rendu peu de tems après, mais qu'à la vérité, il lui avoit alors paru moins aimable qu'auparavant, quoiqu'elle crût toujours que ce fût le même : ce qu'il y avoit de plus embarraſſant dans cette mépriſe, c'eſt qu'elle avoit reçu la fleur épanouie des

deux frères, quoiqu'elle n'eût porté en public que celle du cadet. Les juges se regardoient tous, & n'osoient point décider. Enfin le Pophar lui demanda si, en donnant son consentement, elle n'avoit pas cru le donner à celui qui l'avoit accompagnée à l'autel. Elle en tomba d'accord; mais elle dit que l'amour lui avoit parlé en faveur de celui qui lui avoit présenté la première fleur. Alors on fit placer les deux frères devant elle, & on lui demanda lequel des deux elle préféreroit, supposé qu'elle fût libre de choisir. Elle rougit à cette question; &, après quelques momens de réflexion; le cadet, dit-elle, m'a paru le plus assidu. Elle jetta en même tems sur lui un regard qui fit connoître parfaitement les sentimens de son cœur.

Chacun attendoit avec impatience la décision du Pophar, & tâchoit de lire dans ses yeux, l'arrêt qu'il alloit prononcer: les deux frères, sur-tout, paroissoient aussi inquiets, que s'il s'étoit agi de leur vie ou de leur mort. Enfin le Pophar, prenant un air grave & sévère, se tourna vers la jeune dame: ma fille, lui dit-il, votre malheur, ou plutôt votre indiscrétion, vous empêche d'avoir jamais pour époux aucun de ces deux amans; il est impossible que vous les ayez tous deux; vous avez

donné à l'un & à l'autre des droits également inconteſtables; ſi l'un des deux veut renoncer à ſes prétentions, vous pourrez épouſer l'autre; ſans quoi il vous eſt défendu d'y penſer. Eh bien! mes fils, continua-t-il, qu'en dites-vous? Lequel de vous deux veut ſacrifier ſon bonheur à celui de ſon frère? L'un & l'autre répondirent qu'ils renonceroient plutôt à la vie qu'à leurs droits. Alors le régent ſe tournant vers la demoiſelle, qui ſe mouroit de crainte & de confuſion, lui dit : je vous plains, mais puiſque tous les deux prétendent vous poſſéder, je ne puis m'empêcher de vous condamner à garder le célibat, juſqu'à ce que l'un de vos deux amans s'engage ailleurs, ou vienne à mourir.

Il faut obſerver, mes révérends pères, que que le célibat n'eſt point en honneur chez les Mezzoraniens, & que, par conſéquent, le jugement étoit peu favorable à la jeune dame. (Il n'eſt point de nation exempte de préjugés). L'aſſemblée alloit ſe ſéparer, quand le frère cadet, ſe jettant à genoux, s'écria : arrêtez; j'aime mieux renoncer à tous mes droits, que de voir l'aimable Bérilla ſi rigoureuſement traitée; c'eſt moi qu'il faut punir des diſgraces que je lui ai attirées. Prenez-la, mon frère, puiſſiez-vous vivre éternellement heureux avec elle.

Et vous, chère Bérilla, pardonnez-moi la peine que mon amour innocent vous a causée ; c'est l'unique grace que je vous demande. Toute l'assemblée s'étoit déja levée, & ce généreux amant s'en alloit, lorsque le régent l'arrêta. Attendez, mon fils, lui dit-il, vous méritez que votre amour soit couronné ; vous n'avez plus de rival, Bérilla est à vous ; vous vous l'êtes acquise, en préférant son bonheur au vôtre ; vous vous aimez tous deux : puisse cet amour durer autant que vous ! Joignez donc ici vos mains, puisque vous êtes déja unis de cœur, & vivez satisfaits à jamais l'un de l'autre. On les maria sur le champ. Cette décision donna la plus haute idée, non-seulement de sa justice, mais encore de sa sagesse & de sa pénétration dans une affaire aussi épineuse.

Je me retirai, l'imagination si frappée de l'état de ces trois amans, que j'en fis un tableau, où je tâchai d'exprimer leurs attitudes & leurs passions. J'en fis présent à la charmante Sophrosine. Je lui dis, en le lui présentant, que si elle étoit, comme la belle Bérilla, d'humeur à recevoir des fleurs de tous ceux qui seroient forcés à lui en présenter, les autres demoiselles n'auroient guères lieu d'en espérer. Elle rougit, & me répondit, après l'avoir accepté, qu'elle n'en recevroit jamais que d'une seule main.

Aussitôt elle détourna la conversation avec un air d'ingénuité, & avec tant de finesse, que je restai interdit.

Les fréquens voyages que je faisois, avec le Pophar, dans les différens nomes, me procurèrent le plaisir de voir toutes les curiosités de cet empire. Les grandes villes des Mezzoraniens, & sur-tout les capitales des nomes, sont bâties, à-peu-près, comme celles que j'ai déja décrites; elles ne diffèrent que par la situation. Ces villes sont extrémement fréquentées pendant l'hiver; on y tient les grandes assemblées; on y voit aussi des collèges pour l'éducation des jeunes gens de l'un & l'autre sexe; on les y élève avec tant de soin, que l'oisiveté & la débauche sont des vices inconnus dans ce pays; on leur inculque, dès leur plus tendre enfance, de solides principes, qu'ils prennent pour règle fondamentale de toute leur vie. On ne cesse de leur répéter qu'ils doivent respecter la religion, les loix, leurs supérieurs, leurs aînés, & vivre avec tous les autres dans une parfaite égalité. A mesure que leur raison se développe, on leur explique peu-à-peu ces principes, & on ne se lasse point de leur dire qu'ils ne sauroient être heureux, s'ils ne sont pas gens de bien. Comme les mœurs sont le principal objet de l'éducation, les maîtres ne

perdent jamais de vue leurs élèves, & n'omettent rien pour graver profondément dans leurs cœurs l'amour de la vertu, & l'horreur du vice. Ils leur repréſentent le dernier, traînant toujours après ſoi les diſgraces, l'ignominie & les punitions. Pour la première, ils leur apprennent ce qu'elle eſt, plus par leur conduite, que par leurs paroles: ils la leur montrent, tantôt couronnée de récompenſes, accueillie des applaudiſſemens du peuple, & revêtue des premières dignités; tantôt ſeule, fuyant les honneurs & le faſtueux éclat; mais, en cela même, d'autant plus aimable, qu'elle ſe cache, pour ainſi dire, au fond du cœur, où elle fait la conſolation & les délices de celui qui la poſsède; auſſi brille-t-elle en eux dès leur aurore. Des ſentimens nobles & élevés, qui ne tiennent rien de la fierté & de l'arrogance, ſont les fruits admirables de ces heureux commencemens.

Les campagnes de la Mezzoranie ſont embellies de maiſons, qui ſont autant de palais. Les villages & les villes où ſont les manufactures, ſont ſans nombre. Les lacs y ſont ſi étendus, qu'on les prendroit pour des bras de mer; & tout le pays eſt arroſé de grandes rivières & de canaux, ſur les bords deſquels on a bâti, de diſtance en diſtance, des maiſons & des pavillons, ſéparés par de petites îles & des

bocages formés par les mains de la nature & de l'art. L'eau est couverte, pendant l'été, d'une infinité de bateaux qui vont & reviennent : les uns servent aux plaisirs, d'autres à la pêche ; car les rivières & les lacs abondent en poisson de toute espèce. Ajoutez à ces agrémens, des bois immenses, dont les arbres, pressés, ne se surpassent point en grandeur, & dont les allées spacieuses sont tapissées de fleurs & de verdure : on y respire, durant les chaleurs, une fraîcheur délicieuse. On voit, d'un côté, des montagnes, dont les yeux peuvent à peine atteindre la hauteur ; des précipices profonds, & des rochers du haut desquels tombent avec grand bruit des torrens d'une eau pure comme le cristal ; de l'autre, sont de vastes prairies & des ruisseaux qui vont, en serpentant, se perdre dans de larges fossés. Plus loin, on découvre des plaines charmantes, & des côteaux qui les environnent, où paissent des troupeaux qui y paroissent comme suspendus.....

J'eus tout le tems de considérer ce beau pays, & d'y admirer les heureux effets de l'industrie de ses habitans, & de la liberté dont ils jouissent. La nature & l'art semblent se disputer le prix de la beauté dans leurs productions. Un de mes plus grands plaisirs, dans ces

voyages, étoit les parties de pêche & de chaſſe. La plupart des jeunes gens, accompagnés de leurs gouverneurs, ſe répandent, dans certaines ſaiſons de l'année, par-tout le royaume, pour s'occuper à cet exercice. La Mezzoranie eſt extrêmement fertile en poiſſon, & peuplée de toute ſorte de gibier, comme faiſans, perdrix, outardes, paons & autres oiſeaux que nous ne connoiſſons point en Italie. J'y ai vu des perdrix plus groſſes que nos poules ſauvages, & d'un plumage bigarré de mille couleurs différentes ; mais elles ſont aſſez rares : les autres ſont comme celles que nous avons. Il y a beaucoup de lièvres. Je n'y ai jamais vu de lapin, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à une petite eſpèce de lièvres qui s'enterrent dans le creux des rochers & autres lieux eſcarpés. Ils ont auſſi une ſorte de chevreuil beaucoup plus petit que le nôtre, moins agile, mais bien plus gras, & d'un goût plus exquis. On ménage le gibier, mais on travaille ſérieuſement à la deſtruction des bêtes féroces.

Les grandes chaſſes ſe font ſur les montagnes & dans les forêts, qui ſont remplies de bêtes ſauvages. On y compte quatre ou cinq différentes eſpèces de cerfs ; les plus grands, qui ſurpaſſent de beaucoup les nôtres, ſe laiſſent

difficilement approcher, & font d'une vîteffe extrême : les naturels du pays en font sécher la chair, & l'affaifonnent ; c'eft un mets des plus délicats. Il y a deux fortes de fangliers ; les uns font énormes, les autres plus petits, mais d'une férocité qui épouvante les plus déterminés. La chair en eft excellente ; ils fe nourriffent de glands & de fruits fauvages, dans les endroits les plus épais des forêts, où ils multiplient prodigieufement, la truye portant fouvent feize ou dix-huit petits à la fois. J'en ai vu prendre jufqu'à fept & huit cens dans une feule partie de chaffe. On en envoye par-tout le royaume où il n'y en a point. C'eft ce qui fe pratique à tous égards ; on nomme des jeunes gens pour porter les raretés d'un pays dans un autre, & pour en préfenter aux gouverneurs, aux parens & aux amis.

Outre ces parties de chaffe, il s'en fait une générale tous les ans ; on choifit, pour le lieu du rendez-vous, une des plus grandes vallées du canton, où l'on dreffe des tentes. On choifit les plus hardis de la troupe, dont on fait des compagnies compofées de dix hommes chacune, tous armés d'une lance & d'un fufil ; car, depuis quelques années, ils fe fervent d'armes à feu ; ils les tirent des Perfans. Ces petits détachemens pénètrent, en filence, dans

le plus épais des forêts, & se joignent au rendez-vous dont ils sont convenus, d'où ils considèrent l'endroit le plus propre à tendre leurs filets. Cette première expédition les occupe plusieurs jours. Lorsque ces premiers détachemens ont bien examiné les bois, toute la troupe se rassemble & se répand dans la forêt, qui retentit au loin du son des cors & des clairons, des timballes & des tambours. Tous s'avancent comme en ordre de bataille, animant leurs chiens, & faisant un bruit épouvantable; les bêtes, effrayées, s'enfuyent tumultueusement vers le centre de la forêt : c'est-là que l'on trouve mêlés confusément un nombre prodigieux de lions, d'élans, de sangliers, de cerfs, de renards, &c. Ces bêtes font des hurlemens effroyables, & s'entre-déchirent cruellement. Le sanglier, plus furieux, reste maître du champ de bataille; le lion même se tient à l'écart, & redoute ses terribles défenses.

Dès qu'on est à une distance convenable, on les entoure de filets, on presse les rangs, on met la bayonnette au bout du fusil, & l'on commence à tirer sur elles. C'est alors que leur rage & leur acharnement redoublent, & qu'elles s'attaquent avec plus de fureur, se dévorant les unes les autres. Les plus timides voulant fuir, vont tomber dans les pièges qu'on

leur a tendus ; & les plus fougueuses se détruisent elles-mêmes, ou tombent, à la fin, sous les coups qu'on leur porte.

Un jour que j'étois d'une semblable chasse, nous trouvâmes un sanglier qui ronfloit dans sa bauge : un de mes compagnons, mon ami intime, & l'un de ceux avec qui j'avois traversé les déserts, s'approcha de lui, la lance à la main : le sanglier se réveilla en sursaut ; &, le premier mouvement qu'il fit, fut de s'élancer sur son ennemi. Le jeune homme le reçut avec intrépidité ; il lui enfonça adroitement sa lance dans la gorge. L'animal n'en devint que plus furieux ; son sang, qui couloit à gros bouillons, le rendoit plus terrible, & mon ami étoit prêt à céder à ses efforts impétueux. J'apperçus son embarras ; je couchai en joue la bête ; je l'atteignis, d'un coup de fusil, au défaut de l'épaule ; elle tomba roide.

Nous crûmes être échappés au danger, lorsque la truye, que les cris de cet animal avoient fait accourir, fondit sur nous avec tant de rage, que nous eûmes à peine le tems de nous reconnoître. Je lui déchargeai cependant un si pesant coup de crosse de mon fusil sur la tête, qu'elle fut étourdie ; je saisis ce moment, & lui en portai encore deux, dont je la terrassai, & mes compagnons l'achevèrent à coups de

de lance. Ils applaudirent tous à mon courage; & me félicitèrent de ma victoire, comme si j'avois tué seul les deux sangliers.

Je ne pus jamais me défendre de porter la hure au bout de ma lance; ils voulurent absolument me faire cet honneur. Je la présentai à la belle Sophrosine, qui l'accepta, en me disant qu'elle espéroit que je ne lui ferois plus de pareils présens. Je ne compris pas alors le sens de ces paroles, mais la suite m'a fait assez connoître qu'elle auroit mieux aimé recevoir une fleur de ma main.

La guerre & les combats, qui détruisent tant d'hommes chez les autres nations, étant interdits aux Mezzoraniens par la loi qui leur défend l'effusion du sang humain, ils n'ont d'autre moyen de faire voir leur courage & leur adresse, qu'à la chasse des bêtes sauvages. C'est-là que, sans attendre les ordres de leurs supérieurs, ils s'exposent quelquefois à des dangers éminens, & font des actions d'une grande bravoure.

Leur pêche est de deux espèces, l'une des crocodiles, & qui est dangereuse; l'autre de poisson: elle est très-amusante. Les premiers ne se trouvent que dans les grands lacs, les plus exposés aux ardeurs du soleil, où ils multiplient beaucoup.

On ſe met, pour les détruire, dans des bateaux qu'on fait aller & venir lentement autour de l'endroit où l'on croit l'animal caché. On ſe ſert de lignes très-fortes, garnies d'un fil-d'archal tors, & d'hameçons qu'on attache ſous les aîles de canards, ou d'autres oiſeaux aquatiques, qu'on laiſſe nager à une certaine diſtance. Dès que ces oiſeaux ſont proche de leur retraite, les crocodiles ſe jettent deſſus avidement, & les avalent avec l'hameçon. La ligne qui eſt attachée au bout, les retient lorſqu'ils veulent ſe replonger dans l'eau, & tous les mouvemens qu'ils font pour ſe dégager, leur enfoncent l'hameçon plus avant dans la gorge. Pendant qu'ils ſe roulent & ſe débattent, on leur lance des harpons dont la *pointe* eſt très-fine & d'une trempe excellente. Ils ſont attachés à des lignes avec leſquelles on les retire, quand ils ne portent pas coup. Les Mezzoraniens s'en ſervent avec une adreſſe infinie : il en faut beaucoup pour bleſſer ces animaux ; on ne peut les percer qu'au ventre, à cauſe de la dureté de leur écaille, d'où le coup réfléchit ſouvent ſur ceux qui approchent de trop près ; c'eſt le dangereux de cette chaſſe : ainſi il faut ſaiſir le moment où l'on découvre cette partie pour les frapper. Quand on a fait périr ainſi les vieux crocodiles, on va déterrer leurs œufs dans le

sable ; on les brûle, afin de détruire cette espèce si nuisible aux hommes, & qui fait tant de ravages dans les lacs.

Je fus quelque tems sans pouvoir me servir du harpon avec dextérité ; mais le desir de la gloire, les applaudissemens que recevoient ceux qui excelloient dans cet exercice, & le plaisir qu'ils avoient de présenter les peaux de ces animaux, comme autant de trophées, à leurs maîtresses ; un autre motif encore plus puissant, l'envie de me rendre agréable à l'aimable Sophrosine, tout cela m'anima au point, que je m'y distinguai en fort peu de tems.

La pêche du poisson est un de leurs plus grands divertissemens : le grand lac, ou le lac Gil-Gol, qui a plus de cent milles italiennes de tour, en est rempli de toute espèce. Il n'y en a pas moins dans les lacs qui se trouvent au milieu des bois, ou au bas des vallons.

Comme l'on fait cette pêche pendant l'été, les dames du pays vont prendre part à ce plaisir. Sur le soir, elles reviennent dans leurs tentes, où elles sont reçues au son des trompettes, des hautbois, & d'autres instrumens de musique. On prépare un soupé magnifique, où tous les convives s'entretiennent des travaux de la journée. Après le soupé, on va respirer le frais, ensuite on se retire.

Le Secretaire. On ſonna le réfectoire ; l'inquiſiteur lui dit qu'il y en avoit aſſez pour cette fois, & qu'il connoîtroit, par les ordres qu'il alloit donner, l'eſtime qu'on faiſoit de lui ; qu'il l'exhortoit à mériter, par ſa ſincérité, la bienveillance dont le tribunal vouloit bien l'honorer.



QUATRIEME PARTIE.

Si vous me voyez, mes révérends pères, dans la continuation de mon hiftoire, vous inftruire de certaines circonftances qui entrent effentiellement dans les fentimens que mon cœur, trop tendre, a éprouvés, ce n'eft que pour être exact, & vous ouvrir entièrement un cœur inondé d'amertume, après avoir été rempli de délices qu'on peut fentir, mais qu'on ne peut exprimer. L'amour dont j'ai brûlé pour Sophrofine, étoit un amour légitime, quoiqu'il n'ait été couronné que par une cérémonie fuperftitieufe; mon cœur n'envifageoit que l'augufte facrement, dont on ferre faintement les liens qui uniffent l'homme & la femme. Hélas, je l'avoue, & ne rougis point de l'avouer; oui, mes révérends pères, j'ai été idolâtre, Sophrofine avoit tant d'empire fur mon ame, que je rapportois toutes mes actions à cette vertueufe idole. Eh! comment aurois-je pu me fouvenir de toute autre divinité, je m'étois oublié moi-même, elle feule rempliffoit toute mon ame; mais que j'ai payé cher cette infidélité, fi du moins c'en eft une, d'adorer la vertu même, qui eft la véritable image de la divinité, dans le plus beau temple de l'univers!

Pardonnez, mes révérends pères, Sophrosine joignoit tant de vertu à tant de beauté, que si vous l'aviez vue, vous seriez plus touchés qu'offensés de l'égarement où me jette, en votre présence, la douleur de l'avoir perdue.

Le Secretaire. Ici Gaudence suspendit sa narration ; attendri jusqu'aux larmes, il leur donna un libre cours ; les inquisiteurs eux-mêmes furent comme surpris de se trouver émus ; enfin il reprit en ces termes :

Je vous ai dit que mon amour étoit légitime ; la belle Sophrosine l'avoit fait naître ; sa haute sagesse se seroit allarmée de la moindre apparence de crime ; j'éviterai un détail trop circonstancié : en amour il est des choses très-intéressantes pour les amans, mais qui deviennent inutiles aux personnes qui, par état, sont comme vous obligées d'ignorer ce sentiment ; je ne vous instruirai que de l'essentiel.

Vous savez, mes révérends pères, que les Mezzoraniens n'ont égard ni aux biens, puisqu'ils sont presqu'en commun, ni aux dignités, puisqu'ils ont tous droit d'y prétendre, mais seulement au mérite personnel. Leur objet, dans le mariage, est de rendre heureux un état qui remplit la principale partie de la vie.

Je n'avois donc qu'à aimer (quoi de plus aimable que Sophrosine) ! & à plaire ; un air de

douceur que la nature avoit répandu sur mon visage, un caractère assez liant, beaucoup de prévenances & d'attentions, jointes au titre d'étranger, pouvoient me promettre un retour de tendresse de la part de l'objet aimé.

La fille du régent m'avoit enchanté, la prémière fois même que je l'avois vue; quoiqu'elle n'eût que dix ans, âge, où s'ignorant elle-même, & le pouvoir de ses innocens appas, elle fit une impression si vive sur mon cœur, que dès-lors je ne m'occupai d'autre bonheur que de celui de lui appartenir. Si, avoir un esprit vif, retenu par beaucoup de prudence, un grand fond de douceur, & une modestie qui s'annonce dans les moindres actions, ce degré de vivacité qui, sans promettre rien, laisse voir cependant qu'on n'est pas indifférent à tout; ne parler que pour faire valoir le prix de la vertu; s'occuper sans cesse de choses utiles, sans cependant rejetter les amusantes; si tant de beautés de l'ame, plus touchantes encore que celles du corps, sont capables d'intéresser un homme sensible, imaginez-vous, mes révérends pères, combien je devois les aimer & les chérir dans Sophrosine, qui les réunissoit toutes, sans le savoir.

La premièrе fois que le régent son père me présenta à cette fille, aussi vertueuse que belle, je m'apperçus qu'elle me considéroit avec beau-

coup d'attention. J'attribuai d'abord cette espèce d'intérêt à la curiofité qu'anime la vue d'un étranger ; mais j'appris, dans la fuite, que fon cœur avoit formé, dans le même inftant, le même défir que le mien. Elle avoit dit en confidence, à quelques demoifelles, que cet étranger feroit fon époux, ou qu'elle ne feroit jamais l'époufe de perfonne. Cette impreffion fympatique, que notre cœur avoit reçue, n'échappa point au pénétrant & fage régent, foit qu'il connût parfaitement le fexe, & combien la nouveauté a de pouvoir fur fon efprit inconftant, foit qu'il défapprouvât cette inclination naiffante, il réfolut de la mettre aux épreuves les plus rigoureufes. Il m'avoit prié de donner des leçons de peinture à fa fille, & à quelques autres jeunes perfonnes ; mais ma leçon ne fe donnoit jamais fans témoin, le père ou la mère y affiftoit. Je paffe fous filence les cinq premières années d'une inclination auffi vive, puifque je n'ofai, pendant ce tems, lui déclarer ce que je fentois pour elle.

Elle avoit atteint fa quinzième année, lorfque fon père lui demanda, en ma préfence, fi fes yeux n'avoient point encore fait de conquête: la réponfe m'allarmoit ; c'étoit pour mon amour l'inftant décifif. Je la regardai furtivement ; elle répondit, en rougiffant, qu'elle ne

s'en étoit point encore apperçue : je trouvai, dans ce peu de paroles, de quoi rassurer ma tendresse allarmée. Si du moins son cœur, me disois-je en moi-même, n'a point encore contracté l'habitude d'aimer, je puis me promettre de lui en faire connoître tous les charmes, par des attentions plus énergiques. Mais que cette tranquillité de mon ame fut passagère, & qu'elle fut suivie d'une allarme bien plus vive & plus désolante !

Le Pophar se tournant ensuite de mon côté, il faut, me dit-il, que je vous avertisse en ami, que vous êtes d'un âge auquel nos loix permettent difficilement à un jeune-homme de rester sans engagement. Les charmes de la fille du Bassa du Caire, continua-t-il en souriant, vous auroient-ils rendu insensible à tout autre objet ? J'en ai un à vous offrir qui resserreroit plus étroitement ces anciens liens de parenté qui nous attachent, & je crois qu'Aménophile ne refusera point de vous faire mon neveu. Je lui répondis qu'il y avoit assez de beautés en Mezzoranie, pour faire oublier tout ce qu'on auroit pu voir ailleurs ; mais qu'étant étranger, j'étois bien aise, avant de contracter un engagement aussi sérieux, de connoître à fond l'esprit de la nation, pour ne point rendre malheureuse celle à qui un doux commerce de tendresse & de réciprocité m'at-

tacheroit. Je détournai mes regards, en disant ces dernières paroles, sur la charmante Sophrosine, qui, de son côté, ne me perdoit point de vue. Cette réponse, me dit le Pophar en souriant, a un goût du terroir où vous êtes né. Consultez-vous cependant, Aménophile n'est pas indigne de votre fleur. Ces dernières paroles terminèrent un entretien aussi gênant.

Quelques jours après, le Pophar me proposa de le suivre dans un des nomes le plus éloigné: cet honneur qui, dans tout autre tems, m'auroit flatté infiniment, m'affligea beaucoup. Je déguisai cependant tous les effets du coup qu'il portoit à mon cœur: mais que je payai cher un honneur dont je me serois bien passé! Je ressentis, à mon retour, le chagrin le plus vif que puisse ressentir un cœur épris avec vérité. La belle Sophrosine se présenta à moi avec une fleur dans son sein; cette Sophrosine, que j'avois adorée cinq ans dans un silence respectueux, & que j'avois crue jusqu'alors, sinon absolument insensible, du moins indéterminée. J'en tombai malade de douleur, elle s'en apperçut: touchée sans doute du mal qu'elle m'avoit causé, elle vint me rendre visite sans bouquet. Attentive à ma contenance, elle ne perdoit point, pour ainsi dire, la moindre de ces nuances qui se répandent sur le visage, & qui sont autant d'interprétes

des différens mouvemens dont un cœur est agité lorsqu'il passe d'une passion à l'autre ; aussi s'apperçut-elle bientôt du changement que sa visite, sans bouquet, avoit produit sur moi. Je lui dis, avec une satisfaction secrette, que je plaignois beaucoup le malheureux amant qui venoit de perdre la place qu'il avoit occupée; elle me répondit d'un air naïf, & qui est toujours celui de la vérité, que la même raison qui l'avoit engagée à porter la fleur, l'avoit aussi engagée à l'ôter, & qu'elle avoit fait l'un & l'autre par estime pour la même personne.

J'étois si occupé de ses charmes, que je ne m'apperçus pas qu'elle vouloit me sonder, & voir si elle avoit touché mon cœur. Elle me quitta en me souhaitant un prompt rétablissement. Quelque tems après, je résolus de lui faire prononcer mon arrêt ; le hazard me procura l'occasion la plus favorable. Sa mère l'avoit conduite dans mon appartement, pour lui voir achever un tableau qu'elle peignoit ; je lui trouvai un air triste & pensif qu'elle n'avoit pas ordinairement. A peine furent-elles entrées, que le régent envoya chercher la mère de Sophrosine. Je saisis ce moment pour lui demander la cause de son chagrin. Je le fis avec une émotion marquée, & en la regardant tendrement. Elle me parut extrêmement déconcertée, mais

elle voulut me priver de cet inſtant heureux; elle ſortit ſans me rien répondre ; je reſtai interdit & déſolé ; il ſurvint du monde qui me rappella à moi-même, je me retirai agité de mille penſées diverſes. Cependant je ne pouvois plus reſter dans cette cruelle incertitude, je voulus être éclairci de mes doutes. Il y avoit une fenêtre grillée ſur le derrière du palais du Pophar, & qui donnoit ſur une terraſſe où j'avois vu l'aimable Sophroſine ſe promener quelquefois ; je n'avois jamais oſé l'y aborder. Je m'y rendis le ſoir ; & l'ayant apperçue, je courus à la fenêtre, je me jettai à ſes genoux, je la conjurai, au nom de tout ce qui lui étoit cher, de me dire le ſujet de ſa douleur. Ne me le demandez pas, me répondit-elle en *verſant* des larmes ; auſſi-tôt elle ſe retira, mais ſans aucune marque de colère.

Peu de tems après, je reçus ordre de l'aller trouver pour l'aider à achever ſon tableau. Il faut vous dire, mes révérends pères, que j'avois tiré en cachette le portrait que vous avez vu de cette charmante beauté ; l'enfant que vous avez vu à ſon côté a été ajouté. Un jour que je l'avois oublié dans mon cabinet, le Pophar entra, le vit, & me le prit ſans que je m'en apperçuſſe. Il l'avoit montré à la mère ; & faiſant ſemblant de ne point voir Sophroſine, qui les écoutoit &

qui voyoit le portrait, ſans croire que ſon père la ſût ſi près, il affecta d'en parler à ſa femme d'un ton menaçant, & comme un homme fort courroucé. Je n'eus que le tems, en entrant dans la chambre, de jetter les yeux ſur Sophroſine; je vis non l'eſpérance, mais la crainte peinte ſur ſon viſage.

Pardonnez, mes révérends pères, ſi ce ſouvenir me fait violer ma parole, je m'abandonne à des tranſports dont vous feriez en droit de vous offenſer; l'idée de ma chère Sophroſine me fait oublier où je ſuis, & à qui j'ai l'honneur de parler. J'abuſe de votre patience; encore un inſtant, & vous allez apprendre ce qui m'a coûté des années entières de ſoupirs & d'inquiétudes, quoique tous mes deſirs ayent été couronnés à la fin, par un bonheur inexprimable.

Le trouble que je liſois dans ſes yeux, venoit de ce qu'elle avoit tiré en ſecret mon portrait en mignature. Elle le cachoit ſoigneuſement dans ſon ſein; cependant ſa mère l'avoit trouvé, & le lui avoit pris, comme le Pophar m'avoit pris le ſien: elle avoit, pour éprouver ſa conſtance, affecté beaucoup d'indignation d'une telle conduite. Mais ce qui faiſoit encore plus de peine à Sophroſine, c'étoit la crainte que je ne le viſſe. Cette marque d'amour pour moi, avant que d'en avoir reçu de ma tendreſſe, auroit, avec raiſon,

mortifié sa délicatesse. Nous en vînmes à des éclaircissemens; elle reçut mes deux premières fleurs; mais comme je n'étois Mezzoranien que du côté de ma mère, on jugea qu'il falloit que nous nous donnassions réciproquement des preuves plus qu'ordinaires de notre amour & de notre constance. Les occasions ne nous manquèrent pas.

Sophrosine étoit la plus belle personne, non-seulement du royaume, mais peut-être de tout l'univers; elle réunissoit toutes les perfections du sexe, sans en avoir aucun défaut; on en verra, dans la suite, des preuves triomphantes. Sa taille étoit moyenne, mais si bien prise, qu'elle paroissoit plus grande qu'elle ne l'étoit en effet. Ses cheveux étoient, à la vérité, noirs (1), mais d'un noir beaucoup plus beau que celui des autres Mezzoraniennes, & moins frisés que les leurs: ils l'étoient cependant assez pour former naturellement de grosses boucles qui flottoient sur ses épaules. Ses yeux, moins grands que ceux de nos européennes, auroient touché l'homme le plus insensible par leur vivacité & leur douceur; des couleurs plus belles que celles

(1) L'auteur est Italien: ainsi il ne faut pas s'étonner qu'il ait trouvé les cheveux noirs moins beaux que les autres.

de l'aurore naissante, répandoient sur tous ses traits, parfaitement réguliers, un éclat éblouissant : tout sembloit conspirer à la rendre l'objet le plus dangereux & le plus charmant, que la nature ait jamais formé.

Ce fut envain que la jeunesse la plus distinguée de la Mezzoranie cherchoit à captiver ses bonnes graces, & lui rendoit hommage ; elle regardoit les jeunes gens d'un œil indifférent, sans cependant marquer ouvertement de l'aversion pour aucun : comme elle ne cherchoit pas à leur plaire, elle évitoit aussi d'affliger leur amour-propre par des airs d'indifférence, qui ne sont ordinairement que l'effet d'un sot orgueil, fondé sur une beauté qui passe comme une fleur. Que de soins & d'inquiétudes ne me causa point l'adorable Sophrosine, avant que je susse ses sentimens pour moi ! Mais aussi dès qu'elle eut permis à mon amour d'éclater, quelle douceur ne trouvai-je pas dans sa vertu & dans sa constance ! J'eus, de mon côté, quelques épreuves à soutenir : mille beautés m'entouroient de toutes parts; & même quelques-unes me firent entendre assez expressément qu'elles ne me haïssoient pas, soit que ma qualité d'étranger & mes traits, un peu différens de ceux des Mezzoraniens, piquât leur curiosité, soit que ma taille, plus grande que celle des naturels du pays, ou bien mon

caractère aisé & mon humeur gaye leur plût; quoiqu'il en soit, Sophrosine eut lieu de s'appercevoir que je lui faisois quelques sacrifices. Mais cela ne suffisoit pas; nous avions encore à passer par des épreuves bien plus rudes, & assez singulières, pour que je croye pouvoir vous les rapporter, mes révérends pères, sans risquer de vous déplaire.

Assuré du cœur de la belle Sophrosine, je me croyois au comble du bonheur, quand le Pophar entra un jour dans mon appartement, avec un air fort affligé; il me parut même plus inquiet qu'il ne l'avoit été lors de l'aventure de la fille du Bassa. Après m'avoir regardé quelque-tems, il me dit: que s'étant apperçu de l'amour que nous avions, sa fille & moi l'un pour l'autre, il avoit cru devoir, par tendresse pour nous, consulter les sages & les anciens du nome, qui avoient décidé qu'étant étranger, & n'étant point issu de leur race du côté paternel, il ne m'étoit pas permis d'épouser sa fille, & que, par conséquent, je ne devois plus y penser. Cela n'empêche pas, ajouta-t-il, qu'on ne rende justice à votre mérite; on doit vous dresser une statue dans une des places publiques, parce que vous nous avez enseigné l'art de la peinture; & cette statue sera couronnée d'une guirlande de fleurs, par la main de la plus belle fille de tout

le

le royaume. Renoncez donc à toutes vos préte tions sur la mienne : retournez dans votre pa trie, nous vous comblerons de richesses suffi santes pour vous mettre en état d'épouser la pl grande princesse, à condition que vous nous j rerez, de la manière la plus solemnelle, de r jamais découvrir le chemin qui conduit en c lieux ; mais si vous vous entêtez, cher Ga dence, je vous le dis les larmes aux yeux, vo êtes condamné à une prison perpétuelle. Ce n'e point entêtement de ma part, lui répondis-je je vous respecte trop pour ne pas céder quar vous commandez : mais une passion plus for que moi, m'attache à la divine Sophrosine : ri n'est capable de m'effrayer : je ne puis vo obéir : je renonce à ma liberté, à ma vie, ma je ne renoncerai jamais à mon amour. Prena alors un air sévère, & dissimulant sa vive do leur, il me repliqua, en me quittant, il fa obéir aux loix. Je ne pouvois plus douter de mo malheur ; mais j'eus à peine le tems de réfléch quelques momens sur mon état déplorable, du moins j'étois capable de réflexion, lorsq quatre hommes, la tristesse peinte sur leur v sage, entrèrent dans ma chambre, & me dire de les suivre, qu'ils étoient envoyés pour m conduire dans la prison qu'on me destinoit.

Cependant le Pophar alla trouver sa fille

après lui avoir rapporté notre conversation, il l'exhorta à ne plus songer à moi. Je le plains, lui dit-il, & vous aussi, mais je ne vois point de jour à soulager vos maux ; le tems seul & son éloignement pourront les adoucir. Pourquoi ne pas retourner dans sa patrie ? Comblé de richesses, il lui sera libre de choisir, pour épouse, qui il voudra, car c'est tout ce que ces barbares (parlant des Européens) recherchent dans le mariage : la plus grande marque de tendresse qu'un père puisse donner à sa fille, est, selon eux, de vendre sa liberté au poids de l'or ; & la fille avare ou ambitieuse, pour vivre au sein de l'opulence, se donne avec éclat à un homme qu'elle déteste : telle est leur délicatesse pour un état qui décide entièrement de l'avenir : une fille qui auroit de quoi acheter un royaume, trouveroit chez eux un prince qui l'épouseroit. Puis s'adressant plus particulièrement à l'aimable Sophrosine, qui étoit dans un accablement mortel, il lui dit : ma fille, c'est en cette occasion qu'il faut montrer toute votre vertu & toute la force de votre esprit ; car s'il est honteux d'être esclave des richesses, il ne l'est pas moins de l'être de ses passions. Triomphez de la vôtre, par respect pour les loix qui vous l'ordonnent, & par l'obéissance & la tendresse que vous devez à un père qui vous chérit. Vous êtes destinée au fils

du jeune Pophar (1), qui est à-peu-près de v
tre âge. On va élever une statue à Gaudenc
continua-t-il, la plus belle personne de to
la Mezzoranie doit la couronner ; & c'est vo
chacun vous adjuge le prix de la beauté : à v
tre défaut, Aménophile prendra votre pla
C'étoit en effet la plus belle fille du royau
après elle. Elle répliqua, avec une résoluti
qui surprit son père, qu'elle aimeroit mie
mourir que de manquer à son devoir ; mais q
les loix lui permettoient de prendre pour m
celui qui lui plaisoit davantage ; qu'elle acce
toit de couronner la statue, pour donner u
dernière preuve de sa constance à un hom
qui l'aimoit uniquement ; qu'à l'égard du fils
jeune Pophar, on sauroit sa réponse après
cérémonie.

Tout étant prêt, on publia à son de tromp
dans tous les endroits du nome, que pour av
appris la peinture aux Mezzoraniens, j'av
mérité qu'on élevât une statue en mon ho
neur, qui devoit être couronnée de la main
la plus belle personne de toute la Mezzoran
Celle qu'on m'avoit destinée étoit de grande

---

(1) Quoique le Pophar ne fût pas en âge de gouve
ner, il n'en avoit pas moins des enfans en état d'êt
mariés.

naturelle, d'un très-beau marbre, & ſur le piédeſtal étoient gravés en lettres d'or mon nom, le ſervice que j'avois rendu à l'Etat, &c. Cette ſtatue tenoit d'une main le portrait de Sophroſine, de l'autre les emblêmes de l'art qui m'avoit mérité cet honneur.

La dernière grace qui devoit m'être accordée, étoit de voir cette cérémonie du haut d'une tour voiſine de ma priſon. Je vis bientôt la foule s'ouvrir pour faire place à Sophroſine, qui s'avançoit dans le char de triomphe, tiré par huit chevaux blancs, caparaçonnés d'une étoffe en or, enrichie de pierreries; elle étoit elle-même plus brillante que le ſoleil, que ce peuple adore. On voyoit un trône ſuperbe, d'où l'on montoit à la ſtatue par quatre ou cinq marches dorées qu'on y avoit pratiquées. Dès qu'elle parut, l'air retentit de cris de joie que le peuple pouſſa, pour applaudir au choix qu'on avoit fait de la beauté, & à l'ouvrage qu'elle alloit achever. Elle ſe plaça ſur le trône; les héraults proclamèrent encore, à ſon de trompe, le ſujet de cette cérémonie. Tout le monde avoit les yeux attachés ſur la fille du régent; un ſilence profond régnoit dans l'aſſemblée. Elle deſcendit du trône, & s'approcha de la ſtatue, tenant à la main la couronne de fleurs qu'elle montroit au peuple. Aménophile & Méniſe,

les deux plus belles filles du royaume, après ell
la soutenoient. Son regard étoit assuré ; e
montra une tranquillité qui n'avoit rien de l'i
différence, mais qui marquoit une résoluti
ferme, incapable d'être ébranlée.

Dès qu'elle eut couronné la statue, & q
tout le monde l'eut applaudie par des acclam
tions réitérées, elle s'arrêta pendant quelq
tems d'un air qui marquoit une action d'écla
elle se tourna ensuite vers les officiers ; elle
donna que chacun remarquât bien ce qu'e
alloit faire ; tout le monde fut attentif. Elle
monta à la statue, après avoir choisi, dans
couronne, la fleur la plus belle, elle la mit dan
main droite de la statue, la reprit & la mit d
son sein, à côté des deux autres qu'elle av
reçues de moi. Elle se tourna ensuite vers l'
semblée, & avec cette fermeté modeste
persuade toujours : heureux Mezzoraniens, l
dit-elle, écoutez-moi. Nos loix sont sages : l
mariage, comme nos sages ancêtres l'ont pe
est un état sacré qui décide du bonheur ou du m
heur de la vie, pourquoi ces mêmes loix me
fuseroient-elles ma félicité ? Elle consiste à
unie avec l'aimable étranger, qui est même
sang Mezzoranien. Eh ! quand il ne le seroit p
la vertu doit-elle être rebutée par un peu
éclairé, parce qu'elle ne sort pas de son sa

[redacted]

Pourquoi donc m'enlever mon cher Gaudence? Cependant, fidèle à la loi, je ſuis prête à me ſacrifier; mais cette même loi avoit-elle prévu qu'un étranger, vertueux autant qu'aimable, auſſi modeſte que méritant, à qui nous ſommes redevables d'un art qui immortaliſe les hommes & leurs vertus, s'empareroit de mon cœur? Eh comment! ſi elle l'avoit prévu, me feroit-elle aujourd'hui un crime de n'avoir point réſiſté aux charmes du vrai mérite? oüi, ſans doute, je me ſacrifierai, mais ſans ceſſer d'être ſenſible, d'aimer, d'adorer même cet étranger; ces mêmes appas, qui font aujourd'hui ſon malheur, ne feront jamais la félicité d'un autre, lui ſeul eſt digne de tous mes voeux, lui ſeul en eſt l'objet. Je ne vivrai que par lui & que pour lui; puiſſent mes larmes, qui me reſtent pour toute reſſource, lui prouver combien j'étois ſenſible à la pureté de ſa tendreſſe. Mais que dis-je! vous vous attendriſſez, j'entends vos ſoupirs, mes douleurs deviennent les vôtres; ne vous refuſez point aux tendres mouvemens que la nature vous inſpire. Prononcez ſur le ſort des deux amans les plus tendres, je lis dans vos yeux......

On ne la laiſſa point achever, tout le monde admira cette action héroïque; les cris de joie redoublèrent à la vue d'un ſi bel exemple de conſtance; ſon père vola dans ſes bras les yeux bai-

gnés de larmes: oui, vous l'aurez, lui dit-il 1
fille, celui que vous avez choisi; vous avez
tisfait aux loix, & vous avez levé tous les ol
tacles par une preuve si rare de fidélité. Il
donna aussitôt qu'une action si éclatante fût e
registrée dans les archives du royaume, pc
servir d'exemple à la postérité. Toute l'asse
blée cria, où est-il? où est cet époux heureu
Qu'il paroisse! que leur constance soit réco
pensée!

J'étois trop éloigné, mes révérends pèr
pour observer distinctement toutes les circo
tances de cette cérémonie, c'est de Sophrosi
que j'ai appris tout ce que vous venez d'ent
dre. Je ne savois à quoi attribuer le silence
s'étoit fait pendant un certain tems, & les
plaudissemens redoublés dont il avoit été sui
J'entendois, mais confusément, des cris de jc
il faut être aussi sensible que moi pour pouv
se représenter les mouvemens dont mon cc
étoit agité. Récompense peu flatteuse, me dil
je! Est-il de véritable honneur, & de gloire
sible pour un amant, lorsqu'il ne les part
point avec ce qu'il aime? Mon cœur étoit
cablé de ces tristes idées, lorsque je vis des
dre du trône Aménophile & Ménise; elles n
tèrent dans le char où je les avois vues avec
phrosine; je ne savois encore pourquoi elle é

restée seule à côté de ma statue. Mais à quels transports de joie mon ame ne se livra-t-elle pas, lorsqu'on vint m'annoncer que le héroïme de mon amante & ma constance me rendoient digne des nœuds sacrés dont on alloit couronner ma tendresse. Venez, me dit le hérault, qui avoit pris les devans pour m'annoncer cette charmante nouvelle de la part du *Pophar*, venez vertueux étranger, montez dans le char où vous êtes attendu des deux plus belles Mezzoraniennes, qui doivent vous rendre aux pieds de la beauté que vous avez cru perdre. Je l'embrassai tendrement; je volai dans le char; je m'apperçus à peine de la présence de Ménise & d'Aménophile; elles me parlèrent de mon bonheur; mais j'en étois trop occupé pour leur répondre. Que votre félicité, me dit à voix basse Aménophile, va faire couler de larmes! Sophrosine va jouir d'un bien que d'autres pouvoient bien mériter! Ces paroles, prononcées d'un air un peu altéré, ne firent d'abord qu'une légère impression sur moi: tout entier à l'objet le plus intéressant, je les avois entendues sans les écouter, mais j'en ai bien ressenti les suites.

Je fus reçu au milieu de l'assemblée au son des instrumens, & aux cris redoublés de tous les spectateurs. Qu'ils vivent ces fidèles amans, s'é-

criérent-ils d'une voix unanime ? puissent-ils d
ner des enfans dignes d'eux à la Mezzorar
Que la postérité apprenne que le vrai bonh
consiste dans l'union de deux cœurs ! Qua
anciens s'approchèrent ensuite avec le Poph
& me conduisirent aux pieds de la divine
phrosine. A ce souvenir, qui rouvre la plaie
mon cœur, j'ai besoin, mes révérends pères,
toute votre indulgence ; je cède à mes tra
ports ; je me jettai aux pieds de l'objet le p
aimable de l'univers : le ciel ouvert ne m'aur
point fait détourner mes regards ; je conte
plois la vertu embellie des traits les plus e
pressifs & les plus attrayans, ma chère Soph
sine, l'ame de ma vie. Le Pophar prit dans s
sein la fleur qu'elle avoit mise dans la main de
statue, dont elle l'avoit ensuite retirée. Il
la donna, je la présentai à l'idole de mon cœu
avec quelle vivacité & quelle noble modes
ne la remit-elle pas à sa place !

On nous fit descendre, je lui donnai la ma
dès que nous fûmes arrivés au centre de la plac
nous fûmes mariés. Plus occupé, mes réveren
pères, de mon bonheur que de la cérémonie,
m'y abandonnai tout entier. On nous unit avec
cercle & les formalités, peut-être superstitieu
dont je vous ai déja parlé. Si, transporté
changement de ma situation, je me suis ren

coupable d'idolâtrie par cet oubli, je ſuis prêt, que dis-je ! mes révérends pères, je vous prie, de me faire ſubir la peine que vous jugerez la plus efficace pour l'expiation de ce crime : oui, c'eſt avec toute la ſincérité d'un chrétien pénétré de la vérité de ſa religion, que j'en demande pardon à Dieu, à l'égliſe ſon épouſe, & à vous, mes révérends pères, qui en êtes *les auguſtes miniſtres.*

L'INQUISITEUR. Mais après la cérémonie, revenu à vous-même, vous êtes-vous aſſoupi dans ces plaiſirs criminels, ſans vous rappeller, & ſans deſirer même de faire ſceller cette union du ſceau ſacré de la religion ?

GAUDENCE. Le ciel m'eſt témoin, mes révérends pères, avec quelle ardeur j'ai deſiré de purifier notre tendreſſe mutuelle par l'auguſte ſacrement : la ſuite de mon hiſtoire vous montrera, dans un plein jour, le ſouvenir fidèle que j'avois de ma religion, & la joie que j'ai reſſentie, lorſque j'ai vu que Sophroſine & le Pophar ſon père écoutoient, avec une affable docilité, les ſimples, mais pieuſes leçons que je leur donnois ſur le chriſtianiſme.

L'INQUISITEUR. Mais il falloit ſacrifier un bonheur paſſager à la gloire de la religion.

GAUDENCE. Hélas ! mes révérends pères, je n'avois d'autre force à oppoſer aux appas & aux

vertus de Sophroſine, que ma foibleſſe. Pe
être, & il n'en faut point douter, que mes ég
remens paſſés avoient irrité l'être ſuprême co
tre moi; je m'étois rendu indigne de la gra
de triompher de charmes auſſi puiſſans.

L'Inquisiteur. Continuez.

Gaudence. Aimé de ma belle-mère, eſti
du Pophar ſon époux, chéri de Sophroſine q
j'aimois ſans doute trop, puiſque je l'adorois,
vivois au ſein d'une paix parfaite, ſi elle eût é
ſans reproche du côté de la religion: je paſſo
ma vie à des occupations auſſi utiles à la ſociét
qu'amuſantes pour moi: le Pophar, qui m'h
noroit de toute ſa confiance, me prenoit po
compagnons de ſes voyages; par-tout je rec
vois les tendres honneurs dus à ſon gendre;
ce qui me flattoit le plus, on me faiſoit entend
par-tout que c'étoit à mon mérite qu'on les re
doit. Je l'avoue, de quelque modeſtie que
vouluſſe me parer, mon amour-propre me f
ſoit ſentir que j'étois homme.

Je ne perdois pas de vue l'objet principa
c'étoit, mes révérends pères, de deſſiller
yeux du Pophar, dont j'admirois la droit
de cœur: je prenois ſujet de tout ce qui frapp
mes regards, pour l'entretenir ſur les vérités
notre religion. Tantôt je lui repréſentois q
étoit ridicule de penſer que le ſoleil fût l'aute

de cette harmonie, & de cette féconde variété qui règnent dans toute la nature : le ſoleil, lui diſois-je, eſt un inſtrument dans la main de Dieu, comme le ciſeau dont un habile ſculpteur ſe ſert pour conduire ſon ouvrage à ſa dernière perfection. Tantôt je lui parlois auſſi énergiquement que mon génie & mon zèle pouvoient me le permettre, de la ſublimité d'une croyance qui nous aſſuroit la poſſeſſion du plus grand bien, d'un bien incorruptible. C'eſt Dieu. Je le plaignois enſuite de ce que tant d'excellentes vertus ſortoient de principes auſſi faux, & tendoient à un objet qui l'étoit preſqu'autant. J'ajoutois qu'avec une foi aveugle, il ſeroit éclairé d'une lumière bien plus pure, à la faveur de laquelle il verroit une éternité dont l'être ſouverain récompenſeroit ſes vertus, s'il l'avoit pour objet.

Quant au ſoleil, me répondit-il, pourquoi êtes-vous ſurpris du culte que nous lui rendons? Trouverez-vous dans l'univers entier un être qui porte plus l'empreinte de la divinité que cet aſtre lumineux, qui éclaire, échauffe & anime toute la nature? Si l'El eût été jaloux des hommages que nous rendons à ce fidèle miniſtre de ſes volontés, ſe ſeroit-il plu, par une injuſtice indigne de ſon eſſence, à en faire un myſtère aux hommes pour les laiſſer dans une erreur qui ne leur ſeroit pas moins funeſte, ſans en être cou-

pables, qu'inſultante pour ſon auguſte majeſ
L'El eſt grand, plus grand que tout, ſes perf
tions le rempliſſent & lui ſuffiſent : & com
un roi ſe plaît aux hommages que l'on ren
ſon miniſtre, & qu'il les prend pour autant
témoignages de la bonté de ſon choix ; de mê
auſſi l'El, infiniment au-deſſus des hommages
êtres créés, voit-il avec plaiſir monter vers
ſoleil la fumée de l'encens que nous brûlons
ſes autels. D'ailleurs les hommes ſont-ils do
ſi criminels de ſe rapprocher de la divinité a
tant qu'il leur eſt poſſible ? n'eſt-il pas natu
qu'ils la cherchent cette divinité, & qu'ils ſ
repréſentent dans l'être qui leur paroît le p
parfait ? Or les hommes ne jugent de la perf
tion d'une choſe, que par les biens qu'ils en
tirent. Ce ſentiment, tout intéreſſé qu'il par
eſt pris dans la nature même de l'homme,
eſt ſans ceſſe occupé de ſon bien-être.

Oui ſans doute, lui répliquai-je avec d
ceur ; mais remarquez, reſpectable Poph
que toujours attaché aux effets, vous ne rem
tez jamais à la cauſe ; je ne perds point de v
ajoutai-je, ma comparaiſon. Direz-vous qu
ciſeau dont on s'eſt ſervi pour faire ma ſtat
l'a produite en effet, & qu'il en eſt l'aute
parce qu'il eſt conduit par la main du ſtatu
qui l'a faite ? Une raiſon trop éclairée vous

pêcheroit de tomber dans une si grande absurdité : lorsque les hommes ont cherché à s'élever jusqu'à Dieu, ils ont imité les esprits rebelles ; comme eux, ils sont tombés dans un abîme de ténèbres ; alors, toujours victimes d'un orgueil deméfuré, irrités de leur chûte, ils ont prétendu faire descendre, jusqu'à leur néant la divinité même ; ils ont cru trouver la présence réelle de l'ouvrier dans l'ouvrage. Mais quelle illusion ! Les Mezzoraniens, avec tant de sagesse, sont-ils faits pour s'y livrer ?

Quant à cette lumière si pure & si belle dont vous me parlez, cher Gaudence, ajoutoit-il, mes yeux n'en sont point encore frappés : puissiez-vous me la faire voir, je ne m'y refuserai point ; accoutumé à philosopher de bonne foi, je cherche de même la vérité. S'il est vrai que depuis trois mille ans nous ne l'ayons point trouvée, & que vous parveniez à me le persuader, il n'est point de nome où l'on ne vous élève des statues, des temples même. Du moins, si nous sommes dans l'erreur, pouvons-nous nous vanter d'avoir été constans dans des opinions que nous avons crues les plus conformes au bien de la société, à la pureté des mœurs, & à la gloire de l'El, source inépuisable de toute vertu.

Charmé de ses dispositions, je ne négligeois

rien pour lui donner l'avant-goût des vérités que la raison humaine doit respecter dans un profond silence, & adorer avec une sincère soumission.

Heureusement je n'étois point réduit à la nécessité de lui démontrer l'existence de la divinité dont il avoit une idée sous le nom d'El, assez conforme à celle que nous en avons sous celui de Dieu: elle se fait plus vivement sentir dans le fond du cœur, qu'on ne la démontre facilement: punition attachée à la postérité d'Adam, dont la désobéissance a flétri la beauté de notre nature. Il convenoit, à la honte de plusieurs chrétiens, qu'il falloit avoir une idée bien basse de soi-même, pour nier une vérité gravée dans toute la nature; de l'existence de Dieu, je le conduisois insensiblement à l'unité; de ce point incontestable à l'unité du culte, & de-là à la nécessité de la révélation. Toutes ces vérités, lui disois-je, ne sont point à la portée de notre raison, depuis qu'elle a été obscurcie par la désobéissance du premier homme; les ténèbres, dont elle est environnée en punition d'une si noire ingratitude, sont le triste héritage qu'il nous a laissé. Mais, respectable Pophar, savez-vous que si nous connoissions Dieu aussi parfaitement qu'il se connoît lui-même, nous serions égaux à lui, & par conséquent dieux comme

lui, ce qui impliqueroit contradiction; puisque par l'idée qu'on a de la divinité, on sent qu'elle doit être, & est une, & qu'elle cesseroit d'être ce qu'elle est, si ces attributs étoient co-essentiels à quelqu'autre qui ne fût pas elle. Quoi! Dieu nous a tirés du néant, nous lui devons tout ce que nous avons, & tout ce que nous sommes, & notre orgueil lui demandera témérairement raison de la conduite mystérieuse qu'il tient à notre égard!

Vous-mêmes, Mezzoraniens, tout doués que vous êtes des vertus les plus estimables, osez-vous demander insolemment au soleil les raisons qui le portent à vous priver quelquefois de l'éclat de ses rayons, lorsqu'ils sont obscurcis malgré lui-même par des nuages épais qu'il ne pénètre qu'avec peine?

Savez-vous, continuois-je, que vous êtes issus d'un sang privilégié de Dieu; que c'est de ce sang par lequel la race humaine a été conservée, que sort toute la sainte économie de notre religion? Hélas! & il n'en faut point douter, ce n'est qu'à la pureté de votre origine que vous devez cette sagesse lumineuse, qui seule suffiroit pour éclairer l'univers entier, si le nuage de l'idolâtrie n'obscurcissoit point les rayons qui partent des principes dont ce saint patriarche animoit toutes ses actions. Oui, mon cher père, vous

vous êtes fils par Mezraïm, son petit-fils, de
homme fidèle à Dieu, & que Dieu exce
dans les jours de sa colère, lorsqu'il punit to
la nature, de la corruption des hommes. Qu
tous ces biens promis, par une bénédiction, i
postérité du patriarche, passeront à des nati
étrangères; & vous, qui en êtes les véritat
héritiers, vous n'en jouiriez pas? Ouvrez ei
les yeux, mon cher père, vous avez dan
cœur les semences de toutes les vertus les p
pures, la seule foi qu'exige le christianisme p
les faire éclore.

Ici le Pophar, enchanté d'apprendre qu'il c
cendoit d'un patriarche, dont je lui avois rei
la mémoire si chère, par l'histoire que je lui av
faite des merveilles que Dieu avoit opérées
sa faveur, me répondit: je ne cherche poi
mon fils, à être convaincu, je voudrois ê
persuadé. Une religion fondée sur des mystèr
doit être reçue avec soumission, j'en convie
vouloir les pénétrer, c'est épaissir le voile c
est enveloppée la vérité qu'ils contiennent
le sais. Un Dieu aussi sage, aussi juste, aussi
fait, aussi puissant que celui que vous ado
ne peut point se manifester aux hommes en
néral; leurs regards corrompus ne pourro
supporter l'éclat qui l'environne, rien de
vrai. Ce privilège n'est dû qu'à certains h

mes qu'il a formés selon son cœur, & qu'il étoit libre de choisir, comme un souverain l'est de faire tomber ses graces sur qui bon lui semble ; je le sens. J'apperçois, mais de loin, ce flambeau qui devroit éclairer toute la terre ; je m'en approcherai, cher Gaudence ; guidez-moi, j'y consens. J'entrevois cependant, dans l'intervalle qui me sépare de l'objet que je desire sans le connoître, des abîmes où je pourrois me précipiter ; vous voulez me voir chrétien, & vous le voulez de bonne foi, je souhaite le devenir ; mais on ne quitte point une religion de trois mille ans, pour une dont on n'entend parler que depuis fort peu de tems. Tranquillisez-vous. Votre Dieu, à qui, dites-vous, rien n'est caché, voit le fond de mon cœur. Que penseriez-vous, d'ailleurs, d'un homme qui changeroit si facilement ? Quiconque est susceptible de cette légèreté, fait voir qu'il n'étoit guères attaché au culte qu'il abandonne, & qu'il n'est guères capable de l'être à celui qu'il embrasse.

Des matières de religion, nous passâmes à celles de politique ; j'épiois toujours avec soin, l'occasion de le ramener insensiblement aux premières ; il ne pouvoit pas comprendre, disoit-il, comment les hommes avoient eu si peu de confiance en leur force & en leur vertu, pour se donner eux-mêmes des entraves, en rassemblant,

dans un seul, l'autorité de plusieurs. Il
continuoit-il, que les peuples de l'univer
un penchant bien décidé au mal, puisqu'
été obligés de recourir à la crainte de la
tion pour pratiquer le bien, & de se donr
maîtres, qui, devenant par cette cession in
dispensateurs des peines & des récompens
nissent la transgression de loix, dont que
unes sont sages à la vérité, mais dont la p
ont été imaginées par le caprice. L'hom
né libre ; cette indépendance, qui est l'a
essentiel de l'humanité, auroit toujours
porter vers le bien, parce que le bien est l
voie qui le conduit à un bien-être inva
Quel génie mal-faisant peut donc lui avc
piré des desirs qui l'écartent d'un objet si na

Son orgueil, lui répondis-je, & l'i
C'est ce mobile détestable qui a romp
les liens de la société, & qui, par un p
que l'on ne peut comprendre, les serre
comme la cause ne pouvoit être détrui
falloit du moins chercher & établir des m
pour en arrêter les funestes effets. Vous ne l
noissez point ce tyran, heureux Mezzora
parce que, renfermés en vous mêmes,
vous suffisez ; parce que, inaccessibles à
les nations, vous n'êtes point exposés à
fondre des principes étrangers avec les v

dont la ſage ſimplicité n'a point été altérée par la communication des autres peuples.

D'ailleurs cette indépendance, que vous dites eſſentielle à l'humanité, a été perdue, comme je vous l'ai déja dit, par la déſobéiſſance du premier homme; ſa poſtérité corrompue eſt tombée dans l'aveuglement; il falloit donc que Dieu, ou, ſi vous aimez mieux, l'El, par un effet de ſa miſéricorde pour des enfans, qui cependant s'en étoient rendus indignes, leur donnât des guides, qui non-ſeulement les éclairaſſent par des loix, mais encore qui fuſſent maîtres d'appeſantir ſur eux le bras de l'autorité, pour les faire rentrer dans la voie de la vertu dont ils s'écartent ſi facilement. Il falloit, pour la ſûreté de la ſociété, qui n'a d'autre ame que l'intérêt, ſinon faire aimer la vertu, pour la gloire de la pratiquer, du moins arrêter le crime, par la punition attachée à la honte de l'avoir commis; il falloit enfin arrêter le bras, dès qu'on ne pouvoit pas changer le cœur. Ce miniſtère, que Dieu a été contraint de rendre inſéparable du ſceptre & de la couronne, eſt le plus bel apanage de la royauté: ſi les hommes ne s'étoient point égarés de la voie de la juſtice, on n'auroit point eu beſoin de loix; leurs actions n'auroient eu pour principe que la probité, pour objet que la vertu,

& l'Etre, auteur de toutes choses, p
dernière. Tous seroient égaux, parce q
ne voudroit être le premier; il n'y aur
même de degré dans la vertu, parce
vertu animeroit également les actions d
l'amour propre, qui n'est autre chose q
térêt déguisé, n'auroit point eu d'entré
le cœur des hommes; son règne ne se
point étendu, puisqu'il n'auroit point com
vous-mêmes, Mezzoraniens, n'en sente
point les aiguillons, & ne vous prêtez
pas à ce tyran du genre humain, l
vous vous comparez avec les autres pe

Mais quand vous parlez d'indépendan
vous faites-vous pas illusion? La subordin
quelle qu'elle soit, n'entre-t-elle pas au
la constitution de votre gouvernement?
dépendance, dites-vous, ressemble à ce
règne dans une famille dont le père e
tueux, & dont les enfans sont fidèles imi
du père. Eh bien! un roi, par exemp
Europe, est le père d'une grande famille
tous les enfans ne se ressemblent pas à l
rité; les uns, nés avec des dispositions
reuses, consommées par une excellent
cation, répondent fidèlement aux vues
du monarque, ils ont toute sa tendres
sont récompensés; les autres, au con

dont le cœur eſt rempli de mauvais germes, réſiſtent à cette même éducation, & par une conduite baſſe, lâche & infame, deviennent l'objet de ſa colère, ils ſont punis. L'anarchie eſt un monſtre à tant de têtes, dont chacune à ſon opinion, que, quelque effort que l'on faſſe pour prouver la poſſibilité d'un tel gouvernement, on ſera toujours obligé de convenir qu'il répugne à la nature de l'homme, dont l'inconſtance eſt l'apanage, & conſéquemment, à la raiſon.

Les rois ſont l'image de la divinité; Dieu ſe ſert d'eux pour punir ou récompenſer les peuples. Quel que ſoit un roi, c'eſt un préſent de Dieu; préſent reſpectable. Quiconque s'écarte de ce point, viole la loi fondamentale; puiſqu'en manquant à la copie, il manque à l'original. Que penſeriez-vous, & de quelle infamie ne ſe couvriroit pas celui d'entre vous, qui ſe refuſeroit à l'hommage reſpectueux, & même idolâtre, que vous rendez aux ſtatues & aux cendres de vos ancêtres? Sous le tendre nom de père, ne jouiſſez-vous pas vous-même de tout le reſpect qu'on doit à un Roi? On vous le rend, direz-vous, parce qu'on le veut; & moi, je dis qu'on ne le veut, que parce que c'eſt l'uſage & que vous le méritez. Par l'ordre même de votre conſtitution, ſi quelque vice

flétrissoit la beauté des vertus qui sembleṅ
trer dans l'essence des Mezzoraniens, ne s
on pas obligé de respecter en vous, noṙ
le vice (à Dieu ne plaise que je veuille
ici, d'un sujet pénétré de ses devoirs, un
lâtre aveugle, pour qui la vertu & le cr
armés de l'autorité, sont la même chose),
le titre auguste de patriarche, qui reste
jours le même, de quelques vertus que
doué, ou à quelques vices que soit abandoı
celui que l'ordre de votre succession
revêtu?

Nous nous entretenions souvent des di
gouvernemens établis dans les différens
de l'univers; il comparoit le despotisme
goufre, où vont se perdre toutes les facı
des sujets, qui sont soumis à cette forme m
trueuse de gouvernement. La nature, ajout
il, affligée d'une constitution aussi injuste
aussi cruelle, s'attache à se venger de ceux
l'ont établie, sur ceux qui en ont sucé les
nestes principes. Point de gouvernement,
effet, qui soit plus sujet aux révolutions; p
de souverain, qui, à chaque instant, soit
près de sa chûte que le despote. C'est un
insatiable, qui dévore toute la substance de
tat, & ne la digère jamais; ne tenant qu'à l
pour le seul amour de lui-même, il se trou

ſeul dans les événemens malheureux; aucun de ſes ſujets n'eſt attaché à lui par la communication de ſon autorité, ainſi tous l'abandonnent, lorſque le ſort lui fait éprouver ſes caprices. Monté ſur le trône par la ſeule autorité, il en tombe ſans que l'on ſoit touché de ſa chûte; il chancelle ſans ceſſe, parce qu'il n'a point d'appui: le monarque, au contraire, dépoſitaire de toute l'autorité, la diviſe & la ſoudiviſe; &, par une circulation ſage, la rappelle à lui, comme au centre d'où elle eſt partie. C'eſt ainſi qu'en la communiquant, il ſe fait des ſujets intéreſſés à la tranquillité de ſon règne, par des vues particulières, qui influent avantageuſement ſur le général de l'état.

Après le démocratique, le gouvernement monarchique lui paroiſſoit le plus raiſonnable. Les raiſons dont il étayoit cette vérité, me paroiſſoient fondées ſur d'excellens principes; mais il donnoit toujours la préférence au premier, comme plus analogue, diſoit-il, à l'attribut eſſentiel de l'humanité. Pour moi, je penſe qu'il ne le croyoit ſupérieur, que parce qu'il lui trouvoit plus de rapport avec le patriarchal.

Il ne paroiſſoit porté à la littérature, que pour la partie de l'hiſtoire. Ce tableau de vertus & de crimes, diſoit-il, eſt néceſſaire; on le met ſous les yeux des jeunes-gens, afin qu'ils

apprennent à éviter les uns, & à imiter les
tres. Tous les autres, principalement la poéſ
en aiguiſant l'eſprit, corrompent quelquefois
cœur, & le font égarer dans des voies dangereu

Il faiſoit beaucoup de cas de quelques ſcien
& des arts. Il n'eſtimoit des mathématiques c
l'aſtronomie & la géométrie : il vouloit pr
cipalement que les exercices du corps ne f
ſent point négligés : parce, ajoutoit-il, c
l'ame raiſonnable eſt l'être le plus reſp
table qu'il y ait dans toute la nature, & c
ſon palais ne ſauroit être trop embelli. Il n'
rien, diſoit-il, qui révolte plus que de voir u
belle ame logée dans un corps tout de travers
difforme. Auſſi peut-on dire qu'il n'eſt point
nation qui ait un maintien & un port plus nob
& qui ſoit plus adroite & plus leſte que
Mezzoraniens : beaucoup de philoſophie na
relle, rien du tout de la ſpéculative : il ſuffit q
douze des plus anciens en aient une connoiſſa
paſſablement étendue : cette carrière eſt tr
épineuſe pour les jeunes-gens, & même t
dangereuſe. L'amour-propre ſe gliſſe ordin
rement dans ces recherches : ſous prétexte d
vouloir de bonne-foi à la vérité, on tombe d
l'erreur, on gémit de ſe voir ignorant, après
ſiècle d'étude ; mais on ne veut point en c
venir. Cet aveu eſt trop humiliant ; on déf

seul dans les événemens malheureux; au... de ses sujets n'est attaché à lui par la comm... nication de son autorité, ainsi tous l'aband... nent, lorsque le sort lui fait éprouver ses c... prices. Monté sur le trône par la seule auto... rité, il en tombe sans que l'on soit touché ... sa chûte; il chancelle sans cesse, parce qu'i... n'a point d'appui : le monarque, au contraire, dépositaire de toute l'autorité, la divise & la soudivise; &, par une circulation sage, la rappelle à lui, comme au centre d'où elle est partie. C'est ainsi qu'en la communiquant, il se fait des sujets intéressés à la tranquillité de son règne, par des vues particulières, qui influent avantageusement sur le général de l'état.

Après le démocratique, le gouvernement monarchique lui paroissoit le plus raisonnable. Les raisons dont il étayoit cette vérité, me paroissoient fondées sur d'excellens principes ; mais il donnoit toujours la préférence au premier, comme plus analogue, disoit-il, à l'attribut essentiel de l'humanité. Pour moi, je pense qu'il ne le croyoit supérieur, que parce qu'il lui trouvoit plus de rapport avec le patriarchal.

Il ne paroissoit porté à la ... pour la partie de l'histoire... tus & de crimes, disoi... le met sous les yeux...

ume
que la
on

d'abord ſes opinions, quoiqu'erronnées; on les étend; la diſpute s'échauffe; l'état ſe met de la partie, le trouble ſuccède : on ne cherche plus à perſuader, on cherche à ſe confondre ; la fermentation devient ſérieuſe & intéreſſante ; il faut appeller l'autorité au ſecours; les coups qu'elle porte aigriſſent les eſprits; le feu de la ſédition s'allume, l'incendie eſt univerſel, & l'état tombe en ruine. D'ailleurs, ajoutoit-il, nous avons un fonds de mélancolie, qu'il faut diſſiper par des occupations qui amuſent l'eſprit & l'égayent. Sans cette ſage précaution de notre gouvernement, cette humeur noire deviendroit fatale aux Mezzoraniens, ſi on leur permettoit de ſe livrer à la ſéchèreſſe des ſciences profondes. Mais, quant à l'El, à peine ſouffrons-nous qu'on en ait même une idée ſimple & extrêmement bornée; il eſt défendu aux plus anciens, d'y rien ajouter; & comme tous les êtres ne ſont, pour ainſi dire, qu'une inaction de ſa toute-puiſſance, nous penſons qu'ils ſont, à ſes yeux, des atômes agités une fois pour toutes, & que le ſoleil eſt chargé de continuer ce premier branle, que l'Etre, auteur de toutes choſes, a donné en général à toute la nature.

Vous avez vu, mes révérends pères, que les vertus de Sophroſine m'avoient rendu ſen-

ſible à ſes charmes ; quelque mérite, qu'ell m'avoit connu, l'avoit portée à me croire dign de ſon attachement ; & comme l'intérêt n'é toit entré pour rien dans notre engagement notre tendreſſe, au lieu de s'uſer, semblo encore prendre de nouvelles forces. Toute notı conduite n'étoit qu'un tiſſu de prévenances d'égards & d'attention réciproques ; on eût d que toute la famille n'avoit qu'une même am On n'y connoiſſoit point de volonté ; tous voı loient la même choſe ; il ne me reſtoit qu'u ſouhait à remplir, c'étoit de perpétuer mc bonheur, en me perpétuant moi-même. Sc phroſine, qui voyoit dans mon cœur auſſi l brement que je liſois dans le ſien, étoit preſſ du même deſir. Un enfant auroit mis le comb à notre félicité ; elle me donna un garçoı Avec quelle joie ne reçus-je point ce gage prı cieux de notre tendreſſe ?

Je goûtois une profonde paix au ſein d'uı famille reſpectable à tous égards, lorſque jalouſie me ſuſcita, pour la troubler, la paſſic d'Aménophile... Vous avez déjà vu que bonheur de Sophroſine m'avoit paru l'inqui ter, lorſqu'elle me dit que d'autres pouvoie bien mériter autant qu'elle de m'avoir poı époux. Je ne laiſſe jamais échapper l'occaſic de rendre juſtice au Pophar. Il donna, daı

l'événement dont vous allez être instruits, des preuves d'une prudence consommée; événement qui m'enleva pour quelque tems, malgré mon innocence, la confiance de mon beau-père, & peut-être la tendresse de mon épouse.

Sophrosine proposa un jour à sa mère, en présence d'Aménophile & de Ménise, d'aller voir une amie intime, qu'elle avoit dans le nome voisin: sa mère y consentit; on fixa le tems du départ, mais non celui du retour: mon épouse qui cherchoit mon consentement dans mes yeux, vit bientôt que j'étois incapable de refuser quelque chose à qui savoit tout m'accorder: il est bien juste, lui dis-je, que je consente aux amusemens d'une tendre épouse, qui fait son occupation principale des miens; partez, ajoutai-je, tirez parti du tems le mieux qu'il vous sera possible, votre absence m'affligera moins, si je sais que la mienne ne répand point d'amertume dans les plaisirs que vont vous offrir les épanchemens de l'amitié.

Le souvenir de ces dernières paroles, joint aux circonstances que je rapporterai, ne servit pas peu à me faire dans la suite soupçonner coupable, quoiqu'elles partissent d'un motif entiérement innocent.

La partie fut exécutée, je restai seul avec le Pophar. Aménophile, dont j'ignorois le projet

impudique, profita de l'abſence de mon épouſ pour s'introduire la nuit du ſixiéme jour dan mon lit (1) : livré à un profond ſommeil, je n m'apperçus point que j'avois une compagni auſſi infâme, qui, en introduiſant le crime dan le lit nuptial, en vouloit ſouiller la pureté retenue cependant par un reſte de pudeur, o plutôt par la crainte des reproches dont j l'aurois accablée, ſi elle m'avoit éveillé, ell impoſa ſilence à ſes deſirs criminels; elle fu ſurpriſe par le ſommeil. Mon épouſe, qui arriv le lendemain de grand matin, n'eut point d plus grand empreſſement que de venir s'infor mer de ma ſanté. Elle entra dans ma chambr ſans m'éveiller ; mais au ſpectacle humilian qui ſe préſenta à ſes yeux, ne pouvant réſiſte à la douleur qu'elle reſſentit, elle tomba éva nouie. Sa chûte m'éveilla. Quel fut mon éton nement de trouver dans cet état une épouſ digne de toute ma tendreſſe ! mais, de quell fureur ne me ſentis-je point agité, lorſque j vis Aménophile ſortir de mon lit dans un éta capable d'allarmer la pudeur la plus aguerrie Les regards d'indignation que je jettai ſur elle

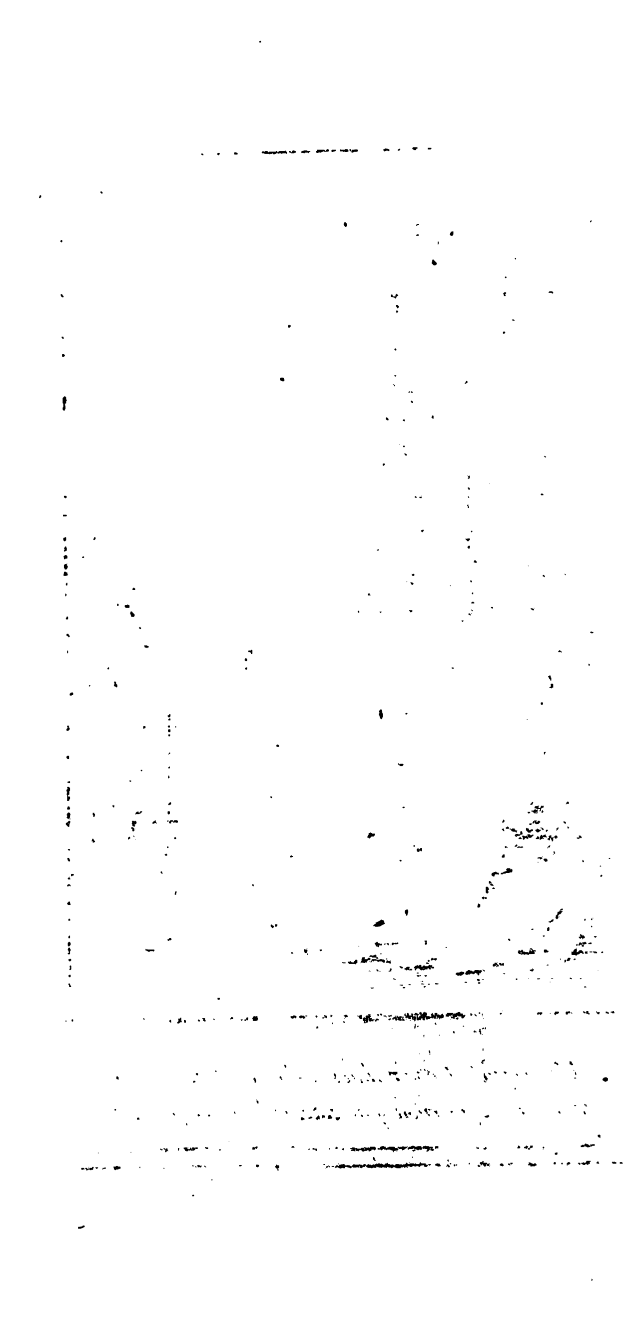
---

(1) On doit ſe rappeller comment les quartiers ſon bâtis ; & l'on verra avec quelle facilité Aménophile pou voit s'introduire dans la chambre de Gaudence, puiſ qu'ils étoient l'un & l'autre du même quartier.

lui firent sentir combien sa présence m'étoit odieuse ; elle se mettoit en état de sortir pendant que je secourois mon épouse, lorsque le Pophar, que ce bruit avoit éveillé, entra dans ma chambre : il ne fut pas moins étonné que moi de cette aventure ; il arrêta Aménophile. Allez, me dit-il, perfide époux, laissez-là une épouse, dont la vertu ne méritoit pas une telle récompense ; mettez-vous en état de paroître décemment, & ne restez pas plus long-tems devant mes yeux, avec toutes les apparences d'un crime, qui détruit l'harmonie de la société. Les soins que vous rendez à ma fille sont autant de coups de poignard que vous portez dans son cœur. Les secours d'une main criminelle affligent la vertu, loin de la consoler.

Je passai sur moi ma robe de chambre ; je me jettai aux genoux du Pophar ; je l'assurai que j'étois innocent. Me tournant ensuite vers mon épouse, que les soins de son père avoient rappellée à la vie : chère épouse, m'écriai-je en arrosant ses mains de mes larmes, je vous jure par le soleil, je vous jure par mon Dieu que je ne suis point coupable : sa froideur excita mes transports ; parlez, dis-je à Aménophile, rendez-moi justice, ou que vos mains, conduites par un cœur aussi lâche que le vôtre, m'arrachent la vie ; aussi bien, adorable Sophro-

Allez, perfide Epoux, laissez-la une Epouse dont la vertu ne méritoit pas une telle récompence!.



ſine, je ne ſaurois ſurvivre au malheur
perdre votre tendreſſe.

Le Pophar, pénétré de mon état, ou faiſa
ſemblant de l'être, ordonna à Aménophile d'a
cuſer la vérité, d'avouer enfin ſi des recherch
& des aſſiduités ſecrettes de ma part, l'avoie
portée à une démarche ſi indigne de la vert
de ſes ancêtres.

Gaudence, lui répondit-elle, mon père, e
ſe jettant à ſes pieds, que ce tendre nom d
père me ſoit encore permis! Je m'en ſuis ren
due indigne par le triomphe qu'une ame fu
neſte a remporté ſur la mienne; Gaudence eſ
innocent; ſeule coupable, je dois ſeule êtr
punie.

Elle ajouta qu'elle n'avoit pu s'empêcher de
m'aimer dès la première fois qu'elle m'avoi
vu; que depuis ce tems, elle avoit refuſé toute
les fleurs qu'on lui avoit préſentées; qu'enfin
déſeſpérée par le mariage de Sophroſine, qu
avoit trahi toutes ſes eſpérances, ſans ceſſe
attaquée par une ame étrangère, dont elle ne
connoiſſoit point la nature, l'ame raiſonnabl
avoit cédé la victoire; qu'elle s'étoit portée
cette honteuſe extrémité, autant dans le deſſei
de ſe venger de Sophroſine, dont les appa
puiſſans lui avoient enlevé la cauſe d'un bon
heur qu'elle ſe promettoit, que pour en joui

contre les loix, aux dépens même de sa pudeur; que cependant, après s'être glissée clandestinement dans mon lit, & m'ayant trouvé endormi, l'ame raisonnable avoit commencé à agir, qu'elle avoit si long tems combattu contre l'ame ennemie, qu'elle avoit été victorieuse à son tour; que fatiguée par un combat si violent & si long, elle avoit cédé au sommeil, qui avoit, grace au soleil, conservé sa vertu; qu'à la vérité, les apparences devoient nous faire regarder comme coupables, mais que nous étions innocens; qu'elle protestoit que son récit étoit fidèle, que cependant elle alloit se rendre en prison pour y attendre le jugement des anciens.

Elle cherchoit déjà à *sortir*, mais Sophrosine & le Pophar l'arrêtèrent. Je ne parle point de ma contenance, le seul pinceau pourroit l'exprimer. Où allez-vous, lui dit le Pophar, fille plus digne de compassion que de blâme! Depuis long tems je l'avois vue dans vos yeux cette ennemie. Depuis long tems aussi avois-je conseillé à votre père de vous marier, pour éviter le triomphe de l'ame de la chate, qui a attaqué votre ame raisonnable. Vous allez en prison, dites-vous; est-ce pour y attendre une punition dont le souvenir perpétueroit la honte dans votre famille? Mais avouez-le, ma fille,

cet

cet événement qui vous fait rougir, .
rendra-t-il à votre vertu? vous sentez-
assez de force pour résister à cette ame e
mie? Oui, mon père, répondit-elle fon
en larmes; vos sages leçons que je vous
de m'accorder, me donneront toute la f
nécessaire; & vous, continua-t-elle s'adre
à Sophrosine, tendre épouse, fidèle amie
suis privée à jamais de ce titre aussi tendre
glorieux; ma honte, toujours présente à
yeux, va me rendre un objet détestable, (
vous détournerez vos regards. A ces mots,
s'évanouit; on la secourut; elle revint,
épouse lui renouvella toute son amitié;
réconciliation ne fut pas si précipitée. Le
phar lui promit le secret. Ne différez po
ma fille, lui dit-il, à accepter la fleur, de
que l'ame de la chatte que vous croyez v
cue, ne revienne à l'attaque avec plus de
gueur, & que le sommeil ne vienne p
aussi à propos à votre secours. Quicon
s'endort sur sa victoire, touche au momen
sa défaite. On la retint à dîner; je fus sur
du ton de sincérité que l'on prit pendant le
pas. Aménophile, quelque tems après, se
venant sans doute des leçons du Pophar,
cepta, dans une fête du soleil, les fleurs
aimable Mezzoranien. Et cette même fille

vous venez de voir entrer dans mon lit avec toute la hardiesse d'une personne qui a levé le masque, se présentera, dans la suite de l'histoire, avec tout l'éclat de la fermeté la plus héroïque & de la fidélité la plus éprouvée. La tendresse fut l'ame de l'engagement qu'elle contracta; les deux époux passèrent leur vie dans la douceur d'une paix qui est toujours le fruit d'un amour sincère : à cette félicité se joignit la gloire de voir leurs statues couronnées, & enrichies d'emblêmes, qui devoient annoncer, à la postérité, le prix de la fidélité conjugale.

Cependant la suite de ce malheureux événement me fit sentir que les soupçons du Pophar & de Sophrosine, s'étoient fixés sur moi; ma belle-mère, à qui on l'avoit caché, me continuoit ses tendres bontés. Je m'apperçus que le nom de fils, qui étoit si fréquent dans la bouche du Pophar, ne lui échappoit plus que par un reste d'habitude; celui d'époux devenoit extrêmement rare dans celle de Sophrosine; je trouvois les regards que l'un & l'autre jettoient sur moi, chargés de cette gêne qui échappe à un cœur troublé par des soucis cuisans. Mes prévenances fatiguoient au lieu de plaire; on accueilloit mes attentions avec une politesse forcée, ressource d'un cœur qui veut mentir sans grossièreté; plus je cherchois à

ranimer la tendresse de Sophrosine par le
nom d'épouse, plus elle s'attachoit à af
la mienne, en me refusant obstinément
d'époux. Vouloir se justifier d'un événe
aussi triste, c'étoit rouvrir la plaie, & y
un venin qui auroit aigri de plus en plu
phrosine contre moi. D'ailleurs je m'étud
diminuer ma peine, en attribuant son r
dissement au souvenir d'une scéne, dont
autre personne, moins délicate qu'elle, a
été pénétrée. Mais un jour que, cédan
transports d'une tendresse que j'avois
tems retenue dans les bornes des attentio
des égards, je voulus lui donner des mar
d'une ardeur que la foi conjugale éteint
les autres nations, elle me résista; j'insi
prenant alors un ton sévére, accompagné
air altéré, mais modeste: quoique j'aye
lieu, dit-elle, de me plaindre de vous, v
infidélité ne me servira point de modél
me respecte trop, pour être infidèle à me
voirs; je n'oublie point que vous êtes
époux & mon maître; vous n'avez qu'à
servir de votre autorité & à jouir de
droits: que vous importe, après tout, que
sentimens soient fils de l'obéissance ou
tendresse? Vous m'avez prouvé que vous
connoissiez pas la différence. Cette répon

mit dans un état à douter de ma propre exiſtence, ſi l'amertume qu'elle répandit dans mon ame ne m'eût fait ſentir que j'étois en vie. A qui pouvois-je recourir dans une ſituation ſi accablante ? Il ne me reſtoit pas même le foible ſoulagement des malheureux ; je n'avois plus perſonne dont le cœur eût voulu ſe charger de mes douleurs ; me ſerois-je adreſſé au Pophar ? il étoit irrité contre moi ; ſon indifférence m'accabloit ; j'étois coupable à ſes yeux, malgré mon innocence. A ſon épouſe ? c'etoit l'inſtruire d'une aventure que je devois lui cacher à tous égards. Abandonné à moi-même, tout entier à mes chagrins, j'en reſſentis ſi vivement l'impreſſion, qu'une funeſte mélancolie s'empara de moi, & prit beaucoup ſur ma ſanté ; je devins pâle & livide, mon corps n'étoit qu'un ſquelette animé d'un reſte de ſoufle. Le Pophar partit pour faire ſa tournée dans les autres nomes ; il ne m'invita point à le ſuivre. Si du moins il m'avoit laiſſé ſoupçonner que c'étoit à cauſe de ma foibleſſe, j'aurois trouvé quelque conſolation dans une raiſon auſſi plauſible ; mais non, il partit. Ce coup acheva de m'abbattre, toute ma philoſophie m'abandonna, je tombai dans une eſpèce d'anéantiſſement, dont je ne ſortois que par des accès de fièvre les plus violens.

Mon épouse s'acquittoit de tous les de
& me donnoit tous les soins que pouv
ger ma situation ; mais toutes ses attenti
servoient qu'à me faire regretter le p
dont elles partoient, avant la malheure
tastrophe d'Aménophile. Elle me surp
souvent les yeux baignés de larmes ; je
aussi avec douleur qu'elle perdoit inse
ment de son embonpoint ; que victime d
dres de son père, & d'une mélancolie
tant plus dangereuse, que pour me dissip
la masquoit d'une gaieté forcée, elle su
beroit.

On observoit exactement de me pré
mon fils, le matin & le soir ; on s'étoi
doute apperçu du plaisir que je prenois
truire ; & le Pophar avoit cru que ma
tion seroit plus affligeante, si l'on me p
de cette consolation ; on me représento
ne convenoit point de le laisser long te
près de moi, de peur que ma maladie n'
sur sa santé. Peu accoutumé à vouloi
une famille que j'avois vu jusqu'alors fa
lonté, j'embrassois tendrement ce gag
cieux d'une tendresse que je n'avois
altérée ; je le rendois à sa mère, qui, san
par l'ordre du Pophar, le remettoit e
mains de sa grand'-mère. Ainsi, de quel

ſon que l'on couvrît la dureté d'un tel traitement, je voyois avec douleur que tout étoit ſuſpect en moi, juſqu'à la tendreſſe que j'avois pour mon fils.

Quelque ſoin que l'on ſe donnât pour me rétablir, il étoit inutile; l'eſprit & le cœur étoient malades; les ſecours ordinaires de la médecine, ne portent point à ces parties. Je dépériſſois de plus en plus, je crus m'appercevoir que je touchois au moment fatal qui alloit me ſéparer de tout ce que j'avois de plus cher au monde, & me rapprocher de ce dont on devroit s'occuper tous les momens de la vie; un accès de fièvre me donna une ſecouſſe ſi violente, que je crus n'avoir plus que le tems de m'entretenir avec la mère de Sophroſine. Il convenoit de l'inſtruire de ce myſtére odieux; il n'étoit pas juſte qu'après ma mort, mon innocence ſe trouvât flétrie d'un ſoupçon auſſi humiliant; je priai mon épouſe de vouloir bien me procurer un entretien avec ſa mère: elle me répondit avec cet air pénétré que prend la vertu lorſqu'elle ſe venge par force d'un coupable qui eſt cher, qu'elle alloit l'avertir. Je voyois, en effet, qu'elle ſe contraignoit beaucoup, & que la ſévérité qu'elle exerçoit à mon égard, étoit plutôt l'effet de ſon obéiſſance que de ſon reſſentiment. Sa

mère parut au chevet de mon lit ; Soph
pour nous laisser seuls, prit le prétexte
tenir compagnie à Ménise, son amie i
qui venoit assiduement s'informer de ma

Je commençai d'abord par rappeller
nouvelle confidente toutes les circon
les plus marquées de ma conduite ;
pour la préparer à me croire innocent
tôt que je lui aurois déclaré ce qui me
croire coupable ; je lui fis ensuite tout
tail de l'événement. Vous avez dû, lui
vous appercevoir du changement de
époux & de votre fille. Ma mère, ai-je
eu le malheur de faire quelqu'action q
m'attirer un soupçon si honteux ? Je cra
Dieu que j'adore, son oeil perçant voit l
nier repli des coeurs ; il est la vérité par es
& terrible dans ses vengeances contr
conque ose la trahir. Je touche au m
formidable où je vais paroître à son tril
que les trésors de sa miséricorde infinie
fermés pour moi, si je suis coupable ;
depuis que j'ai le bonheur de vous appar
je me suis jamais égaré de la voie de la v
dont toute votre famille m'a donné des
ples dignes d'admiration. Moi, j'aurois ét
pable d'une telle perfidie envers Sophro
qui remplit toute mon ame ! Sophrosin

eſt tout l'univers pour moi ! Hélas ! ſi le Dieu juſte qui va bientôt me juger ne me pardonne point l'excès de la tendreſſe que j'ai pour elle : ah ! ma mère, que vais-je devenir ! quelle éternité de peines ne vois-je point préparée ! Oui, ce Dieu jaloux me fera ſans doute un crime d'avoir adoré Sophroſine ; ce tribut de notre reconnoiſſance n'appartient qu'à lui ſeul. Ma mère, oui, vous l'êtes ; mes douleurs pénétrent votre ame ; je lis dans vos yeux, pleins de bonté, la juſtice que vous rendez à mon innocence ; mais Sophroſine eſt le ſeul bien qui puiſſe ſoutenir le reſte de mes forces, ſon nom ſeul eſt l'ame de ce reſte de vie. Je m'affoiblis : à peine je reſpire. Mère tendre, mère juſte, mère auſſi chère que le jour que mes yeux peuvent à peine ſupporter, que j'embraſſe mon fils, que j'embraſſe Sophroſine ; qu'avant de mourir, je lui demande pardon d'un crime que je n'ai pas commis ; que, du moins, elle me rende ſa tendreſſe ; c'eſt mon bien : ſeroit elle aſſez barbare pour refuſer à la compaſſion ce qu'elle doit à la juſtice......? Mais, ma mère, je ſens...... Sophroſine..... Mon fils ! .... Pophar !.... O mon Dieu !... Je pardonne à Aménophile...... Je perdis connoiſſance......

Le ciel me réſervoit ſans doute à la gloire de faire des chrétiens, de mon épouſe, de ſa mère

& du Pophar; les soins affectueux que tout le monde se donna pour me faire revenir, me rappellèrent à la vie. Ciel! quel spectacle touchant & tendre s'offrit à mes regards languissans! je me trouvai dans les bras de ma mère, mes mains baignées des précieuses larmes de mon épouse; le Pophar m'appelloit tendrement son cher fils, le nom de Gaudence échappoit à Sophrosine, à travers ses sanglots & ses soupirs. Vivez, me dirent-ils de ce ton que prend une tendresse qui a été long tems gênée. Oui, mon fils, mon cher fils, ajoutoit le Pophar, vivez. Une épreuve si belle, vous rend encore plus précieux à toute la famille.

On me laissa tranquille, de peur qu'une joie si vive ne prît encore sur le peu de force qui me restoit. Le Pophar fit sortir tout le monde, excepté mon fils, pour que je ne me livrasse pas trop à moi-même; mais à peine pouvoit-on arracher Sophrosine de mes bras. Gaudence, me disoit-elle, cher époux! Sophrosine, m'écriois-je, ah cruelle, mais trop vertueuse & tendre épouse! je passe sous silence des épanchemens qui ne peuvent être exprimés.

Peu s'en fallut que les premiers transports d'un bonheur si inattendu ne me privassent du plaisir de le goûter, ma fièvre devint plus violente; il sembloit que mon reste de vie ne fût

ſoutenu que par les mouvemens d'une joie ſi précipitée. Je voyois dans les inquiétudes que le Pophar s'efforçoit de cacher, qu'il craignoit pour mes jours, & je ſentois en effet qu'il y avoit tout à craindre : il n'ignoroit point cette partie de la médecine qu'une expérience aſſidue rend auſſi utile à la ſociété, que les autres, dont preſque tout l'univers eſt infecté, lui ſont préjudiciables. Depuis quelques jours il me faiſoit prendre du ſuc de certaines plantes qui ne produiſoient point d'effet : s'appercevant enfin que je m'affoibliſſois de plus en plus, il vint me dire un jour : tenez, mon fils, mon cher fils, voici la dernière reſſource qui me reſte pour ſauver une vie qui nous eſt encore plus chère qu'à vous-même. Priez le Dieu de vos pères de répandre dans cette liqueur des eſprits vivifians. Sophroſine & votre mère ſont aux pieds des autels à ſupplier le ſoleil de verſer dans le ſuc de ſa plante favorite toute l'efficacité que nous deſirons : il me donna un vaſe plein d'eau, & y jetta trois goutes de cette liqueur.

Je fis d'abord quelque réſiſtance, je craignois de tomber dans quelque ſuperſtition ; mais après avoir refléchi que je pouvois m'adreſſer au vrai Dieu pour l'effet de ce remède, je me déterminai à le prendre. Peu de tems après,

je sentis dans mon cœur comme un nouve
principe de vie, ma parole devint ferme
assurée, une certaine gaieté se répandit da
toutes les facultés de mon ame, les imag
lugubres qui les obscurcissoient disparuren
enfin je me sentis renaître. Le Pophar, qui
me quittoit point, vit ce changement av
plaisir, il me continua ce régime, jusqu'à m
entier rétablissement. Mon épouse, c'est ici
ma joie ne put se contenir, mon épouse me
un jour, que, convaincue de la puissance
Dieu que j'adorois, & embrasée du desir
me conserver, elle lui avoit, même à l'au
du soleil, adressé ses prières, & offert son e
cens; qu'elle avoit entendu, mais confus
ment, au fond de son cœur, une voix p
qu'humaine, qui lui avoit promis ma gué
son; que, pénétrée de reconnoissance env
un Dieu si fidèle à ses promesses, elle ne vo
loit plus en adorer d'autre. Ton Dieu, m
cher Gaudence, me dit-elle, est le maître
soleil, & il mérite de l'être. Que dis-je;
l'est de tous les Dieux & de tout ce qui paro
puisqu'il me rend mon tendre époux: c'
lui, Gaudence, qui t'a donné le courage
supporter mon indifférence sans l'avoir mérit
C'est lui: eh! quel autre Dieu peut donner d
sentimens si magnanimes? c'est lui qui t'a in

piré le généreux pardon de la criminelle Aménophile : certes, ſi les chrétiens pratiquent des vertus ſi ſublimes, ils ſont des Dieux bien plus dignes de notre encens que le ſoleil. Fais donc, aimable époux, que, devenue ton épouſe par les liens du mariage, je devienne ta ſœur en ce Dieu ſi parfait.

Vous pouvez penſer, mes révérends pères, que, charmé d'une converſion qui, à tous égards, me paroiſſoit ſincère, j'en ſaiſis l'occaſion avec tout l'empreſſement d'un chrétien pénétré de ſa religion ; mais je crus devoir l'inſtruire, & même lui faire deſirer un ſacrement ſi auguſte avant que de le lui adminiſtrer. Mon épouſe, embraſée pour l'objet de ſa nouvelle foi, me ſurpaſſoit déjà dans les vertus chrétiennes, avant que de l'être. Elle vantoit ſans ceſſe à ſon père & à ſa mère, les charmes qu'elle trouvoit dans la loi ſainte qu'elle alloit embraſſer : iſolé dans un pays idolâtre, je n'avois pour rendre mon culte que mon cœur, & mon cœur étoit le temple, le ſacrificateur, & la victime que je pouvois offrir à mon Dieu.

Cependant, quoique je rapportaſſe à l'être ſuprême tous les effets de la nature, je crus devoir m'informer de la plante dont le ſuc avoit ſi efficacement produit mon rétabliſſement; je priai le Pophar de m'inſtruire ſur ce

point important pour la société. Il me dit q
c'étoit le suc de la plante éternelle, ou plan
du soleil; il m'en fit voir une: la descripti
en est assez curieuse pour me déterminer
vous la faire; celle que vous voyez dans m
cabinet s'est desséchée, elle est méconnoissabl
Cette plante est élevée sur deux tiges séparée
qui se réunissent ordinairement à un pied
hauteur; elles ont la figure des jambes & d
cuisses d'un homme; de ce tronc s'élévent
petits rameaux, qui vont se réunir en cercle
un demi pied de hauteur, & se perdent ve
le centre par une double pellicule, qui form
cette espèce de taches que nous appercevoi
dans le soleil. Cette pellicule se replie ensui
vers la circonférence, & se divise hors du ce
cle en rayons de six pouces de longueur, d'c
découle cette liqueur, qui est une espèçe d'huil
rougeâtre; ils sont durs & canelés à-peu-pr
comme le sureau; ils sont garnis latéraleme
de petites feuilles dentelées, & d'un gris d'a
gent, semblables à celles de la plante appell
argentine; les deux tiges qui partent de la racir
sont d'une substance charnue & spongieus
comme le nénuphar.

L'Inquisiteur. Mais sans doute que dess
chée, elle a encore quelque vertu qui pourr
être de quelqu'utilité?

GAUDENCE. Oui, mes révérends pères, réduite en poudre dont on fait infuser vingt-cinq grains dans quatre ou cinq verres du meilleur vin d'Alicante que l'on peut trouver, elle est d'un grand secours pour les apoplexies, les épilepsies, & sur-tout infaillible dans les paralysies, pourvu qu'elles ne soient pas invétérées.

LE SÉCRETAIRE. Ici les inquisiteurs se regardèrent un instant comme pour se demander tacitement s'ils ne s'en empareroient point; mais le premier inquisiteur ayant fait sentir à Gaudence que la communauté seroit bien-aise de posséder ce trésor pour le bien du public, il vola vers le cabinet où étoit cette plante merveilleuse, & la présenta avec un générosité admirable. Nous en faisons du vin qu'on appelle vin de vie. Les grandes cures que nous avons faites, le rendent extrêmement précieux, & l'ont mis en si grande estime, qu'il produit un grand bénéfice à notre maison.

L'Inquisiteur, après l'avoir acceptée, le pria, d'un ton affable, de continuer son histoire.

GAUDENCE. On trouve un avantage dans les malheurs, ils augmentent les charmes de la félicité qui leur succède; il semble que la providence ait jugé nécessaire ce mélange de maux & de biens pour le bien de notre existence. Un bonheur non interrompu, semble en

effet cesser de l'être ; aussi je puis dire que les cruelles épreuves que je viens de vous raconter, ajoutèrent de nouveaux attraits à la tendresse de mon épouse, à l'amitié de ma mère, & à la confiance du Pophar. Mais, hélas ! cette vicissitude de biens & de maux fut terminée par une perte, dont le souvenir m'anéantiroit, si, soutenu par la confiance que j'ai dans la bonté de mon Dieu, je n'envisageois, dans mes douleurs, l'importance du prix qui est attaché à la résignation. Ma mère fut attaquée d'une maladie dont elle mourut après avoir reçu le baptême. Mon épouse, qu'une mélancolie invétérée avoit affoiblie considérablement, & pénétrée de cette mort, tomba dans un abandon & dans une espèce d'anéantissement, dont ni mes soins ni ceux du Pophar ne purent arrêter les progrès. Je ne la quittois pas un instant, pour l'encourager à prendre tout ce que le Pophar lui prescrivoit. Soumise à mes volontés, elle trouvoit dans l'amertume même des remèdes, la douceur de me plaire par son obéissance. Mais Gaudence, me disoit-elle, je sens que je n'en réviendrai point. Quand est-ce que vous me donnerez ce sacrement après lequel je soupire depuis si long tems ? Si ce n'est que par lui que je puis contempler ton Dieu, hâte-toi, cher époux, de m'assurer ce bonheur ; je suis

plus près que tu ne penſes du terme fatal.

Hélas ! ſi je différai à lui accorder cette conſolation, ce n'étoit que pour lui faire voir que ſa maladie n'étoit point déſeſpérée, & pour l'inviter à reprendre courage. Ce Dieu, chère Sophroſine, lui diſois-je, que tu veux adorer, & qui t'aime déjà, maître de nos vies, veut & ordonne que nous les ménagions ; c'eſt un dépôt qu'il nous a confié ; le négliger, c'eſt s'en rendre comptable à ſon tribunal. Tu t'abandonnes, chère épouſe, tu ne m'aimes donc plus ? ta mort ſera ſuivie de la mienne. Moi, je ne t'aimerois pas, me répondit-elle ? ah ! Gaudence, je ne t'aimerois pas ? Te ſeroit-il bien poſſible de l'imaginer ? Tu as fait mon bonheur pendant toute ma vie. Tu vas me rendre heureuſe après ma mort, & je ne t'aimerois pas ? Quoi, cette ingratitude entreroit dans un cœur, que tu as rempli de vertus ! ah, Gaudence, écarte cette idée, elle empoiſonne celle que tu m'as donnée du vrai bonheur où j'aſpire. Laiſſe-moi mourir : mais vis, cher époux ; que ma mort ne t'inſpire point le mépris d'une vie ſi précieuſe au gage de notre tendreſſe, ſi cher au Pophar, ſi néceſſaire à la Mezzoranie. Vis pour ton Dieu, puiſqu'en établiſſant ſon nom dans ce pays, ta vie eſt utile à ſa gloire.

Voilà

Voilà quel étoit le sujet de nos entre
Souvent elle embrassoit son fils: avec que
ne lui exprimoit-elle pas cette tendresse
ternelle, dont les gestes sont plus énerg
que les paroles! avec quelle douce gra
mais toujours prévenante & persuasive, n
vantoit-elle pas le prix d'un bonheur dont
ne jouissoit point encore? c'étoit le bapt
Souvenez-vous, lui disoit-elle, mon fils,
fidélité que vous devez à votre Dieu, au
de votre père, au Dieu qui sera bient
mien, à ce Dieu qui est la pureté même:
attentif à notre bonheur, que jaloux d
moindre action qui ne l'a point pour obje
nous prive à jamais de cette félicité incor
tible. N'oubliez pas, mon fils, de le prier
moi: née dans l'Idolâtrie, je suis indigne
posséder, si l'encens de vos innocentes pr
ne le fléchit en ma faveur: mon fils, rapp
vous sans cesse qu'un double motif vous
faire respecter votre père. Vous lui avez
double obligation; la vie mortelle, & la
noissance de la voie qui conduit à une vi
ne finit point, sont deux objets assez pu
pour exciter votre reconnoissance; mon
fils, vous souviendrez-vous au moins de
mère? O mon Dieu! recevez ce premier
mage de mon amour, quoique je sois e

infectée d'idolâtrie. Ecoutez-moi, exaucez les vœux d'une misérable créature qui veut vous appartenir. Cruel époux, me disoit-elle ensuite, que t'ai-je fait qui mérite un traitement si rigoureux? Tu as donné à mon fils un bien qu'il ne t'a point demandé, & dont il ne connoissoit point le prix; & tu me le refuses, parce que je le desire, & parce que je sens d'avance qu'il est le seul principe de tous les biens? ah, Gaudence! ton Dieu t'ordonne-t-il tant de cruauté! Te me l'as dépeint si bon, si grand, si magnanime, versant abondamment ses graces incorruptibles dans les cœurs purs qui l'implorent. Et toi que je prends ici pour son ministre, tu me refuses ces mêmes graces, dont il t'a fait le dépositaire? ah Gaudence! ah cher époux! laisse-toi fléchir, accorde-moi ce bien, l'objet de tous mes vœux. Oui, si je l'obtiens, je te promets, puisque tu desires que je vive, je te promets de vivre.

Pénétré jusqu'aux larmes d'un discours si touchant & si vif, je crus qu'il étoit tems de joindre le baptême d'eau au baptême de feu.

La providence n'avoit sans doute soutenu le foible reste de ses forces, que pour lui donner le tems d'être écrite dans le livre de vie. Après qu'elle eut reçu le baptême, je la vis s'affoiblir à mesure qu'elle se fortifioit dans la nouvelle

il vous les ouvre.... Que je rentre dans ses mains avec l'espoir assuré que vous mourrez fidèle adorateur de ses perfections..... Mon époux, mon fils, mon père, vous pleurez! eh quoi! je ne lui appartiens que depuis un instant, à peine suis-je son bien, & dejà vous voulez le lui arracher...... Ah! vos soupirs irritent sa colère, & je sens qu'il ne veut exercer sur moi que sa bonté. Laissez-moi voler vers ce Dieu plein de charmes, cher Gaudence, vertueux époux, c'est à ta tendresse pure que je dois la félicité qui m'attend, je ne l'oublierai jamais: vis, mais que ta vie soit un *sacrifice* continuel de ta reconnoissance & de la mienne... Je vois...... Ah ciel! que vois-je....? Que de gloire l'environne! quel trait de lumière tombe de son trône sur la Mezzoranie......! Heureux Mezzoraniens.......! Ma mère aux pieds de son trône, mère bienheureuse, tendez la main à votre fille...... Ce pieux transport fut suivi d'un silence contemplatif; ses yeux élevés vers le ciel, sembloient être arrêtés sur l'immensité de l'être qu'elle alloit posséder: mais elle revint, & saisissant ma main avec la tendresse la plus expressive... Fais-moi, me dit-elle, répéter avec toi, avec mon fils, le vœu solemnel que je lui ai fait de vivre & de mourir dans sa foi. Que ta voix, que celle de mon fils, (la vérité

ſort de ſa bouche) que la mienne, ſouten
feu de vos prières, engagent le nouveau,
le ſeul Dieu que j'adore, à me recevoir
ſon ſein..... Elle s'élança vers nous: venez,
qui m'êtes chers....... venez, que mouran
vos bras, je rende à mon Dieu le dépô
m'a confié.... Je ſens...... Adieu Gauden
Mon fils, je vous embraſſe...... Mon
ſoyez chrétien....... Mon Dieu, ne m'aba
nez..... ô mon Dieu...... Une criſe la fi
nouir; mais quelques inſtans après ſon am
ſant un dernier effort pour briſer ſes lien
fit jetter ſur nous ſon dernier regard. A
eut-elle prononcé une fois le nom de I
que ſon eſprit s'envola dans le ſein de l'
nité. Je tins ma bouche collée ſur la ſie
que ne fis-je point pour lui communique
vie! mais, hélas! il falloit une plus belle
que la mienne pour ranimer un ſi beau co
Enfin je la perdis.

Plus le ciel nous voit répondre fidèlen
ſes ſaintes volontés, plus il nous éprouv
mort de mon épouſe fut ſuivie de celle d
fils, par un accident particulier, dont le
devient inutile dans mon hiſtoire. Le Po
parut plus ſenſible que moi, ſans doute
que plus âgé que moi, il voyoit dans c
qui l'attachoit encore plus étroitement à

ciété, le ſeul rejetton ſur lequel il fondoit les eſpérances de perpétuer ſon ſang. La fermeté que je fis paroître dans toutes ces pertes, dont la moindre ne pouvoit être réparée, lui donnèrent de plus en plus de hautes idées de notre religion. Point d'inſtant, point d'événement que je ne rapportaſſe à cet objet: tous nos entretiens rouloient ſur ce point le plus important de tous: mais il n'étoit pas homme à ſe laiſſer convaincre par des raiſons ou foibles ou apprêtées. Il vouloit voir la vérité toute nue, ou dumoins en entrevoir autant qu'il en faut, pour faire rendre la raiſon qui cherche de bonne foi la lumière.

Je m'apperçus que tous nos derniers entretiens avoient fait beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit d'un homme auſſi éclairé; la vérité agit avec plus de puiſſance ſur un eſprit abattu & conſterné. La docilité ſuit l'infortune ; & le Pophar étoit devenu le plus malheureux de tous les hommes, par la ſenſibilité trop vive qu'il montroit dans les pertes que nous venions de faire: tant il eſt vrai, que la ſageſſe qui n'a point Dieu pour principe & pour objet, n'eſt qu'une fauſſe fermeté, ou, pour mieux dire, n'eſt qu'une foibleſſe déguiſée.

Il me parut déterminé, dès qu'il auroit rempli le tems de ſa régence, ce qui devoit être

dans un an, à profiter du voyage du Cair
venir, avec moi, en Europe, examiner les
dans leur source, croyant, avec raison, q
pouvoit prendre trop de peine, pour s'é
sur une matière aussi importante.

En mon particulier, malgré la beauté
richesses du pays, je ne pus goûter aucun
dans un lieu où j'avois perdu ce qui m'é
plus cher au monde : le tems même, l
diminuer ma douleur, me rappelloit san
le triste souvenir de mon infortune. T
qui me consoloit le plus, étoit d'avoir l
de ma propre main, ma mère, mon épo
mon enfant. Que de sujets de réflexion sur
tabilité du bonheur de ce monde, po
homme qui s'attendoit à en jouir long-
Hélas ! tout avoit disparu comme un f
l'adorable Sophrosine n'étoit plus.

Le Pophar n'étoit pas moins affligé que
il avoit perdu sa fille unique & ses petits-e
la mort de mon fils, dont vous voyez le por
lui avoit causé, sur-tout, une douleur mo
Les malheurs nous sont souvent salutaires :
que le Pophar venoit d'éprouver, le dispos
davantage à écouter les vérités de notr
vine religion, qu'il se proposa d'étudier &
profondir.

Une autre raison encore plus forte me

toit à solliciter le Pophar de me permettre de retourner dans mon pays natal, & de m'y accompagner; c'étoit le soin de mon ame. J'avois vécu tant d'années sans pouvoir m'acquitter des devoirs que l'église nous impose, que l'inquiétude de mourir sans me réunir à elle, me tourmentoit sans cesse. Cependant, pour faire tout le bien qui dépendoit de moi, dans un pays où j'en avois été comblé, ne devant plus y rester qu'un an, je fis sentir au régent que le royaume pouvoit être exposé à des invasions du côté du tropique méridional, ou du moins qu'on n'étoit point sûr qu'il n'y eût pas, de ce côté-là, des lieux habitables, d'où il pouvoit être plus facile d'aborder en Mezzoranie, que par les sables de la Lybie & de l'Egypte. Ce n'étoit pas la première fois que je l'entretenois de ces doutes; je lui disois souvent que, quoique le pays fût inaccessible vers l'Egypte, à tout autre qu'à nous, il étoit cependant possible que du côté opposé, il fût plus voisin du grand océan, ou que les sables fussent moins étendus qu'on ne pensoit; & que, par conséquent, il étoit à craindre que, dans la suite, un peuple barbare ne le découvrît, & ne vînt troubler la paix des habitans, sans qu'ils fussent en état de s'y opposer.

Ce qui me confirma dans mon idée, étoit que, du haut des montagnes de la Mezzoranie,

ſituées au midi, j'avois apperçu des nues s'étendoient toujours vers la même parti l'horiſon. Je m'imaginai que ce pouvoit des brouillards qui couvroient les ſommet quelques grandes montagnes, au bas deſqu il devoit y avoit des vallées habitables.

Pour prévenir tout danger, nous réſolûı le Pophar & moi, d'aller à la découverte ; après avoir communiqué notre deſſein au ſeil des cinq, du ſecret deſquels nous ét ſûrs, & nous être munis de tout ce qui étoit néceſſaire dans notre voyage, nous tîmes pour l'extrêmité méridionale du royaı ne menant avec nous que cinq perſonnes ne prenant de proviſions que pour dix jo parce que nous comptions revenir au boı cinq, &, à notre retour, prendre d'autres ſures, au cas qu'il nous fallût aller plus pour vérifier nos ſoupçons. Nous allâmes, nous détourner, vers le point de l'hor où j'avois remarqué que l'air paroiſſoit touj chargé de brouillards.

Le troiſième jour de notre voyage les dé nous parurent bien moins arides que nous croyons : le terrein devenoit même aſſez feı & le quatrième jour nous vîmes un pe mouſſe & quelques arbriſſeaux épars, ce nous fit juger que nous ne tarderions]

trouver un lieu habitable. En effet, dès le soir du même jour, nous découvrîmes les sommets des montagnes, plus éloignées, à la vérité, qu'elles ne nous l'avoient paru d'abord, de sorte que, quelque diligence que nous fissions toute la nuit & lendemain, nous n'y pûmes arriver que le cinquième jour au soir.

Nous y trouvâmes une source d'eau excellente, dont nous bûmes avec grand plaisir ; nous n'osions ni dormir, quoique nous fussions extrêmement fatigués, ni marcher à l'aventure dans un lieu que nous ne connoissions pas. Le lendemain matin nous montâmes sur le sommet de la plus haute des montagnes, d'où nous découvrîmes une grande étendue de pays, entrecoupé de rochers & de précipices, & aussi stérile que les Alpes, si vous en exceptez quelques vallées assez fertiles, & des bois, dont les arbres étoient fort élevés, mais très-rares. Nous n'y vîmes pas la moindre trace d'habitans : ainsi voyant que nous ne manquerions pas des choses nécessaires pour la vie, nous ne nous mîmes pas en peine de nous remettre sitôt en chemin. Nous errâmes de tous côtés pendant cinq jours parmi les rochers & des précipices affreux. Le terrein commençoit à s'applanir vers la droite, mais les montagnes sembloient se multiplier vers la gauche.

Nous étions dans un des endroits les n
pratiquables des rochers, lorsqu'un de nos c
pagnons crut appercevoir quelque chose
ressembloit assez à un homme assis, auprès
petit ruisseau, sous un rocher extrêmemer
carpé, précisément au-dessous. Nous déta
mes trois hommes de notre compagnie
l'empêcher de se sauver dans le bois, pen
que le Pophar & moi avancions vers lui, à
lents. Dès qu'il nous vit, il se sauva & disp
dans l'instant. Nous remarquâmes à peu-
l'endroit où il s'étoit enfui; & sûrs qu'il ne
voit pas nous échapper, nous nous mîmes
à le chercher; enfin nous le découvrîmes
le creux d'un rocher, où il avoit coutum
se retirer. Son lit étoit fait de feuilles séche
de mousse, & dans un coin étoient différe
sortes de fruits secs, dont il vivoit. Il
étonné à notre vûe; & voyant que nous é
cinq à boucher l'entrée de sa caverne, il s
en devoir de se défendre, au cas que nous
lussions l'arrêter. Nous vîmes, en le regar
de plus près, qu'il avoit encore sur le corp
lambeaux d'un habit déchiré, avec un rei
ceinturon, ce qui nous fit connoître qu'il
Européen. Le Pophar lui demanda en la
franque qui il étoit, & par quel hasard
trouvoit dans ces déserts? Il secoua la tête

marquer qu'il ne nous entendoit pas. Je lui parlai à mon tour en François, en Italien & en Latin, mais il ne comprenoit aucune de ces langues. A la fin il s'écria : *Inglis, Inglis.* J'avois appris un peu d'Anglois pendant que je faisois mes études à Paris. Sachant que mon père souhaitoit que j'apprisse plusieurs langues, j'avois fait connoissance avec des Anglois & des Ecossois, qui étudioient comme moi aux Quatre-Nations, & m'étois lié d'amitié avec le père Johnson, bénédictin Anglois, de sorte que je parlois cette langue assez bien pour un étranger. Je dis donc à notre sauvage de ne rien craindre, & qu'on ne lui feroit aucun mal. Dès qu'il m'eut entendu parler, il vint à nos pieds : ayez, dit-il, pitié d'un malheureux que la fortune s'obstine à persécuter ; le juste ciel ne laissera point cette œuvre de charité sans récompense : je vois en vous quelque chose de divin qui dissipe mes craintes, & répand dans mon ame une secrette joie. Voilà mon songe accompli ; c'est Dieu qui vous envoie ici pour me sauver. Il avoit plus l'air d'une bête sauvage que d'un homme ; ses cheveux, sa barbe & ses ongles étoient effroyables ; son visage hideux & décharné : il paroissoit être d'un tempérament fort & vigoureux ; &, malgré le triste état où il étoit réduit, on remarquoit encore dans son air quelque chose de distingué.

Il nous dit que son père étoit un négo
opulent qui commerçoit aux indes orient
& sa mère Hollandoise, & native de Bat
qu'il avoit été élevé à Londres; mais qu
père, dont il n'étoit que le fils naturel, l'a
abandonné, il avoit été obligé d'aller imp
le secours des parens de sa mère; que, pa
courage & son application, il s'étoit ouve
chemin à la fortune, & avoit été fait li
naut aux gardes Hollandoises à Batavia;
qu'il avoit fait naufrage sur les côtes d'
que, dans une expédition secrette dont il
été chargé, & que, s'étant trop avancé da
pays avec ses compagnons, qui étoien
nombre de quatre, pour chercher de
vivre, ils avoient été pris par des sauvage
leur avoient fait faire un chemin très-long p
routes inconnues dans le continent, à d
de les manger dans la suite, ou de les sacr
leurs idoles: sort affreux que les autres av
subi; mais qu'ils l'avoient réservé, c
étant le plus gras, pour une grande fête
devoient célébrer peu de tems après. He
sement pour lui les sauvages qui l'avoient
furent attaqués par un détachement de leu
nemis; ils en vinrent aux mains; &, dans l
de la mêlée, il se déroba à leurs yeux, & se
dans le plus épais de la forêt. Il marcha to

nuit, ſans ſavoir où il alloit; &, après avoir erré de montagne en montagne, & de bois en bois, il arriva à un déſert ſablonneux, qu'il réſolut de traverſer ou de périr, plutôt que de retomber entre les mains de ces cruels antropophages. Il fut deux jours & deux nuits ſans boire, ne vivant que de fruits ſecs, juſqu'à ce qu'il eût rencontré ces montagnes, qu'il avoit choiſies pour le lieu de ſa demeure, parce qu'il n'y avoit point vu de traces qui lui indiquaſſent qu'elles fûſſent habitées. Enfin, il nous apprit qu'il y avoit plus de cinq ans qu'il vivoit dans cette ſolitude affreuſe, ſans ſavoir où il étoit, ni par où il pouvoit en ſortir.

Après lui avoir promis de lui procurer une vie douce & tranquille, je lui demandai de quel côté, à-peu-près, il penſoit qu'étoit l'océan, & combien il croyoit que nous en étions éloignés. Je crois, dit-il, que la mer doit être de ce côté-là, en regardant vers le ſud, & ſe détournant un peu vers l'eſt, & qu'il peut y avoir d'ici trente ou quarante journées de chemin: mais je vous conſeille de ne jamais aller par-là, car vous n'échapperiez pas à la cruauté des ſauvages: tout ce pays eſt habité par eux, & ſans doute, ces lieux le ſeroient auſſi, s'ils n'avoient pas été effrayés de ces ſables qu'un danger preſſant m'a fait traverſer.

Pendant qu'il parloit, le Pophar l'avoit miné attentivement. Quel monſtre, me di l'oreille, avons-nous trouvé ici? de quell gion d'animaux cet homme eſt poſſédé! je le lion, le bouc, le loup & le renard ré en lui. Je ne pus m'empêcher de ſourire c métaphore du Pophar, à qui je dis que nous rions nous garantir de leur malice. Me tour enſuite vers l'Anglois, je lui demandai s'il mettoit de ſe conformer aux loix & aux uſ du pays où nous avions deſſein de le condu ſi vous êtes, lui dis-je, homme de bien, y jouirez des agrémens d'une aimable ſoci & vous y vivrez dans l'abondance. Je ſuis p me répondit-il, à embraſſer telle loi & telle ligion que l'on voudra, pourvu qu'on me n ſeulement dans un pays habité. Ces derni paroles me révoltèrent, & me perſuadèrent la ſcience du Pophar étoit mieux fondée qu ne croyois: cependant, nous lui accordâme venir avec nous, à condition qu'il ſe laiſſe bander les yeux juſqu'à ce qu'il fût arrivé. C propoſition l'effraya, & il commença à ſon to à nous meſurer des yeux; la défiance paroiſ dans tous ſes mouvemens: mais enfin, ne p vant jamais être plus malheureux qu'il l'éto & flatté de quelqu'eſpérance, il remit ſon entre nos mains.

Nous ne songeâmes pas à aller plus loin, la rencontre de cet homme nous ayant procuré les éclairciſſemens qui avoient été l'objet de notre voyage ; ainſi nous lui mîmes un bandeau devant les yeux, & le menâmes tantôt à pied, tantôt ſur un de nos dromadaires de relais, juſqu'à ce que nous fuſſions arrivés au lieu d'où nous étions partis.

Nous lui fîmes voir alors dans quel heureux pays il étoit, & lui donnâmes des habits ſemblables aux nôtres; il parut rempli d'admiration & de joie, mais je vis bien qu'elle n'étoit pas ſincère, & que notre défiance excitoit la ſienne. La lâcheté du cœur tranſpire toujours à travers les dehors les plus ſéduiſans. Quiconque gravera profondément cette vérité dans ſon ame, apprendra inſenſiblement à diſtinguer un cœur porté à l'ingratitude, de celui qu'un vrai ſentiment de reconnoiſſance anime.

Il m'embraſſa les genoux avec toutes les marques de la reconnoiſſance la plus vive, mais qui m'étoit ſuſpecte; il ſe conforma, ſans héſiter, à tous nos uſages, il ne ſe fit aucun ſcrupule d'aſſiſter à toutes les cérémonies idolâtres des Mezzoraniens avec toute la vérité de l'extérieur d'un payen. Je pris delà occaſion de lui dire que j'avois appris que les habitans du pays où il avoit été élevé, étoient chrétiens, & que j'étois

j'étois surpris de voir qu'il ne faisoit aucun
ficulté d'adorer le soleil. Bon, me dit-il, il
que les simples qui sentent de semblables s
pules; pour moi j'ai l'ame fort au-dessus de
reils préjugés; je m'accommode de toute
religions, & crois que l'une vaut bien l'au
tous les gens d'esprit de ma nation pensen
même. Je vis par-là que notre sauvage éto
la société des Politici, dont j'avois ente
parler avant mon départ d'Italie; vrais at
au fond du cœur, quoiqu'ils n'en convini
pas. Le Pophar étoit trop bon physionom
pour vouloir jamais s'entretenir avec ce·i
heureux; il m'ordonna seulement de veille
près sur toutes ses actions.

Cependant les éclaircissemens qu'il nous a
donnés ayant vérifié mes conjectures, il
résolu dans le grand conseil, tenu à ce su
qu'on fortifieroit la montagne la plus éloi
du côté du midi, & qui étoit assez ava
dans le désert, afin de se garantir des in
tions des barbares habitans du continen

Les anciens alloient fermer leur assem
dans l'instant que El-dara-Alim (1) se prés
c'est l'époux de cette Aménophile qu'un a
criminel avoit conduite, comme je l'ai déj

(1) Dieu-donné.

dans le lit nuptial, & dont la passion infame est la cause principale de tous mes malheurs. Les anciens, l'ayant apperçu, lui dirent : eh bien ! notre cher fils, êtes-vous toujours dans le généreux, mais triste dessein, de vous séparer, par tendresse, d'une épouse qui vous aime, & que vous adorez ?

Ce discours étonna le Pophar ; il ignoroit l'état de la question ; le conseil des cinq n'avoit point voulu la décider qu'il ne fût de retour du voyage que nous venions de faire pour la sûreté du pays ; d'ailleurs, il étoit nécéssaire de l'attendre, parce que, si les parties n'avoient point été contentes du jugement, elles en auroient pu appeller au Pophar. Sa présence, dans le conseil, donne aux jugemens une force décisive ; on ne peut point en revenir ; cela se pratique principalement dans les cas que leurs ancêtres n'ont pas prévus par la loi ; celui-ci étoit des plus nouveaux.

Le Pophar fit approcher El-dara-Alim : venez, mon fils, lui dit-il, voyons de quoi il s'agit. El-dara-Alim lui dit : mon père, depuis que j'ai épousé Aménophile, je n'ai point cessé de bénir le soleil de m'avoir uni à tant de vertus, & à tant de beautés. Aménophile, faite pour être heureuse, & pour faire le bonheur d'un époux, doit nécessairement trouver

ſon malheur en moi, & faire toute mo
fortune : plus elle eſt diſcrette ſur l'acc
dont je ſuis affligé, & plus ma reconnoiſ
exige de moi que je me ſépare d'elle.
la laiſſer maîtreſſe d'aller chercher le
heur qu'elle mérite, dans d'autres bras qu
miens. Depuis un an, une paralyſie a fi
en moi cette partie par laquelle nous p
tuons notre être ; moins je ſuis en état d
connoître les tendres prévenances, les ég
& les affectueuſes attentions d'Aménop
plus elle les redouble, & plus je ſens
malheur. Imaginez-vous, mon père, d'état
cruel, que celui d'avoir toute la force de la
lonté, avec toute la foibleſſe de l'impuiſſa
N'eſt-il pas juſte que je cherche à affoiblir
deſirs, en m'éloignant de l'objet qui les
naître, plutôt que de le rendre l'infort
victime des ſiens ? Quelle que ſoit la v
d'une femme, elle veut en trouver la réc
penſe. Comment Aménophile la trouve
elle avec moi ? Seroit-ce dans mes deſirs,
le néant ? Il faut payer d'un prix réel
vertu réelle. L'homme n'eſt point capabl
cette ſublimité de ſentiment, qui fait que
aime pour le ſeul plaiſir d'aimer. Je dema
(eh comment pourroit-on me refuſer ?)
puiſqu'il eſt certain que la nature eſt m

en moi, il me soit permis de ne plus parler à Aménophile, de me séparer d'elle, de rompre le lien qui l'attache, afin qu'elle ait la liberté de chercher ailleurs, la récompense de ses appas, de ses vertus & de son caractère.

Le Pophar, qui l'avoit écouté avec beaucoup d'attention, lui demanda si Aménophile consentoit à cette séparation. Bien s'en faut, répondit-il, j'en fais la demande sans qu'elle le sache ; je prie même cette auguste assemblée de n'en parler qu'après qu'elle aura ordonné qu'Aménophile reprendra sa liberté première.

Le Pophar délibéra quelque tems avec les anciens, & dit ensuite à El-dara-Alim que le conseil ne pouvoit point prononcer sur une question si délicate, qu'on n'eût entendu Aménophile. On donna ordre de l'amener : El-dara-Alim s'y opposoit, disant qu'il n'étoit point en état de soutenir, dans un cas semblable, la présence de son épouse. L'ordre du conseil fut exécuté. Aménophile vint ; on fit retirer son époux ; elle fut interrogée en particulier ; elle répondit avec autant de modestie que de bon-sens ; elle parut surprise de la demande de son époux, & supplia qu'on le fit paroître. On le fit venir devant elle ; elle se jetta à ses genoux ; elle le pria de lui dire en quoi elle

avoit pu lui déplaire ; que si elle avoit m
son indignation, elle étoit prête à s'en p
elle-même de la manière la plus sévère.
généreuse, épouse, lui dit El-dara-Alim, le
vous, cette posture n'est pas faite pour la
ritable vertu, encore moins pour la b
même ; votre intérêt, que ma reconnoiss
fait le mien, exige que nous nous sépar
Voulez-vous avec autant de beauté, ave
cœur aussi tendre, vivre toujours vis-
d'un phantôme ? Voulez-vous, pour mett
comble à mon malheur, me rendre coup
d'une telle ingratitude ? Non, Aménoph
vos caresses, vos égards ne serviroient
redoubler notre infortune. Je suis perdu
tièrement, puisque malgré toutes les
sources d'une tendresse aussi vive & aussi
génieuse que la vôtre, je ne me retr
point ; plus je suis sensible à vos affect
épanchemens, plus mes desirs agitent
cœur & le déchirent. Ce supplice est au-d
de ma foible sagesse : & vous-même, quoi
vous disiez, victime d'une bienséance mal
tendue, vous sentez qu'ils ne servent
aiguiser les vôtres, qui s'affligent de mon
tion ; de tendre époux que je vais c
d'être, ce seroit devenir bourreau. Quel
odieux pour un homme qui aime la ver

Vivez loin de moi, vertueuſe épouſe, je vous rends le droit de vous pourvoir plus heureuſement ; oubliez à jamais un malheureux qui auroit fait, pendant toute ſa vie, ſon ſuprême bonheur de vous aimer, s'il eût été en ſa puiſſance de vous donner des marques aſſurées de ſon amour.

Aménophile l'embraſſa tendrement. Eh quoi ! lui dit-elle, cher & infortuné El-dara-Alim, époux plus chéri que l'air que je reſpire, ſi je vis avec toi, je vis avec la vertu même : eh ! n'eſt-ce pas-là le ſuprême bonheur ? Quelle ame aſſez cruelle s'eſt emparée de toi, pour t'inſpirer ainſi de m'enlever les charmes de ma vie ? Crois-tu, ajouta-t-elle en le ſerrant étroitement dans ſes bras, que cet accident diminue l'amour que j'ai pour toi ? Non, El-dara-Alim, ſi tu n'en étois pas toi-même ſi touché, peut-être (tu dois m'en croire) en remercierois-je le ſoleil. Ignores-tu que telle eſt, en amour, la nature des deſirs, qu'ils s'éteignent à meſure qu'on les ſatisfait. Tu les crois éternels, cher époux, parce que tu en ſens la violence. Tu juges de l'avenir par le préſent ; tu te trompes ; plus on les remplit, & plus ils s'affoibliſſent ; ton impuiſſance aſſure mon bonheur. Ces deſirs que mes foibles appas font naître, ne feront jamais altérés ; tu deſireras ſans jouir ; tu ne

feras point expofé à cette fatiété qui
funefte principe de l'indifférence ; ou pl
cher époux, périffe à jamais cette beauté
en irritant tes defirs, fait ton malheur. C
cefferai d'être belle pour devenir plus ain
Mais quoi ! je ne t'ébranle point ! Ah !
vois bien : tu ne connois pas toute ma d
teffe. Eh ! que font les plaifirs que tu regr
& auxquels tu as l'injuftice de me cro
attachée ? Que font-ils fans l'amour ? Mais
qu'eft-ce que l'amour, quand il eft fati
Aimons-nous, mais de cette amitié do
mouvemens font fi doux, parce qu'ils
fondés fur une eftime également néceffai
réciproque. Après m'avoir fait partager tes
firs, pourquoi veux-tu priver ma recor
fance du bonheur de partager tes peines
dara-Alim, laiffe-toi fléchir, ou détermine
fi tu perfiftes dans le funefte deffein d
quitter, à me voir expirer à tes yeu
t'aime, El-dara-Alim, mais avec grandeu
non de ce fentiment qu'une paffion fougu
infpire. Je t'aime, prends garde à ta répo
ta réfiftance irrite mon cœur. Si tu me
fufes, tu me crois indigne de toi ; c'en
affez, & je fuis offenfée. Mais fouvien
que la jufte colère d'une femme eft auffi
génieufe que fa tendreffe, & qu'elle fe v

néceſſairement...... De qui me venger.... reprit-elle avec tranſport, d'un autre moi-même, d'un époux pour qui je voudrois répandre tout mon ſang ? Mon père, dit-elle enſuite au Pophar, mon ſort eſt dans vos mains ; j'embraſſe vos genoux. Arrachez-moi le cœur plutôt que de m'arracher à El-dara-Alim ; mon cher père, cette vertu qui vous ſurprend, & que vous admirez, eſt le fruit de vos ſages conſeils ; faites que j'en jouiſſe toute ma vie avec l'époux le plus digne..........

Il faut ſans doute qu'il ſe ſoit égaré quelque feuille de cet endroit. On n'y trouve ni la fin de cette eſpèce de plaidoyer, qui paroît aſſez intéreſſant, ni le jugement du Pophar. Il eſt certain qu'il étoit très-aiſé de fournir à ces deux objets ; mais nous ne ſommes que traducteurs ; notre deſſein eſt de ſuivre l'original, quoiqu'imparfait, plutôt que d'en impoſer au lecteur. Il veut être reſpecté, & nous ſavons qu'il le mérite. On trouve cependant dans une partie de page déchirée, qu'on éleva deux ſtatues à ces deux époux.

Je reprens notre ſauvage européen ; on peut bien lui donner ce nom. Il étoit plus à craindre, dans une république, que les Hykſoës même ; quoiqu'il eût reçu une éducation paſſable, & qu'il lui reſtât encore quelques idées des belles lettres, il n'avoit aucun fond de

ſavoir ni de reflexions ; ſes vices & ſoi
bertinage l'avoient aveuglé & plongé dan:
bîme de l'irréligion ; ſes actions le firent b
tôt connoître. Il prenoit des familiarités a
nos femmes & nos filles ; tout lui étoit é
mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt
celles-ci commençoient à le ſouffrir & m
à le goûter. Le deſir de la nouveauté fut
tout tems, le péché originel du ſexe. Il ſe
enſuite à critiquer notre gouvernement, à
priſer & à condamner toutes nos cérémo
& tous nos réglemens ; mais ſur-tout il
forçoit de corrompre notre jeuneſſe, de
gager à prendre toutes ſortes de licences
de lui inſinuer que, ſelon la nature, il
avoit aucun mal moral, ni rien de blâm
dans les plus grands crimes, dès qu'on pou
éviter la punition & ſe ſouſtraire aux l

Comme j'avois tâché de gagner ſa confi
pour mieux ſavoir tous ſes deſſeins, il me
trouver un jour, & me dit, que, puiſque j'
Européen comme lui, il ne tenoit qu'à n
de faire une belle fortune en nous liguant
ſemble. Ces hommes ſimples, continua-t-il
ſavent pas faire la guerre, comme vous voy
& le ſang leur fait peur : montrez-moi ſe
ment le chemin pour ſortir de ces lieux ;
bientôt, ſecondé d'une troupe de braves

dats, je viendrai vous rejoindre ; nous jetterons l'épouvante dans ces esprits timides : ils seront forcés de céder à nos armes ; nous nous empa-rerons de leurs richesses immenses, & nous nous ferons les rois du pays.

J'écoutai son discours avec indignation ; mais je dissimulai, pour mieux sonder la noire profondeur de sa malice, & lui répondis en ces termes : Votre projet est élevé, l'exécution m'en paroît même assez sûre ; mais avez-vous mûrement réfléchi sur les moyens que vous me proposez ? Pour moi, je vous avoue qu'ils me font peine. Pensez que nous tenons du Pophar le bonheur dont nous jouissons vous & moi ; il m'honore de toute sa confiance ; il vous a dé-livré du plus cruel état : ne seroit-ce pas le com-ble de l'ingratitude, que de nous armer contre lui ? D'ailleurs, pourrions-nous posséder en paix une conquête arrosée du sang de mille in-nocentes victimes qui se dévoueroient à la mort, plutôt que de perdre la liberté ? Si vous voulez que je vous prête les mains, donnez-moi des raisons qui tranquillisent mon ame ; car l'en-treprise me paroît injuste, & me causeroit des remords de conscience éternels. Des remords de conscience ! reprit-il, mais vous n'y pensez pas ; laissez cette morale à des prêtres & à des moines gagés pour la prêcher, & qui s'en-

graiſſent aux dépens de l'imbécille créd
des hommes : pour moi, je ne connois d'a
loi que celle du plus fort ; quand on eſt
ſant, on a toujours raiſon : tout le mond
juge ainſi. Auguſte n'eut jamais paſſé pour g
homme, s'il n'eût pas vaincu Antoine. Av
plus de droit que lui à l'empire romain
qu'eſt-ce que l'injuſtice dont vous vous m
tant en peine ? C'eſt un être imaginaire,
on veut nous donner des idées réelles : c'e
ſuppoſition d'un mal qui n'a jamais exiſté
plutôt une erreur ſucée avec le lait, dan
quelle on veut nous entretenir, à l'ombre
vain phantôme de religion. Voilà comm
nous met, dès notre tendre enfance, un
impoſteur devant les yeux, pour mieux
enchaîner dans la ſuite ; mais un homme
ſonnable déchire ce voile odieux, briſ
entraves, & prend un heureux eſſor. Ce
vous regardez à préſent comme une injuſ
vous le verriez bien d'un autre œil, ſi
étiez roi. Ne ſongeons plus qu'à le deveni
y va de votre gloire & de la mienne : étc
vos ſcrupules ; ce ſont des enfans aveugle
préjugé, qu'il faut immoler au noble proje
nous méditons ; l'ambition, le courage
fermeté ſont les ſeules vertus que je reconn
tout le reſte n'eſt rien. Je penſai trois fois

terrompre, & le traiter comme il le méritoit; mais je me fis violence, & lui dis, quand il eut cessé de parler : cette affaire mérite une sérieuse attention; gardez-en bien le secret; je vais y réfléchir.

J'allai d'abord trouver le Pophar, à qui je racontai ce que je venois d'entendre, & qui fit convoquer le conseil. Mon récit le fit frémir d'horreur. Quel infâme ! dit-il. Est il possible qu'il y ait, dans la nature, un monstre si odieux ! O mon fils, que venez-vous de m'apprendre ! Prétendre que l'injustice n'est qu'un être imaginaire, que la religion n'est qu'un vain phantôme ! Le malheureux qu'il est ! il prouve le contraire par sa méchanceté même, puisque, si tous les hommes pensoient comme lui, le monde ne seroit qu'un théâtre de carnage & d'horreurs; il n'y auroit plus d'ordre, sans lequel les républiques, les royaumes & les empires seroient déchirés par les plus cruelles divisions, & tomberoient dans une confusion épouvantable; le plus puissant voudroit accabler le plus foible; le plus foible, l'emporter sur le puissant, & les plus déterminés au crime seroient les plus heureux. Vous verrez que cet ennemi de Dieu & de la nature périra misérablement; j'aurois une mauvaise idée des Européens, si je ne vous connoissois pas.

Je lui répondis qu'ils avoient des ſentimens bien différens des ſiens; que même ceux de ſa nation étoient, généralement parlant, les hommes les plus doux & les plus compatiſſans; mais qu'il étoit d'une ſecte d'impies qui ſe nommoient déiſtes, & dont les principes déteſtables tendoient à ſapper les fondemens de toute religion; qu'ils n'avoient d'autre règle que leurs paſſions; & que, ſans la crainte des châtimens, ils ſe porteroient aux derniers excès: tels enfin que l'homme dont nous parlons. Eh bien, reprit le Pophar, qu'on l'enferme, en attendant que Dieu venge ſes droits & ceux de la nature, ſi indignement outragés; qu'il ſoit privé du jour & de la ſociété des hommes, qu'il empoiſonneroit de la contagion de ſes pernicieuſes erreurs: ou plutôt, reléguons-le dans ſon déſert; qu'il habite l'antre affreux où nous l'avons pris, & qu'il trouve en lui-même, ſon bourreau & ſon ſupplice. Je lui repréſentai qu'étant à la veille de partir pour le Caire, nous pouvions l'y mener les yeux bandés; & lui donner, à notre arrivée, la liberté; mais, qu'en attendant, il falloit le tenir étroitement renfermé.

Chacun fut de mon avis: ainſi je pris avec moi ſix hommes pour l'arrêter, car il étoit d'une force extrême. Nous ſurprîmes l'infame couché avec une jeune femme du pays, &

nous le conduisîmes pieds & mains liés dans un cachot. La femme fut punie selon les loix. Se voyant pris, il m'accabla d'injures, & me reprocha d'avoir abusé de sa confiance. Quoi! lui dis-je, c'est donc un crime de découvrir vos coupables secrets, & vous croyez que ce n'en est pas un de bouleverser un état, & de rougir ses mains du sang de ses semblables? apprenez par la justice qu'on vous fait, à connnoître l'injustice. Je le quittai ensuite pour lui laisser le tems de réfléchir sur son état.

Quelques jours après, j'allai le trouver, & lui dis, que notre conseil avoit décidé qu'on lui rendroit la liberté, & qu'on le renverroit dans le desert où nous l'avions trouvé. Ah quelle funeste liberté! repliqua-t-il; qu'on me condamne plutôt à mort. Ces lieux sont peut-être à présent infestés de sauvages; vous voulez donc que j'en sois dévoré? vous n'auriez pas cette cruauté? pourquoi de la cruauté? repris-je, vous n'y pensez pas. Quel tort vous feront-ils? ne sont-ils pas bien en droit de vous manger dès qu'ils trouvent votre chair appetissante, & qu'ils sont les plus forts? vous êtes pire que le plus cruel cannibale, il ne touche point à ses amis; mais vous, vous n'épargnez personne; pourquoi donc voulez-vous qu'on vous épargne? Il convint que j'avois raison,

promit de se corriger, & me supplia, larmes aux yeux, de demander sa grace, ne pas permettre qu'on le traitât si rigou sement. Mon cœur s'émût de compassion je lui promis de le mener dans un pays, il pourroit aisément s'en retourner dans sa trie, à condition qu'il souffriroit qu'on pri mêmes précautions dont on avoit déjà usé lui, & qu'il se comporteroit avec modéra Je vous jure, dit-il, en faisant les imprécat les plus horribles, d'être soumis à tout ce qu exigera de moi; mais ne me livrerez-vous p aux sauvages? Je l'assurai encore qu'il n'av rien à craindre, & que je me ferois conscie de le tromper.

Le tems fixé pour notre voyage au Cai approchoit, & me flattoit de la douce espéra de revoir encore ma patrie: tout étoit déjà p pour notre départ; nous avions, le Popha moi, des desseins bien différens de ceux q avoit eus dans ses précédens voyages; & m gré l'impatience où nous étions de les accomplis, ce ne fut pas sans peine, que n quittâmes un séjour si heureux: j'en avois toutes les douceurs, mais tout mon bonh avoit été enseveli avec ma chère Sophrosin

Le Pophat songeoit sérieusement à se chrétien; les vérités de notre religion ne

voient pas manquer de frapper un homme de ſa pénétration ; mais toujours ſage & prudent, il prit le parti de s'en faire inſtruire ſur les lieux où elle s'exerçoit avec le plus de liberté & de ſplendeur.

Nous prîmes autant d'or & de pierreries qu'il en falloit pour fournir à toutes nos dépenſes, & pour nous faire ſubſiſter abondamment toute notre vie. J'allai trouver mon déiſte dans ſon cachot ; je lui jettai une quantité de pièces d'or & de pierres précieuſes, qu'il ramaſſa avidement ; mais il changea de couleur en voyant le fatal bonnet qui lui étoit deſtiné. Il ſe fermoit par derrière au moyen d'un reſſort, & enveloppoit toute la tête ; cependant il étoit fait de manière que l'homme pouvoit reſpirer & manger facilement, mais il lui étoit impoſſible de voir à travers. Il l'eſſaya trois fois avant que d'oſer conſentir qu'on le lui attachât : le ſoupçon étoit peint dans ſes yeux ; il nous regardoit comme autant d'ennemis qu'il auroit bien voulu ſacrifier à ſon reſſentiment, mais la néceſſité le fit recourir à des paroles de douceur & de paix. Je ſuis, dit-il, entre vos mains, vous pouvez diſpoſer de mon ſort à votre gré, je m'abandonne à vous ; mais vous êtes généreux, & la pitié agit plus dans les grands cœurs que la vengeance ; ainſi plus je

me

me ſuis rendu indigne de vos bontés; & vous avez lieu de faire triompher la ver me pardonnant. Cet exemple de modér ne ſortira jamais de ma mémoire; oui, j repréſenterai ſans ceſſe que vous m'avez vré d'un état plus affreux que la mort vous m'avez traité avec indulgence, & vous ne vous êtes vengé de mon ingratit que par de nouveaux bienfaits. Auriez-vo courage de perdre un malheureux qui im votre clémence, touché du repentir le amer, & qui ne deſire d'être remis en li ſureté, que pour y déteſter, toute ſa vie crimes & ſes erreurs.

Ces paroles me firent impreſſion, mais je noiſſois trop de quoi l'homme étoit capable m'y fier. Il étoit de la prudence de lui dér la connoiſſance des lieux par leſquels nou vions paſſer. Je me gardai donc bien de lui ôter le bonnet, & me contentai de renouv les aſſurances que je lui avois déjà donnée

Le jour marqué pour notre départ étant vé, le Pophar & ceux qui devoient nous compagner, ſe proſternèrent & baiſère terre, comme ils avoient coutume de fa j'en fis autant, par reſpect pour un lieu qui tenoit les reſtes de ma chère Sophroſine; j portai les cendres de ſon cœur renfermées

le creux de la pierre ſur laquelle ſon portrait eſt peint. Je ne vous entretiendrai pas des cérémonies de nos adieux, une proceſſion lugubre nous accompagna juſqu'au pont où l'on étoit venu nous recevoir qnand j'arrivai en Mezzoranie. Je n'eus pas tant de frayeur en traverſant les déſerts, que la première fois; ce qui nous inquiétoit le plus, étoit notre aveugle ſauvage; il faiſoit les hauts cris pour peu que ſon dromadaire bronchât; l'idée de la mort le faiſoit frémir, quoiqu'il fût ſi hardi en d'autres occaſions; cependant, il n'eut aucun mal. Enfin nous arrivâmes au Caire, ſans accident.

Alorsle Pophar m'ordonna de mettre notre déiſte en liberté. Je défis donc ſon bonnet, & lui rendis la lumière, dont il étoit ſi peu digne de jouir. Nous avons rempli, lui dis-je, notre promeſſe; vous êtes au grand-Caire, vous trouverez aiſement des moyens pour vous en retourner en Europe; &, pour l'en convaincre, je le menai chez des négocians européens qui le lui confirmèrent: j'ajoûtai en même tems, de nouveaux préſens à ceux qu'on lui avoit faits, en lui recommandant de mener une vie plus régulière, & de ſuivre les exemples de modération que nous lui avions donnés. Je lui rappellai, en peu de mots, ſa conduite & nos bontés, pour lui faire ſentir la différence qu'il y

a entre les hommes qui se conduisent pa
principes de sagesse, & ceux qui n'en ont
& après l'avoir vivement exhorté à se con
ter envers les autres avec équité, & à
paisiblement, je lui dis adieu; mais, pour
malheur, nous devions encore entendre p
de lui.

Dès que le Pophar & les autres eurent
sité les tombeaux de leurs ancêtres, nou
pensâmes plus, ce vénérable vieillard & n
qu'à nous préparer à partir pour l'Italie. Il or
na à ses gens de l'attendre au Caire, jusq
tems de la prochaine caravane, & leur dit d
pas s'inquiéter, s'il ne venoit pas les rejoir
dans ce tems-là, parce qu'il avoit des affa
de conséquence qui l'obligeroient peut-êtr
attendre le retour de la caravane de l'an
suivante. Nous fîmes prix avec un capit
de vaisseau, pour nous mener à Venise; il
françois, & se nommoit M. Godart, com
j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire,
révérends pères.

Nous étions prêts à partir, lorsque
vîmes venir à nous le plus détestable des h
mes, à la tête d'une compagnie de Turcs
nous arrêtèrent tous, au nom du grand
Heureusement que, depuis notre arrivé
Caire, la reconnoissance, jointe à un pe

curiofité, m'avoit porté à m'informer du fort de la fille du précédent Baffa. J'appris qu'elle avoit époufé le Sultan, père du jeune empereur, qu'elle étoit régente de l'empire, & que le Baffa du Caire étoit fon frère. Le perfide anglois nous avoit accufés de crimes contre l'état, & de nous être emparés d'un pays rempli de richeffes immenfes, & dont la poffeffion, difoit-il, feroit infiniment avantageufe au grand-feigneur. Il n'en falloit pas davantage pour nous faire mettre tous à la queftion, & nous ne l'aurions pas évitée, fi je n'avois demandé à parler en particulier au Baffa. Je lui repréfentai que j'avois fauvé la vie à l'impératrice fa fœur, il y avoit alors vingt-cinq ans, & lui racontai comment & en quel endroit; mais je ne lui parlai pas de l'amour qu'elle avoit eu pour moi, & dont il avoit fu quelques particularités. Je lui fis voir la bague qu'elle m'avoit donnée en reconnoiffance du fervice que je lui avois rendu; il la reconnut, & me dit, avec beaucoup de douceur, cela va bien jufqu'ici pour vous; mais ce pays & ces tréfors, c'eft un article délicat dont je veux que vous m'inftruifiez. Hélas! lui répondis-je, ce pays, feigneur, qu'on vous a tant vanté, eft la retraite d'un troupeau d'hommes échappés à la fureur des flots; nous y vivons dans la fim-

plicité & dans l'innocence, & n'avons
tres trésors que notre industrie; mais cc
sez dans celui qui nous a accusés, l
fourbe, le plus ingrat & le plus mécha
hommes. Depuis cinq ans, il traînoit u
malheureuse dans un désert aride, où i
tous les jours exposé à être dévoré des
ges. La curiosité y conduisit nos pas,
trouvâmes caché sous un roc, il vint s
à nos pieds, nous suppliant de le condui
un pays habité. Il nous dit sa patrie, le
qu'il occupoit dans le monde, & les d
qu'il avoit courus sur mer & depuis qu'
dans ces tristes lieux. Nous fûmes touch
qu'au fond du cœur, de voir un homme
guré par la misère, & l'emmenâmes ave
Il ne fut pas plutôt installé dans notre pet
qu'il ne songea qu'à en pervertir l'ordr
semer le trouble & la division. Bien lo
nous faire justice de son attentat, nous l
conduit ici, après lui avoir fait tout
tage qui dépendoit de nous, pour lui f
les moyens de retourner à Londres, so
natal; mais plus on fait de bien à un m
homme, & plus il veut de mal à ceu
il le reçoit. Croyez-moi, seigneur, no
vons commis d'autre crime que d'avo
chauffé, dans notre sein, un monstre qu

prêt de jetter ſon dernier ſoufle. Ce n'eſt point la paſſion qui me fait parler ainſi contre lui ; qu'il paroiſſe devant vous, s'il peut ſoutenir l'éclat de vos vertus & de vos lumières ; j'oſe vous aſſurer que vous pénétrerez au travers des détours & des feintes dont il eſt capable d'uſer, vu la noirceur de ſon caractère.

Je crus devoir remonter à l'origine des Mezzoraniens, & taire l'accroiſſement de leur empire, dans la crainte où j'étois que le Baſſa ne nous obligeât d'y conduire des troupes pour s'en emparer : au reſte, il ne m'en demanda pas davantage, & me parut perſuadé de notre innocence ; mais comme il aimoit la juſtice, il donna ordre qu'on eût à arrêter l'impoſteur. Ceux qui furent chargés de cette commiſſion arrivèrent à point, comme s'ils euſſent été mandés, pour ſecourir la fille de la maiſon où il logeoit ; elle étoit jeune, belle, & devoit être mariée dans peu de jours. Ce brutal l'avoit ſurpriſe dans ſon appartement, & vouloit lui faire violence ; elle cria au ſecours de toutes ſes forces ; on enfonça la porte, & l'on ſe ſaiſit du coupable.

Le Baſſa, informé de cette aventure, nous rendit la liberté ; & condamna ce ſcélérat aux galères à perpétuité. Il offrit de ſe faire turc, ſi on vouloit lui faire grace ; mais comme on

le connoiſſoit, on lui répondit qu'il des reroit la religion des muſulmans, & champ on le fit marcher. Voyant qu'il n'y point de pardon à eſpérer pour lui, pouvant trouver une main plus crin que la ſienne, il ſe tua lui-même d'un de piſtolet.

Le Pophar ſoutint tous ces malheurs une patience merveilleuſe ; ſa plus g douleur étoit de voir la nature huma corrompue. Je n'aurois jamais cru, me il, ſi je ne l'avois vu, qu'il y eût eu au n un homme aſſez impie & aſſez aveugle agir comme s'il n'avoit rien à craindre eſpérer ; mais Dieu eſt juſte, & s'il r penſe la vertu, il ſait punir le crime: n avons un terrible exemple devant les ce malheureux qui fouloit aux pieds les l plus ſacrées, vient de ſe détruire lui m & a vengé, par cette horrible action, les ges qu'il a faits à l'auteur de la nature ; ſoient confondus tous ceux qui lui reſſem Il ne vouloit plus s'entretenir que de l gion ; tout autre diſcours lui paroiſſoit f & ce vénérable vieillard étoit tout tranſ lorſque je lui parlois des merveilles qu avoit opérées.

Cependant il lui tardoit de quitter l

qu'il détestoit, & son impatience, jointe à quelques avant-coureurs de la peste dont le pays étoit menacé, nous fit prendre la résolution d'aller au plutôt à Alexandrie; & pour encourager M. Godart, le Pophar lui fit présent d'un diamant d'un assez grand prix. Nous mîmes à la voile pour Candie, où M. Godart devoit relâcher le 16 août 1712; mais soit que les chagrins que nous avions essuyés eussent altéré sa santé, soit qu'il ne fût pas accoutumé à l'air de la mer, ou qu'il eût déjà pris l'infection de la peste au Caire, le Pophar tomba si dangereusement malade, que nous espérâmes à peine, pouvoir le mener en Candie. Il m'assura par la connoissance qu'il avoit de lui même & de la nature, que son heure étoit venue. Nous abordâmes à la première terre, où le changement d'air le remit un peu: mais, hélas, ce n'étoit qu'une espérance trompeuse, car nous vîmes tous, en peu de jours, qu'il approchoit de sa fin. Il me dit alors qu'il étoit résolu de recevoir le baptême & de mourir chrétien. Je le fis encore instruire par le chapelain du vaisseau, qui étoit homme de mérite, & que j'avois connu à Paris. J'eus ainsi la seule consolation que je pouvois desirer, celle de voir baptiser le meilleur des hommes, & celui qui m'étoit le plus cher. Il mourut peu de tems

après, avec un courage & une résignation digne, du plus grand héros. Jamais, si on excepte la mort de sa fille, je ne ressentis de douleur si vive & si cuisante. Il me laissa tous ses effets, qui auroient bien suffi pour me rendre heureux dans cette vie, si le bonheur étoit attaché aux richesses.

Nous avions encore quelques jours à rester en Candie, pour des affaires que M. Godard y avoit. Je me promenois tristement sur le bord de la mer, repassant dans mon esprit plusieurs aventures de ma vie passée, dont ce perfide élément, que je contemplois avec attention, avoit été cause; le hazard conduisit mes pas vers un rocher très-escarpé, à l'extrémité de l'île, & à deux cens pas de l'eau. J'allois m'asseoir, & donner un libre cours à mes tristes réflexions, quand j'apperçus un turc & deux femmes cachés sous le rocher. J'étois trop occupé de mes propres chagrins, pour avoir de la curiosité; ainsi je m'éloignois de ce lieu, lorsque la plus âgée des deux femmes, qui étoit la maîtresse de l'autre, voyant à mon habit que j'étois étranger & chrétien, (car j'avois pris l'habillement des européens) courut vers moi, & se jettant à mes genoux, qu'elle embrassa, elle me pria d'avoir pitié d'une femme malheureuse, qui s'attendoit à tout instant à

recevoir la mort, de la main du plus cruel des hommes, à la violence de qui elle s'étoit dérobée jusqu'en ce lieu. Je la relevai, & crus voir en elle des traits qui ne m'étoient pas inconnus, quoique le tems & l'affliction les eussent beaucoup changés. Elle me reconnut dans le même instant: o ciel! s'écria-t-elle! est-il possible! est-ce bien vous? Jugez, mes révérends pères, qu'elle fut ma surprise de reconnoître au son de sa voix, aussi bien qu'à ses traits, la dame Curde qui m'avoit sauvé la vie, lorsque je fus pris par le pirate Hamet. Je n'ai, me dit-elle, que le tems de vous apprendre que nous sommes poursuivies par cet homme odieux, qui a voulu vous immoler à sa fureur, & que nous sommes perdues, si vous ne nous sauvez pas. Je lui répondis dans l'instant, sans m'arrêter à réfléchir sur ce qui pouvoit en arriver, que j'allois faire mon possible, pour la délivrer du danger. Je courus aussitôt au vaisseau; & à l'aide du turc qui m'y accompagna, je conduisis un bateau à l'endroit où étoit la dame. Je mettois pied à terre pour lui donner la main, dans le moment que quelques turcs vinrent fondre sur nous. Arrêtez, perfide, s'écria l'un d'eux, cette méchante femme ne se sauvera pas ainsi; & aussitôt il tira un coup de pistolet qui manqua la dame, & qui alla frapper à mort

le turc qui l'accompagnoit. J'avois pris dans le vaisseau un cimeterre & deux pistolets, & sur le champ je fis tomber un de nos trois ennemis. Hamet, plus furieux que jamais, repartit d'un second coup, qui perça le bras de la suivante de la dame; &, prenant son cimeterre, il alloit lui ôter la vie à elle-même. Je m'avançai à l'instant le pistolet à la main; mais je le tirai avec tant de précipitation, que la balle lui passa sous le bras & tua son second. Voyant le feu si près de lui, il recula de quelques pas, & me donna, par-là, le tems de m'armer de mon cimeterre. Qui es-tu, me cria-t-il alors, pour oser défendre au péril de tes jours, la femme la plus indigne de vivre? Je suis, lui dis-je, ton plus implacable ennemi, & je vais venger sa cause, la mienne, & celle de mon frère. Aussitôt nous nous avançâmes l'un contre l'autre: la fureur, le désespoir, la rage étincelloient dans ses yeux & conduisoient son bras; j'observois tous ses mouvemens pour le surprendre, & n'en étois pas moins vif, ni moins ardent. Il étoit plus fort & plus vigoureux que moi, j'étois plus agile & plus adroit que lui; il s'épuisoit en efforts impuissans; je ne songeois encore qu'à parer ses coups: cependant il m'en porta un qui me blessa au bras; à mon tour je le blessai à la joue. Enfin, la justice de ma

caufe l'emporta, car lui ayant abattu le turban d'un revers de mon cimeterre, & redoublant le coup à l'inftant fur la tête nue, je lui ouvris le crâne: il tomba, & expira en pouffant un profond foupir qu'il accompagna de ces mots: ô Mahomet, tu es jufte! j'ai tué l'époux de cette femme, elle me fait périr à fon tour.

Je pris la dame & la menai, avec fa fuivante, à bord du vaiffeau. M. Godart, qui avoit vu de loin le combat, fit d'abord beaucoup de difficulté de les recevoir, difant que toute l'île nous pourfuivroit; il fe rendit cependant à mes inftances, & aux préfens que je lui fis pour le dédommager des effets qu'il étoit obligé de laiffer, & nous mîmes auffi-tôt à la voile pour Venife.

La dame eut alors le tems de me remercier de fa délivrance, & moi celui de bénir ma deftinée d'avoir trouvé une fi belle occafion de m'acquitter de ce que je lui devois. Je la priai de m'apprendre ce qui lui étoit arrivé depuis que je ne l'avois vue, ajoutant que je préfumois qu'elle ne devoit pas avoir été fort heureufe, fous la domination d'un pareil homme.

Il vous fouvient, me dit-elle, de la promeffe que je fis à Hamet de l'époufer, à condition qu'il vous fauveroit la vie. Oui, madame, repartis-je, & je fuis prêt à la rifquer encore

pour vous prouver ma reconnoiſſance. Vous en avez aſſez fait, reprit-elle, & continua en ces termes. Hamet, vous ayant vendu au marchand étranger, me mena à Alger, où il exigea de moi l'accompliſſement de ma promeſſe. J'ignorois alors la part qu'il avoit eue dans la mort de mon époux; au contraire le perfide s'étoit conduit avec tant d'artifice, que je croyois qu'il avoit hazardé ſa propre vie, pour ſauver celle de mon mari. Il étoit aſſez bel homme, comme vous l'avez vu; l'amour qu'il me témoignoit, joint au peu d'apparence que je puſſe jamais retourner dans ma patrie, me détermina enfin à l'épouſer. Nous vécûmes enſemble quelques années en aſſez bonne intelligence, bien que je ne me ſentiſſe aucune inclination pour lui; mais le chagrin qu'il conçut de n'avoir point d'enfant avec moi, fit qu'il me traita dans la ſuite avec la dernière dureté.

Un de ſes amis, qui eſt celui qui m'accompagnoit, & qu'il a tué lorſque vous m'avez ſecourue, avoit une belle eſclave circaſſienne, qu'il aimoit éperduement. Hamet la vit & en devint amoureux; ſa paſſion l'ayant porté à vouloir l'enlever, ils ſe brouillèrent. Omar, c'eſt le nom de l'ami de Hamet, qui étoit plus honnête-homme que lui, ſe tint ſur ſes gardes;

ses amis lui conseillèrent de cèder l'esclave à Hamet, mais il ne voulut jamais y consentir; & pour la dérober à son rival, dont le pouvoir étoit à craindre, il aima mieux la remettre entre les mains de ses parens, qui sollicitoient sa rançon depuis long tems. Hamet au désespoir d'avoir perdu sa proie, & me soupçonnant d'avoir porté Omar à cette action généreuse, par un motif de jalousie, ne songea plus qu'aux moyens de se venger de nous. Il fit venir un esclave, à qui il promit la liberté, & une somme considérable d'argent, s'il vouloit le défaire de son ennemi. Le turc le lui promit, & croyant devoir s'associer un second pour être plus sûr de son coup, il s'adressa à un renégat de sa connoissance. Ce dernier avoit été esclave d'Omar, & outre la liberté qu'il lui devoit, il lui avoit encore plusieurs obligations. Soit que l'idée d'une crime si noir l'épouvantât, soit que tout renégat qu'il étoit, il fût encore susceptible de reconnoissance, & sensible à ce qu'il devoit à son bienfaiteur, il n'hésita pas d'aller trouver Omar, & de l'instruire de ce qu'on tramoit contre lui; il ajoûta que Hamet devoit se remettre en mer incessamment, que son dessein étoit de m'y mener, & de se défaire de moi, dès que je serois à bord de son vaisseau.

Sur le champ Omar me fit avertir qu'il avoit à me communiquer des choses de la dernière importance, & me supplia de lui indiquer l'heure & le lieu où il pouvoit me voir; qu'il y alloit de ma vie, & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre. Sachant bien que de l'humeur dont étoit Hamet, j'avois tout à craindre, je ne différai pas d'un instant à le satisfaire, & de son côté, il vint exactement au rendez-vous. Ce fut alors qu'il me dévoila l'affreux mystère de la mort de mon mari; il me dit que le traître Hamet avoit loué des arabes pour le faire assassiner, pendant que, pour mieux me tromper, il avoit feint de le défendre lorsqu'il fut attaqué. Il ajouta plusieurs circonstances qui ne me permirent plus de douter de son crime. Ce récit me remplit d'horreur; je n'envisageai plus dans Hamet, qu'un monstre infernal; & je me détestai moi-même, de me voir unie au meurtrier de mon mari. Ce n'est pas tout, continua Omar, ce barbare en veut encore à vos jours; il n'a fait armer ses vaisseaux, sous prétexte de se mettre en course, que pour vous mener avec lui, & vous faire périr, dès qu'il sera en pleine mer; je le sais d'un homme qui m'est attaché, & qu'un malheureux esclave de Hamet, ébloui des belles promesses de son maître, a voulu s'associer

pour m'ôter la vie, avant d'attenter ſur la vôtre ; il vient de m'inſtruire de cet horrible projet ; & je ne puis douter de la vérité de ce qu'il m'a dit : ainſi le plus sûr parti que vous ayez à prendre pour vous dérober à ſa fureur, eſt de fuir : c'eſt celui que j'ai pris. Je vous offre mon ſecours ; j'ai une barque prête : croyez-moi, n'héſitez point à vous embarquer avec moi ; nous gagnerons l'île de Candie, où nous trouverons sûrement quelque vaiſſeau qui pourra vous mener dans votre pays natal ; mais il faut vous déterminer promptement, car, dans une affaire de cette conſéquence, le tems de la réflexion feroit celui de notre perte. Je connoiſſois la probité d'Omar ; j'acceptai la propoſition, prête à tout haſarder, plutôt que de reſter avec mon indigne époux ; nous prîmes avec nous tous nos effets les plus précieux ; &, dès le ſoir même, nous nous embarquâmes, & fîmes voile pour Candie, où nous arrivâmes heureuſement.

Hamet, inſtruit, ſans doute, de notre fuite, & de la route que nous avions priſe, nous a pourſuivis juſques dans ces lieux : nous avons appris hier ſon arrivée avec une ſurpriſe extrême ; &, ne pouvant plus eſpérer de l'éviter, ni de nous embarquer à ſon inſu dans le port même, la ſeule reſſource qui nous reſtoit, étoit

de

de faire venir notre barque dans un e
écarté de l'île, afin de la côtoyer pend
nuit, & de nous rendre au rivage opposé.
m'a quitté pour aller donner les ordres
saires à un homme sur la fidélité duque
reposoit. Il est venu me rejoindre, &
sommes sortis ensemble de la ville, ave
femme-de-chambre : nous nous sommes
cés vers le lieu où la barque devoit se re
à peine avons-nous gagné la campagne
nous avons remarqué qu'un homme no
voit à quelque distance ; mais, s'étant ap
que nous tournions souvent pour le rega
il s'est mis à courir vers la ville d'où
sortions ; nous ne doutons pas que ce n
un espion de Hamet, qui alloit lui r
compte de nos démarches. Il l'étoit en
Jamais trouble n'a été égal au nôtre ; r
chant plus où fuir, & agités d'une c
mortelle, nous sommes venus nous cache
le rocher où vous nous avez trouvés, n'a
dant que le trépas, que nous n'aurions
ment pas évité sans le généreux secours
vous nous avez apporté.

A peine eut-elle fini le récit de ses i
tunes, que les matelots vinrent nous av
qu'ils appercevoient deux vaisseaux qui
poursuivoient à toutes voiles. Nous vîme

effet qu'ils nous atteindroient en peu de tems; & opinâmes tous qu'il falloit se défendre vigoureusement en cas d'attaque ; mais M. Godart s'y opposa, disant que le passeport du bassa étoit une loi pour eux qu'ils n'oseroient enfreindre, & qu'au pis aller nous serions quittes pour nous rançonner. Son avis fut suivi. Au premier coup qu'on nous tira, nous nous rendîmes, sans résistance. M. Godart leur dit même, avec une soumission qui me parut très-déplacée, que nous étions prêts à leur donner toute la satisfaction qu'ils souhaiteroient, & que nous serions très-fâchés d'avoir le moindre démêlé avec les sujets du grand-seigneur. Ils nous firent tous prisonniers, & nous ayant apperçus, la dame persanne & moi: les voilà, s'écrièrent-ils en nous montrant au doigt, voilà cette adultère & son amant chargés des dépouilles du mari qu'ils viennent d'assassiner ; sur-tout point de quartier pour eux ; nous verrons les autres après. Ce début glaça de crainte le capitaine, & m'ouvrit les yeux sur le danger où nous étions. Ces Turcs, qui nous poursuivoient depuis l'île de Candie, se saisirent de nous, & commençoient déjà à nous faire voir l'appareil d'une mort prochaine, lorsque rappellant à moi toute ma vigueur & ma fermeté, je leur

dis : arrêtez, vous allez vous perdre :
vous qui nous sommes ? Nous appar
à la sultane mère, elle me doit la vie :
voilà le passeport du bassa son frère : lis
&, si après cela, vous osez nous toucher
aurez lieu de vous en repentir. Ces pa
prononcées d'un air résolu, les déconcert
les uns crièrent : prenons bien garde à
nous faisons ; d'autres, plus emportés
sistèrent dans leur premier dessein, &
traitèrent d'imposteurs, disant que la s
ne protégoit pas des voleurs & des as
Le trouble étant un peu appaisé, M. C
reprit courage : il eut la bonté de nous
ter comme des personnes de grande co
ration, quoiqu'il ne nous connût pas ; &
représenta qu'ils ne pouvoient éviter la
s'ils attentoient sur nos jours, puisqu'il
voient compter que quelqu'un de l'équ
ne manqueroit pas de les déceler. Il ap
beaucoup sur ce que j'avois sauvé la vi
sultane mère, que le passeport en faisoi
& finit en tâchant de les ramener à la dou
Je leur dis, à mon tour, que, pour n
point à se repentir d'avoir trop écouté
fureur, ils n'avoient qu'à nous mener à C
tantinople, où ils pourroient égaleme
venger, & même nous punir doubleme

ce que je leur avançois ne se trouvoit pas vrai. Ils tinrent conseil entr'eux ; &, après beaucoup d'altercations de part & d'autre, ils suivirent mon avis. C'est ainsi que notre voyage de Venise fut interrompu pour quelque tems.

Dès que nous fûmes arrivés à la Porte, M. Godart fit tenir une lettre à M. de Savigny, résident de France; & celui-ci eut la bonté d'aller trouver la sultane mère, & de lui dire qu'il y avoit, dans les prisons, un étranger qui prétendoit être celui qui lui avoit sauvé la vie, lorsqu'elle étoit au Caire, & qu'il demandoit la permission de se présenter devant sa hautesse. La sultane répondit qu'elle reconnoîtroit parfaitement l'homme, quoiqu'il y eût bien des années. Je mis un *habit* pareil à celui qu'elle m'avoit vu ; c'étoit, comme vous pouvez vous en souvenir, mes révérends pères, l'habit de voyage des Mezzoraniens. J'eus quelque peine à la reconnoître sous ses brillans atours ; elle me regarda avec émotion, & me dit d'approcher. Je me jettai aussitôt à ses pieds, & lui présentant la bague dont elle m'avoit fait présent : madame, lui dis-je, ma vie est en vos mains & celle de mes compagnons ; nous avons tous un besoin pressant de votre protection ; je l'implore par ce gage précieux

que vous m'en avez donné. Au lieu de r
pondre, elle détourna la tête vers les
de sa suite, & fut quelque tems sans p
Son silence me jetta dans une grande in
tude. Enfin, elle se tourna de mon côt
fixant les yeux, tantôt sur moi, tant
la bague: non, dit-elle, il ne m'en i
point, c'est lui-même: levez-vous, gén
étranger; je me rappelle assez qui vous
& ce que je vous dois; reprenez cet a
& n'appréhendez rien. Elle fit apport
même tems un habillement turc extrêm
riche, dont on me revêtit, & les ordr
rent donnés sur le champ de mettre
berté M. Godart & tous ses gens, & de
traiter avec distinction, & comme am
la sultane mère.

Chacun se retira; je voulus faire de m
mais elle me fit signe de rester & à
des dames de sa suite. Dès que nous
seuls, elle fit éclater la joie qu'elle avo
me revoir, & n'eut point honte d'avoue
j'étois le premier homme qu'elle eût
Je la suivis dans un superbe appartemen
elle m'invita à venir prendre quelques r
chissemens. Elle ne fit aucune difficulté
mettre à table avec moi. On nous servit
ce que l'Orient produit de plus rare,

moi, en particulier, les vins les plus exquis; car, pour elle, elle n'en buvoit point. Elle me demanda ce que j'étois devenu depuis qu'elle ne m'avoit vu. Je lui répondis, en peu de mots, que le marchand étranger m'avoit mené dans un pays inconnu, (mais je n'eus garde de parler du chemin qui y conduit), & que j'avois épousé la fille du régent du royaume. Ces dernières paroles ne lui firent pas plaisir; je m'en apperçus, & sentis mon imprudence d'avoir touché cette corde. Je continuai, sans entrer dans un détail circonstancié de ce qui m'étoit arrivé, à lui rendre compte en général des motifs qui me ramenoient en Europe. Je lui racontai aussi la manière dont Hamet m'avoit fait prisonnier; ce qu'elle ignoroit; par quel hasard je l'avois retrouvé; pourquoi nous en étions venus aux mains, & comment je l'avois tué. C'est cette dernière aventure, lui dis-je, madame, qui a été cause de notre malheur, ou plutôt d'un bonheur dont je ressens tout le prix. Oui, ce jour est le plus heureux de ma vie, puisque je vois votre hautesse élevée à un rang dont elle est seule digne. Elle parut étonnée de tout ce qui m'étoit arrivé. Quoi! vous êtes donc marié, me dit elle! votre épouse est-elle avec vous? Je lui dis que la mort me l'avoit enlevée, avec

tous mes enfans, & que mon dessein éto
me retirer dans mon pays natal, & d'y n
une vie privée.

Nous passâmes ainsi la plus grande part
jour à discourir ensemble ; elle m'ordon
retourner à mon vaisseau, couvert des
ques de sa faveur. Ce soir, dit-elle, je
enverrai chercher secrettement, car j'ai e
mille questions à vous faire. En effet, on
troduisit dans l'intérieur du serail, où e
dépouilla entièrement de la grandeur
faste qui l'environnoient en public, &
reprîmes le fil de notre conversation,
laquelle je lui trouvai autant de pénét
d'esprit, que de solidité & de jugement.
vrai qu'elle en avoit donné une grande pr
par l'adresse avec laquelle elle s'étoit sou
dans une cour aussi inconstante & auss
geuse que celle de la Porte, & dans u
aussi envié que celui de la régence.

Je pris la liberté de lui demander com
elle étoit parvenue à cette dignité, qu
fût constant que personne au monde ne
ritât autant qu'elle ; j'ajoutai même, er
riant, que je croyois qu'elle sentoit al
service que je lui avois rendu, puisque
l'avoit réservée pour gouverner le pl
empire du monde, & non pour être la

pagne d'un malheureux esclave. Si je n'avois pas été sûr de toute sa bonté, je n'aurois jamais osé hasarder de tels propos. Elle rougit d'abord; mais, prenant un air sérieux : la grandeur, me repliqua-t-elle, n'est pas ce qui rend les hommes heureux : les couronnes sont entourées de mille soins & de mille soucis dévorans : il est vrai que mon indifférence pour tout, m'a rendu ce fardeau plus léger que bien d'autres ne l'auroient peut-être trouvé. Quant à l'aventure du Caire, que vous me rappellez, vous savez que les jeunes gens voyent rarement ce qui leur convient : la violence de leurs passions les aveugle, & les entraîne souvent dans des fautes irréparables. Mais vous voulez, continua-t-elle, apprendre de moi comment je suis parvenue à l'empire ; je vais vous satisfaire.

Peu de tems après votre départ, le bassa, mon père, fut accusé sous main d'avoir mal gouverné l'Egypte & condamné secrétement à être étranglé. Ces menées ne sont que trop fréquentes dans notre cour. Mais des amis qu'il avoit à la Porte, l'avertirent de ce qui se passoit, avant que l'ordre fatal arrivât. Il partit du Caire, & se rendit à Constantinople par des chemins détournés. Il m'avoit envoyée devant pour soliciter sa grace auprès du jeune sultan, & m'avoit indiqué le lieu où je pouvois l'inf-

truire du succès de ma mission. Je me
sentai au sultan, avec une assurance mo
qui convenoit à ma douleur, & que n
piroit mon innocence ; je me jettai à ses p
& lui demandai la vie de mon père, n
dans mes larmes. J'étois jeune, & j'avois
quelques agrémens. Le sultan me regarda
attentivement, & soit que mes pleurs l'a
drissent, soit que je lui plusse ; ou bien
se repentît d'avoir agi avec trop de pré
tation, non seulement il rétablit mon
dans sa charge, mais encore il me fit en n
tems une déclaration d'amour. Pour sauv
vie de mon père, je me montrai sensible
passion ; j'eus bientôt gagné toute sa tend
mon indifférence pour tous les hommes l
toit infiniment ; &, quoiqu'il eût ailleurs
ques inclinations, j'étois sûre de tenir la
mière place dans son cœur ; parce, disi
qu'il n'avoit que de la passion pour les au
& qu'il avoit de l'amour & de l'estime
moi. J'accouchai enfin d'un fils, qui est
pereur d'aujourd'hui ; &, aussi-tôt, j
déclarée première sultane. La mort de
époux, & la minorité de mon fils, me mi
la régence entre les mains : je puis donc
élever au premier rang de l'empire, & re
par-là, ce jour le plus heureux de ma

Je la remerciai dans des termes remplis de la plus vive reconnoissance, & m'excusai sur des obligations de religion indispensables. Eh bien, reprit-elle, conservez votre religion, si vous voulez, & soyez le premier officier de ma maison, vous serez toujours auprès de moi : au reste, continua-t-elle, personne ne sait mieux que moi, que vous ne voulez pas qu'on force vos inclinations, ainsi je vous en laisse absolument le maître ; cependant ce seroit un grand plaisir pour moi de vous posséder ici ; consultez-vous ; voyez si vous pouvez faire ce que je desire de vous. Il m'est impossible, lui répondis-je, madame ; vos vertus, ma reconnoissance, mon goût, m'y portent naturellement ; mon devoir s'y oppose : auquel des deux voulez-vous que j'obéisse ? & que penseriez-vous de moi, si je trahissois la chose du monde qui doit m'être la plus sacrée, pour être tout à mes plaisirs ? Ce seroit me rendre indigne de l'estime dont vous m'honorez. Elle reçut mon refus avec bonté, ayant acquis sur ses passions autant d'empire, qu'elle en avoit eu sur le cœur du grand-seigneur : ainsi, après m'avoir fait rester un mois à Constantinople, & m'avoir donné les marques les plus distinguées de sa faveur, elle nous permit de partir : elle auroit même fait punir ceux qui nous

avoient arrêtés, si je n'avois pas dem
leur grace. M. Godart peut certifier la v
de ce fait ; il conviendra encore que la su
l'a récompensé amplement de la perte d
tems.

Je pris congé de la sultane, & nous m
à la voile pour Venise. Souvenez-vous
dit en partant cette généreuse princesse,
y a au monde une femme, une turque
ceptible d'autant de reconnoissance & d
neur qu'un chrétien peut l'être.

Le Secretaire. En cet endroit, un
inquisiteurs entra, tenant à la main une
daille d'or ; &, se tournant vers l'acc
seigneur Gaudence, lui dit-il, je crois
vous avez trouvé une parente en Italie, co
vous avez trouvé des parens en Afrique
qui plus est, du même pays que votre
C'est la dame Persanne que nous avon
rêtée en même tems que vous. Nous n'a
pas voulu vous le dire, que nous n'eu
reçu des nouvelles de Venise, & trouv
homme qui entendît la langue persanne.
ce que cette dame nous a dit est parfaite
conforme à votre confession, & ce que
nous a mandé de Venise ne vous est
désavantageux. A l'égard de la médaille
est semblable à la vôtre : nous l'avons tro

en examinant les effets de cette dame, qui nous a aſſuré qu'elle la portoit à ſon cou dans le tems qu'on la vendit à un marchand perſan. Mais vous allez la voir, & vous pouvez vous entretenir avec elle en préſence de l'interprête, d'autant plus que vous touchez au moment de jouir l'un & l'autre des douceurs de la liberté. En effet, on la fit entrer avec ſa femme de chambre & l'interprête. La joie ſe répandit ſur ſon viſage, dès qu'elle eut vu Gaudence. Notre priſonnier la pria de vouloir bien nous faire part des principaux événemens de ſa vie, & ſur-tout de nous dire comment elle avoit eu la médaille. Elle le fit ſur le champ en ces termes.

Tout ce que je ſais de mes premières années, c'eſt que le ſeigneur Curde, qui m'a achetée du marchand perſan, pour ſervir de compagne à ſa fille, qui étoit à-peu-près de mon âge, m'a ſouvent dit que j'avois été vendue d'abord par une femme turque, qui me laiſſa cette médaille attachée au cou avec une chaîne d'or, parce qu'elle en avoit vû une ſemblable à ma ſœur, & qu'elle s'imaginoit, peut-être, que les caractères inconnus qui y ſont gravés, contenoient quelque grand myſtère. Je n'ai jamais connu cette ſœur, ni ſu ce qu'elle eſt devenue. Je plus beaucoup au ſeigneur Curde,

qui m'éleva avec autant de soin que si j'
été sa propre fille : il avoit un fils âgé de
ans ; je n'en avois alors que dix-sept ; il co
de l'inclination pour moi ; son père ne
prouva pas sa passion, & consentit à n
mariage, source de tous mes chagrins &
mes malheurs. Un autre jeune seigneur du
distan s'étoit mis en tête de m'avoir, à que
prix que ce fût : le prince Cali, c'étoit le
de mon mari, lui remontra que ses prétent
étoient injustes, qu'ils avoient toujours
en bons amis, & que c'étoit lui déclarer
vertement la guerre, que de vouloir lui
lever son épouse qu'il aimoit tendrem
L'autre ne voulut point entendre raison
lui proposa d'en décider par les armes
prince Cali lui répondit qu'il ne vouloit p
hasarder un droit qu'on ne pouvoit lui
tester sans folie ; l'autre, plein d'amour &
rage, le força de se battre, & mon ma
tua. Le père rassembla une troupe d'ass
pour venger la mort de son fils. Un jour
le prince Cali & son père étoient à la ch
ces misérables tombèrent sur eux à l'entrée
bois, dans le tems qu'ils y pensoient le mo
ils se défendirent cependant vigoureusem
& les mirent en fuite, quoiqu'ils fussent
rieurs de beaucoup en nombre. Mais, per

qu'ils les pourſuivoient, de nouveaux ennemis vinrent les prendre par derrière, & les autres revinrent à la charge ; enſorte qu'ils furent obligés de fuir à leur tour, & mon beau-père périt malheureuſement dans cette attaque.

Mon époux ayant perdu ſon père, & craignant que cet attentat, de ſon ennemi, ne fût pas le dernier, quitta le canton que nous avions habité juſques-là, & alla demeurer dans une autre partie du royaume. C'eſt-là qu'il reçut ordre de ſon roi de partir pour l'ambaſſade, dans laquelle il fut aſſaſſiné par la trahiſon du perfide Hamet. Voilà l'abrégé de ma triſte vie, juſqu'au moment où j'eus le bonheur de ſauver la vôtre.

LE SECRETAIRE. Le commencement du récit de la dame ne nous permit pas de douter que Gaudence ne fût ſon neveu : nous les exhortâmes tous deux à remercier la providence de la protection viſible qu'elle leur avoit accordée, en leur procurant, à l'un & à l'autre, les moyens de ſe ſauver tour à tour. Alors la dame perſanne déclara la réſolution où elle étoit de ſe faire chrétienne, & de vivre dans la retraite, pour y paſſer le reſte de ſes jours dans la prière & la méditation. Nous l'avons miſe dans un couvent de religieuſes de notre ordre, où elle ſert d'exemple de vertu & de piété.

Les inquisiteurs ordonnèrent à Gau de les instruire du reste de sa vie, lui pr tant, dans peu, sa liberté.

Je vous ai dit, mes révérends pères, tinua Gaudencé, tout ce qui m'est arriv qu'au moment de notre départ de Con nople ; notre voyage fut assez heureu nous arrivâmes à Venise le 10 décemb l'an 1712. Je ne doute pas que vous ne déjà instruits de la vérité de cette cir tance. J'ajouterai qu'après avoir écha tant de dangers, je me suis trouvé dan situations qui ont manqué de me coûter à Venise, comme le séjour de Bologn coûté la liberté. Ce n'est pas que je veuil plaindre de vous, mes révérends père n'ai d'autre dessein que de vous faire con mon innocence, & combien la fortune tine à me persécuter.

Nous restâmes à Venise pour voir le naval ; la curiosité me conduisit au ba je vis plusieurs autres étrangers de distin Je mis mon habillement de Mezzoranien, l de soleils d'or, &, sur mon front, un ba couvert de pierreries. J'y allai sans ma étant bien sûr que personne ne me connoî Tout le monde avoit les yeux attachés sur Plusieurs masques, & sur-tout les dames,

bordèrent & me parlèrent diverſes langues, comme le latin, le françois, l'italien, l'eſpagnol, l'allemand, &c. Je leur répondis toujours en langue mezzoranienne, qui leur parut auſſi étrange que mon habillement. Les uns me parlèrent en langue franque, turque, perſane, & d'autres un langage indien, qu'à mon tour je n'entendis point; mais je répondis toujours en Mezzoranien. Deux dames, richement habillées, s'attachèrent plus que toutes les autres, à me ſuivre. L'une, à ce que j'ai ſu dans la ſuite, étoit Flavilla, célèbre courtiſane: l'autre étoit la dame que vous avez trouvée chez moi, lorſque vous m'avez fait arrêter. C'eſt cette dernière, car je ne veux rien vous céler, mes révérends pères, qui a été la cauſe que je me ſuis établi à Bologne. La première fois, je ſortis du bal, ſans qu'elles puſſent découvrir qui j'étois. J'y retournai quelques jours après, avec le même habit, mais avec des pierreries d'un plus grand prix. La courtiſane, ſuperbement habillée, me pourſuivit encore; &, ſaiſiſſant le moment que j'étois à l'écart: ſignor, me dit-elle en italien, ôtant en même tems ſon maſque, & me montrant une figure charmante, vous n'ignorez pas notre langue au point que vous en faites ſemblant; quoique nous ne vous connoiſſions pas, nous ſavons toujours que

vous

vous êtes un galant homme, & que vou
lez bien l'italien & le françois. Au reste, s
ne voulez pas entendre notre langage,
prenez, du moins, celui de mes yeux, ç
su mériter l'attention des premiers de l'é
ne doute pas, mes révérends pères, qu
n'ayez entendu parler de cette fameuse c
sane, & de son empire sur le plus gra
Vénitiens. J'allois lui répliquer, lorsque
dame m'aborda; &, ôtant aussi son ma
elle me tint un discours bien différent. S
destie me charmoit encore plus que sa l
Je les saluai toutes deux respectueuseme
leur répondis, en italien, que j'étois ex
ment flatté de l'honneur qu'elles me fai
& que je ne comptois pas, en venant a
y trouver tant de charmes, accompag
tant de modestie. Je dis ces dernières p
en me tournant du côté de la jeune da
courtisane ne parut pas s'en offenser; ma
sant, en femme habile dans son métier
dessus le mépris que j'avois marqué pou
& prenant un air plus sérieux: monsieu
dit-elle, j'ai appris qu'il vous est arri
choses fort extraordinaires; je serois tr
rieuse de les savoir de vous; je me n
Flavilla, & suis assez connue dans cette

Pour moi, reprit la jeune dame, je l'a

ma passion est les lettres ; &, comme monsieur passe pour être fort éclairé, je serois charmée de trouver quelque occasion de m'entretenir avec lui. Vous connoissez, mes révérends pères, cette dame, que les grands biens dont elle a hérité de son oncle, ont attirée en cette ville, après le décès de son mari. Elle m'indiqua sa demeure, & ajouta que si je voulois me donner la peine de m'informer d'elle, je n'aurois pas lieu de rougir de sa connoissance. Ni de la mienne non plus, madame, interrompit Flavilla, croyant que ce trait s'adressoit à elle. Ce fut M. Godart qui, par une légéreté naturelle à ceux de sa nation, avoit dit qui j'étois, quoiqu'il ne sût de mes affaires, que ce qui m'étoit arrivé depuis mon départ du Caire. J'allois encore repliquer aux dames, lorsque plusieurs masques nous abordèrent, & terminèrent notre conversation. Je formai, dès-lors, le dessein de fuir toute occasion de les voir l'une & l'autre ; mais le hasard en décida autrement. Quoique je susse à quoi m'en tenir au sujet de Flavilla, cependant j'eus la curiosité de m'en informer : j'appris que c'étoit une courtisane impérieuse, qui s'étoit enrichie des dépouilles de plusieurs étrangers de la première distinction : cela me confirma dans le parti que j'avois pris, de m'éloigner d'elle ; mais un soir

que je me promenois avec M. Godar
voir la ville, soit à dessein, soit par h
me conduisit devant la porte de Flavi
étoit assise à la fenêtre d'un des plus mag
hôtels de Venise. Dès qu'elle m'eut ap
elle m'envoya prier d'entrer chez ell
d'abord quelque difficulté ; mais enfin
aux remontrances de M. Godart, qui
que ce seroit une incivilité atroce, que
quer si peu de déférence pour une dame
prévenoit. Nous entrâmes donc tous le
Flavilla me reçut de la façon du monde
gracieuse ; elle n'avoit point cet air de c
& de hardiesse qui m'avoit révolté la p
fois : une douceur timide, un ton de v
chant, des manières engageantes & m
enfin tout l'extérieur d'une femme bien
vertueuse, Flavilla l'attrapoit à merveil

Elle me fit entrer dans un appartem
perbe, laissant M. Godart pour tenir con
à une de ses amies. Pour ne pas vous
mes révérends pères, trop long-tems
pens, ni entrer dans un détail auquel j
vos oreilles peu accoutumées, il suffira d
dire que, voyant que je ne faisois pas se
d'entendre ce qu'elle vouloit de moi,
proposa enfin de l'épouser, & qu'elle m
héritier de tous ses biens. Jamais je ne f

embarrassé. Je lui répondis que je ne méritois pas un si grand bonheur ; & que, d'ailleurs, j'avois des obligations indispensables pour ne pas me marier. Elle rougit en me lançant un regard furieux, & se seroit, peut-être, portée à quelques excès ; mais je profitai de son trouble, & sortis brusquement. Mon dessein étoit de quitter Venise, dès que j'y aurois fini mes affaires. M. Godart vint me rejoindre peu de tems après, & me dit qu'il avoit été obligé de se sauver comme moi, & que Flavilla étoit dans une rage dont il appréhendoit les suites. En effet, le troisième jour après cette aventure, en nous promenant sur le soir, M. Godart & moi, du côté de Rialto, trois assassins nous attaquèrent ; nous en mîmes deux hors de combat, dont l'un m'avoit blessé dangereusement, & le troisième s'enfuit. On me porta chez moi ; je crus ma blessure mortelle ; mais elle ne l'étoit pas. L'affaire fit beaucoup de bruit à Venise. Nous ne doûtâmes pas que les assassins n'eussent été loués par Flavilla ; mais, en même tems, nous savions qu'elle avoit tant de crédit chez les sénateurs, que toute recherche contr'elle auroit été inutile.

Je commençois à me rétablir, lorsqu'on vint m'annoncer une dame accompagnée de deux femmes de-chambre, qui demandoit à me parler

d'une affaire très-importante. M. Godai avec moi, car il ne voulut plus quitter vet de mon lit, de crainte de quelque n malheur. On fit entrer la dame, c'éto villa même, en grand deuil de l'accid m'étoit arrivé. Je pris la liberté de lui fa réprimande très-vive, & de lui reproc excès auxquels la violence de ses passions conduite. Elle me protesta, les larmes aux qu'elle étoit au désespoir de me voir d état, & qu'elle ne pouvoit plus se souffr le monde, après y avoir commis une si horrible. Depuis ce tems j'ai tant f mes lettres & mes exhortations, qu'el confinée dans la retraite. La dame Bolog ayant appris le danger où j'étois, p compassion naturelle au sexe, fit souve mander de mes nouvelles, & m'envo meilleurs cordiaux qui fussent dans Mais présumant que je serois encore lon à guérir, elle eut la bonté de venir m plusieurs fois.

Je m'étois fait informer d'elle par de sûrs; & sur le rapport qu'on m'en avoi je fus charmé de m'entretenir avec une d'un si rare mérite. En effet, après ma Sophrosine, & la fille du bassa du Caire la femme du monde qui me plaisoit l

Nous avons contracté ensemble
plus étroites & des plus vertueu
goût réciproque pour les lettres
mité de nos humeurs, ont cimen
plus. C'est cette liaison qui m'a
parti de m'établir à Bologne: &
quelque connoissance dans la m
cru la qualité de médecin propre à
les moyens de la voir plus souvent,
de scandale. Elle étoit autant éloig
riage que moi. La conduite qu'elle
tenue, & sa vertu la mettent à l'ab
soupçon, & moi je commence à pli
poids des années, & je connois trop b
volité des plaisirs du monde pour m'y
ainsi nous n'avons pas pensé que notr
innocente pût offenser personne, d'auta
que nous étions, l'un & l'autre, maîtres
actions.

Voilà, mes révérends pères, un som
de ma vie, où je n'ai rien déguisé. Vous s
d'ailleurs, comment je me suis comport
Rien ne peut échapper à la pénétration de
lumières; mais si vous vous faites un de
de punir le crime, sans doute c'est un gr
plaisir pour vous de justifier l'innocence. J
tends, mes révérends pères, l'arrêt de m
sort; l'équité préside à tous vos jugemens;
ne peut que m'être favorable.

LE SECRETAIRE. J'ai déja eu l'honn
vous dire, monſieur, que nous ſommes in
de tout ce que Gaudence dit lui être arriv
la compagnie de M. Godart, & que nous
trouvé qu'il nous avoit accuſé la vérité
lui avons demandé, s'il vouloit ſe char
conduire nos miſſionnaires dans ce pa
connu; il a répondu qu'il le feroit. Cepe
pour nous aſſurer de lui entièrement
avons cru devoir, auparavant, lui do
liberté d'aller où bon lui ſembleroit; l'a
en même tems que ſi, de ſon propre m
ment, il revenoit à Bologne, nous auri
lui toute confiance. Il a été à Veniſe & à
pour ſes affaires, & delà il eſt revenu en
ville: ainſi nous ne pouvons plus doute
ne ſoit, non-ſeulement très-véridique
encore très-homme de bien; & nous
choiſir des miſſionnaires pour la Mezzora

Fin du ſixième volume.

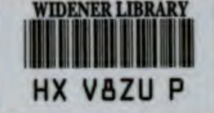
TABLE

DES VOYAGES IMAGINAIRES.

TOME SIXIÈME.

Fin de la table du tome sixième.

low.
five cents a


WIDENER LIBRARY
HX V8ZU P